

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18

— SEULE ÉDITION COMPLÈTE —

LE VICOMTE DE LAUNAY (seule édition complète)..........	4 vol.
MARGUERITE OU DEUX AMOURS..........................	1 —
M. LE MARQUIS DE PONTANGES..........................	1 —
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX..................	1 —
NOUVELLES..	1 —
POÉSIES COMPLÈTES....................................	1 —
LA CROIX DE BERNY (en société avec Th. Gautier, Méry, et Jules Sandeau)................................	1 —

THÉATRE

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, comédie en cinq actes, en vers.
JUDITH, tragédie en trois actes, en vers.
CLÉOPATRE, tragédie en cinq actes, en vers.
C'EST LA FAUTE DU MARI, comédie en un acte, en vers.
LADY TARTUFE, comédie en cinq actes, en prose.
LA JOIE FAIT PEUR, comédie en un acte, en prose.
LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, comédie en un acte, en prose.
UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI, comédie en un acte, en prose.

F. AUREAU. — Imprimerie de LAGNY

LE VICOMTE
DE LAUNAY

— LETTRES PARISIENNES —

PAR

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

ÉDITION CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET LA SEULE COMPLÈTE

Ornée du portrait de Mme E. de Girardin

III

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15,

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

LE VICOMTE

DE LAUNAY

LETTRES PARISIENNES

ANNÉE 1840

— SUITE —

LETTRE XI

4 avril 1840.

Le printemps et les modes. — Les concerts forcés. — Les filles de Saint Lazare. — Le poëte Arnal. — La France n'a le temps de rien apprendre.

Voici le printemps revenu avec tous ses charmes et tous ses inconvénients; on l'accueille assez mal, non parce qu'il arrive trop tôt, mais parce qu'il arrive trop vite, et qu'on n'a pas eu le temps de se préparer à le recevoir. Il y a deux jours à peine, le froid était horrible, il fallait s'envelopper de fourrures, et puis soudain le soleil se montre si chaud et si brillant que les robes d'hiver sont ridicules et qu'on n'ose plus les porter. Le velours est impossible, le satin seul est

encore admis; d'ailleurs, depuis que nous suivons à Paris les modes anglaises, le satin se porte même l'été, ce qui est un tort grave, selon nous. A Londres, c'est l'usage, nous dit-on; — sans doute, et cet usage est fort sensé, car à Londres, la belle saison, la saison des bals, des concerts, des raouts, c'est l'été, il est donc naturel que l'on choisisse les plus riches étoffes pour la saison des grandes fêtes; mais à Paris, au contraire, la belle saison, c'est l'hiver. Vous portez tout l'hiver du satin, quittez-le donc pour des étoffes plus légères, quand vient l'été.

Or, la perturbation est grande en ce moment dans le royaume de la mode. Comprenez-vous cette situation affreuse, née d'un changement subit : la robe d'hier ne peut être mise aujourd'hui, et la robe nouvellement choisie ne sera faite que demain. O perplexité! que faire? comment se parer ce soir? On recueille ses souvenirs... cette robe de gros de Naples qui était si charmante l'été dernier, — oui, — elle doit être encore très-jolie, elle était toute neuve, on ne l'avait portée que deux fois. Voyons donc cette robe de l'année dernière. On essaye la robe rose, et c'est alors qu'on passe en revue, malgré soi, tous les plaisirs et toutes les inquiétudes de l'hiver. Conversation intime entre deux sœurs : *L'aînée*, ah! ma petite, comme je suis maigrie; j'ai essayé ce matin ma robe de taffetas... elle est large!... il faut qu'elle soit refaite entièrement; elle croise de tout cela. Ce n'est pas étonnant, j'ai été si tourmentée tout cet hiver. — *La plus jeune sœur répond :* Eh moi! ma chère, je suis engraissée, c'est effrayant; mais cela ne m'étonne pas, je mène une vie si calme, si ennuyeuse; je ne sors jamais et je dors toujours. Je ne peux plus *entrer* dans ma robe de pékin à grands ramages, elle est trop étroite de tout cela. Je ne pourrai pas la remettre. — Tant mieux! tu

ne m'as jamais plu dans cette parure-là. — Mais l'étoffe en est superbe; c'est une robe perdue, je ne sais qu'en faire. — Fais-en un fauteuil.

Les robes à grands ramages ne conviennent à personne, ni aux jeunes femmes, ni aux autres, et cependant elles redeviennent à la mode tous les deux ans. Les dessins de cette année sont étranges; ils nous ont semblé très-confus. Ce sont des doubles *chinures*, des jaspures, des bigarrures qui n'ont rien de séduisant; les taffetas imitent les plinthes d'escalier, les peintures de corridors et les papiers d'auberge à s'y tromper. Cela est une revanche naturelle : depuis quelques années on tend tous les appartements avec des étoffes de robes.

A dire vrai, on a raison; car en fait de mode, c'est très-ennuyeux le bon goût. C'est une abstinence continuelle; rien n'est plus monotone. Rien n'occupe moins l'imagination. Une belle étoffe bleue, blanche, grise ou paille, est tout de suite choisie. Les choses très-distinguées ne sont pas très-variées, tandis que les choses mirifiques et bizarres au contraire sont inépuisables. Elles offrent à l'imagination des ressources infinies. Il faut rendre justice au mauvais goût, il est beaucoup plus ingénieux et beaucoup plus amusant.

On porte toujours beaucoup de volants. Les manches longues, justes, et *à coude*, font des progrès. Elles vont mal aux femmes grasses et très-mal aux femmes maigres. Elles ont le tort de changer en habit de cheval toutes les redingotes du matin. C'est pourquoi, l'autre jour, une maligne personne disait à une de ses amies : « Vous avez là un joli peignoir, ma chère, il vous va à merveille. C'est *Blain* qui vous l'a fait, n'est-ce pas? » L'épigramme était amère, on ne l'a pas encore pardonnée.

A propos du tailleur célèbre, les hommes qui, dans leur

façon de s'habiller, ont, comme nous l'avons déjà fait remarquer, tant de grâce, tant de fantaisie, tant de goût, et surtout tant de bon sens, viennent d'inventer un costume fort ingénieux. Le soir, dans les salons dorés, vous savez qu'ils sont tout en noir. Eh bien! maintenant, dans les rues, dans nos rues pleines de boue, ils sont tout en blanc. Le paletot des marins est remplacé par une redingote de meunier assez avantageuse. Il y a de l'avenir dans ce changement, le frac sombre touche à sa dernière heure. Tout présage une révolution dans le costume des hommes. Voilà bien longtemps qu'ils sont laids dans la crainte de paraître ridicules; maintenant que les voilà ridicules, peut-être oseront-ils enfin n'être plus laids!

Si nous aimons les concerts volontaires, nous aimons peu les concerts forcés, tels que celui dont nous jouissons malgré nous en ce moment. Nous écrivons ce feuilleton entre deux sonates. Il fait si beau temps aujourd'hui que toutes les fenêtres sont ouvertes, ce qui fait que toutes les études sont publiques. Jamais quartier ne fut plus musicien que le nôtre. Chaque étage paye un tribut à l'art. Il sort une voix de chaque fenêtre. Au rez-de-chaussée on joue du piano; au premier en face nous avons un jeune amateur qui étudie le violon; or, vous savez ce qu'il y a de pénétrant, d'acerbe dans l'adolescence de cet instrument. Quelle aimable incertitude dans le son, timidité fatale que remplace soudain une audace non moins fatale! Ah! le malheureux! il a manqué la note; il ne s'en aperçoit pas; il va toujours, — non, il s'en est aperçu; il recommence, il cherche... C'est très-agréable... Il accorde son violon; il pense que s'il ne trouve pas la note, c'est qu'elle n'y est pas. Ceci est ingénieux. Les mauvais ouvriers ont toujours de mauvais... Ah! le bourreau! Quel vinaigre!... — Qu'est-

ce qu'il a voulu imiter par ce son-là?... — Bien, — voilà une jeune inconnue qui file des sons. HA! HA! *ha!* ha! Le voisinage devient par trop mélodieux. Il est temps de fermer la fenêtre...

Ce qui occupe le plus le monde parisien en ce moment, ce sont les bonnes œuvres. On annonce une grande solennité à Saint-Roch. L'*Assemblée de charité* aura lieu à une heure précise. Le sermon sera prononcé par M. l'abbé Cœur. Il y aura bien du monde à Saint-Roch ce jour-là. L'*œuvre du patronage des jeunes filles de Saint-Lazare* inspire une si grande sympathie; c'est une si noble pensée que celle qui a présidé à sa fondation : préserver de toute corruption ces pauvres âmes égarées par la misère, leur rendre la foi et le courage, leur apprendre, leur prouver qu'il y a plus que du repos, qu'il y a du bonheur dans le repentir! Il appartenait aux femmes du monde les plus élevées par leur position et les plus respectées par leur caractère, de venir en aide à ces malheureuses jeunes filles, qui ne sont souvent coupables que d'être nées dans l'indigence et d'avoir grandi dans l'abandon.

Un poëte nouveau vient de se révéler à la France. Le célèbre Arnal vient d'adresser à Bouffé une épître très-amusante, qui commence ainsi :

Ne va pas m'en vouloir ni me déprécier,
Je suis tout simplement le fils d'un épicier.
Mon père, si j'en crois les gens du voisinage,
Faisait avec ma mère un fort mauvais ménage;
L'un de l'autre, un beau jour, voulut prendre congé :
Dans le lot maternel je me vis adjugé.
Mon esprit incertain, sans but et sans envie,
Avec insouciance envisageait la vie;
Je ne pressentais pas qu'un destin rigoureux
Me comptât sans pitié tant de jours malheureux!

Je n'eus dans mon enfance aucun doux privilége;
Élevé pauvrement, loin des murs du collége,
Un frère ignorantin, vu l'esprit qu'il avait,
En assez peu de temps m'apprit ce qu'il savait.
Bientôt mon cœur battit *dans ma poitrine d'homme*,
J'étais, à quatorze ans, soldat du roi de Rome;
Et puis, sans y trouver un sort beaucoup meilleur,
Je devins tour à tour pupille et tirailleur;
Je subis du troupier la vie aventureuse,
Et son dur esclavage et sa misère affreuse;
Éloigné de sa mère, hélas! je sais l'ennui
Qu'éprouve un jeune cœur sans guide, sans appui;
Au milieu des périls, des camps, de la mitraille,
Je sais l'émotion qu'offre un champ de bataille;
En proie à la tristesse, aux pleurs, je sais, enfin,
Tout ce qu'on peut souffrir du froid et de la faim.
C'est alors que frappant des enfants aimés d'elle,
On vit à nos guerriers la victoire infidèle,
Que l'empire tomba sous l'Europe en émoi,
Et qu'une ère nouvelle a commencé pour moi.
Oh! quand je vis ainsi notre gloire flétrie,
Et craquer sous mes pas le sol de la patrie;
Fatigué de combats, ne recevant toujours
Pour prix de ma valeur qu'un sou tous les cinq jours,
J'abdiquai l'héroïsme, et j'eus, en bonne forme,
Mon congé de soldat : je quittai l'uniforme;
Nouveau Cincinnatus, le front ceint de lauriers,
Je revins sans orgueil dans mes humbles foyers.

J'étais pauvre, mais libre, et j'avais du courage;
Chez quelques fabricants je cherchai de l'ouvrage.
L'un d'eux avec bonté m'ouvrit son atelier,
Et pour vivre, soudain je me fis boutonnier.
A des jours consacrés pour se mettre en goguette,
Tous mes nouveaux amis allaient à la guinguette;
Moi, pour d'autres loisirs je me sentais dispos :
Les théâtres avaient mes instants de repos.
Chez Doyen, dont encor plus d'un élève brille,
D'honnêtes artisans s'amusaient en famille;
Là, je vis dans leurs jeux un plaisir tentateur,
Et j'y fis mes débuts en artiste amateur;

Pour moi tout était bon, opéra, comédie;
Mais j'affectionnais surtout la tragédie;
J'espérais sur des pleurs y fonder mes succès.
De quel indigne prix on paya mes essais!
Je n'ai point oublié cette fatale date.
Nous étions chez Doyen; je jouais *Mithridate;*
Du fougueux roi de Pont, l'ennemi des Romains,
Je peignais les fureurs et des pieds et des mains;
Mon public fut saisi de ce rire homérique
Qui charmait tant les dieux sur leur montagne antique;
La pièce était finie et l'on riait encor
De mon nez, de ma barbe et de mon casque d'or
Un tel effet conquis dans les rôles tragiques
Semblait me destiner à l'emploi des comiques
Aussi, dès ce moment, se trouvant bien jugé,
Mithridate devint *Jocrisse corrigé.*

De ces joyeux instants l'ouvrage était la source,
Il vint à me manquer. Me voilà sans ressource,
Déjà la faim me presse; inactif ouvrier,
Que devenir?... Faut-il se faire encor troupier?
Inquiet et rêvant au plan qu'il fallait suivre,
A l'emploi qui pourrait me donner de quoi vivre,
Il vint à ma mémoire un bravo de Doyen.
Eh! ne puis-je donc pas faire un comédien?
M'écriai-je. Après tout, qu'on me blâme, qu'importe,
Je n'ai pas de talent, mais *la paie* est plus forte
Pour un mauvais acteur que pour un bon soldat;
D'ailleurs me reste-t-il le choix d'un autre état?
Non. Après cela dit, je cours au domicile
Du directeur BRUNET, l'accès en est facile,
Il consent aussitôt à m'entendre, à me voir;
Là, j'expose en tremblant mes projets, mon espoir.
Le bonhomme, à mes vœux, s'empresse de souscrire :
« Je vous reçois, dit-il d'un ton moqueur,
» Dès demain vous pouvez débuter... dans les chœurs. »
O sort, j'éprouve enfin ta bonté manifeste!
Choriste! c'est l'emploi d'un écolier modeste,
Mais c'est un premier pas pour arriver au but,
Tel qui brille a souvent fait un obscur début.

Le célèbre professeur Rosini, un des hommes les plus spirituels de la spirituelle Italie, publie actuellement, à Pise, un ouvrage consciencieux et de haute portée. C'est *l'Histoire de la peinture italienne pour les monuments*, depuis les premiers maîtres jusqu'à Appiani, contemporain de David. Toutes les planches, bien dessinées et rendant parfaitement le caractère de chaque maître, sont du plus grand intérêt, surtout celles des deux premières époques, qui donnent les ouvrages les plus célèbres des peintres de cette période de la renaissance; ouvrages presque entièrement inconnus en France; car, dans cette belle patrie de l'intelligence et des arts, tout ce qui concerne les arts et l'intelligence est généralement inconnu, et cela doit être. A-t-on le temps de rien apprendre, de rien étudier dans un pays qui est toujours occupé à faire, à défaire et à refaire son gouvernement? Et quel gouvernement!

LETTRE XII

11 avril 1840

Impossible de vivre à Paris : on ne peut pas manger, on ne peut pas dormir, on ne peut pas marcher, on ne peut pas prier, on ne peut pas aimer, on ne peut pas travailler, on ne peut plus penser. — Un sanglier échappé.

Nous commençons par déclarer qu'il est impossible de vivre à Paris, car vivre, n'est-ce pas, c'est penser, c'est travailler, c'est aimer, c'est prier, et puis, c'est aussi marcher, dormir, boire et manger. Eh bien! on ne peut rien faire de tout cela à Paris.

Comment, direz-vous, *on ne peut pas manger?* — Non, pas en ce moment, du moins; il n'y a rien... et comman-

der un dîner passable aujourd'hui est le problème le plus difficile à résoudre. — Nous sommes en carême, mangez du poisson. — Eh! c'est précisément parce que nous sommes en carême qu'il n'y a pas de poisson. Quand tout le monde veut la même chose en même temps, il n'y en a bientôt plus pour personne; et l'agitation est grande depuis quinze jours dans nos marchés. La moindre friture coûte des efforts prodigieux; une matelote demande une heure de recherches opiniâtres et des combinaisons profondes; les ménagères acharnées se disputent une darne de saumon, comme dans les jours de famine les mères éplorées s'arrachent un morceau de pain; les *cordons-bleus* se disent des injures pour un brochet, et les *chefs* rivaux se battent en duel pour un turbot. Le gibier ne paraît point, les légumes ne sont encore qu'une herbe tendre. Le printemps est la saison de l'espérance, c'est-à-dire des privations.

On ne peut pas dormir... Dans les maisons nouvellement bâties, le repos est chose impossible. Les murs sont de minces cloisons qui ne séparent personne. Plus de secret, plus de silence; on se connaît intimement sans s'être jamais vu. Un enfant *méchant* qui crie empêche de dormir tous les habitants d'une même maison. Un chien enfermé qui s'ennuie suffit pour troubler le repos d'une centaine de voisins. Un bal au premier, c'est une nuit *blanche* pour le rez-de-chaussée, le second et le troisième étage. Un père de famille en colère, c'est un orage dans les ténèbres. Après un mois de séjour, on connaît à ne point s'y tromper les goûts, les manies, les défauts de tous ses colocataires. Madame une telle gronde souvent sa femme de chambre; la *petite* du second est volontaire comme un démon; les dames du premier ne font que rire toute la journée; la demoiselle du troisième est malade toutes les nuits, et le

cheval du médecin tique d'une manière insupportable. Au dehors le bruit n'est pas moindre : les voitures, les fiacres, circulent jusqu'à trois heures du matin ; c'est-à-dire jusqu'à l'heure où les charrettes font leur entrée triomphale dans Paris. Dormir à travers ce tapage, ce n'est pas dormir.

On ne peut pas marcher... Dans les rues et sur le boulevard, la circulation est maintenant impossible. Les jours de pluie, des lacs de boue vous arrêtent de tous côtés; les jours de soleil, la foule est si pressée qu'on ne peut faire un pas; et puis, l'invention des ruisseaux près des trottoirs est funeste à toute promenade élégante. Vous pouvez sortir, sans doute, mais à condition de n'aller nulle part; le moindre cabriolet qui vous dépasse vous éclabousse des pieds à la tête; il n'épargne pas votre chapeau. Rentrez vite chez vous, madame, votre robe si jolie est lamée de boue ; tout le monde vous regarde en riant ; rentrez, vous ne ferez pas de visites aujourd'hui. Marcher ainsi à travers les omnibus, les files de charrettes, les commissionnaires à brancard, les baignoires roulantes, les marchandes de modes à grand carton, les blanchisseuses à grands paniers, à travers les mille obstacles que nous avons signalés déjà bien des fois, ce n'est pas marcher.

On ne peut pas prier... Dans les églises, du moins, cela est devenu bien difficile. Les églises sont si remplies de monde, qu'on n'y peut trouver de place. A peine peut-on traverser la foule et s'approcher du chœur. Pour se mettre à genoux on n'a point d'espace. Les enfants vous poussent, les loueuses de chaises vous dérangent à tout moment. Des femmes qui étouffent, sont obligées de sortir; il faut leur faire un passage; tout vient vous distraire et vous arracher au recueillement. Et cela doit être ainsi, car le nombre de nos églises, à Paris, n'est pas proportionné au chiffre de la

population. Pour neuf cent mille âmes, trente-huit églises ne suffisent pas; mais qui oserait élever un saint monument aujourd'hui? Le ministère actuel, peut-être? Oui; de pieuses fondations ne seraient pas suspectes de sa part. Aujourd'hui, M. Thiers est le seul homme qui puisse risquer une église.

Nous disons encore : *On ne peut pas aimer*. Pourquoi? Nous l'avons déjà dit, parce qu'il n'y a plus de femmes.

On ne peut pas travailler, parce qu'on n'a pas un moment de repos dans toute la journée, parce qu'on lit douze journaux tous les matins, parce qu'on paye dix *petites* notes par heure, parce que l'on reçoit quatre billets par minute, parce qu'on a des parents qu'on révère, des amis qu'on aime, des indifférents qu'on adore et qu'on ne peut renvoyer; tous ces gens aimables ne viennent vous voir qu'un moment, ils n'ont qu'un mot à vous dire, mais comme ils sont une vingtaine, leurs moments réunis sont toute votre journée; leurs mots divers forment une longue et charmante conversation qui vous arrache à toute occupation sérieuse. Écrire comme nous le faisons aujourd'hui, par exemple, interrompu à tout instant par les femmes les plus spirituelles et les hommes les plus distingués de Paris, ce n'est pas écrire. Heureusement ceci n'est pas un travail.

Enfin, *on ne peut plus penser*, parce qu'on agit trop d'abord; ensuite, parce qu'on peut tout dire.

Chose étrange! c'est depuis qu'on peut tout dire, c'est depuis qu'on ose parler de tout, qu'il n'y a plus de conversation. Devinez ce que l'on fait maintenant dans nos salons, quand on ne danse pas, quand on ne chante pas? On joue; les jeunes femmes jouent au trente-et-quarante, au vingt-et-un, et cela les amuse!... Il y a un mystère dans cette mode nouvelle. Il nous faudra bien le découvrir.

A propos de conversation, une femme du monde, célèbre par sa brillante causerie, nous disait hier une méchanceté bien spirituelle, en parlant d'un homme qui a de grandes prétentions à l'esprit, et qui fait de nobles mais pénibles efforts pour en montrer. Vous ne savez pas, disait-elle, ce pauvre M. de X..., il a dit l'autre jour un mot charmant, ça m'a fait bien plaisir, il y a si longtemps qu'il en a envie. En effet, il y a dans le monde des malheureux coureurs d'esprit qui ont bien envie de dire de jolis mots et qui n'en trouvent pas : peut-être cela vient-il de ce qu'ils en cherchent. L'esprit, comme l'amour, n'a de charme que lorsqu'il est involontaire. En général, on fait grand cas de la volonté, on admire une belle volonté. Nous, au contraire, nous n'admirons que l'*involontaire*, parce que l'involontaire c'est l'inspiration.

Une aventure assez étrange est arrivée il y a quelques jours sur la place de la *Madeleine :* M. de P... avait dans la cour un jeune sanglier, pris dans le bois de ***, qui allait être transporté à***, terre de M. de P...; mais traverser Paris sans visiter Paris, c'est un véritable chagrin, même pour un sanglier. On a beau être sauvage, on veut connaître sa capitale, et d'ailleurs, plus on ignore, plus on est curieux. Bref, l'habitant des forêts a trouvé moyen de s'échapper du sac et de la cour où il était renfermé. Il s'est élancé sur le boulevard, on l'a poursuivi ; il a tourné autour de la Madeleine, il s'est dirigé vers la rue Royale, il se disposait à aller admirer l'obélisque, mais les gens qui le poursuivaient lui ont barré le chemin, il a été forcé de prendre la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Curieux de visiter les riches magasins qui font de cette rue un bazar magnifique, notre espiègle est entré dans plusieurs boutiques, entre autres chez Houbigant, où il a fait, dit-on, d'assez

nombreuses et de très-violentes emplettes. Après avoir choisi quelques brosses excellentes, dont il ne savait que trop l'histoire; après avoir répandu sur lui quelques flacons d'essences à la mode, il a repris sa promenade vagabonde à travers les rues, et les passants, et les chiens aussi s'étonnaient de sentir un si doux parfum de vétiver, d'iris, d'ambre et de vanille sur les traces d'un sanglier.

LETTRE XIII

17 avril 1840

Longchamp.

Six heures du soir. Nous revenons de Longchamp; c'étaient de véritables Champs-Élysées, des ombres errantes traversaient à pas lents des nuages de poussière. La vision pour nous a duré une heure. Première apparition : un prince russe à quatre chevaux. — Seconde apparition : une dame bleu de ciel, robe décolletée, écharpe iris... ombrelle chinée... en *milord découvert* (car il y avait peu de lords, mais beaucoup de milords). — Troisième apparition : une célèbre étrangère à quatre beaux chevaux avec courrier, postillons et voitures de suite. — Quatrième apparition : un fiacre tout neuf du meilleur goût, nº 518. — Cinquième apparition : calèche découverte à quatre jolies femmes, une capote vert-pomme délicieuse; une autre paille et velours, adorable... — Sixième apparition : voiture prétentieuse, livrée fantastique; cocher nègre. — Septième apparition : une tapissière, toutes voiles déployées, contenant des passagers innombrables; pilote cramoisi. — Huitième apparition : cavalcade d'élégants; chevaux pur-sang; cheveux et

barbes poudrés. — Neuvième apparition : douze voitures de briquets phosphoriques. — Dixième apparition : une belle femme avec un joli enfant dans une calèche anglaise. — Onzième apparition : un landau peuplé de chiens et de manchons, chenil roulant... — Douzième apparition : une grosse femme en grand deuil riant aux éclats dans un cabriolet de louage.

Et tous les badauds revenaient en disant : « Jamais Longchamp n'a été plus beau que cette année. »

LETTRE XIV

25 avril 1840.

La Croix-de-Berny. — La femme élégante ne suit pas la mode, elle la fuit.

L'événement de la semaine est le *steeple-chase* qui a eu lieu, comme à l'ordinaire, à la Croix-de-Berny. Car, en France, les champs et les prairies qui consentent à être dévastés sont peu variés, et le ravage est monotone ; donc le rendez-vous était encore au même *Bœuf couronné.* Tout le Paris élégant, le Paris prétentieux, le Paris anglais était réuni à cette fête. « Il y avait là tout ce qu'on connait. » Phrase favorite des gens qui précisément ne connaissent personne, ou qui du moins ne connaissent les hommes et les femmes à la mode que par leur nom. Mais cette foule brillante qui venait là pour applaudir et admirer, au contraire, n'a pu jouir que du plus désagréable de tous les spectacles, une tragédie ridicule, cinq *gentlemen riders* s'élançant avec orgueil sur de magnifiques coursiers, et tout à coup, après avoir fait cent pas à peine, disparaissant avec leurs montures dans un fossé plein d'eau... Éclipse

totale de *gentlemen riders!*... Cependant l'onde s'agite; un ex-cavalier, maintenant Triton, sort des flots; il tire violemment par la bride son cheval qui refuse de le suivre; l'eau est bonne. Tout bien calculé, la pauvre bête, qui est blessée, aime mieux nager que courir. Ses ex-rivaux, maintenant ses compagnons d'infortune, ont la même pensée; chevaux et cavaliers barbotent à l'envi dans le fossé; les canards du voisinage en sont jaloux. Les uns essayent de remonter sur la berge, mais ils retombent sur les autres qui se débattent au fond de l'eau. C'est une lutte misérable que la boue et le sang rendent tour à tour burlesque et terrible. La belle et célèbre *Barcha*, que lord Seymour venait d'acheter à un si haut prix, a terminé dans cet obscur combat sa brillante carrière; plusieurs *gentlemen riders* ont été blessés. Nous n'aurons pas la cruauté d'en nommer un seul; et pourtant, nous sommes impitoyable pour ce genre de revers. Selon nous, les extravagances prétentieuses n'ont qu'une excuse, c'est le succès.

M. de S... disait en parlant de ces *sportsmen* si plaisamment abîmés dans un fossé : « Ce ne sont pas d'aussi bons cavaliers qu'on le croyait, mais ce sont d'excellents plongeurs; savez-vous qu'ils sont restés dix minutes sous l'eau! »

Il y avait du reste au *steeple-chase* un nombre infini de jolies femmes, ce qui rendait la défaite des héros encore plus pénible. Nous l'avons souvent dit, cette époque de l'année est la saison des jolies femmes. On en aperçoit partout : les unes sont à pied, mises simplement, enveloppées d'un mantelet; les autres passent en calèche, avec des chapeaux couverts de fleurs et des écharpes éblouissantes; celles-ci viennent à cheval, leur regard est brillant, leur teint est animé; celles-là apparaissent à leur fenêtre, leur

regard est languissant, leur front est pâle, elles ont un petit air ennuyé qui est charmant. Ceux qui n'ont point vu Paris au printemps ne connaissent point Paris.

Des jolies femmes aux modes nouvelles la transition est naturelle. Or, depuis quelque temps, il se dit à propos de modes des choses si étranges dans tous les journaux, que nous devons faire valoir notre droit de haute critique. On nous a parlé l'autre jour d'une certaine dame de B..., qui était à Longchamp, parée d'une *jupe bleu de ciel avec deux volants de cinquante centimètres de haut, le second volant était monté avec la ceinture de la jupe* (catchucha pure). Ce n'est pas tout, cette élégante avait encore un canezou de mousseline brodée *avec manches à bouillons* (à Longchamp), et des mitaines *noires!* à Longchamp!... Eh bien! oui, cela est exact, mais on a oublié de vous dire que cette femme si coquettement parée était en *milord découvert*, elle causait assez vivement avec le cocher, qui paraissait n'être pas de son avis. Ceci n'est sans doute qu'un détail insignifiant, mais il fait comprendre les autres.

Parler de modes est, selon nous, ce qu'il y a de plus difficile, surtout quand on veut dire ce qu'on voit. Pour être exact, il faut faire souvent des descriptions épouvantables. En ce moment, par exemple, on porte une étoffe couleur *lie de vin* qui est affreuse, jointe aux écharpes écossaises et aux chapeaux lilas. C'est un mélange agaçant de couleurs ennemies qui fait *grincer* les yeux, comme dit si plaisamment madame de V...

Les rubans à la mode pour ceinture sont d'un *zinzolin* très-pastoral. Ce sont des tissus roses chinés de bleu, roses rayés de gris, roses tigrés de vert; ils rappellent les beaux jours des bergères de Florian. Némorin a dû demander beaucoup de ces rubans-là; et nous comprenons qu'Estelle

les ait sacrifiés sans peine. Ils sont moins jolis que ceux d'il y a quelques années. Cependant ils ne manquent pas de coquetterie, et ils sont assez avantageux.

Toutes les robes se font aujourd'hui avec trois *volants*, c'est la mode : aussi toute femme élégante évite-t-elle avec horreur les trois volants, car la femme élégante ne suit pas la mode, elle la fuit.

LETTRE XV

8 mai 1840.

De tout ce dont on pourrait parler. — Les rayons et les ombres.

Nous pourrions bien vous parler des fêtes charmantes qui ont eu lieu depuis quinze jours;

Des courses de dimanche, favorisées par un temps superbe et honorées de la présence de toutes nos plus jolies femmes; courses admirables et d'autant plus extraordinaires que neuf chevaux couraient à la fois; neuf chevaux! neuf rivaux! C'est chose rare au Champ de Mars : ordinairement, vous le savez, c'est un seul cheval qui court tout seul, luttant sans concurrent et arrivant toujours le premier; n'importe, les amateurs l'admirent, les philosophes surtout... Il est si beau de lutter contre soi-même et de triompher!

Nous pourrions vous parler des courses d'hier, favorisées par une pluie battante; pluie bienfaisante, tant désirée par les cochers de fiacre et les cultivateurs. La grande sécheresse avait fait monter si haut le prix des avoines, qu'il était question de nourrir les chevaux avec des brioches, et

que dans nos cafés les plus à la mode on ne trouvait plus de glaces *à la vanille*.

Nous pourrions vous parler des bals mystérieux, même sournois, donnés par M. Thorn; car ce profond observateur continue toujours ses expériences sur le caractère complaisant de la société française. A ces fêtes intimes d'une extrême élégance, trente femmes au plus sont conviées; et comme les salons sont nombreux et que les invités ne viennent pas tous à la même heure, il en résulte pour plaisir réel la plus solennelle froideur, le plus agréable décousu : ce qui fait le charme de ces réunions brillantes, c'est que précisément il n'y a pas de réunion. D'ailleurs, ce n'est point pour ceux qui sont là que se donne la fête, mais bien pour ceux qui n'y sont pas, et, il faut être juste, elle produit un très-grand effet sur ceux-là. « Quoi! se dit-on avec inquiétude, madame une telle a été priée cette fois, et moi je ne le suis pas! On m'invite pour les grandes cohues, et l'on m'exclut les jours de bals choisis! » Une autre femme se dit : « Peut-être n'a-t-on pas porté mes cartes. » Elle sonne, elle s'en informe avec anxiété; on lui répond que les cartes ont été remises exactement. Elle ne peut donc pas se faire d'illusion : on l'a oubliée, parce qu'on a voulu l'oublier; mais qu'elle se console, on a bien pensé à elle en l'oubliant.

Nous pourrions vous parler encore de la grande réception qui a eu lieu aux Tuileries pour la fête du roi; des superbes parures qu'on y remarquait; de la grâce, de la beauté de madame la duchesse de Nemours, et vous répéter ce mot naïf et agréable d'une riche bourgeoise de la cour, qui, nommée par la reine à la nouvelle mariée, dit avec un gentil sourire : « Je remercie bien Votre Majesté de m'avoir fait faire la *connaissance* de madame. »

O bourgeoises! venez à la cour, vous en avez le droit, car vous avez aujourd'hui la puissance et la fortune, car les plus beaux châteaux sont à vous, car votre argent, que vous dépensez honorablement, jette partout la prospérité et la vie ; venez à la cour, mais alors apprenez les usages de la cour, et tâchez au moins de parler français quand vous parlez à la reine des Français. Et si nos conseils vous offensent, n'accusez que nous de vous les donner, et n'écoutez point les journaux menteurs qui nous appellent si perfidement « écrivain du château, » nous qui n'allons pas au château, et qui pouvons ainsi écrire en toute liberté, critiquer sans inconvénient ce qui nous choque, et louer sans flatterie ce qui nous plaît. Nous n'avons qu'un seul avantage : notre indépendance; nous tenons à la conserver.

Nous pourrions vous parler encore du feu d'artifice tiré le jour de la fête du roi. Ce feu soi-disant d'artifice était d'une très-grande simplicité. Nous avons entendu à son sujet ce propos peu flatteur d'un spectateur désappointé : « Ma foi! disait-il, j'en ai tiré un pour la fête de mon oncle, à la Saint-Pierre, qui était plus beau que celui-là. »

Nous pourrions vous parler, hélas! de beaucoup de choses tristes et risibles qui se passent en ce moment ; de la pauvreté intellectuelle de nos hommes d'État, qui ne savent pas trouver un moyen de laisser vivre dans la même patrie la canne et la betterave, et qui vont forcer cette noble fille de l'empereur à quitter le sucrier doré, qu'elle avait si ingénieusement usurpé, pour rentrer dans le saladier vulgaire, d'où elle n'aurait jamais dû sortir. O innocence des hommes de l'économie! Tuer une industrie nouvelle, parce qu'elle empêche une vieille industrie de bien vivre, au lieu de les faire vivre toutes deux en étendant leur domaine! Supprimer des fabriques de sucre dans un pays où les

classes moyennes se privent de sucre, dans un pays où chez des gens très-riches même, les entremets sucrés ne se permettent qu'une cassonade douteuse ; où les prudentes ménagères ont toujours le soin d'avoir deux sucriers dans leur buffet : un sucrier de parade rempli d'un sucre fin et d'une *entière blancheur ;* un sucrier de famille rempli d'un gravier jaunâtre, qui dit assez que cette industrie n'a pas encore atteint les limites de sa consommation ! Du reste, le principe est commode et nous l'admettons : supprimer ce qui nuit, cela peut aller loin. Courage donc ! supprimez les ânes parce qu'ils nuisent aux chevaux, supprimez la percale parce qu'elle nuit à la toile, supprimez la bière parce qu'elle nuit au vin, supprimez la pomme de terre parce qu'elle nuit au pain, supprimez les lampes parce qu'elles nuisent aux chandelles, supprimez la houille parce qu'elle nuit au bois, supprimez le miel qui nuit au sucre ; mais supprimez alors tous ces bavards sans idées, ces intrus de la politique moderne, parce qu'ils nuisent à toutes choses, et surtout aux gens d'esprit dont ils occupent la place.

Mais que sont pour nous les vains plaisirs du monde, les courses, les fêtes, les grossiers intérêts de la politique et de l'industrie, auprès du grand événement de la semaine, de l'apparition d'un livre de vers signé Victor Hugo ! Nous avons bien voulu descendre au rang de feuilletoniste, nous avons courageusement renoncé à notre poésie à nous, mais nous n'avons jamais pu renoncer à la poésie des autres ; et quand nous pouvons passer de délicieuses journées à lire, à relire de sublimes vers, nous ne savons plus si le monde s'amuse et si notre devoir est de raconter ses plaisirs. *Les Rayons et les Ombres* dépassent en grandeur et en harmonie les plus beaux chants des *Feuilles d'automne.* Il y a dans tout ce recueil une élévation de pensées,

une douceur de sentiment, une supériorité de bienveillance, un calme majestueux qui contrastent superbement avec ces petites passions mauvaises, ces haines mesquines, ces jalousies d'enfants, ou plutôt de vieillards gâtés, dont l'auteur de ces chants vient d'être l'objet. Ce recueil est une réponse royale aux injustices de l'Académie.

Dans *les Rayons et les Ombres,* tout est modèle, tout est beau. Il faut lire ceux qui terminent le volume et qui sont adressés à mademoiselle Louise Bertin. Une personne à qui de semblables vers sont dédiés et qui peut tenir un si noble langage est une femme jugée. La musique d'*Esmeralda* nous avait déjà fait connaître une femme de talent; ces vers nous révèlent une femme supérieure.

LETTRE XVI

24 mai 1840

Les paquets. — Bal du matin à l'ambassade d'Autriche. — Les coquettes n'ont jamais froid. — Le LIVRE *de l'enfance chrétienne.*

Paris, depuis que le printemps est revenu, fait semblant de se reposer; mais, en réalité, il s'amuse plus encore qu'il ne faisait cet hiver. Les parties de spectacle succèdent aux parties de campagne, les courses du matin préludent aux danses du soir; dans le monde élégant on continue à se dire adieu en dansant toutes sortes de mazourkas; les bals intimes sont plus à la mode que jamais; on a même trouvé un moyen de les perfectionner; on n'invite plus à y venir les ennuyeux ni les ennuyeuses, ce qu'en langage vulgaire on nomme les *paquets* (nous donnerons plus tard

l'explication de ce mot). Donc on les supprime; on s'arrange de manière à les croire partis depuis huit jours. On pousse la ruse jusqu'à les regretter hautement, et lorsqu'on les rencontre, on s'écrie avec un étonnement naïf : « Quoi! vous êtes encore à Paris!... Si j'avais su cela... Vous m'aviez dit... — Que nous partirions le mois prochain. — J'avais entendu dimanche prochain. Que de regrets! » C'est ainsi que l'on trompe les ennuyeux et qu'on donne de jolis petits bals sans *paquets*.

Explication : Selon le dictionnaire de l'Académie, p. 338, *paquet* se dit figurément et familièrement d'une personne qui a pris beaucoup d'embonpoint, et qui se remue difficilement; il se dit aussi d'une personne qui n'apporte aucun agrément dans la société, qui y cause plutôt de la gêne. *Cette femme est devenue un paquet; elle est devenue bien paquet; ce n'est qu'un paquet; quel paquet!*

Définition : Selon le monde, on appelle généralement *paquet* tous les importuns, tous les gens dont on n'est pas fier et tous les gens dont on n'a pas besoin; exemple : Dans un bal,

Un oncle millionnaire n'est jamais un paquet;

Une tante de province est un paquet toujours;

Une étrangère... une inconnue qui donne de belles fêtes, fût-elle grosse comme une tour, infirme et impotente, n'est jamais un paquet;

Une cousine moqueuse, qui sait vos ridicules, vos prétentions ou votre âge, fût-elle légère comme un oiseau, est un paquet toujours;

La sœur de celui qu'on aime n'est jamais un paquet;

L'ami de celui qu'on n'aime plus... paquet! paquet! affreux paquet!

Un mari à bonnes fortunes n'est jamais un paquet;

Un mari jaloux est un paquet respectable... mais un paquet!

Une femme de ministre n'est jamais un paquet! cela s'appelle un gros bonnet;

La femme d'un employé qu'on destitue passe à l'instant même paquet;

Un intrigant n'est jamais un paquet;

Un *excellent* homme est presque toujours un paquet;

Un vieux fat est rarement un paquet;

Un jeune soupirant bien sincère est de temps en temps un paquet;

Une vieille Anglaise, quand on doit retourner à Londres, n'est pas encore un paquet;

Une grosse Allemande, quand on n'a plus envie d'aller en Allemagne, est un commencement de paquet;

Un Arabe en turban, un Turc en redingote, un Grec en jupon, un Écossais en uniforme, ne sont jamais des paquets;

Un Danois trop blond, un Portugais trop noir, recommandés par des parents éloignés, sont des paquets;

Une femme à la mode qui vous cause mille chagrins n'est jamais un paquet;

Un médecin qui n'est pas célèbre et qui vous a sauvé la vie est un paquet.

Il y a encore bien d'autres paquets... On nous saura gré de ne pas les désigner. Bref, dans un bal intime, tout ce qui ne séduit pas les yeux, ne flatte pas l'orgueil, est de trop. Un salon doit être peuplé individuellement comme il est meublé matériellement. Il faut qu'il y ait des grands seigneurs et des gens riches, comme il y a des glaces et des dorures; il faut qu'il y ait des jeunes gens et des jolies femmes, comme il y a des lustres et des fleurs. C'est dans le

cabinet de travail que se trouvent les vieux amis et les vieux livres, les pieux souvenirs et les beaux tableaux, les bons sentiments et les bons fauteuils. Le monde élégant est une énigme dont le mot n'est pas intérêt, mais vanité.

Les bals intimes ne nuisent pas aux fêtes diplomatiques. Hier matin il y avait grand bal à l'ambassade d'Autriche, et grande fête dans tous les magasins de Paris. Si vous saviez quelles folies on fait pour briller dans ces réunions sans pareilles; si vous saviez ce qu'il y a là de dentelles, de rubans, de mantelets, d'écharpes, de fleurs, de robes neuves, — il n'y a que des robes neuves, — de chapeaux neufs, — il n'y a que des chapeaux neufs! — vous comprendriez pourquoi un bal du matin à l'ambassade d'Autriche est un événement dans Paris. Pour aller au bal le soir, pour y paraître bien mise, il suffit d'avoir une robe élégante et une guirlande nouvelle; une robe de bal ne peut jamais être qu'une robe de bal; une coiffure en cheveux ne peut jamais être très-compliquée; mais un habit de bal du matin, c'est une parure indéfinie, qui laisse à l'imagination toute sa liberté, et qui permet toutes les combinaisons les plus savantes et les plus heureuses. C'est, par exemple, une robe du soir, faite en robe du matin; une robe de gros de Naples blanc, *montante*, ou, pour être mieux compris, c'est un habit de cheval en gros de Naples blanc, corsage juste et manches à coudes; — ou bien c'est un peignoir en dentelle doublé de taffetas bleu ou rose, et chiffonné par mille nœuds de rubans. *Négligé* sans prétention et sans prix, trésor inestimable, avec lequel un riche fermier de la Beauce marierait deux ou trois filles. Ce n'est pas tout : avec cette robe-là, il faut un chapeau, et quel chapeau ! ce qu'il y a de plus coquet, de plus nouveau ; on médite huit jours le choix de ce chapeau. Si l'on veut le quitter pour

danser, il faut encore être aussi coiffée d'une guirlande de fleurs; ce sont des fleurs naturelles, montées par madame Barjon; avoir le matin des fleurs artificielles, ce serait une faute impardonnable; mais personne n'y a jamais songé. La guirlande se pose de manière à être très-jolie sous le chapeau et très-jolie encore sans le chapeau. Ce sont des combinaisons infernales. Maintenant il ne manque plus rien qu'un mantelet : autre combinaison non moins profonde, la tête la plus forte n'y suffit pas; mais le bon goût finit par simplifier toutes choses, et les femmes distinguées savent éviter avec art le malheur de tomber dans ce que nous appellerons les *toilettes incompréhensibles*. Nous faisons grand cas du style en fait de parure, et nous ne croyons pas que la fantaisie elle-même puisse se passer d'harmonie.

La fête d'hier a eu lieu dans l'ordre accoutumé. Les jeunes personnes sont arrivées à deux heures avec leurs mères, et se sont emparées de la salle de bal; les femmes sont arrivées ensuite; les élégants sont venus beaucoup plus tard; puis enfin les hommes politiques ont paru après la séance de la Chambre des députés. Comme nouveauté, tout le monde admirait l'arrangement des lustres; il y en a dans la salle de bal environ une cinquantaine; ils étaient tous remplis de fleurs en bouquet, et ces corbeilles aériennes, brillantes de toutes couleurs, produisaient un effet charmant.

Le temps froid qu'il faisait avait enlevé à la fête sa physionomie champêtre : le déjeuner n'était pas servi dans le jardin; on errait peu dans les bosquets; on folâtrait peu dans la prairie; si quelque imprudente, séduite par la fraîcheur des gazons, la beauté des arbres, le parfum des fleurs, se hasardait à franchir la terrasse, on la voyait bien vite revenir tout épouvantée, luttant contre un ouragan terri-

ble et sans égard, retenant son chapeau prêt à s'envoler, apaisant ses plumes révoltées, et délivrant son écharpe et ses dentelles que le vent avait déjà accrochées à quelque buisson. Il y avait là de bien jolies femmes qui nous ont paru encore plus jolies à la clarté du jour ; et nous ne dirons pas de ces beautés si fraîches ce que la spirituelle duchesse de L... disait à propos de ces femmes trompeuses qui paraissent si belles le soir et qui sont si fanées le matin : « On ne les reconnaît pas du tout : elles auraient dû venir avec un bougeoir. »

Que de jolies et fraîches parures nous avons remarquées à cette fête !

Souvenir ineffaçable : une robe de taffetas bleu de ciel, garnie de trois volants bordés de petites franges blanches ; chapeau de paille de riz, orné de roses. Cette robe, portée avec une grâce indicible, a obtenu un succès immense ; on en parlait encore hier aux courses de Versailles.

Autre souvenir très-agréable : une robe de taffetas rayé blanc et rose ; capote en paille de riz ornée de boutons de rose.

Souvenir d'admiration : robe de gros de Naples citron, écharpe de dentelle blanche doublée de taffetas bleu, capote pareille à l'écharpe. Oh ! que cette robe et cette écharpe étaient bien portées ! Voilà le vrai type de la grande dame ! voilà bien la véritable femme comme il faut ! et la femme comme il faut devient très-rare aujourd'hui ; on ne saura plus bientôt ce que signifiait jadis ce mot-là.

Maintenant la grande mode, c'est d'avoir l'air d'une grisette endimanchée. Nos jeunes élégantes se donnent un mal affreux pour avoir cet air-là, et elles y parviennent : aussi, quand nous avons le bonheur de rencontrer une belle femme, noble dans son maintien, calme dans ses manières,

ne recherchant aucun effet mesquin, dédaignant toute exagération provinciale, faisant valoir ses avantages avec art mais sans affectation, ne visant à aucune espèce de rôle, ne jouant ni les *pages* ni les *grandes coquettes*, ne posant pour aucune gravure d'hôtel garni, ni pour la *modestie*, ni pour la *rêverie*, ni pour la *sensibilité*, ni pour l'*abandon*, nous lui savons gré de tant de sacrifices, et nous la saluons avec respect, comme un modèle d'indépendance et de courage; car il faut de la force d'âme pour oser être de bon goût dans un temps où les vulgarités de toutes sortes obtiennent seules du succès.

Malgré le vent glacial qui soufflait, plusieurs femmes étaient en robe de mousseline blanche, et elles ne semblaient point s'apercevoir du froid; elles se sentaient jolies, et cela leur tenait chaud. M. de Martignac nous disait un jour : « Les femmes coquettes n'ont jamais froid. » Il avait raison.

Les nouveautés littéraires sont très-nombreuses, et nous avons là sur notre table de bonnes provisions de lecture. Voici entre autres un petit livre charmant, rempli de poésie et de piété, chef-d'œuvre involontaire inspiré par l'amour maternel; s'il est littéraire, c'est malgré lui, cela tient à la brillante éducation de l'auteur, ces pages n'avaient pas été écrites pour être publiées; elles exhalent un parfum de solitude, elles ont un charme d'intimité que n'ont jamais les œuvres préméditées, destinées à l'éclat du jour. Le LIVRE DE L'ENFANCE CHRÉTIENNE explique aux enfants leurs devoirs dans le plus touchant langage, de manière à les leur faire comprendre et aimer.

Le chapitre intitulé *du Respect dans l'église* est un modèle de style et de description. Être à la fois toujours poétique et toujours à la portée de l'enfance, c'est une grande

difficulté vaincue. Le chapitre qui renferme la peinture de l'Envie et de ses souffrances est aussi fort beau. Celui de l'Orgueil est profond, celui de la Paresse charmant; mais, au reste, tout est bien dans ce petit livre. Quel en est l'auteur? demanderez-vous. Nous ne pouvons vous dire son nom; mais nous pouvons vous faire connaître toute son âme, en citant ces quelques lignes qui terminent sa préface :

« C'est donc aux mères de famille et à elles seules qu'est » dédié cet ouvrage : il est soumis à leur jugement avec » une sorte de confiance; car, en ce qui touche le bien » comme le bonheur de leurs enfants, les mères se com- » prennent toujours, et près d'elles les sentiments qui ont » dicté ces pages leur tiendront lieu sans doute du talent » qui manquait pour les écrire. Si Dieu veut bien les ren- » dre utiles, s'il daigne permettre qu'elles portent d'heu- » reux fruits, alors quelquefois peut-être lui adressera-t-on » un vœu, une prière en faveur des enfants pour lesquels » fut composé ce petit livre. Leur mère ne renonce pas à » cet espoir qui l'a soutenue dans son travail, et qui en est » déjà la plus douce récompense. »

Vous comprenez qu'un livre écrit avec cette douceur doit exercer une heureuse influence sur l'imagination des enfants. Ces leçons données avec tant d'amour n'ont rien d'austère ni d'aride; là, point de pédanterie, point de froid courroux : toute la puissance de ces conseils si profondément maternels est dans ce mot, qui pourrait servir d'épigraphe au livre : « Obéissez-moi, car je vous aime. »

———

LETTRE XVII

28 mai 1840.

Les défauts profitables et les qualités fatales. — Que ferons-nous d'Auguste? — Physiologie du député flottant. — La délicatesse porte malheur.

Il est une triste vérité que nous sommes forcé de reconnaître, et que nous aurons le courage de proclamer, c'est qu'on ne réussit dans le monde que par ses défauts.

Remarquez bien que nous ne disons pas « dans *ce* monde, » mais « dans *le* monde, » ce qui est bien différent.

Or, si nous ne devons réussir que par nos défauts, rien n'est plus cruel, plus maladroit, plus imprudent que de nous engager à nous en corriger; c'est nous ruiner, c'est nous perdre, c'est tarir la source de nos prospérités, en nous ôtant nos armes de combat et notre assurance, en nous arrachant nos illusions inspiratrices et notre espoir.

Vouloir se corriger de ses défauts... mais c'est apprendre à les connaître, et c'est là déjà un très-grand malheur.

Un philosophe a dit : « Connais-toi toi-même. » Oui, si tu veux rester philosophe, vivre en philosophe, c'est-à-dire ne prétendre à rien, n'arriver à rien. Pour vivre ainsi, connais-toi tant que tu voudras; tu peux, sans risques, te donner ce pauvre plaisir; la science de toi-même, la contemplation de tes misères, ne pourront servir qu'à te rendre plus sage, soit... Mais si tu veux vivre avec tes semblables, si tu veux t'élever au-dessus d'eux, si tu veux faire ton chemin et arriver à la fortune, garde-toi bien de te connaître, ne t'étudie point, ne t'analyse point, ne t'interroge point, marche droit, marche vite, sans regarder ni derrière

toi ni devant toi ! Oh ! garde-toi de te connaître ; car, du jour où tu apprendrais ce que tu es, tu saurais ce à quoi tu peux prétendre, et tu serais pour toujours découragé. Avoir le secret de ses forces, c'est souvent découvrir qu'on n'est bon à rien. Cette découverte serait fâcheuse pour les ambitieux de nos jours. Leur douce confiance, au contraire, fait tout leur pouvoir ; ils se croient capables, et on les croit capables ; la foi leur tient lieu de droit ; ils s'écrient : « Voilà le but ! » Le public niais répète : « Voilà leur but ! » et sans se demander s'il leur est permis d'y atteindre, il les aide à y parvenir ; parce que, dans le monde, on est accoutumé à juger les gens, non pas d'après leur valeur, mais d'après leurs prétentions ; et l'on aurait souvent bien peu de prétentions si l'on avait appris à se connaître. L'ignorance de soi-même est donc une condition nécessaire pour réussir. Ah ! tous ces parvenus que nous voyons aujourd'hui si orgueilleux d'avoir agrippé de hauts emplois qu'ils sont incapables d'exercer, ils ne seraient pas arrivés où ils sont s'ils avaient eu la connaissance d'eux-mêmes ; ils seraient devenus humbles, ils auraient compris leur vocation, ils n'auraient jamais osé ambitionner de telles places, et leur modestie les aurait privés d'un bonheur que leur présomption leur a mérité.

Aussi nous ne craignons pas de déclarer que de tous les défauts, le plus profitable, celui qu'on doit cultiver avec le plus de soin, c'est la présomption. Ce défaut-là est à lui seul une fortune. Il vaut mieux, pour un jeune homme qui veut faire son chemin, être présomptueux et n'avoir pas le sou, que d'être modeste avec une terre en Normandie. La présomption est un patrimoine.

Après la présomption, le meilleur défaut pour parvenir, c'est une complète ineptie. Grâce à ce défaut-là, on est tou-

jours sûr de se faire dans le monde une bonne petite position. Vous avez deux jeunes cousins : l'un est un garçon plein de courage, d'activité, d'intelligence; vous reconnaissez son mérite en disant : « Ah! celui-là ne m'inquiète pas. » Et, en effet, vous ne prenez nul soin de son destin. Vous ne lui donnez ni aide ni protection: vous le laissez piocher à son aise et se tirer d'affaire comme il peut. Vous être tranquille, vous savez qu'il ne viendra jamais rien vous demander. Mais il a un frère qui est un parfait imbécile; il ne sait pas l'orthographe, il est incapable d'exercer la moindre profession; celui-là vous inquiète, car vous avez mille désagréments à redouter de sa part. Alors vous rassemblez toute votre famille, et vous dites avec anxiété... « Que ferons-nous d'Auguste? » Et vos parents, consternés, sachant ce qu'on peut attendre du jeune sire, se regardent entre eux et répètent : Que pourrait-on faire d'Auguste? i n'arrivera jamais à rien par lui-même, il faut le placer dans quelque administration (pauvre administration!), ou lui faire avoir quelque emploi dans le gouvernement (pauvre gouvernement!) Que Dieu vous préserve d'Auguste!

Au premier aspect, cette idée de faire entrer dans les affaires du pays un jeune homme parce qu'il est incapable de faire les siennes peut paraître monstrueuse, folle, impraticable... point du tout. Grâce au zèle, disons mieux, grâce au désespoir de tous ses parents, Auguste obtiendra la place qu'on ambitionne pour lui. Son oncle le député fera pour cela vingt démarches; il promettra sa voix et sa *contre-voix*. Son cousin le directeur général fera pour cela, dans ses bureaux, deux ou trois mutations qui resteront toujours incomprises. Sa tante la baronne fera dix-neuf visites à de petites sottes qu'elle méprise. Sa cousine, la belle indolente, fera cent coquetteries à de vieux bavards qui l'ennuient.

Sa bonne mère ira pleurer partout!... Oui, Auguste obtiendra la place; il est vrai qu'il la perdra bientôt, mais ce sera pour en trouver une meilleure, car la première qu'il n'a pas su remplir lui comptera comme un précédent très-favorable. Il perdra aussi la seconde, et la famille coalisée lui en procurera une troisième, puis une quatrième, puis une cinquième tout à fait bonne qu'il gardera, — les bonnes places étant celles où il n'y a rien à faire. Ainsi Auguste, toujours soutenu, toujours relevé par sa famille puissante, arrivera promptement à la fortune, tandis que son pauvre frère restera loin derrière lui; car un homme intelligent à pied va moins vite qu'un sot en voiture; car un homme indépendant, qui attend tout de ses travaux, n'a pour lui que ses seules forces; un paresseux imbécile a pour lui, au contraire, toutes les forces de toutes les personnes puissantes et en crédit qui sont responsables de lui.

La susceptibilité est encore un très-bon défaut. On ne traite jamais sans façon une personne susceptible. On lui donne la meilleure part, la meilleure place. Se montrer susceptible, c'est se préparer un horizon charmant de bons procédés, de bons fauteuils, d'ailes de poulet, etc. C'est enfin obtenir le plus grand bonheur que l'homme ici-bas puisse rêver, c'est... n'être jamais oublié.

L'importunité est encore un excellent défaut d'un revenu très-agréable. Les importuns sont irrésistibles, même en amour.

Par la même raison, les entêtés ont aussi de très-bonnes chances. On dit d'un homme entêté : Vous n'en obtiendrez rien. Et on le laisse tranquille; c'est toujours cela : l'entêtement est un de ces défauts qui inspirent le respect; ce sont les meilleurs.

La brutalité a du bon; un accès de colère répond à tout.

Un orage est un argument comme un autre; un beau courroux sert à cacher un vilain tort. Et puis, avec une menace, on obtient vite une faveur. Dans ce siècle de la peur, les menaces sont les plus puissantes prières; heureux ceux devant qui l'on tremble, il n'y a plus que ceux-là qui aient des flatteurs.

L'insolence est aussi un estimable défaut, mais il a bien quelques dangers. Heureusement les hommes privilégiés qui le possèdent sont doués d'un instinct merveilleux; ils gouvernent ce défaut-là avec une adresse incroyable; ils savent reconnaître, à ne s'y jamais tromper, l'heure, le temps et le lieu où il est convenable de s'en servir, et les personnes avec lesquelles il est avantageux de le déployer. Grâce à l'insolence, dans le monde on peut... Allons, pourquoi le dire? vous savez tout cela mieux que nous

Dans le monde politique, enfin, certains défauts sont des trésors. Être versatile, n'avoir ni caractère ni principe, c'est se créer un bel avenir de puissance et de crédit. Un homme assez heureux pour faire dire de lui qu'il n'a pas de conscience est un homme dont la fortune politique est assurée. Le député sans conscience, honoré du nom de *député flottant,* est le seul être qui puisse se vanter d'avoir trouvé la pierre philosophale. Le *député flottant* est roi de France, c'est l'arbitre de tous les destins; car chacun attend tout de lui. Que faire d'un député qui a de la conscience, qui a planté franchement son drapeau dans un camp; à quoi est-il bon? Quel espoir peut-on fonder sur son concours?... On connaît d'avance ses convictions, et on les respecte, c'est-à-dire qu'on désespère de les détruire, et comme en politique on ne s'occupe que des gens qu'on peut corrompre, personne ne s'occupe de lui.

Le député flottant, au contraire, est l'intérêt de tout le

monde; c'est à qui le captivera : on s'empresse de lui plaire, on l'accable de prévenances, il est invité partout. Aujourd'hui il a déjeuné chez un 221, et il va dîner chez un ministre; demain il déjeunera chez un ministre, et il dînera chez un 221. Le député flottant peut se passer de cuisinier : son couvert est mis à la table de tout le monde; on lui offre des loges à tous les spectacles; on le cajole, on le câline, on écoute ce qu'il dit, on lui répond quand il demande, on fait pour lui ce qu'on ne fait pour personne. La veille d'un vote important, on dresse ordinairement deux listes, on en dresse trois quelquefois; chaque parti compte ceux qui voteront pour lui. O merveille!... le nom du député flottant se trouve en même temps sur les deux listes, et sur les trois quelquefois. Les ministériels, en parlant de lui, se disent : Il est des nôtres, un tel a répondu de lui... Les hommes de l'opposition s'écrient : Comment! s'il est des nôtres! certainement; c'est *** qui nous l'amène : il en répond! Quand il a voté, n'importe avec qui, vous le croyez séduit!... Non, vraiment; il a donné un gage, et rien de plus... En politique, donner un gage ne signifie pas s'engager, cela veut dire seulement qu'on a fait quelque chose pour vous, et qu'on peut encore, dans l'avenir, vous rendre quelques services. Le député flottant n'est jamais plus libre que le lendemain du jour où il a fait ses preuves en votre faveur. Avec lui, les frais de séduction sont toujours à recommencer; ce qu'il vous a donné, il peut encore le promettre à un autre. Vous êtes sans cesse à la merci de ses caprices : c'est une coquette irritante dont l'inconstante humeur vous inquiète à tout moment; c'est une Célimène politique toujours compromise, mais jamais perdue.

Nous avons commencé par déclarer que l'on ne réussit dans le monde que par ses défauts; nous devons finir par

prouver que l'on ne se perd, dans ce même monde, que par ses qualités.

S'il est des défauts profitables et lucratifs, il est, hélas! des qualités nuisibles, des qualités fatales. Ce sont les plus belles, malheureusement.

La dignité — vous fait cent ennemis acharnés. Dans le monde, il vaut mieux être familier, sans façon et méchant, que d'être digne, réservé et généreux.

La bonté — ne nuit pas précisément, mais elle déconsidère.

La franchise — vous fait passer pour un fou, et l'indépendance pour un original.

L'impartialité — vous isole; soyez impartial, et vous serez bientôt suspect.

Le courage — dans le monde est une vertu mortelle. Un homme qui a montré du courage est un homme perdu : c'est un paria que chacun fuit dans la crainte de se laisser entraîner; il vaut mieux dans le monde passer pour avoir la lèpre que pour avoir un grand courage. L'homme courageux ne trouve jamais personne pour l'aimer ni pour le défendre, il trouve seulement quelques femmes pour l'applaudir et pour l'aimer.

Mais, de toutes les qualités, la plus fatale, celle pour laquelle il n'est point de merci, celle qui sait jeter dans une belle existence le plus de tourments, le plus de dégoûts; celle qui n'est jamais pardonnée, jamais comprise, c'est la plus noble de toutes, c'est la délicatesse! C'est une qualité pernicieuse, non-seulement parce qu'elle humilie tous ceux qui ne la possèdent pas, mais encore parce que, étant toujours entourée de mystère, elle prête naturellement à la calomnie. Rien n'attire plus vite les plus affreux soupçons qu'une belle action inexpliquée; rien ne ressemble plus à

l'excès du mal que l'excès du bien. Nous avons l'honneur d'avoir des amis doués d'une exquise délicatesse de caractère, aimant le bien d'une façon romanesque, généreux jusqu'à l'héroïsme, cléments jusqu'à l'imprudence, désintéressés jusqu'à la pruderie. Eh bien, ces amis-là font le désespoir de notre vie. Nous passons nos jours à les défendre. A cause de leurs fautes? — Oh! non pas, mais bien au contraire à cause de leurs plus belles actions, de leurs plus purs sentiments; actions si nobles, qu'elles dépassent tous les rêves; sentiments si saintement voilés, qu'ils échappent à tous les regards. Il est triste, n'est-ce pas, d'avoir à justifier ce qu'on admire? Mais aussi qu'elle est profonde notre joie, qu'il est vif notre orgueil, lorsque, après un plaidoyer chaleureux rendu éloquent par la puissance d'une si merveilleuse vérité, nous parvenons à arracher aux accusateurs convertis ce cri d'une admiration étonnée: « Quoi! cela s'est passé ainsi! Je n'en savais rien, mais c'est superbe! » Alors nous répétons avec le poëte :

C'est que de tels efforts si grandement sublimes,
Si monstrueux en bien, ressemblent à des crimes!
Le monde est effrayé des trop beaux sentiments.
Il voit dans leur excès d'affreux égarements,
Il ne peut les comprendre; il juge de sa place.

Et il ne faut pas vraiment lui en vouloir, à ce pauvre monde, s'il ne devine pas ces choses-là; d'abord on l'a fort peu accoutumé à les soupçonner, à les reconnaître, et puis on n'a qu'une pensée, c'est de les lui dérober. Les gens doués de cette fâcheuse qualité dont nous parlons sont remplis d'une si noble dissimulation! Comment pourrait-on jamais les comprendre et les forcer à s'expliquer? Ils mettent toute leur délicatesse à cacher leur délicatesse.

On pourrait conclure de ces deux principes : « Les défauts servent et les qualités nuisent, » qu'il est affreux de vivre dans le monde, et que rien n'est plus désolant à observer qu'une société où le mal a tant de succès, où le bien a tant de revers. On se tromperait. Cette étude est au contraire une source de consolations très-douces. Pour un homme de cœur, il est beau de dire : « Ce qui est mal réussit... et je ne veux pas réussir. Je n'ai, pour arriver au but, qu'une petite mauvaise action à faire, pas très-mauvaise encore... eh bien, je ne la ferai pas. Il ne s'agit que d'être un peu lâche un seul instant pour être très-heureux toujours... eh bien, je ne veux pas être lâche. Il s'agit de mentir une fois pour obtenir ce que je rêve... eh bien, je ne veux pas mentir. » Se priver d'un brillant destin pour rester conséquent avec ses principes, se sacrifier à une idée qui ne doit vous rapporter que des ennuis, savoir qu'on sera mal jugé et braver ce cruel jugement des hommes, oui, cela est beau; c'est tout simplement prouver Dieu.

LETTRE XVIII

6 juin 1840.

Un bal masqué. — *L'Incendio di Babilonia.*

L'événement de la semaine, événement grave, déplorable, tragique, c'est l'orage qui est venu bouleverser tant de projets et changer en regrets tant de plaisirs mardi dernier, jour fatal où devait avoir lieu à Tivoli la belle fête donnée au profit des pensionnaires de l'ancienne liste civile. Que de préparatifs inutiles (puisqu'il a fallu tout recommencer le lendemain)! que de soins perdus! quel ra-

vage! quelle désolation! Le ciel était si pur la veille, que l'on avait agi avec confiance; nous aurons bien du monde, disait-on, et l'on avait apporté des provisions effrayantes, de quoi nourrir une armée d'ogres, une population de dandys. Le fameux repas des noces de Gamache était un goûter de pensionnaires en comparaison des repas homériques préparés pour cette fête. Un simple détail en peut donner l'idée : vingt hommes étaient employés au seul *épluchement* des fraises, et quelqu'un s'est permis en les contemplant cette réflexion offensante, mais qui ne manque pas de justesse : « Oh! que ça a l'air bête un homme qui épluche des fraises! » mais aussi que ça a l'air triste un homme qui est forcé de manger lui-même les fraises qu'il avait épluchées pour les vendre. Toute cette journée du mardi s'est passée en gémissements. MM. les commissaires contemplaient avec douleur, sous les tentes inondées, les rideaux trempés dont la pourpre s'effaçait sous la pluie comme les couleurs d'un beau teint s'effacent sous les larmes; ils regardaient avec désespoir leurs riches corbeilles de fleurs, toutes jaunies par le sable; ils écoutaient avec effroi le cliquetis menaçant des vers de couleurs suspendus en guirlandes, qu'un vent terrible agitait dans les arbres, et qu'on avait à peine le temps de ravir à sa fureur. Mesdames les patronnesses s'affligeaient bien plus encore de leur côté, car elles pensaient aux malheureux que cette fête devait soulager, et elles voyaient, dans ce désastre, ce qui est plus triste qu'un plaisir perdu, un bienfait manqué.

Les gémissements étaient entremêlés de délibérations et de réclamations; les musiciens que l'on renvoyait exigeaient le prix de leur soirée. Après une heure de discussion, un homme d'esprit trouva un moyen de mettre tout le monde d'accord. « Ces messieurs ont raison, dit-il, nous

les avons retenus pour toute la soirée, nous ne devons rien changer à nos engagements, mais comme ils doivent aussi tenir les leurs, ils vont jouer dans le jardin toute la soirée, ainsi que cela a été convenu. » Or, dans le jardin, l'eau tombait par torrent, l'herbe était trempée, l'ouragan renversait les arbres, il n'y avait pas moyen d'être longtemps artiste dans ce charmant séjour.

Les musiciens comprirent qu'un engagement qu'ils ne pouvaient remplir eux-mêmes était naturellement rompu, et ils se résignèrent à recevoir le tiers du prix qu'ils demandaient. La fête, remise au lendemain, a eu lieu; mais ce n'était plus la même fête. Le lendemain de ce cruel orage, il faisait froid; les mères prudentes avaient gardé chez elles leurs enfants. A peine voyait-on quelques jolies petites filles errer sur le gazon. Le bal d'enfants, qui devait être si charmant, dont les préparatifs avaient été ordonnés avec tant d'intelligence, n'a pu avoir lieu. Le petit *ballet* qui devait ouvrir le bal d'enfants n'a pas eu lieu non plus; mais cela tient à un scrupule de convenance d'une indéfinissable délicatesse qui mérite d'être appréciée par tout le monde. Une troupe d'enfants costumés, faisant partie du corps des ballets de l'Opéra (cela s'appelle des *rats*), devait danser un pas et commencer le bal d'une façon brillante; comme les quadrilles allaient se former, une autre troupe d'enfants costumés se présente... D'où viennent ces enfants? Ce ne sont pas des *rats* de l'Opéra... Non... Ce sont des acteurs de M. Comte. — Nous ne dansons plus, disent aussitôt les mères indignées en emmenant leurs *rats*; nos enfants ne sont pas faits pour figurer à côté de ceux de M. Comte! — Ce juste sentiment d'orgueil a privé le public d'un plaisir qu'il attendait; mais chacun a compris qu'on ne pouvait pas se commettre avec les petits acteurs

d'un petit théâtre, lorsqu'on avait l'honneur d'être *rat* de l'Académie royale de musique.

La comédie des singes a eu beaucoup de succès; l'homme *à la poupée* avait de grands admirateurs. La sibylle a été souvent consultée; le chemin de fer sur lequel on est poursuivi par un homme à cheval (ce qui nous a paru étrange) avait aussi des amateurs; on admirait ces troubadours errant dans la prairie; il y en avait de toutes les couleurs, l'un était vert-émeraude liseré de rouge, l'autre était violet liseré de jaune; il y en avait un *abricot doré,* qui avait l'air de descendre d'une pendule. Un *estimateur* disait : Il y a bien là pour cent écus de troubadours au moins. On admirait ces grands palmiers à lanterne qui éclairaient tout un côté du jardin; on admirait surtout la belle salle de bal si élégante, si riche, décorée avec tant de goût; et, tout en admirant, on s'écriait quel dommage qu'il fasse si froid, et qu'il y ait si peu de monde! Et pourtant il y avait là tout Paris, le Paris élégant qui donne la mode, celui que tous les autres Paris cherchent à imiter, le monde exceptionnel, le monde choisi, le grand monde enfin. Mais ce grand monde est malheureusement le moins nombreux, et dans une fète champêtre la qualité ne tient pas lieu de la quantité. Bref, cela n'était que charmant; mais si le temps l'avait permis, cela aurait été magnifique.

Nous avons entendu cette semaine un opéra délicieux, enchanteur, poëme adorable, brillant d'esprit et de gaieté, musique admirable, spirituelle comme le poëme; tout le monde était ravi, on applaudissait avec transport, on riait avec délices; tous les morceaux étaient jolis : ceux-ci, d'une grande et belle facture, avaient de ces chants larges et mélodieux que Rossini n'eût point désavoués; ceux-là avaient la douce tristesse des plaintes amoureuses de Bellini; d'au-

tres étaient terribles, d'autres étaient moqueurs ; tous les styles italiens étaient rappelés avec un rare bonheur, car toutes ces imitations étaient des créations : c'est le contraire de ce que font nos auteurs modernes, dont les créations ne sont que des imitations. Le succès fut si grand, que l'on demanda une seconde représentation de l'ouvrage; mais les auteurs, violettes impitoyables, prétendirent que ce n'était qu'un essai, qu'une plaisanterie sans importance, qu'ils ne comptaient pas donner à cette plaisanterie la moindre publicité, et ajoutèrent toutes sortes de phrases modestes qui n'avaient pas le sens commun. A quoi nous avons répondu : « Faites-nous entendre une seconde fois, à nous et à nos amis, votre opéra, et nous garderons le silence. Vous ne voulez pas? eh bien! nous allons en faire l'analyse comme s'il avait été représenté sur un théâtre royal. Nous avons encore la délicatesse de taire vos noms aujourd'hui. Mais si dans trois jours vous refusez encore, nous serons sans pitié à notre tour, nous proclamerons votre nom, votre profession et votre demeure, qui est très-difficile à connaître, et que vous cachez vainement. Nous nommerons vos chanteurs, ces hommes de finances qui tremblent que leur clientèle ne sache à quel point ils sont bons musiciens, ces administrateurs qui frémissent en songeant que leur chef de bureau peut découvrir qu'ils ont une admirable voix; ces jeunes filles qui craignent d'être compromises si le monde apprend qu'elles chantent comme les anges du ciel; ces magistrats prudents qui craignent de perdre leur réputation de gravité s'il est prouvé trop évidemment qu'ils chantent comme des rossignols; tous ces êtres timides qui cachent leur talent comme un crime ou un bienfait, nous les trahirons, qu'ils y pensent... Nous attendons votre réponse

Cet opéra buffa a pour titre l'INCENDIO DI BABILONIA; ce qui a donné l'idée de ce titre, c'est qu'il n'y a dans cet opéra ni incendie, ni Babylone; les auteurs de libretti, dans le choix de leurs titres, n'ont pas toujours d'aussi bonnes raisons. Le sujet en est très-simple, c'est celui de tous les opéras italiens : Une jeune princesse aime un jeune homme qu'elle n'épouse pas; elle épouse un cruel tyran qu'elle n'aime pas. Le nom des personnages explique seul le drame : *Ferocino*, tyran de Syracuse (en effet, il n'y a guère de plaisir à être tyran que de Syracuse); *Orlando*, chevalier de Malte (de quoi serait-on chevalier, si ce n'était de Malte?); CLORINDA, princesse *étrangère* (c'est vague, mais c'est plus mystérieux). *Ferocino* se promène dans une forêt en attendant Clorinde qu'il doit épouser! Il entend chanter un gondolier... Un gondolier dans une forêt!.. à Babylone!.. N'importe, les libretti nous ont accoutumés à des choses plus étranges que celles-là. Arrive un pèlerin qui n'est autre qu'un rival déguisé. Un duo s'engage entre le tyran et le pèlerin; rien ne peut vous donner une idée du comique, de l'esprit, et de l'*italien* de ce duo; il est impossible de faire une parodie plus charmante et d'une malice plus délicate; le tyran ne dit, pendant un quart d'heure, que ce seul mot : *parlate*, sur tous les tons et pendant les modulations les plus heureuses et les plus variées. Le pèlerin veut toujours répondre, mais le tyran lui coupe sans cesse la parole en lui criant son éternel *parlate!* parla... a... a... te, par... la... te... parla... te. Enfin le pèlerin parvient à dire qu'il est un pèlerin; mais lui aussi ne dit pas autre chose; et le tyran, fatigué de cette monotone reprise, lui dit en italien : *Voi rabachate, amico.* Sur ce, *Clorinda* arrive; elle reconnaît *Orlando;* son émotion la trahit; elle chante un air réellement et sérieusement très-beau, dont

les paroles, bizarrement italiennes, sont fort plaisantes; les deux rivaux s'insultent comme dans tout véritable opéra italien, ils sortent pour aller se battre, et la princesse devient folle, comme c'est aussi l'usage dans tout véritable opéra italien. Au second acte, Clorinda vient chanter un grand air avec accompagnement de chœurs. Le libretto s'exprime ainsi : « Elle est pâle et défrisée d'un seul côté, ce qui semble indiquer qu'elle recouvrera la raison. » Cette scène de folie est admirable : la musique ferait pleurer si les paroles ne faisaient pas tant rire; on est ému, transporté, tant il y a de désespoir et de passion dans ce chant lamentable. Mais la princesse, au fort de sa douleur, s'écrie : *Sono touta defrisata*. Alors on ne peut plus garder son sérieux et l'on applaudit l'esprit au moment où l'on admirait le plus l'inspiration. Si nous ne devons plus entendre l'*Incendio di Babilonia*, nous proclamerons samedi prochain que le poëme est de M..., et la musique de M... Un ouvrage aussi rempli de talents et d'originalité ne saurait plus longtemps rester ignoré.

LETTRE XIX

12 juin 1840.

Des défauts caractéristiques, c'est-à-dire des qualités professionnelles. — Les notaires fringants, les juges à bonnes fortunes, les médecins gracieux, les comédiens agriculteurs, les coiffeurs austères et les baïonnettes intelligentes.

Nous avons parlé, l'autre jour, des défauts profitables et des qualités nuisibles. Nous *traiterons* cette fois un sujet encore plus délicat : nous parlerons des défauts-qualités, ou, si vous l'aimez mieux, des qualités-défauts, c'est-à-

dire... nous aurons de la peine à nous faire comprendre... c'est-à-dire de ces exagérations, singularités, manies, reprochées à certains états, que le monde appelle injustement défauts *caractéristiques*, mais que nous appellerons, nous, *qualités professionnelles*.

Le monde n'est aujourd'hui si décoloré, la confusion dans la société n'est si grande, que parce que les qualités inhérentes n'existent plus; les professions ne sont aujourd'hui si déconsidérées que parce que chacune d'elles a perdu le défaut original qui faisait toute sa valeur et qui souvent lui servait de garantie.

On a beaucoup ri, par exemple, de la gravité des notaires. On s'est cruellement amusé de leur pesanteur. On disait : « Triste comme un notaire, noir comme un notaire, » et mille autres folies de ce genre. Qu'est-il arrivé? Les notaires se sont fâchés de ces absurdes railleries, et il y avait de quoi se fâcher. On leur reprochait leurs qualités comme des défauts; cela ne se pardonne pas. On ne voyait dans leur prudence intelligente qu'une incapacité timide, et dans la rigide modestie de leur existence qu'un puritanisme ridicule. On les appelait lourds, parce qu'ils étaient consciencieux, et tristes parce qu'ils étaient raisonnables. Ils ont voulu se corriger : ils se sont faits hommes du monde; ils sont devenus légers et fringants; ils ont laissé pénétrer les mœurs de la *fashion* dans leur poudreuse et vénérable étude. Alors nous avons vu s'accomplir ce fait étrange, inouï, cette révolution, la plus étonnante de toutes nos révolutions, l'émancipation du notaire!... Et maintenant les notaires *corrigés* ne se distinguent plus des autres mortels par le calme de leurs manières, par la simplicité de leurs mœurs : ils étalent à Paris un luxe asiatique, ils se logent comme des princes, et se permettent

tous les plaisirs élégants. Ah! vraiment, les notaires ne sont plus tristes aujourd'hui; il y en a même qui s'égayent jusqu'à faire faillite, amusement nouveau, étourderie charmante que leurs graves et pesants confrères ne se seraient jamais permise autrefois.

Que nos pères avaient raison et qu'il y avait de la sagesse dans leurs préjugés! Savez-vous pourquoi ils voulaient que les notaires fussent graves dans leur maintien et modestes dans leurs habitudes, pourquoi on leur imposait ces privations du luxe, pourquoi le sybaritisme de la vie mondaine leur était interdit? C'est d'abord parce que ces dehors respectables inspiraient la confiance; mais c'est surtout parce que la nécessité de cette existence régulière éloignait de cette profession tous ceux qui l'auraient déconsidérée, tous les étourneaux, tous les vaniteux, tous les intrigants, tous les paresseux, tous ceux enfin qui vivent de fantaisies et de plaisirs, et pour qui ces privations étaient des exigences impossibles. Dans ce temps-là, chaque profession était un habit dans lequel on ne pouvait entrer que si l'on avait la taille, la tournure, l'esprit et le caractère de cet habit; aujourd'hui les professions sont des paletots qui ne sont faits pour personne et qui vont mal à tout le monde.

Les juges étaient graves aussi, et certes ils en avaient le droit : n'importe, on leur a reproché cette gravité; on leur a fait un ridicule de leurs manières compassées, et les juges, fatigués de ces inconvenants mais flatteurs reproches, ont voulu aussi se corriger. Les uns se sont faits brillants et facétieux, les autres coquets et gracieux; il y en a qui se sont améliorés au point de devenir des hommes à bonnes fortunes. Autrefois on séduisait, ou du moins on essayait de séduire ses juges; aujourd'hui, ce sont les juges qui séduisent.

Et ces pauvres médecins! que n'a-t-on pas dit de leur air doctoral et de leurs manières empesées! Molière ne s'amusait que de leur ignorance; mais le monde, qui cependant croyait en eux, se moquait de leur gravité. On les accusait de faire étalage de leur savoir, de n'employer que des mots baroques, et de nous envoyer dans l'autre monde avec des adieux inintelligibles... Comme on a ri de leur lourde perruque et de leur canne à pomme d'or! Que de fois on a dit : « Le pédant docteur! l'ennuyeux docteur! le lourd disciple d'Hippocrate! » Ces épigrammes n'auraient plus de sens aujourd'hui, que nos plus amusants causeurs sont nos médecins. Comment ne pas se divertir de leurs piquantes anecdotes contées avec tant d'esprit; mais aussi comment prendre au sérieux les ordonnances d'un médecin si amusant! On oublie de lui expliquer ses souffrances en l'écoutant. On n'ose pas l'interrompre dans ses récits, même par un cri de douleur : il ne vous guérit pas de vos maux, mais il vous en distrait, c'est toujours cela; et puis, il vous raconte une opération si habile, il vous dépeint un phénomène médical si extraordinaire, que votre insignifiante névralgie, votre vulgaire gastrite vous paraissent bien peu de chose auprès de tels accidents. Vous oubliez presque d'en parler, ou du moins vous omettez vingt détails qui pourraient éclairer le médecin sur votre mal et l'aider à vous en soulager, tant vous avez peur de perdre un mot de sa conversation. Oh! les médecins ne sont plus d'ennuyeux docteurs aujourd'hui; ils sont au contraire très-aimables, hélas! trop aimables; et en cela ils sont plus cruels que leurs prédécesseurs, car s'ils vous laissent mourir comme eux, ils vous font bien amèrement regretter une existence que leur intéressant entretien vous rendait si agréable.

On a reproché aux militaires leur obéissance passive; on s'est moqué des exigences de la consigne, des rigueurs de la discipline, de l'abnégation stupide du soldat : on n'a pas senti ce qu'il y avait de sagesse dans cette institution admirable de l'armée, et ce qu'il y avait d'égalité et de justice dans la hiérarchie militaire qui fait que, depuis le caporal jusqu'au lieutenant général, chacun peut se dire : « Obéissons aujourd'hui avec conscience, comme je voudrai qu'on m'obéisse demain. » On a répété aux militaires qu'ils étaient des machines qu'on faisait mouvoir pour le bon plaisir de quelques-uns. On leur a crié : « Vous êtes des enfants sans caractère, sans volonté; vous ne pensez point, vous n'agissez point par vous-mêmes; vous êtes des sots qui n'avez pas deux idées dans la tête. » Et là-dessus, les militaires se sont mis à conspirer; ils ont changé de drapeau pour prouver qu'ils avaient au moins deux idées; il y en a même qui sont allés jusqu'à trahir leur pays, sous prétexte qu'ils étaient des *baïonnettes intelligentes.*

On a beaucoup ri aussi de la pauvreté des poëtes, et les poëtes se sont lassés de la misère, bien qu'elle fût très-poétique. Alors ils se sont mis à travailler pour de l'argent, c'est-à-dire qu'ils se sont réduits à n'écrire que de la prose, en donnant pour excuse cette affreuse parole : « Que voulez-vous! les vers ne se vendent pas. » Et vous avez eu des romans au lieu d'avoir des poëmes; mais eux ils se sont pavanés dans des salons au lieu de se renfermer dans des greniers, et ils ont dormi sur des divans au lieu de rêver sur des grabats.

On a reproché aux comédiens de parler et de marcher d'une façon particulière, c'est-à-dire de ne point bredouiller en parlant et de se tenir droits en marchant, d'avoir l'air d'acteurs enfin. Là-dessus, les comédiens se sont oc-

cupés de politique et d'agriculture; les plus ingénieux ont même affecté de ne pas étudier leurs rôles, pour n'avoir pas l'air d'acteurs hors de la scène.

Nous pourrions passer en revue encore bien d'autres professions gâtées et presque perdues par tant d'injustes reproches; mais ce sujet est vaste, et il nous entraînerait trop loin. Nous ferons seulement cette remarque, parce qu'elle nous paraît assez plaisante : l'émancipation du médecin coïncide avec l'anéantissement du perruquier!... Chose étrange... Suivez bien cette inconcevable transformation. Le médecin passe homme du monde... le perruquier passe coiffeur. — Le médecin s'égaye... le perruquier-coiffeur s'attriste... — Le médecin cause, babille... le perruquier-coiffeur devient muet. Le médecin est au courant de tout, il vous rapporte vingt nouvelles; le perruquier-coiffeur ne sait plus rien, car il ne veut plus rien savoir. Lui aussi, on l'a accablé de reproches. On a fait des vaudevilles contre sa gaieté, on l'a accusé d'être spirituel entre tous les hommes, on l'a traité de bavard amusant, il a bien été contraint, lui aussi, de se corriger. Se permettre d'avoir de la gaieté dans une si grave profession, fi donc! Il a senti tout ce qu'il avait d'inconvenant dans cette causerie intempestive, il a pris son état au sérieux. Le peigne est une arme avec laquelle on ne badine pas! Le coiffeur est le seul homme grave de notre époque; les hommes d'État sont légers, les hommes de loi sont folâtres, les hommes d'affaires sont imprudents, les hommes de lettres sont distraits, mais les coiffeurs! ils sont réservés, dignes, imposants et solennels. Ils ont des manières de secrétaires d'ambassade (ceci ne veut pas dire que les secrétaires d'ambassade aient des manières de coiffeur), ils marchent sur la pointe du pied, ils ne parlent que par monosyllabes, de

peur de passer encore pour bavards; dans l'appartement d'une femme qui se fait coiffer règne un silence de mort, car elle n'ose pas dire à son coiffeur : « Ceci n'est plus à la mode, cela serait mieux. » Ce digne personnage la rend timide; on est malgré soi toujours en déférence avec un monsieur qui a de si bonnes façons, on n'est pas du tout à son aise avec lui, et l'on s'étonne d'avoir abusé de sa complaisance au point de lui demander de vouloir bien tresser une natte et passer au fer des papillotes, soins vulgaires indignes de lui. On regrette alors les naïfs coiffeurs d'autrefois, ces bons enfants que l'on traitait sans conséquence, que l'on faisait attendre sans remords. Et comme on n'est pas tous les jours d'humeur à se gêner, même pour être bien coiffée, on porte force turbans et force bonnets, afin de recevoir le moins souvent possible ce personnage important qu'il faut traiter avec tant de cérémonie.

Ainsi, de nos jours chacun rougit de son métier, et tout en l'exerçant chacun n'a qu'une pensée, c'est de ne point paraître l'exercer... mais on fait mal ce qu'on n'est point glorieux de faire. Comment exceller dans un art qu'on renie? comment acquérir un talent dont on n'a point l'amour et l'orgueil? Si le génie est l'idée fixe, le talent est le travail passionné. Il n'y a pas de supériorité sans monomanie et point de monomanie sans une apparente exagération. Un peintre qui ne serait peintre que dans son atelier serait un peintre fort médiocre. Pour exceller dans un art, il faut en être possédé; pour exercer une profession avec éclat, il faut l'honorer, la chérir, et se donner à elle tout entier. Si quelques défauts, voire même quelques ridicules, sont attachés à cette profession, il faut les avoir franchement, courageusement; il faut les accepter comme une conséquence des qualités qu'elle exige. Il faut qu'un acteur soit un ac-

teur; il faut qu'il marche avec bonne grâce, c'est-à-dire autrement que vous, et qu'il s'habitue à prononcer les mots d'une façon très-distincte; car, s'il parlait comme tout le monde, on ne l'entendrait pas au théâtre. Il faut qu'un notaire ait l'air d'un notaire, que ses manières calmes et simples inspirent la confiance. On ne va point conter ses secrets et dicter son testament à un dandy, n'est-ce pas? Il faut, au contraire, qu'un banquier soit fastueux; les splendeurs du luxe, les séductions de la vanité, conviennent à sa profession périlleuse et brillante; cela peut servir ses intérêts et doubler ses relations; sa clientèle ignorante et mondaine *demande* à être éblouie; le crédit est un prestige, et il n'y a que le luxe qui puisse, aux yeux de certains niais, maintenir ce prestige continuellement. Il faut qu'un avocat soit un avocat, malgré tout ce qu'on en peut dire; c'est la versatilité de son esprit qui fait la facilité de sa parole, c'est précisément parce qu'il n'a de conviction arrêtée sur rien qu'il est toujours si admirablement prêt à parler sur tout. Nous le répétons, il faut être franchement ce qu'on est et ne jamais rougir de se ressembler à soi-même; il faut porter hardiment le cachet de sa profession et ne pas craindre d'en avoir les défauts, car ces défauts apparents sont de réelles qualités.

LETTRE XX

25 juin 1840.

Les épreuves de l'été. — L'arrivée au château. — Le voyage. — La comédie de société. — La lecture à haute voix. — La partie de chasse. — La contredanse.

Voici venir la saison des épreuves. Garde à vous! L'hiver on peut cacher les imperfections de sa beauté, les défauts de son caractère, les misères de son esprit; le jour est sombre et l'on ne vit que le soir; on se voit souvent, mais avec un masque, et bien décidé à se plaire, c'est-à-dire à se tromper mutuellement; on parle beaucoup, mais très-vite, quand on a mille choses à se raconter, quand les événements qui se renouvellent sans cesse vous apportent des conversations toutes faites, et puis aussi quand personne n'écoute, ce qui aide beaucoup à la conversation. L'hiver, il est facile d'être aimable; ce qui est difficile, c'est de ne l'être pas. Il y a cependant des gens qui parviennent à vaincre cette difficulté. Mais dans la belle saison, mais l'été... qu'il est rare d'être réellement beau, réellement bon, réellement spirituel! l'été est impitoyable, il nous fait subir d'horribles épreuves.

Première épreuve : *l'arrivée au château*. Être pendant toute une matinée le monsieur qu'on attend au château... Se sentir l'objet des questions de toutes les personnes qui ne vous connaissent point. — Quel est le monsieur que vous attendez demain, ma nièce? Est-ce un jeune homme? — Oui, c'est M***. — Ah! est-il parent du général de ce nom? — C'est son fils. — Sans doute, il est tout dévoué à ces *gens-ci?* — Il espère être bientôt nommé secrétaire d'ambassade. — Fort bien, est-ce qu'il faudra nous gêner devant

lui? — Non, ma tante, vous pouvez dire du mal de qui vous voudrez sans qu'il vous contredise; c'est un mécontent. — A-t-il de l'esprit? — Dans le monde on lui en trouve beaucoup. — Comment est-il? — Ni beau ni laid; mais il a l'air très-distingué. — Je vois ce que c'est, dit la tante en elle-même, c'est un petit sot que ma nièce trouve charmant. Sur ce, le monsieur qu'on attend arrive; il tombe dans une réunion imposante s'il en fut jamais: sept femmes qui font de la tapisserie, un ami de la famille qui fait l'aimable. A peine l'arrivée du nouvel hôte est-elle pressentie, que tous les rôles se dessinent par une affectation particulière. Les jeunes personnes s'empressent de s'enfuir, affectant d'être effarouchées. L'ami de la famille, qui prévoit que son règne est fini et qu'on va s'occuper d'un autre, prend avec un dépit mal dissimulé sa casquette pour aller se promener dans le parc, affectant une discrétion malveillante. La jeune femme à la mode, qui est depuis quelques jours au château, plie lentement son ouvrage en examinant le nouveau venu, et en se demandant s'il mérite qu'elle mette pour lui sa robe neuve; au premier coup d'œil elle a reconnu qu'il était lui-même un homme à la mode, elle a deviné aussi qu'il était en coquetterie avec la maîtresse de la maison; alors son parti est pris, elle se pose à elle-même cette proposition : Plaire à ce monsieur qui vient ici pour madame de S... mais faire bien sentir à madame de S... qu'on ne veut pas lui enlever son monsieur. Pour cela, elle reste dans le salon assez de temps pour être vue, et pas assez pour qu'on puisse s'occuper d'elle; elle affecte la plus complète indifférence. La tante affecte la plus grande politesse et la plus hostile curiosité, son regard et ses besicles semblent dire : Voyons donc un peu ce Lovelace dont ma nièce a la tête tournée. La maîtresse de la maison, de son côté,

affecte la plus impassible froideur, s'efforçant de cacher toute sa joie d'avoir pu attirer à trente lieues de Paris l'homme le plus séduisant de sa coterie. Infortuné jeune homme, que votre rôle est difficile à jouer ! Vous voilà pendant huit jours le héros de la campagne. Voilà six personnes désœuvrées dont vous allez être l'unique préoccupation. Elles n'ont rien autre chose à faire qu'à vous observer, vous critiquer, vous juger. Si vous avez un défaut de prononciation, les deux jeunes filles qui se sont enfuies à votre approche, et qui semblent ne jamais vous écouter, l'ont déjà bien vite remarqué. L'aînée vous contrefait à merveille; elle fait mourir de rire toutes ces dames quand elle s'amuse à parler comme vous. Si, pour être plus agréable, vous marchez comme nos élégants en vous donnant des airs gracieux et en prenant de vagues allures de *catchucha*, la plus jeune des deux sœurs a tout de suite découvert et signalé ce ridicule; elle marche en vous imitant derrière vous, et tout le monde rit. Mais comme vous venez de dire un mot que vous croyez fort plaisant, vous pensez que c'est votre esprit qui amuse; hélas! ce n'est que votre sottise. La vieille tante vous observe avec pitié. Elle parle de vos prétentions, de vos manies, pour rappeler les usages agréables et les plaisirs délicats de son temps, elle fait valoir son passé à vos dépens; chacun de ses regrets est pour vous une injure. Ah! dit-elle, l'esprit de conversation est tout à fait perdu en France; ce qui signifie : Votre conversation est insipide. Elle continue : Il y avait autrefois des conteurs charmants qui faisaient les délices des châteaux; cela signifie : Vos histoires, qui n'en finissent pas, sont absurdes. Elle ajoute : De mon temps les jeunes gens étaient très-romanesques; cela signifie : Vous êtes un égoïste qui n'aimez rien. Et il vous faut supporter toutes ces épigrammes et y répondre

gracieusement comme si vous ne les aviez pas comprises. L'esprit de conversation, direz-vous, a dû nécessairement mourir le jour où l'art de la parole est devenu un moyen de fortune; on cause mal quand on s'écoute parler; vous regrettez, madame, les aimables conteurs d'autrefois; moi, je vais plus loin, je regrette les troubadours : la guitare et la harpe devaient prêter tant de charmes à leurs récits! Quant à nos sentiments, madame, s'ils sont peu romanesques, ils sont du moins très-profonds; nous soupirons moins, nous languissons moins, peut-être, que ne faisaient les jeunes gens de votre temps; nous n'avons point de passions folles, mais nous sommes capables de dévouement sérieux. Ces réponses suffisent pour vous aliéner sans retour la vieille tante; les gens malveillants ne vous pardonnent jamais de n'être point déconcertés par leurs épigrammes. Ce n'est pas tout : l'ami de la maison vous tend des piéges du matin au soir; il vous entraîne dans des prés marécageux, il vous fait passer dans des allées abandonnées, il vous envoie dans la figure toutes les branches qu'il a l'air d'écarter pour votre passage. Il raconte à déjeuner que vous vous levez tard et qu'il vous a entendu ronfler toute la nuit; il rapporte, sur votre compte, toutes sortes de choses insignifiantes, mais destinées à vous nuire. La jeune femme à la mode, qui se pare pour vous de ses plus beaux atours, et qui vous lance les regards les plus coquets, fait semblant de n'oser vous parler dans la crainte d'alarmer son amie. Ménagements cruels, offensants pour tous; chacun est gêné, contraint, et la maîtresse de la maison elle-même, découragée, refroidie par tant d'obstacles sans poésie, ne trouve plus pour vous cet intérêt de coquetterie qui lui avait fait désirer si vivement votre présence. Vous avez perdu auprès d'elle presque tous vos avantages; vous annoncez votre

départ, et l'idée ne lui vient pas de vous dire : « Restez ; » car elle s'avoue que vous lui plaisez maintenant beaucoup moins qu'à Paris ; en effet, vous êtes moins aimable ; mais ce n'est pas votre faute, c'est celle des personnes qui l'entourent. Il est impossible d'être aimable à la campagne sans bienveillance et sans intimité.

Deuxième épreuve : *le voyage*. L'épreuve du voyage est une des plus dangereuses pour les hommes souvent, pour les femmes toujours. Madame de Lavigny est une personne charmante, vous vous êtes occupé d'elle tout l'hiver. Que j'aime à voyager, disait-elle étendue nonchalamment sur son canapé. On ne me connaît pas quand on ne m'a pas rencontrée en voyage, je ne suis aimable qu'en voyage ; j'aime tant à courir les montagnes, à voir lever le soleil dans les blanches vapeurs, j'aime les orages, les coups de tonnerre que répètent les échos ; j'aime les torrents, les précipices, etc., etc. Vous vous laissez entraîner par cet enthousiasme, et vous partez pour la Suisse avec madame de Lavigny. Mais vous découvrez bientôt qu'elle n'aime ni les montagnes, ni les orages, ni les précipices, ni les torrents, ni surtout le lever du soleil. Elle n'est jamais prête à partir pour une excursion avant midi ; les auberges sont exécrables, dit-elle ; les lits sont si mauvais, qu'elle n'a pu s'endormir avant deux heures du matin ; s'il faut gravir une montagne, elle a des palpitations ; s'il faut descendre une colline, elle a un point de côté épouvantable ; si l'on est au bord d'un précipice, elle a des vertiges ; si l'on passe sous une voûte, dans une *galerie*, elle dit qu'elle étouffe et qu'elle se sent mourir. Elle a peur de tout, des voleurs, du tonnerre, des bœufs, des grenouilles, des chauves-souris, des souris ; elle craint d'avoir trop chaud, elle craint d'avoir un peu froid, elle ne voudrait pas trop se fatiguer, elle ne

peut pas rester trop longtemps sans manger; et puis à table tout la dégoûte; elle vous dit à chaque plat : Comment pouvez-vous manger de cela? Elle oublie quelque chose dans chaque auberge : ici son ombrelle, là sa montre, et son sac partout; et la route est semée de petits messagers qui courent chercher ce qu'elle a oublié. L'orage lui fait mal aux nerfs, la pluie lui fait mal aux dents, la poussière lui fait mal aux yeux, le pavé lui fait mal aux pieds; elle se plaint toujours, elle gémit toujours, elle crie toujours : elle appelle cela aimer à voyager. Enfin, vous découvrez que cette Parisienne charmante est insupportable à deux cents lieues de Paris, et, tout à fait désenchanté sur son compte, vous trouvez à votre tour qu'elle avait bien raison de dire : On ne me connaît pas quand on ne m'a pas vue en voyage.

Troisième épreuve : *la comédie de société*. Tout est mystère dans l'art de jouer la comédie. Tel homme qui vous paraît, dans un salon, spirituel, élégant, charmant, vous semble, sur un théâtre, prétentieux, niais, ridicule; et vous le voyez toujours ainsi malgré vous. Telle femme, au contraire, qui vous avait semblé, dans le monde, gauche, insignifiante et presque laide, vous apparaît tout à coup, sur le théâtre, gracieuse, piquante et vraiment jolie. La comédie est une grande épreuve qu'on ne doit jamais risquer qu'avec des indifférents. Quelqu'un même a dit à ce sujet : « Il ne faut jamais voir la femme que l'on aime jouer la comédie : si elle la joue mal, on se désenchante; si elle la joue bien, on se désabuse. »

Quatrième épreuve : *la lecture à haute voix*. Il y a des gens, des personnes très-bien élevées, qui ont une manière de lire si désagréable, si fatigante, si lourde, que vous les prenez en horreur à l'instant; leur voix vous devient odieuse,

vous ne voulez pas même les entendre parler, et vous finissez par trouver ridicule tout ce qu'elles disent. On ne sait pas assez tout ce qu'il y a de séduction dans l'art de bien lire.

Cinquième épreuve : *la partie de chasse.* Un homme qui a de grandes prétentions et qui, dès le matin, se déguise sérieusement en chasseur, et qui revient le soir sans avoir rien tué, court les plus grands dangers. Dès le retour, il souffre d'être déguisé en Nemrod, n'ayant rien tué; son humeur s'altère visiblement : il maudit sa veste, il maudit ses guêtres; tous ces attributs sont autant de ridicules pour lui; son fusil lui semble un fardeau cruellement inutile, son carnier désert lui paraît d'autant plus pesant qu'il est vide. Il est maussade, il est humilié. Il prévoit vingt questions embarrassantes. Si on lui dit : Avez-vous fait bonne chasse? il vous lance un regard furieux et ne vous répond pas. Si ses compagnons le plaisantent, il leur décoche des traits mordants; à dîner, quand on sert le gibier, il devient rouge et baisse les yeux. On lui offre une aile de faisan, il la refuse avec colère; il boude tout le monde, il a perdu sa bonne grâce et sa gaieté, il faut tant d'esprit pour savoir être malheureux à la chasse!

Sixième épreuve : *la contredanse.* Ceci regarde les femmes, et plus particulièrement les jeunes personnes. O vous, cœurs sensibles, qui rêvez au choix d'une compagne, ne vous décidez jamais, jamais, avant d'avoir tenté l'épreuve de la contredanse! tout votre avenir en dépend. Mais ne confondez point, il ne s'agit pas ici de la contredanse qu'on danse, mais bien de la contredanse qu'on joue. A la campagne, si l'on veut danser et valser, ce sont les jeunes filles qui, l'une après l'autre, viennent tenir le piano; regardez-les bien, observez-les bien, et confiez sans hésiter votre bonheur à celle qui aura le plus parfaitement

joué son quadrille. Mademoiselle de B... a du talent; ses doigts sont brillants; elle est très-bonne musicienne, mais elle est étourdie; elle joue vite, par complaisance, c'est-à-dire très-mal : c'est une tête légère; cette femme-là ne vous convient pas... Sa sœur a plus de sang-froid, mais on voit que tout l'ennuie; elle joue lentement et sans intelligence : c'est une grande paresseuse qui vous ennuiera. Mademoiselle P... tape, tape; elle va casser le piano; elle joue avec beaucoup de prétention, et pas du tout en mesure : c'est une petite sotte qui se croit tous les talents; fuyez-la bien vite. Mademoiselle de X... vient de jouer ce quadrille dans la perfection : quel goût! quel style! quelle pureté de sons! c'est une personne très-distinguée, mais c'est pour elle, c'est pour se faire valoir qu'elle a joué; elle s'est fort peu inquiétée des danseurs; elle a joué deux fois la *pastourelle*, et puis, distraite par ses propres succès, croyant la *figure* achevée, elle s'est interrompue subitement en laissant tous les danseurs le pied en l'air, ce qui est fort désagréable. Je crains que mademoiselle de X... ne soit une personne un peu égoïste, et je ne vous conseille pas de vous attacher à elle. Mais voilà une jeune fille bien jolie qui vient s'asseoir au piano; écoutons : son jeu, qui ne cherche point à être brillant, trahit cependant un talent véritable. Bien, très-bien!... de la douceur... de la fermeté, et la plus scrupuleuse exactitude; de la grâce et de l'aplomb : c'est parfait! c'est un trait de caractère, pas une étourderie, rien d'oublié; aussi voyez comme l'on danse avec plaisir au son de cette excellente musique! que ces airs paraissent jolis! Regardez donc la grosse madame T..., elle saute, elle devient presque légère : c'est un triomphe pour l'orchestre. Croyez-nous, demandez bien vite en mariage la jeune fille qui est au piano; une femme qui joue les contredanses avec

ce soin, ce goût, cette complaisance attentive et cette délicate intelligence est un trésor; elle sera bonne épouse, bonne mère et bonne ménagère : on peut l'épouser les yeux fermés. Que d'épreuves il nous reste encore à énumérer! mais ce sera pour une autre fois.

Paris s'en va décidément; tous les gens aimables nous quittent. Qu'allons-nous devenir? Qu'aurons-nous à vous dire quand tous ces causeurs charmants qui nous prêtent parfois un peu de leur esprit ne seront plus là? L'un s'est enfui il y a trois jours à Vichy, très-fâché contre nous; mais nous bravons sa colère, que nous ne méritons pas, et nous attendons avec confiance, et surtout avec impatience, une lettre de lui. Un autre vient de nous dire adieu; il quitte Paris pour six grands mois : on n'a pas impunément un beau château en Bretagne. Madame une telle est déjà partie moralement : elle ne reçoit plus; il n'y a maintenant dans son salon que sa sœur, quatre ou cinq amis, une *vache*, deux grandes malles et six cartons. Madame de *** ne sait plus que dire depuis trois jours; elle ne sait parler que de ses lectures, et toute sa bibliothèque, toute sa conversation, est emballée. Et, ce qui prouve que Paris commence à partir, c'est que les inventeurs de la fausse absence (vous savez, ceux qui n'ouvrent jamais leurs jalousies pour faire croire qu'ils sont en voyage, et qui ne se promènent, comme les patrouilles, que la nuit), les inventeurs de la fausse absence commencent à prédire leur départ pour la fin de juillet. Ils ne veulent pas assister aux fêtes populaires; en vérité, ils sont trop élégants pour cela; ils ne verront donc pas le feu d'artifice... mais ils l'entendront, il le faudra bien.

Ah! ce qu'il faut vous hâter d'entendre, c'est la tyrolienne que chante Arnal, dans la pièce nouvelle du Vaude-

ville : elle est admirable! Il y a aussi dans cet ouvrage un mot sublime, que nous avons retenu : « Cruel! vous ne m'avez jamais aimée... » dit une jardinière naïve, abandonnée pour une femme de chambre coquette. — « Vrai, répond Arnal, je vous aimais, et je ne vous aurais jamais quittée, si je n'avais pas trouvé mieux. » Le mot est charmant; mais, hélas! que d'ingrats n'ont pas une si bonne excuse!

LETTRE XXI

3 juillet 1840.

Paris l'été. — La comédie de vérité.

Paris n'est plus en ce moment qu'un affreux séjour, un enfer d'asphalte et de bitume où languit, souffre et gémit une population de victimes et d'esclaves : victimes de la misère, esclaves du devoir.

Tous ceux qui n'ont rien à faire et qui vivent pour s'amuser sont partis; il ne reste ici que ceux qui vivent pour travailler et ceux qui travaillent pour vivre, savoir : messeigneurs les pairs et messieurs les prolétaires; ceux qui ont passé des jours glorieux dans les inquiétudes de la guerre, dans les agitations de la politique, dans les *acharnements* de l'étude, pour acquérir un peu de renommée; et ceux qui passent des jours obscurs dans les pacifiques tribulations du commerce, dans les labeurs de la polémique et dans les langueurs du bureau, pour gagner un peu d'argent.

Nous le disions l'autre jour, l'été est impitoyable : non-seulement il fait subir à chacun mille épreuves, mais en-

core il rend plus pénibles tous les travaux. Ce métier de pair de France, dont nous parlons, est très-malsain pendant l'été; celui d'avocat ne vaut guère mieux; faire de grandes phrases et de grands gestes pendant la canicule, cela doit être affreux. Les pauvres danseuses doivent bien souffrir; par cette chaleur, la moindre pirouette est un horrible effort; le moindre entrechat est un sacrifice. Décidément l'été est la saison des paresseux; et il avait raison ce paresseux expert qui nous disait un jour : « J'aime l'été, parce que l'été on n'a rien à faire. L'hiver il faut à chaque instant se déranger pour relever le feu, c'est très-fatigant. »

Par malheur il y a en ce moment à Paris force gens qui ne sont point paresseux et qui n'ont, hélas! rien à faire, ce sont les marchands. La solitude des magasins est complète; chacun a fait en partant ses provisions de parure et de plaisirs, et c'est une chose triste que de voir ces étoffes si riches, ces gazes si fraîches, ces écharpes si jolies que personne ne vient acheter, ni même regarder. Les femmes qui restent encore à Paris ne sont presque plus coquettes. A quoi leur servirait d'être belles, il n'y a plus personne pour les admirer. Le jardin des Tuileries est désert; le soir on voit encore passer rapidement quelques calèches élégantes aux Champs-Élysées; on aperçoit de loin quelques amis au cirque de Franconi, mais chaque jour les noms connus deviennent plus rares; et bientôt on pourra se croire dans une ville d'étrangers. Plaignez, ô plaignez charitablement ceux qui restent, car on n'est ici retenu que par un ennui, par un devoir, par une économie, par une maladie ou par un procès.

Dès qu'on est libre on s'embarque, et l'on va dîner à la campagne. Que de monde il y aura dimanche à Versailles!

Pourvu qu'il fasse beau! Rien ne nous afflige comme ces grandes pluies qui viennent ordinairement troubler nos jours de fête. Nous pensons à toutes ces espérances trompées ou bien à tous ces plaisirs changés en corvée; nous contemplons avec tristesse ces pauvres familles endimanchées qui, rentrant dans la ville bien avant l'heure du repos, ne rapportent de la fête, trop tôt quittée, que les débris de leur parure, et les plus amers regrets. Le père a mis son mouchoir comme un voile sur son chapeau; il est de mauvaise humeur, il gronde sa femme; la mère a mis son châle à l'envers, elle relève sa robe de soie tourterelle par un reste d'égards, car elle ne se fait plus d'illusion : ma pauvre robe, dit-elle, on ne sait plus de quelle couleur elle est maintenant, ça n'est plus bon que pour doublure. — Elle est mécontente, elle gronde sa fille; mais sa fille ne l'écoute pas. Elle ne pense qu'à ses brodequins; elle était si fière de ses brodequins; elle les regarde avec douleur; ils sont perdus, dit-elle!... Le vert est une couleur si sensible! Elle est triste, et gronde son petit frère qui se révolte et danse *exprès* dans le ruisseau. L'orage est encore une des cruelles épreuves de l'été. Il est bien difficile d'avoir un bon caractère et d'être aimable un jour d'orage.

Les eaux à la mode cette année sont les eaux d'Aix en Savoie; ce séjour de délices menace d'être fort animé. Les eaux d'Ems sont à la mode aussi, mais pour les malades. On va à Dieppe et l'on court avec empressement à Trouville, où il doit y avoir des luttes de nageuses, luttes qui seront très-intéressantes.

Nous venons de lire la dernière pièce de madame Ancelot, *les Honneurs et les Mœurs*. Pour nous qui avons le préjugé de la comédie de vérité, qui croyons que le devoir d'un auteur dramatique est de peindre les mœurs, les pas-

sions, les vices, les misères et les ridicules de son temps; pour nous qui regardons toutes les concessions faites au mauvais goût du public, aux aveuglements de l'époque comme des flatteries méprisables, comme des crimes de lèse-poésie; qui prétendons qu'un auteur comique n'a pas le droit de rêver et d'imaginer comme un simple auteur de roman, et qui pensons qu'il est tenu à rester dans le vrai, à peindre ce qu'il voit, à répéter ce qu'il entend, à raconter ce qu'il sait, à professer ce qu'il croit, à flétrir ce qui le révolte, à glorifier ce qu'il admire; nous enfin qui avons ces sottes idées avec lesquelles on est si magnifiquement sifflé quand par hasard on obtient de faire représenter ses ouvrages, nous trouvons que cette dernière pièce de madame Ancelot est ce qu'elle a fait de mieux.

LETTRE XXII

10 juillet 1840.

Les déménagements de raison et les déménagements d'inclination. — Fourier. — Une bonne guerre. — Une bonne famine. — Une bonne fièvre. — Une bonne gelée, etc., etc.

Vous plaît-il de savoir ce que font depuis huit jours les habitants de Paris, c'est-à-dire ce qui reste d'habitants à Paris? Ils déménagent, le déménagement étant un des plaisirs de l'été.

Or il en est des déménagements comme des mariages: il y a des déménagements de convenance et des déménagements de raison.

Il y a bien encore une troisième espèce qu'on pourrait appeler aussi déménagement d'inclination, celui qui se fait

lorsqu'on éprouve le besoin de changer de quartier parce qu'on a changé d'amour; mais nous ne voulons point parler de celui-là.

Le déménagement de convenance n'est pas sans charmes; ordinairement on ne quitte un appartement que l'on n'est point obligé de quitter que pour en prendre un beaucoup plus agréable; souvent même c'est un appartement que l'on connaît depuis longtemps, que depuis longtemps on envie, et que l'on n'appelle jamais que l'appartement de madame une telle. On dit pendant un an : Ah! si j'avais ce salon-là, je l'arrangerais de telle façon. Aussi, quand arrive le jour où l'on obtient enfin ce réduit tant désiré, on ne se plaint pas trop des embarras du déménagement. D'ailleurs, ce changement ne trouble en rien vos habitudes : vous n'avez point quitté votre quartier, peut-être même êtes-vous encore dans la même rue ; vous restez près de votre famille, de vos amis, qui s'empressent de venir vous visiter dans votre nouvelle demeure, et de vous donner leurs avis, et ils en donnent parfois de singuliers.

— Moi, dit l'un, à votre place, j'aurais fait de ceci ma chambre à coucher, et de cette pièce-là j'aurais fait un second salon, une sorte de parloir élégant comme c'est aujourd'hui la mode. — Bien, reprend le patient *emménagé*, mais alors où logerai-je mon enfant? — Vous avez donc un enfant? — Ma femme est grosse de huit mois. — Ah! je n'avais pas remarqué. — Eh! mais c'est cela qui nous force à déménager. — Vous m'en direz tant! — Avec un enfant, mon cher, on ne se permet point le parloir élégant. — Je comprends maintenant pourquoi vous n'avez pas de second salon, mais vous pourrez avoir un second enfant, par exemple : la chambre est superbe, on y ferait un dortoir.

— Moi, dit un autre, j'aurais mis cette armoire de Boulle entre les deux fenêtres. — Elle n'y peut pas tenir. — Je vous dis qu'elle y serait à merveille. — L'ami incrédule mesure l'armoire et le trumeau; la différence est monstrueuse : il s'en faut d'un demi-mètre... — Ah! vous aviez raison, dit-il.

Arrive une jeune femme qui se croit excellente musicienne. — Quel meurtre! s'écrie-t-elle. Un excellent piano d'Érard mis sans pitié dans un courant d'air, entre une porte et une fenêtre! cela est impardonnable! — Où donc fallait-il le placer? — Là. — Eh bien, là il se trouverait entre une fenêtre et deux portes. — C'est donc une porte, ça? — Oui, madame. — Ah! je ne l'avais pas vue.

Survient un élégant *rapin*, qui se croit un Raphaël parce qu'il a pour ami un peintre rempli de talent. — Voilà un tableau affreusement éclairé! s'écrie-t-il. C'est là-dessus qu'il fallait le poser; le jour y est magnifique. — Oui; mais le feu y est excellent aussi; le poêle de la salle à manger est là derrière; et l'on ne peut rien mettre de ce côté. — Ah! c'est différent.

Et chacun alors est obligé de rendre justice au maître de la maison, et de reconnaître qu'avec tant d'obstacles, tant de difficultés à vaincre, de considérations à garder, il a su tirer de son nouvel appartement tout le parti qu'on en pouvait tirer; puis on admire son bon goût, ces étoffes si bien choisies, ces meubles si ingénieusement rajeunis. Enfin, quand les parents et les amis ont bien débité toute sorte de compliments aimables, ils s'en vont en se disant tout bas : Il n'est pas du tout joli, leur nouvel appartement. — Qu'il est triste! — C'est un tombeau! — J'aimais bien mieux l'autre!

Si au contraire le changement est tellement favorable

qu'on ne puisse le nier, alors on fait de la philosophie. C'est très-riche, dit-on; mais je ne fais aucun cas de ce grand luxe; est-ce que cela vous plaît, à vous, toutes les peintures et les dorures de ce salon? — A moi ? non vraiment; ça a l'air d'un café.

Nos amis sont si exigeants pour nous, qu'ils ont bien de la peine à se contenter de notre bonheur.

Les déménagements de *raison*, semblables aux mariages de raison, sont tout simplement d'épouvantables sacrifices que le désespoir seul peut inspirer. Vous aviez un bel hôtel qu'il vous faut louer et dans lequel vous vous gardez seulement un pied-à-terre, c'est-à-dire un *crève-cœur;* ou bien, ce qui est plus triste encore, vous avez une maison charmante qu'il vous faut vendre avec vos plus chers souvenirs. Et comme vous n'êtes préoccupé que du chagrin de quitter ce confortable asile, vous songez avec indifférence et dégoût au nouveau gîte qu'il vous faut chercher. Toutes les maisons de Paris vous semblent affreuses. Vous ne comprenez rien à leurs fantastiques distributions. Dans ces grandes casernes que l'on bâtit depuis six ans, il y a de petites cours carrées et mystérieuses, des puits vitrés qui vous semblent une ruse incompréhensible; les escaliers vous font l'effet d'interminables échelles. Les chambres de domestiques, qui imitent les plombs de Venise, vous paraissent d'impitoyables donjons. Les petits jardins étouffés, sans arbres, sans air et sans lumière, vous rappellent ce mot d'un spirituel moqueur qui, ouvrant la fenêtre de sa chambre, disait : « Il faut bien que je donne de l'air à mon jardin. » Vous maudissez tous les architectes, tous les propriétaires, tous les locataires et tous les portiers. Vous étiez seul dans votre maison, et vous voilà maintenant dans une sorte de phalanstère qu'habite un peuple d'inconnus. Ce n'est pas

tout encore : pour avoir un appartement convenable et dont le prix s'accordât avec votre budget réduit, il vous a fallu changer de quartier ; dans celui que vous habitez maintenant vous ne connaissez personne, et vos amis, trop loin de vous, ne viennent plus vous chercher ; car dans les déménagements de *raison*, tous les malheurs à la fois vous accablent. On perd d'un seul coup la liberté du *chez soi* et les douceurs du voisinage. On n'est plus seul dans sa maison, et l'on est seul dans son salon.

Nous sommes allé voir, au Gymnase, *Jarvis l'honnête homme*. Ce drame est assez ennuyeux, mais Boccage y est réellement admirable. Il est impossible de représenter la folie avec plus de talent et de vérité. Mais pourquoi joue-t-on le drame au Gymnase pendant qu'on joue le vaudeville à la Comédie-Française ? N'est-il pas dommage de voir tous les bons acteurs éparpillés sur les petits théâtres, tandis que les grands théâtres manquent de sujets? Oh ! que la concurrence est chose pitoyable ! comme elle réconcilie avec le monopole ! La concurrence, loin d'amener le perfectionnement par l'émulation, ne produit que l'appauvrissement par la lutte. Il faut en convenir, il a bien cruellement raison, cet éloquent apôtre de l'association, cet excellent Fourier, quand il dépeint ainsi l'organisation des sociétés actuelles :

« Partout, dit-il, on voit chaque classe intéressée à sou-
» haiter le mal des autres, et l'intérêt individuel en con-
» tradiction avec l'intérêt collectif. L'homme de loi désire
» que la discorde s'établisse dans toutes les riches familles
» et y crée de *bons procès*. Le médecin ne souhaite à ses
» concitoyens que *bonne fièvre* et *bons catarrhes*. Le mili-
» taire souhaite *une bonne guerre* qui fasse tuer la moitié
» de ses camarades, afin de lui procurer de l'avancement.

» Le pasteur est intéressé à ce que la mort *donne* et qu'il » y ait de *bons morts*, c'est-à-dire des enterrements à mille » francs. L'accapareur désire une *bonne famine* qui élève » le prix du pain au double et au triple. Le marchand de » vins souhaite une *bonne grêle* sur les vendanges et de » *bonnes gelées* sur les bourgeons, etc., et dans toutes les » carrières sociales chacun est en rivalité et en jalousie » avec les autres et ne fait son chemin qu'au préjudice de » ses concurrents. »

Il faut vous dire que cette semaine, pendant deux jours, nous avons été fouriériste passionné, mais pendant deux jours seulement. Nous étions en train de lire l'ouvrage de madame Gatti de Gamond, qui explique le système de Fourier; et toute la première partie de cet ouvrage nous avait enthousiasmé; cette affreuse histoire de l'égoïsme social écrite avec tant d'éloquence nous avait pénétré d'indignation; le gouvernement de l'harmonie, l'administration unitaire des phalanges nous paraissait un grand problème résolu : donner aux pauvres sans prendre aux riches, cela était superbe; établir l'égalité par l'éducation, cela était merveilleux; l'invention de l'industrie *attrayante* nous semblait enfin une pensée sublime; dans notre admiration, nous en étions déjà à regretter de n'avoir pas de fortune qui nous permît de fonder un phalanstère et de rassembler des armées *industrielles*... lorsque vers la fin du livre nous avons lu cette phrase négligemment jetée au bas de la page comme une note insignifiante : « Fourier assigne cent quarante-quatre ans pour terme moyen de longévité aux hommes dans l'état *harmonien*. » Ces mots nous ont fait un moment réfléchir. Ah! philosophe, tu veux nous séduire; nous vivrons cent quarante-quatre ans, dis-tu, si nous réalisons ton système? Cette promesse nous a paru très-sus-

pecte. Puis, en continuant notre lecture, nous sommes arrivé au fameux chapitre de la *Cosmogonie* et de l'*Immortalité de l'âme*. Ah! c'est alors que nous avons fait schisme et déserté promptement la phalange. Mais, comme nous ne passons pas sans regret de l'enthousiasme à l'ironie, nous avons voulu nous rendre compte de ce subit changement; et voilà ce que nous nous sommes dit : Fourier était un homme de génie, et il a subi le sort de tout homme qui, après de longues méditations, trouve une sublime idée; il a été victime de cette idée, et martyr de toutes façons. Il n'est pas sur la terre un supplice pareil à celui d'un inventeur inspiré, convaincu, enthousiaste, possesseur d'une découverte immense, capable de changer la face du monde, et qui ne peut faire comprendre au monde cette découverte; d'un homme qui a fait une trouvaille dont on ne veut point reconnaître l'importance, d'un homme qui offre un trésor que personne ne daigne seulement regarder. Alors cet enthousiasme comprimé devient de la folie, cette activité sans emploi devient de la monomanie. On ne possède pas impunément une grande idée. En poésie, en politique, en industrie, les idées sont comme les femmes en amour... on les poursuit avec ardeur, jusqu'au jour où ce sont elles qui vous poursuivent avec passion. Une idée qu'on a trouvée est comme une femme qu'on a séduite, elle ne vous laisse plus de repos. Hier vous la cherchiez, c'est elle aujourd'hui qui vous cherche; vous ne pouvez l'abandonner. Une seule chose, une seule peut vous délivrer de la femme et de l'idée, c'est l'infidélité; qu'un autre s'empare d'elle, et vous êtes libre. Mais qui voudrait de la liberté à ce prix? Eh bien, Fourier a été pendant de longues années la proie de l'idée sublime qu'il avait trouvée. D'abord il l'a aimée pour elle-même, et il a vécu de l'espoir de la réaliser; puis

les obstacles sont venus, que disons-nous, les obstacles? les impossibilités. Alors l'idée méconnue s'est révoltée, elle est devenue acariâtre et maussade comme une femme qu'on tient prisonnière et qui s'ennuie; il a fallu s'occuper d'elle malgré tout. Or, il n'y a qu'un moyen de s'occuper d'une idée qu'on ne peut mettre à exécution, c'est de la fausser et de la compliquer, de même qu'il n'y a qu'un moyen de s'occuper d'une femme qu'on ne peut mener au bal ni au spectacle, c'est de lui chercher querelle et de la tourmenter. Fourier s'occupa donc de travailler son idée, et sous prétexte de la compléter et de la perfectionner, il la dénatura et la détruisit en l'amenant à l'état de système, c'est-à-dire de rêverie et d'absurdité; car, enfin, qu'est-ce qu'un système? c'est un tout petit cercle dans lequel on prétend faire entrer le monde. C'est un unique point de vue d'où l'on prétend découvrir l'univers. Causez vingt minutes avec un homme à système, il aura réponse à tout; parlez-lui des choses les plus contraires, il vous dira : Cela aussi entre dans mon système. Le système est la maladie de tous les esprits supérieurs que ronge la fièvre de l'oisiveté; que peut-on faire d'une grande idée incomprise et inexpliquée? un système! elle n'est plus bonne qu'à cela. Et voilà le malheur de Fourier : son imagination ardente s'est dévorée dans l'inaction, semblable à ces coursiers de pure race qui se fatiguent dans le repos; sa pensée vivace et oisive s'est usée en d'inutiles efforts; son regard illuminé s'est éteint dans la cécité de l'extase; ses vastes projets se sont noyés dans des rêveries impossibles; ses savantes combinaisons se sont perdues dans des conjectures extravagantes. Découragé, fatigué d'une lutte si terrible, dans son désespoir il s'en est pris aux êtres les plus innocents : il a gourmandé les astres avec injustice, il a calomnié dans ses mœurs la

Terre, qu'il traite comme une jeune planète mal élevée qui cherche trop franchement un mari. Il a attaqué la Lune sans raison; et comme il avait refait le monde, il a voulu refaire Dieu. Notre Dieu à nous le gênait; cela s'explique : son système devant amener le bonheur universel, il croyait n'avoir plus besoin d'une religion consolante comme la nôtre, qui prêche la résignation et glorifie la douleur. Pauvre fou! il supprimait la consolation et la patience... et il gardait dans son Univers le génie, l'amour et la mort.

Tout cela veut dire que, si l'on avait aidé Fourier à exécuter son idée, il aurait employé à la réaliser toute l'ardeur, tout l'esprit qu'il a perdu à la développer et à l'expliquer; aux prises avec les difficultés de l'exécution, il n'aurait pas eu le temps de songer à écrire des pamphlets contre la Lune et à corriger le christianisme; il n'aurait pas fait d'une découverte admirable un système burlesque; au lieu de composer des livres incompréhensibles, il aurait fondé d'utiles établissements; et nous qui rions aujourd'hui de l'exagération de ses principes, nous n'aurions jamais connu de ses idées que ce qu'elles ont d'ingénieux, de sage, de profond et de généreux.

Oh! qu'il est coupable, le pouvoir ignare de nos jours qui ne sait deviner ni la valeur des hommes ni la portée des découvertes, qui ne sait ni pressentir ni reconnaître, qui n'a pas l'expérience et qui n'a plus l'instinct; qui languit dans la misère entouré d'inestimables trésors; qui est faible et qui laisse tous ceux qui feraient sa force agir en dehors de lui; qui laisse ses écrivains travailler pour vivre, ses artistes mourir de chagrin, et ses grands génies, qui l'auraient sauvé peut-être... devenir fous!

LETTRE XXIII

31 juillet 1840.

La guerre. — M. Thiers. — Avantages de la déconsidération. — Une belle peur. — Fêtes de juillet. — Vers contre un ingrat.

La semaine a été fertile en événements de tous genres, en inquiétudes et en espérances, en désespoirs et en plaisirs. C'est une semaine de juillet. La guerre! la guerre! voilà le mot que l'on entend résonner de tous les côtés; une *bonne* guerre, comme nous répétions l'autre jour avec Fourier. Et pourquoi, s'il vous plaît, la guerre? Parce que M. Thiers est un aimable étourdi; il sait bien faire les coalitions, mais il ne sait pas les prévoir; la justice politique n'est donc pas un vain nom : qui règne par le fer périra par le fer; qui triompha par une coalition périra par une coalition. Jadis toutes les puissances de l'Europe se coalisèrent pour se venger de Napoléon; aujourd'hui les mêmes puissances se coalisent pour se moquer de M. Thiers. C'est le seul rapport que jusqu'à présent nous ayons encore trouvé entre le grand homme et le petit homme. Ainsi donc voilà la France jetée dans tous les hasards d'une lutte inégale dont elle se retirera avec gloire, nous n'en doutons pas, mais qui lui coûtera beaucoup de soldats et beaucoup d'argent... Voilà toutes nos relations de commerce menacées, voilà toutes nos industries étranglées, toutes nos manufactures paralysées, tous nos intérêts compromis... Voilà toutes les factions réveillées, tous les droits remis en question; voilà l'Europe en feu... Pourquoi?... En vérité nous ne pouvons trouver à tous ces événements une autre cause : tout cela parce que M. Thiers a voulu être ministre à tout prix.

Pour nous qui n'étudions que la philosophie de la politique, nous pensons que c'est un bien terrible effet pour une aussi petite cause.

Mais il faut rendre justice à M. Thiers, il n'est pas le seul qui aime beaucoup à être ministre, et s'il parvient à l'être si souvent, c'est qu'il a pour complice toute la partie vivace de la nation, dont il est le chef naturel et le véritable représentant. Nous sommes maintenant un peuple d'envieux qui voulons rire de nos maîtres, nous ne nous laissons mener que par ceux que nous dédaignons. Nous ressemblons à ces maris, aveuglément jaloux de leur indépendance, qui résistent aux conseils de leur femme et qui cèdent aux caprices de leur maîtresse : ils bravent l'une parce qu'ils lui reconnaissent beaucoup de raison et qu'ils craignent son autorité; ils obéissent à l'autre sans s'en apercevoir, parce qu'ils la trouvent indigne de commander; la supériorité de l'une fait sa faiblesse, la médiocrité de l'autre fait sa force. Les orgueilleux sont ainsi faits ; leur destin est d'être menés parce qu'ils méprisent; et maintenant que le vent de l'envie a soufflé sur nous, les véritables supériorités nous épouvantent; les grandes distinctions nous répugnent : la dignité du caractère nous humilie; la pureté du langage nous offense; l'élégance des manières nous fait horreur. Nous sommes de francs républicains qui avons en haine toutes les couronnes : couronnes de roi, couronnes de comte, couronnes de laurier, couronnes de lierre, auréole de pureté. Nous sommes de jaloux démocrates qui avons en haine toutes les noblesses : noblesse de naissance, noblesse de conduite, noblesse de maintien; tout homme distingué nous est suspect; une grande supériorité nous serait insupportable si elle n'était rachetée par beaucoup de ridicules et beaucoup d'inconsidération. Nous aimons en France

M. Thiers, précisément parce qu'il est mal né, mal fait et mal élevé, et c'est à cause de cela que nous lui pardonnons d'avoir de l'intelligence, des talents et des sentiments généreux. Ses défauts font passer ses qualités.

Dans une époque comme la nôtre, c'est un grand malheur que d'avoir une naissance noble, une tournure noble, des manières nobles. C'est le malheur de M. de Lamartine. C'est au contraire un très-grand bonheur que d'avoir une naissance commune, une tournure commune, des manières communes. C'est le bonheur de M. Thiers.

Mais ces inestimables avantages qui, en France, vous élèvent si promptement au pouvoir, par une contradiction fâcheuse, à l'étranger vous nuisent singulièrement. L'Europe ne comprend rien à nos idées libérales; elle a encore là-dessus toutes sortes d'idées ridicules. Il lui faut des grands seigneurs, il lui faut des manières élégantes, elle en est encore à se servir de ce vieux mot : *la politesse des cours*, qui n'a plus de signification parmi nous. Or, ce qui nous enchante lui déplaît, et elle a beaucoup de peine à prendre au sérieux nos diplomates de comptoir et nos seigneurs plébéiens. Elle se moque d'eux, et elle a raison; ils le méritent, car ils n'ont pas voulu se faire respecter.

Il y avait un moyen pour eux d'être plus grands que les grands seigneurs, plus nobles que toutes les noblesses de l'Europe, c'était de rester à leur place et de se faire une dignité de leur systématique abnégation. Il fallait que les manières des ministres de la révolution de juillet fussent imposantes à force de simplicité, et menaçantes à force de modestie. Un homme qui n'a point de vanité est bien puissant auprès d'un homme que les vanités seules font vivre. Un grand seigneur est bien peu de chose vis-à-vis d'un homme qui ne croit pas aux grands seigneurs. Dorante et

Dorimène, si grands devant *le bourgeois gentilhomme*, sont bien petits devant madame Jourdain, qui se moque de leur *qualité*. M. Thiers, enfant d'une révolution, ère d'égalité et d'intelligence, devait rester conséquent avec les principes qu'il représentait. Loin d'étaler un faste ridicule, de se chamarrer d'ordres de toutes les couleurs, de s'affubler d'habits brodés (et quels habits!), loin de singer dans leurs manières les ambassadeurs qu'il recevait, il devait au contraire les étonner par une modération significative, par une personnelle indifférence pour tout ce qui est luxe et splendeur. On n'est ridicule, on n'est vulnérable que par ses prétentions. D'ailleurs, chaque puissance a son prestige, et le prestige de l'homme d'État populaire est dans sa simplicité.

Quelle influence M. Thiers aurait aujourd'hui sur les diplomates de l'Europe, si au lieu de paraître puérilement ou insolemment flatté d'une visite d'ambassadeur, il s'était montré poliment dérangé par elle dans ses patriotiques travaux; si au lieu d'admettre pour lui-même toutes les vieilles vanités des siècles qui ne sont plus, il avait professé dans toute leur grandeur les vérités d'une politique nouvelle! Alors, comme les rôles étaient changés! Ce n'était plus un parvenu qui recevait des grands seigneurs. C'était l'homme indépendant par la pensée qui recevait des hommes dépendants par les intérêts; ce n'était plus la jeune France folle et turbulente que venaient gronder de vieux courtisans, c'était la France régénérée, terrible, mais complaisante, laissant à l'Europe décrépie le temps de se *rajeunir*. C'était l'avenir déjà tout-puissant qui voulait bien avoir encore quelques égards pour le passé. C'était la démocratie naissante, reine du monde, qui tolérait encore comme une infirmité respectable l'ancienne aristocratie de l'Europe.

C'était l'idée jeune qui tendait généreusement la main au préjugé vieux. C'était la raison et la force qui se montraient bonnes et compatissantes pour la faiblesse et la vanité... Mais que voulez-vous! M. Thiers croit aux grands seigneurs; quand un lord daigne lui écrire pour le mystifier, ça le flatte; quand une grande dame daigne venir chez lui, se moquer de lui, ça le flatte; quand on l'affuble d'un grand cordon d'une couleur quelconque, ça le flatte; or vous savez comme on traite ceux qui se laissent flatter:

. . . . Tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute,

et c'est pour cela que nous allons avoir la guerre, après vingt-cinq ans de paix. Que Dieu protége la France!

Les fêtes de juillet se sont passées admirablement. Que de monde sur les boulevards mardi dernier! quel mouvement! quelle population! mais qu'il a fallu peu de chose pour faire du vaste espace encombré par la foule un vaste désert! Après un beau courage, ce qu'il y a de plus beau à voir, c'est une belle peur. Vrai, c'est un magnifique spectacle. Jamais vous ne pourrez vous figurer l'effet produit, mardi, sur les boulevards, par le seul aspect d'un chiffon noir sur lequel était ce simple chiffre : 1793, et que promenaient cinq cents jeunes gens. A peine a-t-il paru, qu'une terreur électrique s'est emparée des cent mille badauds qui peuplaient les boulevards. Au même instant tout le monde a pris la fuite, et cet effroi contagieux s'est communiqué du boulevard du Temple au boulevard Saint-Martin, du boulevard Saint-Martin au boulevard Saint-Denis, et ainsi de suite jusqu'au boulevard de la Madeleine. On se précipitait dans les rues, on se réfugiait de force dans les boutiques, on envahissait les omnibus, on s'étouffait. C'était un

désordre affreux. Si, dans les jours de révolution, on dit que Paris se lève comme un seul homme, on peut déclarer que, ce jour-là, toute la population parisienne s'est enfuie comme une seule femme. Oh! la belle frayeur, la belle fuite! quelle rapidité, quelle vivacité! quel ensemble, quel élan! c'était de l'enthousiasme à reculons. Quelle touchante unanimité, comme tous ces cœurs battaient ensemble du même sentiment! Comprenez-vous cela? Une peur qui commence au boulevard du Temple et qui finit au boulevard de la Madeleine! Une chaîne d'effroi qui a presque une lieue de long! Et si vous demandiez à tous ces fuyards la cause de leurs alarmes, ils vous regardaient d'un air étonné et réfléchissaient un moment; ils se rappelaient alors que cette graude frayeur n'avait point de cause. Et cela devait être, car, à moins d'un massacre universel, il n'est point de cause pour une si belle frayeur; en fait de peur, *rien* est ce qu'il y a de plus terrible.

Pendant que le monde élégant s'enferme à la campagne pour éviter le bruit du canon de juillet, les habitants de la province viennent de trente lieues à la ronde pour assister aux fêtes glorieuses. Ils arrivent ici par familles, et ils ajournent jusqu'à cette époque toutes les affaires qu'ils peuvent avoir dans la capitale. Nous avons entendu avant-hier un domestique demander à son maître la permission de sortir pour promener huit de ses parents qui sont venus ici passer les fêtes. — D'où viennent-ils? — De Picardie.

Cet empressement ne nous étonne pas. Pour ceux qui n'ont pas trop souffert des événements de 1830, ces fêtes nationales ont un aspect éblouissant. La ville de Paris est vraiment superbe ces jours-là. L'avenue des Champs-Élysées, éclairée par ces guirlandes de feu et ces lustres énormes, est d'un effet magique; le jardin des Tuileries,

étincelant et paré des promeneurs les plus variés, est très-divertissant à regarder. L'église de la Madeleine, avec ses marches enflammées, est aussi belle à contempler; mais ce qu'il faut voir, c'est la Seine! Tous ses quais sont illuminés, ses berges sont illuminées, ses ponts sont illuminés et par conséquent ses flots sont illuminés; ses grands bateaux à vapeur sont égayés de lanternes bleues et rouges, ses bains, dont le toit plat, les rampes, les balcons, les escaliers légers sont couverts de lampions, ressemblent de loin à des chalets de lumières. Rien n'est à la fois plus magnifique et plus charmant. Quelle activité sur le fleuve! Voyez ces barques de tous les pays; regardez ces coquettes pirogues à treillages de feu, elles sont d'un goût exquis, d'un *chinois* délicieux! En vain cette gondole sans fanal veut être mystérieuse; on la voit glisser sur les flots; c'est l'onde qui la trahit et l'éclaire, l'onde brille de mille reflets; mais que fait là ce gros vilain bateau sans ornement et sans voile? Qu'il est sombre! son air triste contraste avec les airs vainqueurs de tous ces navires gracieux qui l'entourent et qui passent en se jouant devant lui!... Patience, son heure n'est pas venue; c'est un vieux loup de mer qui méprise tous ces marins d'eau douce si jolis qui ne sont bons que pour parader. Regardez... le voilà qui commence à se faire remarquer.

Oh! Dieu, quelle flamme, quelle bombe!... Pan... pan... pan... Ah! c'est lui qui renferme le feu d'artifice, je comprends maintenant pourquoi il était si modeste. On dédaigne les petits effets quand on garde entre ses mains l'éclair et la foudre. Mais qu'est-ce que cela?... J'en perds la tête... C'est trop de bruit, je n'entends plus, c'est trop de lumière, je n'y vois plus. Les bateaux sautent, les ponts croulent, les flots dansent, le ciel brûle. Au feu! au feu! Là-haut, dans

la lune, prenez garde, trois ballons enflammés viennent de partir dans les airs, ce sont des brûlots qui vont mettre le feu aux nuages. Boum, boum, boum, c'est à devenir fou. Voilà un enfant qui pleure, pauvre petit, il meurt de peur, il crie : « Maman, maman, allons-nous-en, je ne m'amuse plus! » Oh! le charmant mot d'enfant gâté. Mon cher ami, tu crois donc qu'on a tout de suite le droit de s'en aller dès qu'on cesse de s'amuser? Si cela était ainsi, la vie serait trop belle!

Notre correspondance est toujours très-active; non pas de notre part, nous nous sommes fait une loi de ne répondre jamais à personne; mais nous lisons avec le plus grand intérêt tout ce qu'on nous écrit. Nous avons reçu, il y a trois jours, des vers charmants, une élégie pleine d'amertume contre un ingrat. « Publiez ces vers dans votre prochaine lettre, nous dit une jeune femme; il est à Bade, il les lira : il comprendra que je ne l'aime plus. » Nous venions de copier ces vers que nous avions amenés dans ce feuilleton avec assez de peine, lorsque nous recevons un billet ainsi conçu : « S'il en est temps encore, ne faites pas paraître mes vers. J'ai reçu une lettre de lui. Quelle âme! Oh! que j'étais injuste! » Vous n'aurez donc pas ces jolis vers aujourd'hui... mais il est bien possible que vous les ayez samedi.

LETTRE XXIV

27 septembre 1840.

Toujours des procès. — Le procès de madame Lafarge. — Le procès du prince Louis.

Des procès, toujours des procès, voilà ce qui nous occupe! La condamnation de madame Lafarge a produit ici un effet étourdissant. Le jour où la nouvelle est arrivée, le directeur du Vaudeville avait eu la présence d'esprit de défendre que l'on vendît dans la salle les journaux du soir; on a pu entendre et applaudir la pièce de M. Ancelot; mais au théâtre du Palais-Royal, où l'on n'avait pas eu ce soin, la rentrée de mademoiselle Déjazet a été singulièrement troublée par les exclamations et les conversations du public; mademoiselle Déjazet, si aimée, si adorée, pour la première fois de sa vie, a joué devant un parterre distrait! Mais aussi comment lutter contre un semblable événement? Nous venons de voir un arrivant de Tulle; l'infortuné! on ne lui laisse pas depuis son retour un seul moment de repos; on l'accable de questions, on lui en fait tant à la fois qu'il est bien forcé d'être bref dans ses réponses. « Comment va madame Lafarge? — Très-malade! — Sérieusement? — Sincèrement. — Est-elle jolie? — De beaux yeux noirs expressifs. — Qui rappelle-t-elle? — Mademoiselle Falcon, mais moins belle que mademoiselle Falcon, les traits moins réguliers. — Et ses portraits? — Affreux, pas du tout ressemblants. — Emma Pouthier? — Gentille, une voix charmante, la voix de mademoiselle Mars. — Et madame Lafarge, la mère? — Très-grasse, petits yeux, grosses joues, sourire gracieux. — Quel effet a produit le plaidoyer de Paillet? — Admirable! Oh! vous n'en pouvez juger; tous

les sténographes pleuraient, ils en ont passé la moitié. — Y avait-il beaucoup de monde à Tulle? — Oui. — Beaucoup d'Anglais? — Pas un. — Est-il vrai qu'on ait acheté cinq cents flacons le jour de l'opération des chimistes? — Cinq cents flacons!!! on n'en a acheté que trois, il n'y avait que cela dans toute la ville; d'ailleurs la salle du tribunal ne contenait que deux cents personnes, cela ferait deux flacons et demi par personne; c'est beaucoup. — Mais le jugement... mais le jury... mais le pourvoi? — De grâce, permettez-moi d'aller dormir; j'ai voyagé sans m'arrêter nuit et jour; je n'en puis plus. — Encore un mot : M. de Chauvron est-il... — Ah! vous êtes sans pitié. Bonsoir. »

On recommence à parler beaucoup du prince Louis; on nous contait hier un mot de lui qui peint toute sa situation. « Monsieur, disait-il au juge d'instruction qui venait » de l'interroger, accordez-moi une grâce : laissez-moi voir » Paris. » Malheureux proscrit, il veut conquérir la France pour avoir au moins le droit de la visiter; est-ce sa faute s'il n'a pas d'autre moyen de la connaître? et n'avions-nous pas raison de dire : « Ce n'est pas un trône qu'il demande, c'est une patrie? » Mais cette France, qu'il ne pouvait connaître par elle-même, il croyait pouvoir la juger par ceux qui ont la prétention de la représenter et d'exprimer sa pensée; il l'étudiait dans nos patriotiques journaux; et cette étude dangereuse a causé ses torts et ses malheurs. Et tous ces journaux qui l'ont trompé par leurs gémissements perfides s'enflamment aujourd'hui contre lui; ils le proclament fou, parce qu'il les a crus sur parole; ils nomment ses proclamations *insensées*, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils les ont eux-mêmes dictées, et qu'elles sont faites avec leurs propres mots. Lisez-les, jugez-les, et dites, n'en sont-ils pas les véritables auteurs? Rappelez-vous cette phrase :

« Qu'ont-ils fait, ceux qui vous gouvernent, pour avoir des » droits à votre amour? Ils vous ont promis la paix, et ils » ont amené la guerre civile et la guerre désastreuse d'A- » frique; ils vous ont promis la diminution des impôts, et » tout l'or que vous possédez n'assouvirait pas leur avidité! »

Ne reconnaissez-vous pas là une des plus belles phrases du *Courrier français?*

« Ils vous ont promis une administration intègre, et ils » ne règnent que par la corruption. Ils vous ont promis la » liberté, et ils ne protégent que priviléges et abus; ils s'op- » posent à toute réforme... »

Ceci n'est-il pas du *National* pur?

« Enfin, ils ont promis qu'ils défendraient avec conscience » notre honneur, nos droits, nos intérêts, et ils ont partout » vendu notre honneur, abandonne nos droits, trahi nos » intérêts! »

Ne lisait-on pas cela chaque matin dans *le Siècle :*

« Il est temps que tant d'iniquités aient leur terme; il est » temps d'aller leur demander ce qu'ils ont fait de cette » France si grande, si généreuse, si unanime de 1830!... »

N'est-ce pas là, enfin, un des meilleurs refrains du *Constitutionnel?*

Eh quoi! tous les journaux de France ont crié pendant deux ans à cet exilé : « La France périt dans l'esclavage; elle est ruinée, méprisée, déshonorée, désespérée, trahie, vendue, perdue!... » Et maintenant ils osent le trouver coupable d'être venu à son secours!... Hélas! ils ont raison, car en politique c'est un crime que d'écouter deux fois les imposteurs.

LETTRE XXV

31 octobre 1840.

Ce qu'on appelle un beau temps politique. — La guerre et la paix.

Nous avons le cœur navré; depuis quinze jours nous n'entendons parler que d'émeutes prochaines, que de coups montés, que d'associations en faveur du régicide, que de trahisons, de projets sanglants. Chacun nous accueille par les prédictions les plus sinistres; nous en avons l'esprit bouleversé. Cependant, comme ces malheurs tragiques qui nous menacent ont des causes singulièrement ridicules, il faut essayer d'en rire en attendant qu'on en meure.

Ne trouvez-vous pas, dites-nous, que la civilisation est une belle chose, et que les nations régénérées ont de très-superbes avantages sur les nations caduques et routinières?

Voyez un peu comme elles s'annoncent dignement. Que ce noble début présage un noble avenir!

Voyez la *jeune* Angleterre... représentée par un fou qui assassine une jeune femme grosse.

Voyez la *jeune* France, représentée par un frotteur qui assassine un vieillard entouré de sa famille.

Voyez la jeune Espagne qui... Ah! celle-là n'est encore qu'un enfant; mais convenez-en, la petite promet, et, si on l'encourage, elle ira plus loin que ses aînées!

O nations civilisées, vous avez raison de mépriser les nations barbares du Nord et du Midi, vous leur êtes très-supérieures... en barbarie.

C'est dans les plus vulgaires niaiseries de la conversation que se peignent, que se trahissent les mœurs, les idées journalières, les dangers habituels d'une époque. Parler de la

pluie et du beau temps, c'est une banalité sans importance. Eh bien! cette banalité, grâce aux agréments de l'époque, devient un sujet de conversation tout à fait piquant. Hier il pleuvait à verse, le ciel était noir, les rues étaient pleines de boue; assis au coin du feu, nous gémissions. Quel affreux temps! disions-nous. Arrive un de nos amis : il était trempé de pluie, son chapeau ruisselant d'eau était brillant comme du satin; son paletot était en larmes, et tout le reste de sa parure était tigré de boue; sa figure, ordinairement pâle, était du plus beau vert-pomme; il grelottait de froid et toussait horriblement. — Comment! nous écrions-nous à sa vue, avec un pareil rhume vous sortez à pied aujourd'hui? Il nous répond en toussant : — Je suis venu... en voiture. — Oh! mais alors dans quelle espèce de voiture? sur un camion?... — Je suis venu en cabriolet... une roue s'est brisée au coin de votre rue... et j'ai fait un petit bout de chemin à pied; mais c'est égal (il tousse), ce temps-là est bien bon... (il tousse encore) est bien bon pour nous, allez!... — Pour vous autres enrhumés? je ne saisis pas. — Avec ce temps-là... Ici une quinte affreuse l'empêche de continuer... Au bout de cinq minutes il reprend : Avec ce temps-là il n'y a pas d'émeute qui tienne. — Ah! je comprends; la pluie et la boue, c'est ce qu'on appelle un beau temps politique. Réjouissons-nous donc et toussez gaiement; mais avouez aussi que c'est un étrange gouvernement que celui qui attend son salut de la pluie, de la grêle, des vents, des nuages, des orages, et qui spécule sur les tempêtes pour avoir un jour de repos.

Les députés qui se rencontrent s'abordent tous par le même mot : Que dit-on dans votre département?

Les uns répondent : Ne m'en parlez pas; dans notre département, ce sont tous des manufacturiers que la guerre rui-

nerait; eh bien! ils veulent tous la guerre, et ils chantent la *Marseillaise* pour imiter les Parisiens; ils sont fous!

Les autres répondent : Ne m'en parlez pas; chez nous, ce sont tous des trembleurs, ils sont enragés pour la paix; les récoltes ont été superbes cette année chez nous, et les cultivateurs se lamentent; ils crient qu'on leur arrache leurs enfants; ils sont absurdes!

— Comment! vous voulez donc la guerre, vous?

— Sans doute; et mes commettants qui me demandent la paix! c'est fort embarrassant.

— A qui le dites-vous? je suis dans le même cas; la guerre me semble une folie; et mes commettants crient aux armes!

Ces sortes de dialogues, comme on le pense, jettent peu de lumière sur la situation actuelle.

LETTRE XXVI

28 novembre 1840.

Ressemblance des caractères et dissemblance des opinions. — Ne savez-vous rien de nouveau?

A Paris, si tous les caractères se ressemblent, les avis diffèrent étrangement; on se console de n'oser avoir aucune originalité dans les manières en professant une grande indépendance dans ses opinions.

Parle-t-on de la pièce nouvelle de M. Scribe, *le Verre d'eau,* quelqu'un dit-il : C'est ravissant, plein d'esprit, de finesse... une autre personne lève les yeux au ciel et répond : C'est d'un goût détestable, c'est un vaudeville his-

torique sans intérêt, et du style le plus commun; je n'appelle pas cela de l'esprit.

— Convenez cependant que la pièce est on ne saurait plus amusante.

— Elle est remplie de longueurs fort ennuyeuses.

— Mais, enfin, elle est jouée dans la perfection.

— Non, vraiment; je ne le trouve pas.

— Mademoiselle Plessis y est admirable.

— Elle est prétentieuse et maniérée!

— Il est impossible de voir une plus belle femme!

— Une belle femme qui a les bras cassés!

— Mademoiselle Doze est adorable.

— Elle est toute petite; elle a l'air de jouer à genoux.

Vous êtes injuste, elles sont toutes les deux charmantes, et tout Paris ira les admirer. *Le Verre d'eau* est une des plus jolies pièces de Scribe; le troisième acte est excellent; je n'aime pas autant le cinquième, il ressemble trop au dénoûment de *Zanetta.*

— De *Zanetta?* De *Lestocq,* vous voulez dire?

— Vous pourriez dire aussi de *Leicester* et de *la Reine de seize ans.*

En écoutant cette discussion, nous ne pouvions nous empêcher de rire. Voilà une critique involontaire qui est très-perfide, pensions-nous. Comment, cette comédie est composée de trois opéras-comiques *nattés* ensemble! Il faut qu'il y ait là dedans bien du talent et bien de l'esprit pour donner de la nouveauté à un sujet si vieux et si pauvre!

Voilà comme on parle dans le monde du *Verre d'eau.* Nous ne l'avons pas encore vu, et nous n'avons point d'opinion; cependant le caractère de cette femme nonchalante et timide qui ne se rappelle qu'elle est reine que le jour où elle devient jalouse, et qui recouvre l'indépendance par

l'amour, nous semble une idée heureuse, une observation profonde; mais n'est-ce pas un crime de lèse-histoire que de supposer de folles amours à une reine honnête femme, que d'attribuer à lady Marlborough de misérables intrigues indignes d'elle? D'ailleurs la chanson est là pour la justifier : *Monsieur de Marlborough est mort... vos beaux yeux vont pleurer,* lui dit son page : cela prouve clairement que lady Marlborough aimait son mari. La vérité est dans les vieilles chansons; les faiseurs de complaintes ne mentent pas; ce ne sont pas des historiens, on peut les croire.

Il y a donc dans la pièce nouvelle de M. Scribe deux calomnies : une contre la reine Anne, une contre lady Marlborough. Deux calomnies, c'est beaucoup; il est vrai que dans *la Calomnie* il n'y en a pas une; voilà la compensation.

En lisant l'analyse de cette pièce dans les journaux, nous avons fait encore cette remarque : lord Bolingbroke dit : Puisque vous ne voulez pas placer auprès de la reine miss Abigaïl, je vais publier dans mon journal l'histoire de vos amours avec Masham.

La duchesse répond : Et moi, je vais publier, de mon côté, les lettres de votre femme à lord *trois étoiles.*

Quelles charmantes malices! quel dialogue, pour de si nobles personnages!... Et l'on trouve cela tout simple, et il ne vient à l'idée de personne de se révolter. Un lord! faire une pareille menace! Une lady répondre par une si lâche dénonciation!... Et on appelle cela un dialogue vif et piquant! Ah! si l'on osait faire tenir un tel langage à tout autre héros... à deux journalistes, par exemple!... comme on crierait au scandale et à l'infamie; quelle levée de boucliers il y aurait en faveur des hommes de la presse vilipendée! Des journalistes parler ainsi... Fi donc! Des jour-

nalistes sont incapables d'une telle bassesse : un lord et une duchesse, à la bonne heure! O comédie, que tu serais facile à faire, si tu étais possible à jouer!

En fait de comédiens politiques, les avis sont de même fort partagés. Vous étiez l'autre jour à la Chambre, vous avez entendu le discours de Thiers? Comment a-t-il parlé? — Il a été déplorable, il a défilé d'un ton patelin un chapelet de mensonges, et puis il a été d'une longueur, il a rabâché pendant trois heures toujours les mêmes phrases, j'en suis fatigué.

Arrive une autre personne l'air enchanté. — Ma foi je viens d'entendre une belle chose!

— Quoi donc?

— Le discours de Thiers.

— Eh bien, tout à l'heure on vient de nous dire qu'il avait été fort pâle.

— Pâle! il a été magnifique! d'une précision, d'une mesure parfaite et d'une clarté éblouissante. C'est un beau morceau diplomatique. Il a exposé un tableau de l'état actuel de la France, qui est désolant de vérité; la France, a-t-il dit, a perdu toute l'influence qu'elle pouvait avoir dans la Méditerranée, elle n'en a aucune à Constantinople, elle n'en aura bientôt plus à Alexandrie, etc., etc. Tout cela est malheureusement vrai.

— Sans doute, mais M. Thiers oublie un détail, c'est que c'est lui qui est cause de tout cela.

Il nous rappelle cet ingrat qui pour se justifier d'abandonner sa maîtresse disait : Que voulez-vous! elle n'est plus jolie du tout, elle est maigre, elle est pâle, elle a les yeux rouges, elle est changée, eh bien! je change. — Il n'oubliait qu'une chose, c'est que lui seul à force de douleurs avait causé ce changement.

En fait de modes, même incertitude, même variété dans les avis. Faut-il faire faire des manches justes à ma robe de velours? — Oui, oui. — Non, non. On n'en porte plus. — On n'en porte pas d'autres. — Rien n'est plus commun; gardez-vous-en bien. — Croyez-moi, faites faire des manches justes; sans cela, vous aurez l'air d'avoir une robe de l'année dernière; mettez-y des jockeys, si vous voulez, mais point de manches larges; à moins que ce ne soit en gaze, en étoffe légère. Comment se décider? Les deux femmes qui vous parlent ainsi, et dont les conseils sont si différents, sont également des femmes de bon goût. Choisissez donc ce qui vous va le mieux; vous êtes libre. La mode n'a plus rien d'impérieux, elle ne vous ordonne que d'être jolie. Tâchez de lui obéir en cela scrupuleusement, et rappelez-vous que les femmes les plus belles ne sont pas les plus jolies; au contraire. C'est très-gênant d'être belle, pour paraître charmante. On a bien de la peine à s'en tirer. Et puis la beauté, c'est monotone. Il faut quelquefois la sacrifier tout à fait pendant un jour pour la faire valoir le lendemain. De beaux grands yeux noirs varient peu leur expression, tandis que de petits yeux gris disent tant de choses et changent de couleur si souvent!

Mais nous en étions aux modes nouvelles. Au sujet des manteaux, les avis sont encore bien partagés. — Que dites-vous des écharpes de velours? — Je dis qu'elles sont très-jolies pour sortir en voiture, mais que pour sortir à pied, elles ne suffisent pas.

— Je trouve qu'elles vont à merveille aux jeunes personnes.

— Aux jeunes personnes qui ne sont pas frileuses.

— Et les petits manteaux garnis de fourrure, ils sont très-commodes et charmants.

— Ils sont affreux... Si l'on s'assied dessus, ils vous étranglent, et il vaut encore mieux être étranglé que de les relever pour s'asseoir.

Pour les chapeaux de deux couleurs, mêmes éloges, mêmes critiques.

— Ils sont très-bien portés, — ils sont très-mal portés.

— Hier, la princesse de *** en avait un lilas et vert qui était charmant. — Mademoiselle *** en a un orange et bleu qui était affreux.

Vous le voyez, il est impossible de rien savoir.

— Faut-il aller voir *le Mirliton?* — Oui. — Non. — C'est ravissant. — C'est ennuyeux à mourir!

— Et *la Mansarde du crime.* — C'est une bouffonnerie excellente.

— C'est une plaisanterie affreusement triste!

Il est une seule question qui amène toujours la même réponse. Si nous disons : Avez-vous quelque nouvelle à nous donner? chacun de dire : Non, il n'y a rien de nouveau, et puis, après un instant de conversation, la personne soi-disant ignorante laisse tomber une nouvelle de la plus haute importance pour nous.

Ainsi l'autre jour M. de *** venait de dire à son tour : Je ne sais rien. — Vous êtes allé au bois de Boulogne ce matin? lui demande-t-on. — Pas aujourd'hui, j'ai passé ma journée à visiter les ateliers de sculptures. J'aime beaucoup *la Magdeleine* de M. de Triquety.

— Quoi! M. de Triquety, que nous admirons tant, a fait une statue de *Magdeleine,* de Magdeleine!... et vous ne me dites pas cela tout de suite!

— J'ai enfin très-longtemps regardé, dans l'atelier du comte de N..., une adorable statue faite d'après un ange de beauté. Cette statue est de grandeur naturelle et d'une

ressemblance parfaite. C'est le portrait d'une gracieuse enfant que vous devez connaître : la petite-fille de M. Molé.

— Mais dites donc cela tout de suite.

Survient un autre ignorant. — Je ne sais rien, dit-il; je n'ai vu personne aujourd'hui; j'ai passé la soirée tout bonnement chez ma cousine, et je suis resté au coin du feu avec une personne fort spirituelle dont la conversation m'a très-intéressé : lady Byron, la veuve du poëte.

— Quoi! lady Byron est à Paris?

— Elle doit y passer l'hiver.

— Mais dites-moi donc cela tout de suite.

Troisième ignorant. — Et que puis-je savoir, moi qui passe ma vie dans les livres? Je ne suis au courant de rien.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu madame P...?

— Non, je suis allé la voir hier. Je l'ai trouvée tout occupée d'un monsieur qui vient de faire une découverte admirable. Il a demandé au ministre de l'intérieur d'assister à une de ses expériences, mais on s'est moqué de lui, et madame P... est furieuse.

— Quelle est donc l'invention de son protégé?

— Il a trouvé le moyen de marcher sur l'eau!

— Mais dites-moi donc ça! Vraie ou fausse, c'est une excellente nouvelle pour un feuilleton.

Un élégant arrive de Versailles. Non-seulement il dit qu'il ne sait rien, mais il questionne tout le monde. Si on lui parle de Versailles : — Nous menons là une vie bien monotone, répond-il : le matin on se promène à cheval, le soir on fait son whist, et le lendemain on recommence.

On connaît en un iour tous les jours de sa vie!

— Vous demeurez toujours à côté de M. W...?

— Oui, ce pauvre homme, il vient de lui arriver une

chose fort désagréable; une mystification en trois actes des plus plaisantes. Hier, dès le matin, il a été réveillé par des coups de marteau, de ces coups légers et taquins qui n'appartiennent qu'aux tapissiers; il se lève et passe dans son salon; il le trouve décoré d'une façon nouvelle et orné de lustres inconnus; partout des tapis, des banquettes, enfin ce beau désordre qui annonce une fête. Il interroge les ouvriers, qui ne peuvent répondre; leur maître est absent. Une heure après on sonne à la porte, plusieurs voitures s'arrêtent; M. W... regarde et aperçoit un corbillard et six voitures de deuil. Il s'informe. On lui apprend qu'il est mort l'avant-veille et qu'on vient l'enterrer; il s'étonne; il voit bien que c'est un malentendu, mais il sent le besoin de s'en expliquer avec le cocher, par lequel il est bien décidé à ne pas se laisser conduire. Pendant qu'il emploie toute son éloquence à prouver qu'il n'est pas prêt pour cette cérémonie, il s'aperçoit que des agents de police et des sergents de ville entourent sa maison; toujours plus inquiet, il s'informe encore; on lui dit que la police a été prévenue la veille qu'un conciliabule politique devait avoir lieu le soir même chez lui. Il récapitule : un bal, un enterrement, un complot chez moi qui aime à vivre seul, qui me porte bien, et qui ne me mêle pas de politique, c'est une mystification! Ils ont voulu me fâcher, je ne me fâche pas, c'est eux qui sont mystifiés. » On ignore encore quel est l'auteur de cette plaisanterie qui a bien un peu l'accent anglais.

LETTRE XXVII

5 décembre 1840.

Impressions politiques. — Discours de M. Guizot, de M. Thiers, de M. Barrot, de M. Berryer, etc., etc. — Les marchands de bois et les bonnetiers écrivains politiques. — La politique de M. Thiers est de la poésie

Les brillants orateurs de la Chambre ont seuls occupé Paris cette semaine. Nous avons voulu, nous aussi, juger de ces grands talents par nous-même, nous avons entendu plusieurs de ces magnifiques discours, dont voici à peu près le résumé [1] :

IMPRESSIONS POLITIQUES. — *Premier discours de M. Guizot :* Messieurs, la diplomatie est un jeu qui, comme les autres, exige de la probité. Or les diplomates de l'Europe, s'étant aperçus que l'honorable M. Thiers avait triché, n'ont plus voulu faire sa partie; voilà pourquoi ils ont signé le traité du 15 juillet.

Discours de M. Thiers : L'honorable M. Guizot en impose à la Chambre. Je lui ai écrit une lettre que voici. Il m'en a répondu une autre que je ne vous lirai pas, mais qui vous prouvera qu'il a été un détestable ambassadeur. Quant au roi, je lui en veux mortellement pour m'avoir laissé partir lorsque je ne pouvais plus rester. Cependant j'ai fait pour lui ce que personne n'aurait osé faire, je lui ai donné des forts détachés!

Discours de M. Odilon Barrot : M. Thiers a voulu me porter à la présidence de la Chambre. Je veux faire quelque chose pour lui. Je n'ai rien à dire; c'est égal, je par-

[1] Voir les journaux de la semaine.

lerai trois heures. Je lui dois ça... Je donnerai aussi un gage à mon parti. Je ne dirai pas M. de Brunow, je dirai PRUNEAU tout court... (Ici l'orateur est interrompu.) Je remercie l'auteur de cette interpellation, qui m'offre une occasion de me justifier. Oui, messieurs, cédant à un sentiment que tout homme éprouve dans sa jeunesse, en 1815, je me suis engagé comme volontaire royal; mais je n'ai jamais fait partie des volontaires royaux.

Discours de M. Berryer : Messieurs, il est impossible que l'Europe n'ait pas voulu insulter un gouvernement qui me déplaît. Je m'entends avec M. Thiers et plusieurs *dames* pour le renverser... La voix me manque... je ne peux plus parler... mais je vais vous chanter la *Marseillaise.*

Discours de M. de Lamartine : Ce gouvernement n'est pas non plus très-fort de mon goût, mais des intrigants perdent mon pays, je veux du moins essayer de le sauver; d'ailleurs, en fait d'honneur français et de gloire militaire, j'aime mieux m'en rapporter à un maréchal de l'empire qu'à des avocats qui ne se sont jamais battus.

Discours de M. de Rémusat : Messieurs, je pourrais bien dire... mais...

Nous imiterons l'ex-ministre de l'intérieur dans sa cruelle générosité... Nous ne dirons pas ce que nous pensons de la bonne foi de son discours.

Discours de M. Garnier-Pagès : M. Guizot ne vaut guère mieux que M. Thiers; M. Thiers ne vaut guère mieux que M. Barrot, qui lui-même ne vaut guère mieux que les autres. Quant à moi, je reconnais que je ne suis bon à rien; aussi je n'ambitionne d'autre pouvoir que celui de me moquer de tout le monde.

Dernier discours de M. Guizot : Je ne souffrirai pas que l'on dise aujourd'hui de la couronne ce que j'en ai dit

moi-même il y a deux ans. On ne me pardonne pas d'avoir fait partie de la coalition. Eh bien, ni moi non plus. Ce souvenir me gêne à tous moments ; mais n'importe, il est de mon devoir de le repousser. Je ne laisserai point proclamer à cette tribune que le roi se mêle des affaires du pays. C'est une calomnie contre laquelle je dois protester. Le roi, messieurs, ne s'intéresse nullement à ce qui se passe dans son royaume. Il sait très-bien que, s'il est roi, c'est à condition de ne point régner. Jamais il ne s'oublierait au point de donner un avis dans le conseil ; il a laissé faire à M. Thiers toutes les fautes que vous savez ; il me laissera faire à moi-même toutes celles dont je suis capable. Dans le gouvernement de la France, le roi n'est rien, il ne peut rien, il n'est responsable de rien ; il est là seulement pour être assassiné. A nous le pouvoir, à lui les coups de fusil : chacun son métier. Vive la Charte !

Discours de M. Jaubert : J'ai subi autrefois l'influence de M. Guizot, je subis aujourd'hui celle de M. Thiers, mais je n'en suis pas moins indépendant ; la preuve, c'est que je suis violent et injurieux comme un homme qui se passionnerait de lui-même. J'ai fait faire par les travaux publics ce que j'ai fait pour ma fortune personnelle (savoir : une grande route, un canal et un chemin de fer qui conduiront à mes forges de Fourchambault, et qui ne me coûtent pas un sou) ; j'ai donné en cela un bon exemple. Un ministre des travaux publics ne doit pas négliger les travaux particuliers.

Discours de M. Mauguin : Air de Joconde.

J'ai longtemps parcouru le monde,
J'ai vu tous les États du czar ;
Je crois sa sagesse profonde,
Je ne parle point du hasard.

Messieurs, pour la gloire française,
Redoutez l'alliance anglaise.
Je viens, prévoyant le danger,
Pour vous conseiller d'en changer.
Je viens, je viens, prévoyant le danger, } *bis.*
Pour vous conseiller d'en changer.

Mineur.

Mais ce n'est pas de l'inconstance;
Non, c'est plutôt de la prudence;
Car des Anglais, sans vanité,
Je connais la sincérité.
Si je veux les quitter d'avance, } *bis.*
C'est pour n'en pas être quitté.
Je vous le dis, en vérité,
Je connais leur sincérité;
Car...

La séance est levée.

Discours du lendemain.

J'ai longtemps parcouru le monde,
J'ai vu, etc., etc., etc.

Ce qui n'empêche pas le discours de M. Mauguin d'être un discours sérieusement politique. Si nous le comparons à une musique agréable, c'est qu'après toutes ces déclamations d'acteurs que nous avions entendues, après ces hurlements, ces rugissements de tribuns, la voix sonore et douce de M. Mauguin nous a fait l'effet d'une inappréciable harmonie; point de cris, point de transports, point d'évanouissements, point de gestes périlleux et menaçants. L'assiette blanche du verre d'eau sucrée ne court aucun danger; nulle tempête oratoire ne la fera voler en éclats. C'est une vivacité intelligente qui vous entraîne sans vous épouvanter; c'est un langage d'abord simple, qui s'élève naturellement avec

l'idée ; c'est une éloquence de bonne compagnie ; enfin c'est quelque chose de très-nouveau à la Chambre : ce n'est pas un avocat qui plaide, un acteur qui déclame, un prédicateur qui prêche, un professeur qui pérore, un général qui harangue, un causeur qui bavarde, un bouffon qui grimace ; c'est, nous le répétons, quelque chose de nouveau à la Chambre, c'est un orateur qui parle.

N'oublions pas de dire que, dans cette mémorable discussion, tous les discours commençaient de même par ces mots : Je viens mettre un terme à ces déplorables personnalités, etc., etc., et finissaient tous de même par des personnalités déplorables. Ce début est effrayant, et cela doit être ; on ne sent le besoin de s'écrier : « A Dieu ne plaise que je veuille me permettre ici la moindre personnalité, » que précisément parce que l'on a quelque énorme personnalité à dire ; sans cela on ne parlerait pas du tout. C'est comme lorsqu'on dit : « Je ne rappellerai point telle et telle circonstance, » cela veut toujours dire : Je vais vous rappeler cette circonstance dans tous ses détails.

Autre piége oratoire : « Si je ne craignais de me servir d'une expression trop forte, je dirais, » etc., etc. Alors on se permet une expression des plus violentes et des plus coupables ; mais on est retranché derrière un bastion, je *dirais*, donc je ne *dis* pas.

Autre piége non moins dangereux : « Je n'ai que quelques mots à faire entendre à la Chambre. » Quelques mots, cela signifie : Je vais parler pendant deux heures sans désemparer. Ce préambule est redoutable ; mais ce n'est rien encore. Voici qui est plus affreux, c'est quand l'orateur commence en disant : « Je n'abuserai point de l'attention de la Chambre... » Alors allez-vous-en tout de suite ; ceci veut dire : « Je me sens en état de parler quatre heu-

res, et je ne vous ferai pas grâce d'un mot. » Vous êtes prévenu.

Il faut croire néanmoins que les séances de la Chambre ont bien de l'intérêt, puisqu'il y vient tant de monde et surtout tant de femmes. Et pourtant une journée passée à la Chambre est une épreuve bien pénible. Dans les meilleures tribunes, comme on est mal assis, comme on y est pressé! Que ces superbes colonnes ont des angles perfides! que ces banquettes économiques ont des proportions inhospitalières! Pour rester là immobile pendant six heures, il faut se parer bien orgueilleusement du talent de ses amis... ou jouir bien délicieusement du ridicule de ses ennemis! C'est l'exaltation qui nous tient au fort des supplices. Ah! pour supporter celui-là sans se plaindre, il faut aimer ou haïr.

On a remarqué que, les jours où M. de Lamartine et M. Berryer doivent parler, il y a dans chaque tribune trois rangs de femmes. C'était une belle séance celle où l'on a pu entendre ces deux grands orateurs; nous avons bien regretté de n'être pas au nombre des privilégiés. M. Berryer, plaisanterie à part, a été plus admirable et plus entraînant que jamais. M. Berryer est non-seulement un brillant orateur, c'est aussi un grand artiste en éloquence. Comme le véritable artiste, il s'émeut, il s'agite, il devient la proie de son idée; il brûle, il frissonne, il tremble, la fièvre de l'inspiration le dévore. Pour lui la tribune est le trépied.

Après cette belle improvisation de prophète, M. de Lamartine a prononcé un beau discours d'homme d'État, et soudain MM. les journalistes se sont mis à crier : Au poëte! Est-ce que c'est bien spirituel d'appeler toujours un homme politique du nom de sa profession? Si l'on en faisait au-

tant pour vous autres, messieurs, que diriez-vous? Si, par exemple, au lieu de vous traiter en publicistes, on vous désignait aussi chacun par votre ancien métier; si au lieu de dire : *Le Courrier français* croit que l'Europe nous a offensés, on disait : M. Léon Faucher, précepteur des enfants de M. Dailly, croit que l'Europe nous a offensés; si au lieu de dire : *Le National* accuse l'empereur de Russie de vouloir envahir le monde, on disait : Les *marchands de bois* du *National* accusent l'empereur de Russie de vouloir envahir le monde; si au lieu de dire : *Le Constitutionnel* conseille à M. le prince de Metternich, etc., etc., on disait : Les bonnetiers du *Constitutionnel* conseillent à M. de Metternich, etc., etc., est-ce que vous trouveriez cela de bon goût? Non, sans doute. Eh bien, alors, pourquoi reprochez-vous toujours, tous les matins, à M. de Lamartine d'être un poëte, et pourquoi ne voulez-vous pas absolument qu'un poëte fasse de la bonne politique, puisque vous en faites bien, vous autres, de la politique, vous qui êtes des marchands de bois retirés, des bonnetiers découragés, des apothicaires désenchantés! Vous a-t-on jamais contesté le droit de renverser les ministères et de bouleverser l'Europe? Pourquoi donc alors refusez-vous le droit de discuter les questions d'État à un grand poëte, c'est-à-dire à un homme dont le métier est de sonder les cœurs, d'étudier l'histoire, d'éclairer les peuples, de juger les rois et d'interroger Dieu?

Et, d'ailleurs, qu'est-ce donc que la politique que vous faites? C'est de la poésie, et rien que cela; votre patron, M. Thiers, qu'est-il lui-même en politique? Un grand poëte, et voilà tout. Que cherche-t-il dans ses rêves de gouvernement? des effets poétiques, toujours. Il envoie nos vaisseaux par delà les mers redemander au roc de Sainte-Hélène les *cendres* du grand empereur, afin que le héros des ba-

tailles, ramené en triomphe de la terre d'exil, puisse dormir sous le ciel de la patrie, entouré de ses vieux soldats. Est-ce une pensée politique bien sérieuse, cela? Non. Mais c'est une idée poétique, pleine de grandeur.

Il fait construire un char monumental, qui, promenant par la ville sa funèbre immensité, s'en va porter dans une tombe glorieuse la dépouille vénérée des victimes de Juillet. Le nom des héros est inscrit sur une élégante colonne du haut de laquelle s'élance le génie de la Liberté. Est-ce une pensée politique sérieuse, cela? Non. Mais c'est une idée poétique, mythologique même, qui est très-belle.

Il envoie auprès du pacha, comme ambassadeur mystérieux, M. le comte Walewski... Est-ce une pensée politique bien sérieuse? Non. Mais M. de Walewski en Égypte... c'est une idée poétique qui séduit.

M. Thiers sollicite pour sa jeune femme le grand cordon de Marie-Louise; à force d'instance il l'obtient. Est-ce une pensée politique bien sérieuse? Non. Mais parer d'un beau ruban amarante et blanc une jolie petite personne, c'est une idée poétique très-gracieuse. Ce n'est point une idée révolutionnaire, du moins.

Ah! voilà ce que nous ne pouvons entendre de sang-froid, c'est M. Thiers se vantant d'être révolutionnaire! cela nous paraît d'une incroyable fatuité. Lui révolutionnaire!... Mais, en fait d'administrateur, il n'y a pas au monde un esprit plus routinier, plus rétrograde. M. Thiers gouverne tout à fait à l'ancienne méthode, avec l'état de siége, le cabinet noir, toutes les vieilles traditions de la police, tous les vieux préjugés des bureaux, tout l'antique décorum des ministères; les forts appointements, les grands dîners, les courbettes devant les ambassadeurs; les plaques de diamants, les cordons en écharpe, toute la vieille friperie de

l'empire, moins la gloire, et de la restauration, moins la dignité. Du reste, pas une réforme, pas une idée neuve; de l'organisation de la démocratie, pas un mot; du *perfectionnement* électoral, pas un mot; des intérêts de l'agriculture, pas une idée; du bien-être et de la moralisation du peuple, pas un souci. Que voulez-vous! ces choses-là ne sont pas assez brillantes pour M. Thiers, elles n'ont pas l'attrait des coups de théâtre, et la mise en scène n'en rapporterait que peu d'honneur; un homme politique qui vise à la poésie doit les dédaigner nécessairement, elles lui semblent terre à terre et froides. Peut-être ne peuvent-elles avoir beaucoup d'attraits que pour un poëte qui vise à la politique.

LETTRE XXVIII

20 décembre 1840.

Retour de Sainte-Hélène. — Le prince de Joinville.

Mon Dieu! quel admirable peuple que ce peuple français! comme il aime tout ce qui est grand, noble, poétique, généreux! et qu'il faudra de peine et de paroles pour en faire un peuple égoïste et bourgeois! et encore n'y parviendra-t-on qu'en le trompant. Car c'est bien là ce qui fait sa gloire, qu'il faille toujours prendre un noble langage pour le corrompre, un droit chemin pour l'égarer, un beau masque pour le trahir. Tous ceux qui, depuis des siècles, ont cherché à l'entraîner au crime, l'ont honoré du moins par leur hypocrisie; tous les fourbes, les lâches, les envieux, les ambitieux qui ont exploité son héroïsme, ont été

forcés de flatter par de brillants mensonges sa chevaleresque générosité. Nul n'a osé lui dire : Fais cela pour ton intérêt, et prends cela pour le garder. Jamais on n'a obtenu de lui le mal qu'au nom du bien. Ceux qui rêvaient les massacres de la Saint-Barthélemy lui parlaient de religion, et lui criaient : Défends ton Dieu! Ceux qui élevaient les échafauds de 93 lui parlaient de liberté, et lui criaient : Délivre tes frères! Ceux qui soudoient aujourd'hui les émeutes et les assassinats lui parlent d'outrages, et lui crient : Venge ton honneur!... Un seul homme a eu la bonne foi de lui dire : Combats pour moi, et les Français ont suivi cet homme avec enthousiasme, et ils chérissent sa mémoire, et ils la chériront toujours, parce qu'il ne les a point trompés, parce que lui seul les a compris; il n'a exigé d'eux aucun crime, il ne les a rendus complices d'aucune mauvaise passion, il ne leur a commandé que de mourir avec honneur, et ils ont obéi. Ah! qu'un autre homme vienne qui leur commande à son tour de vivre avec gloire, et ils obéiront de même. C'est un peuple bien docile, et ceux qui l'égarent sont bien coupables : ils ne le connaissent pas!

Oui, c'était un beau spectacle que de voir l'autre jour ce peuple généreux saluant avec amour le cercueil triomphal! Quel empressement! quelle émotion! Quatre heures d'attente sous la neige n'avaient découragé personne. On tremblait, on était ivre de froid, on souffrait horriblement; mais on restait là, moralement soutenu par la curiosité, mentalement réchauffé par l'enthousiasme. Ceux-ci risquaient leur talent, un rhume éternel pouvait leur faire perdre la voix; ceux-là risquaient leur pain, un bras perclus c'était la misère pour eux; quelques-uns risquaient leur vie, et tous risquaient leur santé. N'importe! on attendait avec patience, avec courage. On s'agitait bien un

peu pour se réchauffer; on n'avait point, disent les journaux, l'attitude du recueillement... Eh mais! on avait bien raison, le recueillement sous la neige, c'est la mort!

Il y avait là six cent mille personnes, et parmi ces six cent mille spectateurs paisibles, il y avait deux cents tapageurs qui cherchaient à troubler la solennité par leurs cris. Quoi! sur six cent mille personnes qui rêvent l'ordre, deux cents seulement tentent le bruit! Est-ce là la proportion? Courage donc, gens raisonnables, unissez-vous, entendez-vous, et ne permettez pas que ceux qui sont les moins nombreux soient les plus forts.

De tous les cris séditieux inventés pour cette mémorable journée, voici sans contredit le plus étrange : *L'abolition de la peine de mort! et tous les traîtres à la guillotine!* Qu'est-ce donc que ces nouveaux légistes entendent par l'abolition de la peine de mort? Le droit de tuer sans être tué peut-être? Cela demande explication.

Paris est encore aujourd'hui tout occupé de la grande cérémonie. Chacun s'aborde en se demandant : Eh bien, comment l'avez-vous supportée? Et la preuve qu'il y avait une sorte de mérite à montrer tant d'empressement, c'est que réellement tout le monde est malade depuis quatre jours. Les conversations commencent d'abord par des plaintes; chacun raconte les douleurs qu'il doit à cette solennité. Ensuite on se fait part de ses impressions : — Moi, ce qui m'a fait battre le cœur, dit une jeune femme, c'est le moment où on a apporté à l'église le corps de l'empereur. On a tiré le canon, et quand j'ai pensé que c'était le canon des Invalides, et qu'il ne l'entendait pas, je n'ai pu m'empêcher de pleurer.

— Moi, dit un jeune peintre, ce qui m'a le plus frappé, c'est ce beau rayon de soleil qui tout à coup a illuminé le

pont de la Concorde, à l'instant même où le char venait de s'y arrêter. Il y avait là un effet de lumière impossible à rendre. Les baïonnettes, les lances, les casques, les housses de drap d'or qui couvraient les chevaux, étincelaient; le char était éblouissant de clarté : c'était une véritable apothéose.

— Moi, dit une femme de l'empire, ce qui m'a touchée, c'est de voir les brillants écuyers et les aides de camp de l'empereur, qui suivaient à pied son cercueil. Je les ai vus tant de fois à cheval derrière lui! Quel beau temps c'était que le nôtre!

— Oui, dit une jeune fille, ils étaient tous là, jusqu'à ce pauvre duc de Reggio. Un paralytique qui marche! On ne pouvait le voir sans être émue.

— Et ces braves soldats de la vieille garde, s'écrie un écolier, ils étaient bien contents, allez, de *ravoir* leur empereur! ils pleuraient joliment!

— Moi, ce qui m'a ému, dit en souriant un Anglais, c'est d'entendre crier : « A bas les Anglais! » J'ai trouvé cela assez ridicule, mais je ne l'ai pas dit à cause de mon accent, qui aurait pu me nuire, et puis aussi parce que j'étais seul. Il faut être plusieurs pour exprimer de ces pensées-là.

— Moi, dit un sévère critique, rien de tout cela ne m'a ému; je n'aime pas que les pompes de l'Opéra viennent profaner la majesté de la mort. Mais ce qui m'a fait une vive impression, c'est l'arrivée de *la Dorade*. Voilà qui était noble et touchant! Grâce au bon goût du prince de Joinville, tous ces oripeaux de théâtre avaient été jetés au loin. Le jeune capitaine avait compris que les ornements, les dorures, qui peuvent flatter les oisifs vaniteux d'une grande ville, ne peuvent convenir à des marins de l'Océan, et que le pont d'un vaisseau est assez dignement paré quand

il porte le cercueil d'un empereur et la croix d'un Dieu!

— Le prince de Joinville, dans tout ce voyage, a été admirable, plein de courage, de résolution, reprend la femme d'un officier de marine; je sais cela par mon cousin, qui était de l'expédition et qui m'a tout raconté. J'étais là aussi quand le prince est arrivé et qu'il a reconnu la reine, qui était venue au bord de la Seine pour le voir passer. En apercevant de loin sa mère, qui lui tendait les bras, il a aussi tendu les bras vers elle, puis il a repris son attitude grave et solennelle; tout le monde était attendri.

— Le peuple a beaucoup crié : Vive le prince de Joinville! dit un habitué du château.

— Oui, son voyage à Sainte-Hélène l'a rendu très-populaire, reprend un vieux général. C'est un brave jeune homme, loyal et franc du collier. L'empereur l'aurait beaucoup aimé.

— C'est possible! mais l'empereur à sa place ne SE serait pas ramené.

— Vous dites toujours des folies.

— J'appelle cela des vérités.

Nous écoutons ces conversations, et nous pensons en nous-même que le temps est un bien grand philosophe, et l'histoire une bien excellente mère de famille : l'un arrange tout, explique tout, pardonne tout; l'autre finit toujours par réconcilier ses enfants avec tout le monde. Voyez cet infâme usurpateur, ce Corse perfide, ce tyran odieux, cet ogre insatiable, ce *crocodile*; on l'a maudit, on l'a haï, on l'a trahi, bien plus, on l'a oublié!... Et maintenant ceux qui l'ont maudit l'admirent, ceux qui l'ont haï l'adorent, ceux qui l'ont trahi le pleurent, et ceux qui l'ont jugé le chantent!... Et pour opérer un changement si extraordinaire, il n'a fallu que vingt années!... Quoi! la haine la

plus farouche ne peut durer que vingt ans! Quoi! la haine aussi est frivole!... Voilà une découverte qui fait bien valoir l'amour.

LETTRE XXIX

31 décembre 1840.

Réception de M. Molé à l'Académie française. — Le maréchal Oudinot et ses cinquante-sept blessures. — Concert. — Comédie. — Cochinchinois.

Nous arrivons à l'instant de l'Académie française, et nous ne voulons pas attendre à samedi pour vous raconter nos impressions. Nous avons pour principe qu'il faut profiter de son enthousiasme.

La séance d'aujourd'hui est mémorable par l'esprit et le courage qui, de part et d'autre, y ont été déployés, par les vérités saintes et hardies qu'on a eu la bravoure d'y proclamer. On a osé dire, le croiriez-vous?... on a osé dire que les ministres de la religion devaient exercer une influence *morale* sur les choses de leur temps; on a osé dire cela aujourd'hui, où la fiction du *parti prêtre* subsiste encore dans toute sa prestigieuse niaiserie! On a osé dire que la gloire des pères devait rejaillir sur les enfants! on a dit cela aujourd'hui, où le préjugé contre la noblesse existe dans toute son envieuse rigidité, où les sociétés secrètes, dans leur code nouveau, suppriment le nom de famille pour tout le monde, afin d'être bien certaines que le mérite du père ne pourra jamais compter pour le fils; loi ingénieuse qui donne à chacun, non plus un nom collectif, mais un numéro individuel; loi superbe, empruntée à un régime

que nous ne voulons pas désigner; loi excellente, mais qui pourrait bien ne pas suffire entièrement, malgré sa prudence. Il y a encore des gens capables d'illustrer leur numéro; oui, de se faire un bon numéro dans le monde, et de détruire ainsi tous les bienfaits de cette prévoyante législation. Enfin, aujourd'hui on a osé reconnaître que de certains courages, de certains exploits, de certaines vertus sublimes, inouïes, inappréciables, ne pouvaient trouver leur récompense que dans l'avenir, disons mieux, que dans autrui. Oh! n'est-ce pas noblement comprendre la pensée de ces hommes qui s'immortalisent par de grands dévouements que de leur dire : C'est pour d'autres que vous avez travaillé! que de leur permettre d'être deux fois généreux; de donner leur gloire comme ils ont donné leur vie. Croyez-vous, par exemple, qu'un soldat qui, comme M. le maréchal Oudinot, a eu l'honneur de recevoir pour son pays CINQUANTE-SEPT blessures, puisse garder pour lui tout seul ce trésor-là? Convenez-en, il a bien le droit de le distribuer dans sa famille et de mettre encore quelque chose de côté pour ses arrière-petits-enfants.

Eh bien, ce droit de succession, en fait d'orgueil, a été proclamé ce matin, en pleine Académie, par M. Dupin lui-même, avec beaucoup d'esprit et de courage, nous ne dirons pas avec beaucoup de désintéressement, car M. Dupin n'est déjà plus désintéressé dans la question. S'être fait comme lui par ses talents un nom célèbre et honorable, cela aide vite à comprendre les préjugés d'illustration.

Il n'y avait, dira-t-on, pas grand mérite à parler ainsi devant une assemblée si merveilleusement bien choisie pour apprécier de tels principes, devant un parterre presque entièrement composé de Montmorency, de Vintimille, de Crillon, de Craon, de Caumont, de Gramont, d'Osmond, de la

Guiche, de Talleyrand, de Noailles, etc., etc. Non, sans doute; mais ce discours n'a pas été fait seulement pour être lu, il a été écrit aussi pour être publié; ce qui devait être bien accueilli dans l'enceinte académique risque d'être fort mal pris au dehors; ce qui était une flatterie ce matin est une grande témérité ce soir. Nous avons donc écouté avec un réel plaisir le discours de M. Dupin; d'abord parce qu'il était fort spirituel et très-intéressant, ensuite parce qu'il nous a fait l'effet d'un heureux symptôme : en voyant l'ancien président de la Chambre des députés secouer si franchement les idées envieuses du jour et se résigner si noblement à déplaire, nous avons pressenti qu'une réaction favorable s'apprête dans les grands esprits; que les cajoleries démocratiques commencent à passer de mode; qu'enfin la popularité est un peu dépopularisée.

Une autre chose encore nous a frappé dans ce discours, c'est l'apologie faite par M. Dupin des hommes qui sont restés fidèles à tous les gouvernements qui, depuis quarante ans, se sont succédé en France; des hommes qui, après avoir servi la république, ont servi l'empereur; qui, après avoir servi l'empereur, ont servi les Bourbons, et qui, après avoir servi les Bourbons, ont servi le gouvernement de Juillet, et qui, après avoir servi le gouvernement de Juillet, serv... Eh mais! il faut s'arrêter... « Que deviendrait le pays, s'écrie l'honorable académicien, si tous les fonctionnaires publics se retiraient subitement, à l'instant où le chef de l'État vient à changer? quel danger n'y aurait-il pas dans leur retraite? il faut donc bien qu'ils restent... vous le voyez. » Cette maxime est assez étrange, mais elle a du bon. Nous souhaitons vivement qu'elle se propage; un tel principe bien généralement répandu aurait des résultats plus importants et plus efficaces qu'on ne le pense. Pour-

quoi fait-on les révolutions? Pourquoi change-t-on les gouvernements? Pour avoir des places, pour s'approprier les emplois de ceux que l'on combat avec violence. N'est-ce pas? On ne se révolte pas pour autre chose.

Eh bien, quand on saura une bonne fois pour toutes que, quoi qu'il arrive, les gens en place garderont leurs places; que, malgré leurs convictions blessées, ils resteront; que, malgré leurs opinions vaincues, ils resteront; que, malgré leurs affections trahies, ils resteront; que, malgré leur drapeau déchiré, ils resteront; que, malgré tout, ils resteront, et se feront un ingénieux point d'honneur de rester... alors tout naturellement on cessera de tenter des bouleversements inutiles et de rêver des changements qui ne changeront rien du tout.

Plus nous y réfléchissons, plus nous trouvons ce nouveau système raisonnable; comme religion politique, il n'est peut-être pas d'une orthodoxie bien rigoureuse, mais comme hygiène sociale, il nous paraît être le meilleur remède pour guérir à jamais dans notre pays la fièvre des révolutions.

M. Molé a obtenu ce matin deux beaux succès : succès littéraire dans son discours, succès politique dans la réponse de M. Dupin. Chaque éloge adressé au récipiendaire était vivement confirmé, répété, contre-signé par les assistants. Trois salves d'applaudissements venaient attester la vérité de ces éloges. S'il s'agissait de loyauté, de dignité, de délicatesse, une quatrième salve quelquefois aussi semblait dire : Ces qualités sont bien rares, on ne saurait trop les honorer; d'abord on admirait celui qui les possédait, et puis on rendait hommage à ces qualités elles-mêmes, comme, après avoir admiré l'artiste, on adore l'art.

Une telle journée fait oublier bien des jours de combats; de tels hommages font pardonner bien des haines. Oh! que

nous sommes déjà loin des cris furieux de la coalition ! Nous vous le disions l'autre jour, vrai, ce n'est pas grand'chose que la haine ; ce n'est ni une passion profonde ni une hyène terrible ; c'est un caprice malveillant, un papillon venimeux, et voilà tout. Nous lui donnions vingt ans de durée, et nous trouvions que c'était peu ; eh bien, elle ne vit pas même si tard ; nous espérons bien vous le prouver.

Le discours de M. Molé a été fort applaudi ; vous trouverez comme nous qu'il est rempli d'aperçus nouveaux, de sentiments courageux, d'idées grandes et généreuses, élégamment, heureusement exprimées. M. Molé l'a lu à merveille, d'une voix sonore et d'un ton vraiment académique dans la signification *idéale* du mot. A côté du récipiendaire était M. de Chateaubriand, dont l'apparition a excité une vive émotion dans l'assemblée.

Dès qu'il est entré, tout le monde s'est levé : les femmes étaient dans une agitation incroyable ; elles voulaient voir à tout prix l'illustre auteur d'*Atala ;* elles s'avançaient, elles se penchaient de son côté, sans égard pour leurs voisines, qui elles-mêmes étaient sans pitié pour leurs voisins.

Dans cet empressement passionné, plus d'un chapeau neuf a souffert ; une charmante capote bleue entre autres a dû sa fin précoce à cette flatteuse curiosité.

Il y avait là beaucoup de jolies personnes, femmes et filles de nos hommes d'esprit les plus distingués ; il y avait là des femmes politiques célèbres par leur esprit ; il y avait des orateurs d'esprit, des ambassadeurs d'esprit, des grands seigneurs d'esprit, des voyageurs d'esprit, il y avait même des académiciens de beaucoup d'esprit. C'était la fête de l'esprit.

Paris n'est pas à son avantage depuis trois jours, le dégel lui sied mal ; les rues ne sont pas des rues, ce sont des

lagunes; les boulevards représentent assez bien le grand canal de la cité des doges; mais ce n'est pas Venise la belle, c'est Venise l'horrible. Le dégel vient mal à propos dans ce moment où la circulation est un bienfait, dans ces jours de générosité où les magasins se parent de toute leur magnificence pour séduire les passants; s'il n'y a point de passants, c'est une perte pour eux. Cependant, à travers ces flots d'ex-neige, on trouve encore le moyen de naviguer, et l'on tâche de choisir dans nos riches boutiques quelque objet très-utile qui soit assez joli ou quelque objet très-joli qui soit parfaitement inutile; car un présent modeste acquiert du prix par le soin, l'attention qu'il révèle, tandis qu'un présent superbe, au contraire, ne trouve d'excuse que dans sa respectueuse inutilité.

Les Cochinchinois sont les lions du jour; ils sont très-civilisés et très-gracieux. Dans le monde, ils paraissent se plaire beaucoup; mais leur joie est effrayante; ils s'amusent affreusement; chaque fois qu'ils daignent rire, ils montrent de longues dents noircies, et cette gaieté sombre attriste tous nos salons : c'est très-laid, un sourire noir! En nous donnant de simples dents blanches, Dieu savait bien ce qu'il faisait.

MM. les Cochinchinois ont été présentés l'autre soir chez M. le ministre du commerce; ils étaient superbes, en grand costume, c'est-à-dire en robe de chambre. Ils viennent à Paris de la part de leur roi pour étudier nos mœurs. Chaque fois qu'un de nos usages les frappe, ils tirent de leur ceinture une tablette recouverte en papier de Chine, de l'encre et un pinceau, et ils écrivent tranquillement leurs observations, même au milieu de la rue; rien ne les trouble. Ce sont, dit-on, des hommes instruits et fort distingués dans leur pays. La preuve, c'est qu'ils ont le droit de se peindre

les dents en noir, privilége qui n'est accordé qu'aux grands personnages de Cochinchine.

Les plaisirs commencent d'une manière brillante, mais assez grave. On doit chanter, ce soir, dans un des plus somptueux salons de Paris, le beau *Requiem* de Mozart. C'est enterrer l'année dignement. Mais cette messe des morts, chantée dans un salon, écoutée par des femmes orgueilleusement parées, les épaules nues, les bras nus, le front étincelant de pierreries, les regards brillants de coquetterie, n'est-ce pas une sorte de profanation? Nous sommes curieux de savoir à quel moment du concert on passera des glaces. Sera-ce avant ou après le *De profundis?...* O gens heureux! vous n'avez donc jamais vu mourir?...

On a joué, il y a quelques jours, la comédie chez madame l'ambassadrice d'Angleterre. C'était charmant et joué à merveille par de gracieuses jeunes filles, jolies comme des Anglaises jolies, c'est tout dire. On représentait un mélodrame anglais à grand spectacle, à coups de fusil, à coups de tonnerre; un mélodrame intitulé *la Tempête sur terre*. Rien de plus compliqué, de plus difficile à mettre en scène. On s'est très-bien tiré de ces difficultés. Seulement, comme sur un théâtre de société les changements à vue sont impossibles, on était obligé de baisser la toile chaque fois que la scène changeait. Les auteurs anglais font peu de cas des règles d'Aristote, et la scène changeant à tous moments, l'on baissait la toile à tous moments. Un spectateur ignorant et naïf, ne comprenant pas l'anglais d'abord, et puis le secret de cette manœuvre, a pris toutes ces interruptions pour des entr'actes; il les comptait sérieusement et il se disait: Il n'y a que les Anglais pour faire des pièces en vingt actes. Ayant une visite à faire, il a quitté le salon de l'ambas-

sade. Quand il a paru chez madame de R... : « Eh bien, lui a-t-on dit, vous venez de voir la comédie anglaise; comment l'avez-vous trouvée ?... — Mais je ne peux guère en juger, a-t-il répondu, je n'ai vu que les quinze premiers actes. »

Le célèbre philosophe américain qui se console d'être citoyen d'une république en amusant nos grands seigneurs prépare, dit-on, une fête splendide; il a déjà fait la liste des personnes qu'il n'invitera pas.

L'année 1840 est terminée, et le monde n'est pas fini. Malgré ce démenti donné à leurs prédictions, les prophètes ne se découragent point. C'est maintenant pour 1842 qu'ils annoncent la fin du monde; 40 ou 42, c'est la même chose pour eux; l'astrologie ne se pique pas d'être une science exacte. Quel affreux calembour! Nous tâcherons d'avoir plus d'esprit l'année prochaine.

ANNÉE 1841

LETTRE PREMIÈRE

9 janvier 1841.

L'Académie française. — Élection de Victor Hugo. — L'esprit de parti et le parti de l'esprit.

Enfin!... Victor Hugo est de l'Académie française! C'est heureux pour elle et pour lui : c'est heureux pour elle, car il est bon que toutes les gloires du pays lui appartiennent et que les grands travailleurs viennent ranimer son esprit enclin au sommeil; c'est heureux pour lui, car le titre seul d'académicien suffit pour faire tomber le ridicule préjugé qui voile encore son nom.

Chose étrange! Victor Hugo a pour admirateurs le peuple, les femmes et les hautes célébrités littéraires de France; c'est-à-dire la partie rêveuse et passionnée de la nation. Il a pour détracteurs le roi, les journalistes voltairiens et la classe bourgeoise; c'est-à-dire la partie *affairée* de la nation, les gens occupés qui n'ont pas le temps de s'exalter par de poétiques lectures et qui ne connaissent les ouvrages de nos auteurs modernes que par des fragments dénaturés. Bref, Victor Hugo a pour détracteurs tous les gens qui ne l'ont pas lu. Nous ne parlons pas de ses ennemis et de ses rivaux; ceux-là plus que personne l'admirent; la preuve, c'est qu'ils le haïssent : on ne hait pas pour rien.

Mais ce qu'il y a de charmant, et ce qui pour notre part nous amuse fort, c'est que ceux qui ne l'ont pas lu ont la

rage de le citer à tout propos, non-seulement en vers, mais en prose. Quelqu'un nous disait l'autre jour : « Si j'étais de l'Académie, moi, jamais je ne donnerais ma voix à un homme qui a dit : *Enfoncé Racine.* »

— Alors, vous pourriez nommer Victor Hugo, car il n'a jamais dit cela.

— Il l'a vraiment bien dit.

— C'est impossible, pour deux raisons : d'abord parce que c'est une sottise, ensuite parce que M. Victor Hugo est un homme de trop bonne compagnie pour se servir d'un mot si commun. Si c'est pour ce mot que vous lui en voulez, tâchez de trouver une autre raison.

— Ah ! je sais que vous l'aimez, et que vous êtes empressé de le défendre; mais soyez de bonne foi, vous qui avez tant de goût (on nous flatte pour nous arracher une critique), est-ce que vous pouvez admirer, par exemple, des vers comme ceux-là :

Sur le clocher jauni
La lune apparaissait comme un point sur un *i*?

— Mais certainement, je les admire; je trouve que c'est une moquerie très-spirituelle, et qu'Alfred de Musset...

— Qui vous parle d'Alfred de Musset?

— Vous, qui me citez des vers de lui.

— Ah! le point sur l'*i* est de M. de Musset?

— Sans doute. Si vous n'avez encore que cela à reprocher à Victor Hugo, tâchez de trouver autre chose.

— Je ne suis pas embarrassé, et rien que ces vers sur *la liberté qui boit du vin bleu,* suffiraient pour me donner des armes contre vous.

— Ne vous fiez pas non plus à ces armes-là. Ces vers :

La liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain, etc., etc.

Ces vers sont fort beaux, et ils ont fait la réputation d'Auguste Barbier.

— Quoi ! ils ne sont pas de Victor Hugo ! mais alors qu'est-ce qu'il a donc fait de si admirable?

— Il a fait : *les Orientales, les Feuilles d'automne, les Chants du crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, le Dernier jour d'un condamné, Notre-Dame de Paris...*

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Ce sont des chefs-d'œuvre de composition et de style, de beaux livres que vous critiquez, mais que vous n'avez pas lus.

— Est-ce qu'on a le temps de s'amuser dans notre état? Quand on fait des chiffres toute la journée, vous comprenez bien qu'on n'a pas le loisir de lire des vers.

— Je comprends cela très-bien; mais vous comprendrez à votre tour qu'on n'a pas le droit de juger des vers quand on n'a jamais fait que des chiffres, et qu'il n'est pas prudent de critiquer un auteur quand on n'a pas lu ses ouvrages et qu'on ne trouve à lui reprocher que des vers qu'il n'a point faits. Il serait moins dangereux de l'admirer.

Jamais jusqu'à ce jour séance académique n'avait été plus remplie d'émotions, n'avait offert plus d'intérèt. Ce qui était digne de remarque, c'était cette union sincère qui, pour une heure seulement, confondait toutes nos illustrations politiques si malheureusement ennemies dans un seul et même parti, le parti de l'intelligence; cela faisit dire à quelqu'un : « L'esprit de parti est remplacé par le parti de l'esprit. »

M. de Chateaubriand s'entendait avec M. Viennet! M. Molé s'entendait avec M. Thiers et avec M. Guizot! M. Cousin s'entendait avec M. de Salvandy et avec M. Villemain! Le

15 avril, le 12 mai, le 1er mars et le 29 octobre conspiraient ensemble! Les vieux et les jeunes historiens luttaient de zèle. M. Mignet envoyait prévenir M. Guizot qui était en retard. M. de Lacretelle avait dans la cour de l'Institut un cabriolet et un fils attelés piétinant dans la neige, impatients d'aller porter Place-Royale l'heureuse nouvelle.

M. Thiers, que les projets les plus hardis n'effrayent jamais, avait conçu l'audacieuse pensée d'entraîner dans le camp Hugo M. Tissot; mais M. Tissot avait deux gardiens farouches, M. Jay, M. de Jouy, et toute l'éloquence de M. Thiers, cette fois, a été inutile. Il est revenu près de ses alliés en leur disant en riant : « Je reviens plein de confusion, et je dirai presque de *contusions*, car ils sont très-animés là-bas. »

Rien de plus aimable que l'empressement de M. Thiers, de M. Lebrun, de M. de Ségur et de M. Viennet entre autres. M. Viennet a eu à subir les attaques et les séductions les plus dangereuses; des lettres de femmes... Oui, M. Viennet a résisté à des lettres de femmes; mais les billets parfumés ne l'ont pas enivré : épigrammes, flatteries, menaces, prières, rien ne l'a ébranlé; il avait donné sa parole. Si nous ne vous parlons pas du zèle affectueux de MM. de Chateaubriand, Lamartine, Soumet et Nodier, c'est qu'il est tout naturel que dans cette occasion ils se soient conduits en frères.

On attribue à M. Dupin un mot dont nous ne garantissons pas l'exactitude, bien qu'il lui ressemble assez. Le jour où M. Hugo serait allé lui rendre visite, M. Dupin aurait dit : « Il y a deux académies, une petite et une grande. Vous avez pour vous toute la grande. Quant à moi, je ne dis jamais mon vote. — Prenez garde, vous venez de me le dire, » aurait répondu M. Hugo.

Cette nomination a été un événement pour toute la société de Paris; chacun s'abordait en se demandant : « Eh bien ! Hugo est-il nommé ? » Car il est vrai de dire que M. Hugo n'avait d'opposants que dans l'Académie. Voici la *véritable liste des votants :*

POUR VICTOR HUGO

MM. LAMARTINE.
CHATEAUBRIAND.
ROYER-COLLARD.
VILLEMAIN.
CH. NODIER.
PH. DE SÉGUR.
LACRETELLE.
PONGERVILLE.
SOUMET.
MIGNET.

MM. COUSIN.
LEBRUN.
DUPIN aîné.
THIERS.
VIENNET.
SALVANDY.
MOLÉ.

GUIZOT, venu trop tard pour voter.

CONTRE VICTOR HUGO

MM. CASIMIR DELAVIGNE.
SCRIBE.
DUPATY.
ROGER.
JOUY.
JAY.
BRIFFAUT.
CAMPENON.

MM. FELETZ.
DROZ.
ÉTIENNE.
TISSOT.
LACUÉE DE CESSAC.
FLOURENS.
BAOUR.

On nous envoie ce quatrain anonyme :

LE POÈTE ET L'EMPEREUR

Pleins de gloire, en dépit de cent rivaux perfides,
Tous deux, en même temps, ils ont atteint le but;
Lorsque Napoléon est aux Invalides,
Victor Hugo peut bien entrer à l'Institut.

Nous n'avons pu deviner le nom de l'auteur, ni reconnaître son écriture.

LETTRE II

24 janvier 1841.

Paris fortifié. — Paris bêtifié. — Les vieux et les jeunes rabâcheurs. — Qui est-ce qui voudrait être roi constitutionnel ? — Ce n'est pas vous ? ni moi.

Nous venons de la Chambre des députés, où nous avons entendu M. de Lamartine, et son discours a produit sur nous une impression si profonde, que nous ne pouvons plus penser à autre chose. Jamais le poëte ne s'est montré plus orateur; jamais sa voix n'a paru plus sonore, son attitude plus fière, son regard plus noble, son accent plus passionné. Nous étions auprès d'un ancien député, homme fort spirituel, qui, avant le commencement de la séance, nous querellait un peu sur l'enthousiasme de nous et de nos amis pour M. de Lamartine. « Vous l'appelez, disait-il, notre premier orateur... — Eh bien?... — Eh bien, je suis de votre avis, » nous dit-il à la fin de la séance. Et nous sommes revenu de la Chambre tout préoccupé de politique, rêvant malgré nous fortifications, enceinte continue et forts détachés, et nous nous sommes senti pénétré d'un orgueilleux effroi, car le projet de fortifier Paris nous semble une idée bien dangereuse.

Pour nous, cette question n'est pas seulement une question politique, une question de nationalité, c'est une question de spiritualité, et nous voyons avec terreur un projet qui tend à étouffer dans Paris le règne naissant de l'intelligence. Selon nous, qu'on nous permette cette expression, Paris fortifié, c'est Paris *bêtifié*.

Soyez franc, connaissez-vous au monde une ville de guerre où l'esprit travaille? Il n'en est point. Or, la *spé-*

cialité, comme disent aujourd'hui les marchands, la spécialité parisienne, c'est l'immense fabrication des idées; le labeur parisien est un labeur tout intellectuel. Les autres villes font le commerce, font de la politique, de l'industrie, Paris est la seule ville qui pense. Paris est un philosophe, n'en faites pas un soldat. Ne lui mettez pas une armure, sa lourde cuirasse le gênerait pour se promener en rêvant sur les destinées du monde. Ne lui mettez pas un casque, ça le gênerait pour passer sa main dans ses cheveux en cherchant une idée nouvelle; d'ailleurs l'idée a peur du fer, elle n'ose point naître sous une pesante coiffure. Bonaparte, qui avait le secret du casque, et qui savait ses effets sur la cervelle, n'a jamais porté qu'un petit chapeau.

Oui, c'est une question d'intelligence, et la preuve, c'est que tous les hommes supérieurs par l'intelligence s'élèvent avec ardeur contre ce projet insensé de la fortification ou plutôt de la bêtification de Paris; tous les hommes distingués par l'esprit se révoltent à cette idée, tous, excepté M. Thiers; mais de sa part cela s'explique : c'est un homme d'esprit qui n'aime pas l'esprit; il est bien aise d'en avoir beaucoup, mais il voudrait en avoir seul, et il n'a jamais cherché à en rencontrer chez personne pour son plaisir.

Si l'on parle de ce projet barbare devant M. de Chateaubriand, il lève les yeux au ciel de pitié.

M. Hugo écoute en silence ceux qui défendent ce beau projet, et il les regarde en souriant.

M. de Lamartine... vous l'avez vu hier, menaçant, terrible, se débattant avec un instinct sublime contre le piége déguisé, déchirant du bec et de l'ongle le réseau invisible encore, lançant l'éclair et la foudre comme un aigle qui défend ses ailes et qui a reconnu l'oiseleur.

Dans un autre ordre d'idées, M. Michel Chevalier à son

tour se révolte et se désespère, il voit l'industrie enchaînée, il défend la science étouffée.

Dans l'armée aussi les hommes d'intelligence s'affligent; ils regardent que, par l'exécution de ce projet, la science de la guerre est perdue, l'art de la stratégie est détruit. En effet, à quoi sert de savoir combattre si le succès ou le revers n'est plus qu'une question de munitions ou de vivres, de temps et de nombre, au lieu d'être une question de courage et d'habileté?

Enfin, tous les nobles penseurs de France, les grands orateurs, les savants profonds, les poëtes, les romanciers, MM. Berryer, de Balzac, Alphonse Karr, Théophile Gautier, Janin, et MM. Bertin (ce qui est plaisant), et vingt autres que nous pourrions citer, si nous ne craignions de les compromettre; tous ceux que l'intelligence fait vivre se sentent, d'un commun effroi, menacés dans leur existence... Vous voyez donc bien qu'il ne s'agit pas d'une guerre des Français contre l'étranger, mais d'une bataille plus terrible parce qu'elle fait perdre toutes les autres; d'une lutte sournoise et fatale, d'un duel clandestin et inavoué entre la violence et la raison, entre la force brutale et la pensée.

Le projet de la fortification de Paris est un coup d'État contre l'esprit, il fait naturellement frémir tous ceux qui ont quelque chose à perdre.

Mais c'est aussi un coup d'État contre la liberté, et ce qui le prouve bien encore, c'est la chaleur avec laquelle toutes les opinions oppressives ont pris la défense de ce projet; c'est qu'il a le don de séduire ensemble tous les vieux et tous les jeunes rabâcheurs. Comprenez-vous ce phénomène? Les hommes qui se détestent le plus, qui depuis vingt ans se combattent... se réunissent tout à coup sous cette équivoque bannière. Vous le savez, il y a en

France deux partis qui se haïssent, mais qui se ressemblent et qui nous effrayent également :

Le parti des *propriétaires égoïstes;*

Le parti des *prolétaires envieux;*

L'un a pour représentant le *Journal des Débats;*

L'autre a pour précurseur *le National*;

Le premier hait l'avenir et ses promesses;

Le second hait le passé et ses souvenirs;

Celui-ci veut étouffer ce qui doit naître;

Celui-là veut anéantir ce qui est créé.

Ce sont deux insectes rongeurs qui dévorent en sens inverse, mais à l'envi, le chêne national, l'arbre de la liberté :

L'un en faisant tomber ses fruits;

L'autre en déchirant ses racines.

En fait de principes et d'idées, ce sont deux ogres insatiables. Leur goût et *leur régime* sont différents sans doute, mais leur appétit est le même.

Le plus vieux se nourrit d'enfants au berceau;

Le plus jeune préfère les vieillards consommés;

Le plus timide a pour arme un éteignoir doré;

Le plus farouche a pour attribut une hache encore rouillée;

Enfin l'un a pour devise : Gardons tout et ne faisons rien;

L'autre a pour refrain : Ne gardons rien, refaisons tout!

Et voilà que soudain, par un miracle épouvantable, ces deux ogres rivaux s'entendent sur un seul et même sujet, et en souriant ils se convient à un seul et même repas! Voilà que ces deux inimitiés s'associent, voilà que ces deux contradictions se comprennent, voilà que ces deux violences s'adoucissent pour se fondre, voilà que ces deux extré-

mités se rapprochent pour se toucher. Et vous qui les séparez encore, vous qui vous débattez entre elles, vous ne devinez pas le vrai sens de leur union suspecte, vous ne calculez pas le véritable prix de leur marché frauduleux. Oh ! cela est pourtant bien clair : de deux choses l'une, ou le parti des vieux rabâcheurs l'emportera, et alors tout sera dit pour l'avenir de l'intellignce. Maîtres de Paris embastillé, ils en chasseront toutes les idées neuves, tous les sentiments généreux, toutes les illusions fécondes, toutes les chimères régénératrices ; le règne des Béotiens sera proclamé ; l'ère d'aplatissement intellectuel commencera. Adieu la liberté de la presse, adieu la liberté de la tribune, adieu les glorieuses promesses de l'avenir.

Ou le parti des jeunes rabâcheurs l'emportera, et alors tout sera dit pour l'humanité et pour la civilisation. Alors le règne de la lâcheté cruelle commencera, l'ère de sang sera proclamée. Adieu la liberté d'écrire, de rêver, de rire, de parler, de vivre. Adieu tous les beaux souvenirs. Adieu les grands destins ! Adieu l'honneur, adieu la gloire, adieu la France !

Lequel de ces deux partis triomphera, peu importe ; le succès de l'un ou de l'autre sera également triste pour nous ; l'instrument de tyrannie entre leurs mains sera également funeste. Le fossé que vous creusez autour de Paris est un abîme où ceux-ci feront tomber la pensée, où ceux-là feront tomber la tête et la pensée. Toute la différence est là...

Ce n'est pas tout : ce projet baroque non-seulement nous paraît être un crime de lèse-humanité, de lèse-liberté, de lèse-nationalité, mais il nous paraît être aussi un crime de lèse-*constitutionnalité*.

Pensez-vous donc qu'un roi soit constitutionnel pour son

plaisir, et croyez-vous bonnement qu'un roi puisse rester constitutionnel dans une capitale fortifiée!... Avec la meilleure foi du monde, il ne le pourrait pas. Mettez-vous à sa place... et c'est peut-être ce que vous désirez... et vous conviendrez que vous-même à sa place vous ne le pourriez pas. En fait de volonté, la possibilité est une tentation à laquelle un ange, un saint, un philanthrope couronné n'échapperait point. Les effets de la toute-puissance sont incalculables. On résiste au pouvoir d'un autre, mais on cède au pouvoir qu'on a. Tout roi, tout homme et toute femme est, si l'on ose s'exprimer ainsi, dans la dépendance de sa propre puissance, et n'en peut prévoir les entraînements. Un roi qui peut raisonnablement se permettre des rêveries d'obéissance n'est déjà plus libre de ne pas commander; et, malgré lui, le roi le plus constitutionnel se *déconstitutionnaliserait* insensiblement, involontairement, dans cette atmosphère de salpêtre dont vous l'auriez enivré, devant cet appareil de tyrannie qui lui parlerait sans cesse de vengeance et d'impunité. Et, nous le disons naïvement, nous ne croyons pas que jamais un roi puisse être sincèrement constitutionnel. Le roi Louis-Philippe met tout son esprit à l'être, à le paraître; Charles X n'a jamais pu y parvenir, et il y a noblement renoncé. Louis XVIII est celui de tous qui a joué ce rôle avec le plus de résignation, et cela s'explique : il était infirme. Quand on ne peut marcher qu'avec une brouette, on est préparé d'avance à ne gouverner qu'avec une charte.

Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que d'être roi constitutionnel, vous ne sentez donc pas ce qu'il faut de patience, de courage, d'abnégation, de patriotisme pour se résigner à un pareil métier? Pour un grand prince, dans le gouvernement parlementaire, tout est supplice, effort,

ennui; toujours feindre, toujours craindre, toujours spéculer, tout calculer... voilà sa vie! C'est l'hypocrisie organisée par la légalité. Un monarque absolu a pour lui du moins la franchise, il veut, et il ose dire : Je veux! Mais dans le gouvernement parlementaire, ce ne sont que ruses, détours, mensonges; on veut et l'on ne dit pas : Je veux... On dit : Je propose... et l'on emploie toute l'énergie de son caractère à faire vouloir à d'autres sa volonté. Et ce n'est qu'à force d'humiliations dévorées, de complaisances avilissantes, de compromis honteux, de considérations indignes, que rois ou ministres parviennent à conserver ce lambeau de pourpre déchiré, reprisé, rapiécé, piqué par l'humidité, passé au soleil, mangé aux rats, mangé aux vers, sans couleur et sans valeur, que l'on appelle encore le pouvoir!

Ah! nous rendons justice à nos ennemis; parmi eux tous, il n'en est pas un seul, pas un, qui voulût, de son propre gré, accepter cette triste profession de roi constitutionnel. Quant à nous, nous comprenons que l'on se résigne aux plus arides travaux, que l'on choisisse avec orgueil la profession la plus pénible, qu'on se fasse laboureur! qu'on bêche, qu'on pioche la terre, qu'on lutte avec la grêle, l'inondation et l'incendie, que l'on fasse dépendre son existence entière, le pain de son année, des caprices du ciel, de la colère des vents; mais nous ne comprenons pas qu'on lutte sans dégoût avec toutes les passions mauvaises, avec toutes les médiocrités jalouses, que l'on fasse dépendre la gloire de son nom et l'œuvre de son règne de l'intempérie des consciences et de la fureur des sots.

Nous comprenons que l'on aille dans les déserts du nouveau monde prêcher une religion civilisatrice à des sauvages rouges ou verts, jaunes ou bleus. Dans cette entre-

prise périlleuse, on est soutenu par la foi; si l'on réussit, on est porté en triomphe; si l'on n'est pas compris dans son éloquence, on est rôti et mangé par son auditoire; mais on n'est pas, du moins, calomnié, et l'on n'a pas à subir, enfin, ce supplice horrible, sans exaltation, sans palme, sans gloire, d'un pauvre roi constitutionnel, toujours victime et jamais martyr.

Encore une fois, nous ne comprenons pas que l'on accepte de gaieté de cœur un pareil destin, et nous sentons qu'on doit chercher à s'en affranchir sitôt qu'il est possible d'en changer. Tout homme qui a du sang dans les veines est absolu; tout homme qui a de la dignité est absolu; tout homme qui a de l'esprit est absolu; l'état normal pour un roi quelconque, c'est l'absolutisme. La constitutionnalité est une invention admirable, une invention protectrice, pleine de prévoyance et de garantie, mais c'est une invention contre nature, une combinaison superbe qu'il faut maintenir, perfectionner, consacrer, mais qu'il faut surveiller aussi parce qu'elle est factice; car c'est une force comprimée qui tend toujours à repousser l'obstacle, à faire explosion comme le gaz, à renverser l'écluse comme l'onde; et ce serait une grande imprudence que de donner au gaz ou à l'onde une occasion trop favorable de s'échapper et de s'épandre.

Aujourd'hui, c'est la royauté qui est embastillée; demain, si votre projet réussit, ce sera la liberté.

Mais, pour finir par des paroles moins graves, nous ajouterons que donner à un roi des fortifications et lui dire : Tu resteras constitutionnel, c'est donner à un enfant un tambour en lui disant : Ne fais pas de bruit; c'est ouvrir la cage d'un oiseau en lui criant : Ne t'envole pas!... tu es prisonnier sur parole!

LETTRE III

1er février 1841.

Le bal d'hier et le bal de demain. — Un mot de l'empereur.

Oh! la belle fête, la poétique et charmante fête! jusqu'alors on n'avait rien vu de si complet. Figurez-vous, heureux habitants de la province, vous qui n'avez peut-être jamais dansé que dans la salle du conseil de révision de votre bonne ville; figurez-vous, malheureux partisans d'une politique timide, vous qui n'avez pas osé vous permettre ce plaisir si agréablement séditieux; figurez-vous une admirable salle de spectacle du meilleur goût, toute fraîche, toute blanche, toute dorée, magiquement éclairée *à giorno* et plus qu'*à giorno*, car il y avait à la fois l'astre du jour et tous les astres de la nuit, un lustre colossal qui brillait comme le soleil, et puis cent petits lustres étincelants suspendus au ciel comme des étoiles; les étoiles filaient un peu, mais c'était une illusion de plus; figurez-vous enfin toutes les loges de ce magnifique théâtre remplies de femmes élégantes couronnées de fleurs et de diamants. Les regards étaient éblouis. Nous ne craignons pas d'exagérer en disant que toutes les femmes avaient des diamants, excepté deux ou trois, peut-être, qui semblaient n'en avoir pas mis pour se faire remarquer. Vrai, n'avoir pas de diamants ce jour-là, cela paraissait une affectation. En effet, pourquoi ne pas être comme tout le monde?

Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, et ce qu'on doit remarquer dans de semblables fêtes, c'est une réunion de danseurs élégants, de jeunes gens comme il faut, ayant une noble tournure et de bonnes manières. Là, il n'y avait pas la moindre cravate de satin blanc, pas le moindre

gilet brodé en chenille; là, nous n'avons pas vu un seul merveilleux coiffé en page de Louis XII, les cheveux séparés sur le front et retenus de chaque côté par des petits peignes. Là, point de costume de faux troubadour, comme il s'en trouve quelquefois dans les bals les plus paisibles; point de figures étranges, masques involontaires qui font rire tout le monde; point de nez de carnaval, point de gnomes, et pas trop de valseurs microscopiques. Il faut rendre justice aux hommes, ils sont aujourd'hui beaucoup moins laids qu'il y a dix ans. Encore dix années, et nous finirons par avoir des représentants présentables.

Parmi les femmes, il y avait bien çà et là quelques parures d'un goût bizarre. Plusieurs chapeaux rouges *mirobolants* et deux *Iphigénies* couronnées de roses et enveloppées de longs voiles blancs; mais comme déguisement, c'était assez joli. Il y avait bien aussi une certaine robe de velours orange garnie d'une courte-pointe en dentelle qui faisait un peu trop d'effet; mais cette robe était très-bien portée, et l'on se disait en admirant la femme qui en était parée : C'est sans doute quelque étrangère de *distinction;* une élégante Française ne s'exposerait jamais à paraître si belle dans un bal public.

Mais ce bal public se composait aussi d'une centaine de fêtes particulières, toutes brillantes et animées. Chaque loge était un salon qui avait sa maîtresse de maison, ses habitués et ses visiteurs. On allait tour à tour chez madame de ***, chez la duchesse de ***, comme on y va tous les soirs; seulement on n'avait pas les ponts à traverser, et l'ennui de remettre et d'ôter son manteau entre chaque visite; et puis, si l'on voulait être seul, on se mêlait à la foule. On quittait sa loge, et on allait admirer sur le théâtre le coup d'œil de la salle, qui était magnifique. Quelqu'un

disait à propos de cela : Les acteurs sont bien heureux; ce qu'on voit de leur place est bien plus beau que ce que nous voyons de la nôtre. Le fait est que rien n'est plus merveilleux que l'aspect d'une salle de spectacle vue de l'extrémité du théâtre : il y a là un effet de perspective dont rien ne peut donner l'idée. Nous recommandons aux personnes qui demain iront à l'Opéra pour le bal des *Inondés*, d'avoir le courage de traverser une contredanse, au risque de l'embrouiller; nous leur conseillons même d'avoir l'audace de traverser une valse, au risque d'être emporté par elle, et d'aller se placer au pied de l'orchestre, au risque d'être assourdi par lui; et là, de rester un moment à contempler dans le lointain, sous ce déluge de lumière, cette assemblée superbe admirablement bien composée et immense, ce qui la rend imposante, mais divisée par petits compartiments, ce qui lui donne un air fantastique et presque puéril : on dirait un joujou colossal, un gigantesque musée de tableaux, mais de tableaux vivants, dont tous les personnages se connaissent, se parlent, se sourient et se saluent entre eux. Ce n'est plus une réalité, c'est une vision étrange, un enchantement, et l'on se surprend à chercher l'enchanteur; les indiscrets vont même jusqu'à demander son nom. L'autre soir, à cette question que nous avons faite, on a répondu en nous citant une douzaine de noms illustres, que nous nous garderons de trahir parce qu'ils doivent leur illustration à de plus nobles choses, si toutefois il y a au monde une plus noble chose que la charité!

Le grand succès qu'a obtenu ce bal de la *liste civile* est d'un heureux augure pour celui qui aura lieu demain à l'Opéra. Déjà de toutes parts on s'y donne rendez-vous. —Nous nous verrons mardi aux inondés, cela se dit ainsi; tâchez d'arriver de bonne heure et d'avoir une loge.—Moi,

je ne pourrai venir que très-tard; vous vous ferez très-belle, répond une patronesse; mesdames, nous l'exigeons, c'est d'étiquette, — c'est aussi de très-bon goût. — Bien mieux, c'est un très-bon calcul : être jolie, dans un petit bal, pour des gens qui vous ont vue la veille et qui vous reverront le lendemain, peu importe; mais paraître belle à des regards qui ne vous ont jamais aperçue et qui ne vous apercevront peut-être que cette fois; séduire en une heure et pour la vie quelque voyageur étranger, quelque provincial un peu sauvage qui emportera votre souvenir dans son désert ou dans ses montagnes, c'est très-flatteur et très-grave; il ne faut point du tout négliger ces triomphes-là. Pouvoir semer des souvenirs et des illusions plein une fête, c'est une coquetterie vaniteuse dont on ne saurait trop profiter. —Rassurez-vous, on en profitera; nous mettrons nos robes les plus fraîches; nous serons très-belles. —Soit, mais ne soyez pas trop à la mode. En fait de parure, la fantaisie n'est permise que dans l'intimité du grand monde. Pour hasarder dans un bal certaine coiffure, certains costumes, il faut y être en force, avoir là tous ses amis, tous ses ennemis, tous ses parents et toutes ses envieuses fidèles.

On vient de nous dire un mot de l'empereur Napoléon, que nous allons tout de suite vous répéter. C'est au sujet de l'épée de François Ier, dont il a été si vivement question il y a quelque temps. Ce mot peint à merveille le caractère de l'empereur, à la fois enthousiaste et critique. En 1808, aussitôt après son entrée à Madrid, le grand-duc de Berg, Murat, ayant repris l'épée de François Ier, la confia au général Monthion pour la porter à l'empereur, qui était à Bordeaux. Cette mission était flatteuse, elle doit laisser d'heureux souvenirs. Il est beau d'avoir été choisi pour annoncer à l'empereur des Français que son armée triomphante

venait de venger le roi de France; il est glorieux d'avoir remis soi-même, aux mains du soldat couronné, l'épée du chevalier vaincu, cette noble prisonnière, délivrée enfin après trois siècles de captivité. Mêler son nom dans une affaire à celui de Murat, de François Ier et de Napoléon, ce n'est pas du tout se compromettre. L'empereur reçut le glaive héroïque avec une joie visible. « Je suis bien aise, dit-il, de rendre à la France l'épée de François Ier. » Puis, examinant la lame d'un air pensif : « Cette épée, ajouta-t-il, est celle d'un brave soldat, mais d'un mauvais général! » Heureusement François Ier n'a pu l'entendre; il était susceptible, et l'affaire aurait mal tourné.

LETTRE IV

10 février 1841.

Les regards politiques qui voient avant, pendant et après. — Dieu! que c'est triste d'être habile! — Concert à l'Abbaye-aux-Bois donné au profit des inondés de Lyon. — Vers de M. de Lamartine.

La semaine, ou plutôt le mois, a commencé par un événement bien triste et bien grave, dont personne presque ne s'est effrayé, et les malheurs incompris sont les plus terribles. Paris lui-même a voté sa perte, et il s'amuse, il rit, il chante, il danse comme s'il était libre encore. Il regarde tranquillement forger ses chaînes sans comprendre qu'il les lui faudra porter. L'avenir n'est rien pour cette cité frivole. Un homme d'esprit a dit : « En politique, il y a trois manières de voir : *avant*, *pendant* et *après*. » Les gens de haute intelligence voient *avant*, ils pressentent les événements par les causes, ils présagent les malheurs par les

fautes, ils jugent de la moisson par la semence; ce sont des prophètes : on les admire, mais on se borne à les admirer. Les hommes d'un esprit droit et juste, mais que n'éclaire nul rayon d'en haut, voient *pendant*, et c'est déjà beaucoup. Ils comprennent le danger quand le danger est venu, et s'ils n'ont pas eu l'instinct de le prévoir, ils ont du moins l'intelligence de le repousser; ils donnent aux faits qui s'accomplissent leur véritable nom : ils disent d'un malheur : C'est un malheur, et d'une lâcheté : C'est un crime; ce ne sont pas des prophètes, mais ce sont des juges, et quelquefois d'habiles médecins.

Les esprits bornés, les cerveaux étroits, les gros yeux éteints, les petits yeux fermés, les sots à idées fausses, les bavards incrédules qui doutent de tout parce qu'ils ne doutent de rien, les niais galvanisés par les passions des autres, toute cette plèbe ignorante, qui est censée flotter entre le bien et le mal, mais qui en réalité n'hésite jamais à mal faire, tous ces gens-là voient *après;* quand les événements sont bien irrévocablement accomplis, alors qu'il n'y a plus de remède, ils ouvrent enfin les yeux et regardent avec effroi les lourdes sottises qu'ils ont faites, les irréparables malheurs qu'ils ont causés.

Cette manière de classer les hommes politiques nous a paru très-ingénieuse, et pour notre part, nous l'avons depuis longtemps adoptée. Souvent nous nous demandons, en songeant à tel ou tel personnage politique, à laquelle de ces trois catégories il appartient, et ce qui vous semblera singulier, c'est que nous avons remarqué que très-peu d'entre nos députés, par exemple, appartiennent à la seconde. On la croirait la plus nombreuse : eh bien, au contraire, c'est la plus pauvre. Voir les événements pendant qu'ils s'accomplissent, c'est bien facile, dira-t-on; c'est pourtant

ce qu'on fait le moins. On les voit peut-être mieux d'avance : il suffit pour cela d'avoir de nobles instincts ou de mauvaises intentions ; car nous ne devons pas oublier de ranger, dans la catégorie de ceux qui voient *avant*, les perturbateurs, les révolutionnaires, les faux guides, ceux-là ne sont point du tout ignorants dans la science du regard. Ils voient parfaitement bien que la route où ils vous poussent est fatale ; ils aperçoivent d'un coup d'œil la portée d'une loi mortelle, ils lisent couramment dans le livre de l'avenir, dont ils déchirent en se jouant les plus belles pages. Le mauvais génie, c'est encore du génie.

Mais les gens du monde... oh ! ceux-là voient *après*, longtemps après ; ils comprennent les malheurs, quand les malheurs interrompent les fêtes ; aujourd'hui ils s'amusent comme hier, et si on leur parle de ce vote désespérant, déshonorant, ils s'écrient impatientés : Quoi ! encore les fortifications, toujours les fortifications ! Quand donc cesserez-vous de nous parler de ces ennuyeuses fortifications ? — Quand elles seront bâties... Soyez tranquilles, alors on ne vous parlera plus de cela ni d'autre chose. Les feuilletons auront bien de la peine à être piquants à cette époque-là ; quel que soit le gouvernement appelé à jouir des bastilles, le silence sera par lui décrété ; quel maître serait assez naïf pour laisser vivre la critique avec de pareils moyens de persuasion, et après avoir établi une pareille censure ? Faites donc de l'ironie contre des citadelles, et lancez donc des épigrammes à des interlocuteurs qui vous envoient de la mitraille ! Ah ! M. de Lamartine, l'autre jour, avait bien raison de dire qu'il ne se fie point aux réserves que fait la gauche pour la liberté. Qu'est-ce qu'un article de loi devant vingt forts et une enceinte pouvant tourner sur un signe du télégraphe trois mille bouches à feu sur la consti-

tution? « Quand Bonaparte, ajoutait-il, s'empara du pouvoir absolu après le 18 brumaire, il appela son despotisme du nom de république. Les libéraux du temps se déclarèrent contents, comme ceux d'aujourd'hui, et la liberté fut perdue. »

M. de Lamartine parlait ainsi au milieu d'un groupe de députés assemblés au pied de la tribune pendant le fatal scrutin. L'un d'eux, imprudent ou sincère, trahissant la véritable pensée de la loi, pour la défendre, osait dire : « Fortifier Paris, c'est fortifier le pouvoir. » M. de Lamartine reprit vivement : « C'est fortifier la guillotine. » Les poëtes sont prophètes. Oh! messieurs les pairs, ayez donc le courage d'avoir peur.

Mais non, ils se laissent séduire en détail, partiellement, individuellement. On les convie à dîner, ils savent que ces invitations sont un langage, et ils y répondent; ils s'étonnent bien un peu de ces politesses tentatrices. Qu'on invite les députés pour les entraîner, c'est tout simple : eux ne peuvent s'en offenser, ils donnent à dîner à leurs électeurs pour obtenir leurs voix, ils comprennent qu'on leur donne aussi à dîner pour avoir leur vote; mais des hommes indépendants, mais des pairs de France... c'est différent : ils ont le droit de s'effaroucher de pareilles avances. Quelques-uns, les plus délicats, s'en formalisent tout à fait; mais cela ne les empêche point d'aller dîner, et cela ne les empêchera point de voter dans le sens de leur dîner.

Et cette loi terrible, mortelle, antinationale, antilibérale, anticonstitutionnelle, sera adoptée par les deux Chambres, malgré les convictions de ceux-ci, malgré les engagements de ceux-là. Une effroyable fusion aura eu lieu en sa faveur de part et d'autre les sacrifices les plus laids auront été accomplis avec une honteuse émulation de faiblesse; et lorsqu'un jour l'histoire étonnée cherchera à comprendre une

si monstrueuse coalition, un si ténébreux complot, elle dira : Il y avait une fois une conjuration dont la tête était aux Tuileries et les pieds dans les bureaux du *National*. Comment voulez-vous qu'on résiste lorsqu'on est à la fois séduit et menacé? Comment voulez-vous qu'on refuse de voter une loi qui a pour elle le ministère et les ennemis du ministère, la royauté et les ennemis de la royauté? Loin de l'accabler, il faudra plaindre le député malheureux, effrayé ou fasciné, qui aura vainement voulu combattre.

> Barrot, le ministère et le chef de l'État.
> Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il votât!

Ce qu'il y a de désenchanteur dans ces sortes de batailles, c'est l'affreuse et coupable habileté qu'on y déploie. Dieu! que c'est triste d'être habile! Que M. Guizot a dû souffrir pendant ces débats! lui qui a commencé sa carrière politique par une marche si franche, lui qui s'était si noblement habitué à une impérieuse loyauté!... comme il a dû souffrir de cette obligation d'être habile! Que tous ces détours ont dû le fatiguer! Pour un homme sincère, quelle rude tâche que la composition et le maniement d'une majorité! Quel pénible rôle il a été contraint de jouer dans toute cette affaire! Combattre avec la moitié de sa majorité contre l'autre moitié; se mettre à la tête de l'opposition pour venir démolir cette majorité; lutter avec ses ennemis contre ses amis, au risque de les affliger, de les humilier et de les perdre, et remporter une frauduleuse victoire en démoralisant son armée... Ce rôle a dû lui sembler horrible ; ce n'est pas celui-là qu'il avait rêvé ; nous lui rendons justice, et nous comprenons tout ce qu'il doit ressentir d'amertume et de découragement. Être forcé à de pareils détours quand on a choisi la ligne droite pour devise, n'avoir

plus que des soldats ignorants et traîtres quand on a eu d'intelligents et de loyaux auxiliaires; n'avoir plus que des complaisants quand on a eu des séides, cela doit être bien douloureux. Voilà donc comme les caractères les plus absolus se décomposent en arrivant au pouvoir; voilà ce que vous autres vous appelez habileté politique, stratégie parlementaire. Nous donnons à de telles manœuvres un autre nom; nous appelons ce genre d'habileté la *rouerie constitutionnelle*, et nous disons : Si le pouvoir s'achète au prix de la loyauté du cœur, que le ciel en préserve ceux que l'on peut encore aimer et admirer!

Mais nous vous entendons d'ici vous écrier : N'en finirez-vous donc pas avec vos fortifications? Que voulez-vous! nous avons l'esprit très-mal fait et très-peu en harmonie avec la légèreté du vôtre. Parce qu'un malheur est accompli, désespérément accompli... ce n'est pas pour nous une raison suffisante de s'en consoler tout de suite; d'ailleurs, celui-là a un avantage, c'est qu'il est plein d'avenir, ce qui empêche qu'on ne l'oublie.

Le monde parisien, depuis quinze jours, est dans tout son éclat, et ce feuilleton, commencé vendredi, a été interrompu par trois bals, deux concerts et trois *lectures*, deux comédies et une tragédie, rien que cela, et puis aussi peut-être par l'état de l'atmosphère, comme les dépêches télégraphiques. Vendredi soir, nous avons tout quitté pour aller entendre à l'Abbaye-aux-Bois la plus délicieuse musique qu'il soit permis d'entendre. Lablache a été, comme toujours, admirable et charmant. Cette voix si puissante, et cependant si légère, est un phénomène auquel on a peine à s'accoutumer; ce condor aux ailes immenses, qui daigne chanter comme un rossignol, ce géant qui fredonne comme un enfant, ce Jupiter qui imite Orphée, et qui jette

ses armes terribles pour s'accompagner sur la lyre; ce tonnerre si bon musicien qui, après avoir grondé dans la montagne, s'amuse à dérouter les échos en changeant tout à coup ses roulements en roulades; ce prodige de la nature et de l'art nous semble chaque année plus merveilleux. Vous êtes accoutumés à ce prodige, et parce que vous entendez cette belle voix très-souvent, elle vous paraît une voix plus étendue qu'une autre, et voilà tout; mais, pour nous, c'est la voix la plus extraordinaire qui ait jamais existé. Par suite de ce même esprit mal fait dont nous vous parlions tout à l'heure, nous disons encore : Parce qu'on entend tous les jours une chose merveilleuse sans la comprendre, ce n'est pas une raison de l'expliquer ou de ne plus s'en étonner.

A minuit, mademoiselle Rachel est arrivée. Pourquoi donc venait-elle si tard? — Parce qu'elle jouait ce soir-là dans *Mithridate*. — Et pourquoi jouait-elle précisément un jour où elle devait dire des vers chez madame Récamier au profit des inondés? Une bonne action, c'est chose sacrée; cela ne se remet pas par indisposition comme une autre fête. Avec des gens qui meurent de faim, il faut être exact. — On l'avait forcée à jouer ce jour-là. — Mais, encore une fois, pourquoi ce jour-là? — Parce que ce jour-là elle devait dire des vers à l'Abbaye-aux-Bois. — On voulait donc la contrarier? — Ah! vous commencez à comprendre! — Mais pourquoi, au Théâtre-Français, veut-on la contrarier? — Parce qu'on ne l'aime pas. — Et pourquoi ne l'aime-t-on pas? — Parce qu'elle a de grands succès et que le public l'admire. — Vous m'en direz tant... — On ne peut pas avoir pour soi le public et le comité. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est qu'un comité : c'est une association de haines dissimulées, un faisceau de vanités coalisées, une

mixture d'amertumes subtilisées; un comité, c'est un méchant collectif qui n'est jamais responsable de ses méchancetés; c'est un envieux abstrait qui n'a jamais à rougir de son envie; c'est un criminel toujours masqué qui commet son crime et subit sa peine sans jamais dire son nom. En fait de malices et d'ingénieux complots, un comité peut rivaliser avec une commission, un tribunal, un conseil, un syndicat, et voire même une académie.

Mademoiselle Rachel a parfaitement dit le songe d'Athalie et toute la scène avec Joas. Son succès a été complet. M. de Chateaubriand, M. le duc de Noailles, M. Ballanche, toutes les illustrations de *l'endroit,* l'ont applaudie avec enthousiasme. On l'a trouvée très-belle comme tragédienne et très-jolie comme femme. Elle était mise à merveille; son costume, d'un goût exquis, tenait à la fois du salon et du théâtre : c'était une robe blanche garnie de chefs d'or et nouée autour du cou par un chef d'or, avec de longues manches flottantes, puis dans ses beaux cheveux noirs des bandelettes d'or. Ce n'était pas une Athalie, sans doute : Athalie n'était pas si jeune et ne devait pas être si agréable, mais c'était une Cléopâtre, gracieuse jusque dans sa violence, séduisante jusque dans sa haine, délicate jusque dans sa cruauté. Et puis, quand elle eut quitté l'estrade si ingénieusement élevée pour elle dans un des angles du salon, ce n'était plus qu'une jeune fille aux nobles manières, au modeste maintien, recevant avec joie, mais sans embarras, les compliments flatteurs de toutes les grandes dames et de tous les grands talents qui s'empressaient autour d'elle.

Nous serions bien charmé de pouvoir vous répéter tout ce qu'on a dit ce soir-là de l'aimable maîtresse de la maison, de sa beauté toujours présente, de sa bonté toujours nouvelle; de cette femme, la plus femme de toutes les fem-

mes, et la plus constamment aimée de toutes celles qui ont mérité d'être aimées; mais elle nous a défendu de parler d'elle, et nous n'en dirons pas un mot. Que les inondés nous pardonnent!

Lady Byron avait envoyé cent francs pour un billet; on pensait qu'elle devait venir à ce concert. — *Sans doute elle est ici,* dit quelqu'un. — *Elle est ici,* répond un autre affirmativement. — *La voici!* comprend un troisième. Et quand nous arrivons demandant si lady Byron est dans le salon, on nous répond : Oui, elle est en face de vous... et l'on nous montre une grande femme coiffée d'un turban de gaze brodé d'argent. Nous regardons vite la célèbre veuve de *Lara*. Mais, ô surprise! cette prétendue lady Byron, que nous n'avons point du tout l'honneur de connaître, nous fait signe de la main, et nous sourit gracieusement... C'était mademoiselle d'Angeville, la célèbre voyageuse... Et nous avons rencontré des gens qui assuraient, le lendemain, avoir vu lady Byron à l'Abbaye-aux-Bois. Voilà comme on écrit l'histoire!

Nous allons maintenant vous raconter comment et dans quel but ont été faites les invitations d'un bal superbe donné ce soir par un riche Américain. Une grande dame s'est aussi chargée de faire la liste, et elle a prié ses amis; c'est une manière charmante d'amuser sa société aux dépens du nouveau monde; les malins appellent ce genre de bal le bal *à l'américaine*. Celui d'aujourd'hui... Mais gardons cette description pour un autre jour; une main amie nous envoie à l'instant l'album de madame la princesse G..., en nous autorisant à publier ces vers ravissants que M. de Lamartine vient d'y écrire. L'autre soir, la princesse, voyant M. de Lamartine souffrant et triste, lui offrait de prier pour lui; il a improvisé cette réponse :

Quand on se rencontre et qu'on s'aime,
Que peut-on échanger de mieux
Que la prière, don suprême,
Or pur qu'on reçoit même aux cieux?

Vous me l'offrez; je la réclame,
Pensez à moi dans le saint lieu;
Que cette obole de votre âme
M'enrichisse au trésor de Dieu!

L'Orient sous son ciel de fête,
Prenant les astres pour autel,
Sur les minarets du Prophète
Fait prier la voix du mortel.

Le chrétien, dans ses basiliques,
Réveillant l'écho souterrain,
Fait gémir ses graves cantiques
Par la cloche aux fibres d'airain.

Moi, j'emprunte une voix de femme
Pour porter au ciel mes accents;
Mon hymne, en passant par son âme,
Prend plus de pleurs et plus d'encens.

Ces vers valent mieux que le récit du bal de M. B..., n'est-ce pas? mais nous vous le donnerons samedi, car désormais nous ne manquerons plus volontairement un seul feuilleton. Nous n'aurons pas déjà si longtemps à en publier, et nous avons encore bien des choses à dire avant que Paris soit fortifié, pétrifié, mortifié et bêtifié.

LETTRE V

21 février 1841.

Les bals. — Le bal grandiose. — Le bal de vanité. — Le bal indigène. Le bal de garçon. — Le bal de cour. — Le bal forcé.

Nous avons promis le récit du bal américain donné la semaine dernière; ce récit sera moins brillant qu'on ne devait l'espérer. C'est ce qu'on appelle un bal manqué, parce qu'il n'y avait point d'harmonie, et que c'est l'harmonie qui fait la grâce et la beauté de toute chose. Pour être complète, il faut qu'une fête ait un caractère qui la dessine, un cachet que l'on reconnaisse, une signification qui soit comprise facilement. Il y a des fêtes, même dans le grand monde, de genres très-différents, et chacun a son mérite et son charme particulier; c'est pourquoi il n'est pas permis de donner un bal qui n'ait aucune physionomie et qui n'appartienne à aucun de ces genres distincts que nous tâcherons de définir.

Voulez-vous et pouvez-vous donner ce que nous appelons le bal *grandiose?* Alors, faites les choses grandement; ayez, comme à l'ambassade d'Angleterre, des salons superbes, des galeries magnifiques, des corridors de fleurs, des laquais innombrables, un buffet perpétuel; et puis invitez deux mille personnes, des Anglais, des Russes, des Français, des Espagnols, des Allemands, pour remplir, peupler, animer et consommer tout cela. Ce sera un splendide tableau féerique, tout rempli d'éblouissantes illusions, un panorama vivant où seront glorieusement représentées toutes les nations de l'Europe. On aura d'illustres personnages à regarder, d'intéressants souvenirs à rapporter; on dansera, on causera, on se promènera, on s'amusera; on se fatiguera

bien un peu; on souffrira du bruit de l'orchestre, du mouvement de la foule, de l'éclat des lumières; on sera étourdi, mais on sera enchanté, et l'on s'écriera avec enthousiasme : C'est admirable! jamais je n'ai vu une plus belle fête! Le bal *grandiose* est en effet de tous les genres de réunions le plus estimé; mais il n'est pas donné à tous d'y prétendre. Il exige des proportions gigantesques, il n'admet aucune arrière-pensée; point de lésinerie, point de faux marché. Il faut lui consacrer toute votre demeure, lui sacrifier tous vos trésors, les fleurs de votre serre, les tableaux de votre salon intime; il faut que cette foule brillante puisse circuler dans tous les sens; il faut qu'on puisse la fuir elle-même, en se réfugiant dans votre élégante retraite. A l'heure du souper, il faut que ce peuple de convives soit d'un regard, sinon rassasié, du moins rassuré par le luxe du banquet et de la facilité du service. On n'est affamé que parce qu'on craint de n'avoir rien à manger; on ne s'aperçoit qu'il y a beaucoup de monde dans un bal que parce qu'on y manque de tout, d'air, de place, de siéges, de tables. Mais si au contraire on obtient aisément toutes ces choses, on ne se plaint pas d'être tant de gens à les chercher. Qu'importe la multitude là où se trouvent l'abondance et l'espace! Aphorisme : dans une fête, pour qu'il n'y ait point confusion, il faut qu'il y ait profusion.

Seconde espèce de bal, dit bal de *vanité*. Le bal de vanité est en général très-somptueux et d'une élégance irréprochable, mais sérieux comme la vanité et froid comme la prétention. Dans un bal de vanité, chacun arrive avec un regret et après avoir accompli un sacrifice. Celle-ci a fait des bassesses pour être priée; celle-là s'est donné un habit de bal ou quelques petits diamants en dehors de son budget, et les petits diamants sont ceux qui coûtent le plus

cher. Le maître de la maison ne connaît presque pas les grands seigneurs qu'il a invités, et qu'il a mérité de recevoir par ses dorures et ses tentures; il les salue d'un air contraint; ce n'est qu'à force d'importance qu'il parvient à cacher son embarras. Il ne se rassure qu'en les voyant contempler avec une dédaigneuse envie les magnificences de sa maison. C'est si flatteur d'être envié par des gens qui ne font aucun cas de vous! Les bals de vanité sont rarement animés; ils sont peu nombreux. On ne s'y amuse point, mais on s'y complaît. Là, on se sent choisi, là on se croit d'une essence bien supérieure à l'essence vulgaire; on peut même s'y croire d'une nature plus délicate, car on y gèle et l'on s'y enrhume facilement; mais on se console de ce désagrément, et l'on en tire parti en disant pendant huit jours à toutes celles d'entre ses amies qui n'étaient pas priées à ce bal d'élite : Je suis bien souffrante, ma chère; je me suis affreusement enrhumée l'autre jour au bal chez madame ***. — Ah! vous y étiez? — Oui, c'était charmant.

Toutefois les bals de vanité ont une physionomie particulière qui leur donne une valeur : un luxe bien entendu, une splendeur qui semble habituelle, une extrême recherche dans les détails, sont le caractère distinctif de ces sortes de fêtes; mais cette extrême recherche n'est pas elle-même sans tristesse; ce luxe imposant n'est pas non plus sans un cruel retour. On sent que toutes ces belles choses ont le tort d'être indispensables : ce sont les conditions du traité. Effacez ces dorures, arrachez ces tentures, et toutes ces brillantes personnes si fières d'avoir été admises, et pourtant si complaisantes d'être venues. . disparaîtront. Quand on pense à cela, ces belles choses, que l'on regardait d'abord avec admiration, finissent par vous sembler laides,

oui, laides comme... laides comme une condition. Est-il une chose au monde qui soit plus laide qu'une condition?

Troisième espèce de bal, que nous appellerons le bal *indigène*, parce que nous ne trouvons pas d'autre mot. Nous entendons par cette expression un bal naturel que l'on donne sans effort, sans trouble, sans prétention, dans son pays, dans son quartier, dans son hôtel, pour sa société et pour sa famille, selon sa fortune et sa position. Pour ces fêtes-là, on fait ses invitations soi-même, et l'on connaît tous les gens qu'on a chez soi. On ne les reconnaît pas tous, il est vrai. Souvent la maîtresse de la maison, étonnée, salue un beau danseur paré d'une barbe superbe et de moustaches orgueilleuses, et, tout en le saluant, elle se demande : « Qui est-il? » Mais lui s'approche d'elle en souriant, et dit : « Vous ne me reconnaissez pas, madame? — Ah! Charles, c'est vous! que j'ai de plaisir à vous revoir! — Depuis mon retour, je suis déjà venu bien des fois, mais... — Oui, votre mère me l'a dit; je dois dîner demain chez elle, vous me raconterez vos voyages. » Car, dans ce monde-là, les jeunes gens ne se croient pas obligés de rester oisifs pour paraître élégants. Ils ne se permettent de s'amuser des plaisirs frivoles qu'après avoir supporté de dures privations, de sérieux dangers. Les uns entreprennent chaque année de nouveaux voyages, comme M. le duc M... qui s'en va passer l'été tantôt en Russie, tantôt en Morée. On cesse de le voir pendant quelque temps, puis on le rencontre à l'Opéra. — D'où vient-il? — de Constantinople. Il disparaît encore pendant plusieurs jours, il manque deux ou trois bals charmants; puis on le retrouve dans une fête. — Vous n'étiez pas, lui dit-on, à la dernière représentation de M. de Castellane. Pourquoi n'y êtes-vous pas venu? — J'étais à Moscow. — Voilà une excellente excuse.

D'autres jeunes voyageurs s'aventurent dans des pays plus inconnus et plus arides. Ils vont jusqu'en Perse explorer les ruines de l'ancien monde et ressusciter de problématiques souvenirs. Et, après une longue et douloureuse absence, après avoir traversé des déserts non-seulement horribles, mais horriblement ennuyeux; après avoir bravé les périls les plus variés, les ardeurs mortelles d'un climat par trop asiatique, les rencontres par trop romanesques de brigands par trop pittoresques; après avoir subi la tempête dans tel parage et pressenti la peste dans telle contrée; après avoir souffert les inquiétudes de l'éloignement sans écho, les langueurs de l'exil sans bornes, ils reviennent gaiement danser, valser dans les bals *indigènes* comme de simples Parisiens. Et pourtant on ne les traite plus de Parisiens. On les a nommés du nom de leur voyage, on les appelle les *Persans*. Or les Persans sont fort à la mode cet hiver. Chaque quartier a ses lions persans : le faubourg Saint-Germain réclame MM. Roger de la B... et Philibert de la G... Le faubourg Saint-Honoré se pare de MM. de Sercey, Cyrus Gérard et Daru; la Chaussée-d'Antin fait valoir M. de Lavalette. Mais les *Persans* ne sont pas les seuls élégants que la mode favorise. Elle protége aussi beaucoup les *Africains;* on appelle ainsi les jeunes gens d'une grande naissance, d'une grande fortune, qui, semblables à MM. François de la Roch..., Armand de M... et Louis de la Brif..., vont, soit comme officiers, soit comme soldats, faire la guerre en Afrique pour se désennuyer, et tuer les Arabes pour tuer le temps. Quoi! des gens riches qui se font soldats et qui courent dans ce maudit pays, quand ils pourraient vivre ici bien tranquilles! Que voulez-vous? ils trouvent que, parce qu'on porte un beau nom et que l'on a une belle position, ce n'est pas une raison d'être inconnu et

inutile; et, honneur pour honneur, ils aiment mieux faire parler d'eux à propos d'une glorieuse expédition en Afrique, que de se rendre à jamais fameux sur le boulevard des Italiens, pour avoir fumé trois douzaines de cigares en un jour, pour être tombé cinq fois dans une mare verdâtre, ou pour avoir compromis une danseuse de l'Opéra.

Les Africains et les Persans sont très-bien venus dans les bals indigènes. Vous comprenez que des danseurs qui font la guerre, et qui voyagent pour leur instruction et pour leur plaisir, soient de très-aimables causeurs. D'ailleurs, là, ils sont presque dans leur famille; ces élégantes jeunes personnes, qu'ils retrouvent si grandies, si embellies depuis un an d'absence, sont toutes un peu leurs parentes ou leurs alliées; ils ont été élevés avec elles; et cette douce intimité de l'enfance, transformée par l'âge et modifiée par la coquetterie, prête un charme de plus à ces relations déjà anciennes, et cependant aussi toutes nouvelles. Dans ces bals exceptionnels, tout le monde se connaît, et, comme tout le monde se connaît depuis longtemps, personne ne cherche à se tromper. Les mères ne cachent point leur âge; elles ne cachent point non plus leurs filles : à quoi cela servirait-il? On sait que leur fille a vingt ans. Là, personne n'étale un luxe d'emprunt, on sait votre fortune à un centime près; là, point d'hypocrisie, point d'insolence, on sait qui vous êtes et tout ce qui vous est arrivé. Et, comme là personne n'est préoccupé de jouer un rôle ou de soutenir un mensonge, il en résulte que chacun y paraît à son avantage, avec tout son esprit, sa bonne grâce et sa bonne humeur. Vivent les bals indigènes! ils ne sont une fatigue pour personne, pas même pour la maîtresse de la maison, qui n'a d'autre devoir à remplir que celui d'être aimable et bienveillante comme tous les jours. Demandez plutôt à

madame de Choi... ou à madame de Chast... vous étiez chez elles la semaine dernière? — Oui, que ces deux bals étaient charmants : ce sont les deux plus jolies fêtes de l'année!... — Eh bien, c'était là le bal indigène.

Il est une autre espèce de bal, non plus élégant ni plus distingué, parce que cela est impossible, mais plus merveilleux, mais plus exquis, plus quintessencié : c'est un bal de *garçon*. Quelquefois celui qui le donne est marié et remarié; mais cela ne change rien à la dénomination; s'il n'y a point de femme pour faire les honneurs du bal, c'est un bal de garçon. Ces fêtes-là sont admirables, elles ont un cachet tout particulier; il n'y a que de jolies femmes; l'homme libre a le droit de supprimer les paquets; il fait servir à cela l'indépendance de sa position. Son salon n'est plus un salon : c'est une arène où viennent combattre en champ clos les beautés de tous les pays; c'est une lutte d'élégance, un tournoi à l'éventail, dans lequel y a des triomphes pour toutes les combattantes, puisqu'il y a là des juges et des hérauts décidés à proclamer la victoire pour chacune d'elles. Vous le savez, à Paris, chaque quartier, chaque élégante coterie a sa reine de beauté, sa Célimène par excellence, sa femme à la mode, pour parler vulgairement. Eh bien, dans ce bal sans pareil, toutes ces majestés rivales se trouvent en présence, réunies, pour cette seule fois, dans un glorieux congrès où il s'agit de soutenir dignement les intérêts de sa renommée et l'honneur de sa coterie. Quelle émulation de parure, quel zèle d'amabilité! Figurez-vous un magnifique bouquet dont toutes les fleurs intelligentes choisiraient pour vous enivrer à l'envi leurs plus belles couleurs, leurs plus doux parfums. Les bals du prince Tuff... sont en ce genre les plus célèbres; le dernier était superbe; que de jolies Anglaises! que de belles Moscovites! que de

gracieuses Parisiennes! Comme on devinait tout de suite la pensée fondamentale de cette réunion! comme le sens en était clairement expliqué! comme on voyait bien vite, en regardant ces charmantes jeunes femmes, qu'elles étaient là par droit d'élégance et de beauté!

Parmi les fêtes agréables, nous compterons encore les bals d'*occasion*, ou bals de *voyageurs*. Ceux-là n'ont aucune prétention au luxe des tentures, à l'éclat des lambris; c'est une fête improvisée, animée, joyeuse et amusante comme tous les plaisirs qu'on improvise. La maîtresse de la maison semble dire : « Je ne suis pas chez moi, je ne suis responsable de rien ici, j'ai pris ce qu'il y avait de mieux dans votre Paris; si vous trouvez que cela est mal, c'est votre faute : pourquoi n'avez-vous rien de plus beau? Venez me voir dans mon palais à Naples, à Vienne, à Saint-Pétersbourg ou à Madrid, et alors vous pourrez me juger. Ce n'est pas une fête que je vous donne, c'est une hospitalité que je vous promets; ne retenez de cette soirée qu'une chose : c'est le plaisir que j'aurai partout à vous recevoir. » Ces bals d'occasion, offerts par extraordinaire, ont quelquefois tant de succès, qu'on est forcé d'en donner plusieurs; et vous verrez que madame d'Obres... chez qui l'on a dansé l'autre jour jusqu'à cinq heures du matin, chez qui vous, madame la duchesse, vous êtes restée si tard, ne pourra pas se dispenser de donner après le carême une troisième fête improvisée.

Et le bal d'*enfants!*... Oh! qu'il est délicieux, celui-là, surtout depuis que la mode des véritables enfants est revenue! Naguère, il n'y avait plus d'enfants! De six mois jusqu'à cinq ans, on daignait encore être enfant; mais passé cinq ans, il n'y avait plus que des pédants et des vieillards; des petits messieurs de six ans et demi, déjà un peu fats et

tout de suite très-sots, dédaignant leur sœur et grondant leur mère quand elle faisait une faute d'anglais; des petites-maîtresses de cinq ans au plus, portant un mantelet et nouant un chapeau avec une expérience de vieille coquette; critiquant ceci, dénigrant cela avec un aplomb de vieux journaliste. Vrai, il n'y avait plus d'enfants, il n'y avait plus que des vieillards en miniature. On ne disait plus : « Grave comme un conseiller; » on disait : « Grave comme un écolier. » On ne disait plus : « Imposante comme une reine; » on disait : « Imposante comme une pensionnaire. » Et, dans le fait, les enfants d'alors étaient si sérieux, qu'on ne leur offrait plus des bonbons qu'en tremblant. Grâce au ciel, l'esprit d'enfance est revenu; et c'était plaisir l'autre soir de voir dans le beau salon de madame Ch... sautiller toutes ces gracieuses petites filles, gambader ces jolis petits garçons. En vain un maître de danse profond et solennel, braquant ses larges besicles sur tous ces petits pieds, essayait de régler leurs pas et d'enfermer leur gaieté vivace dans les chaînes d'une contredanse, il ne pouvait en venir à bout heureusement; et tous ces petits pieds s'agitaient, ces petites mains se mêlaient, c'était une confusion adorable. Et nous regardions folâtrer ces jolis amours, tout en causant avec leurs pères et grands-pères, orateurs de talent, hommes politiques éminents, et nous disions, en leur montrant un bel enfant aux cheveux d'or que tout le monde admirait : « Quand on pense que cet amour blond et rose sera peut-être un jour ministre! cela fait frémir. » C'est bien joli un bal d'enfants, de véritables enfants!

Le bal de *cour*.... vous savez ce que c'est : une collection de bourgeois.

Le bal, ou plutôt la soirée des *célébrités*... vous le savez aussi : c'est une admirable collection de supériorités, un

médailler d'intelligences; l'on s'empresse d'y venir. On s'y amuse sans peine; l'invitation seule est déjà une flatterie, et l'on se plaît toujours là où l'on est flatté.

Nous avons enfin le bal *forcé*, le bal de nécessité, qu'on donne par devoir et dans l'intérêt de sa position. Celui-là est admirable d'harmonie. Là, du moins, chacun des inconvénients est compensé par un inconvénient contraire. L'appartement est mal décoré... mais en revanche il est mal éclairé. Ici il fait trop chaud... mais, plus loin, il fait très-froid. On étouffe dans le salon... mais on gèle dans la salle à manger, qui donne sur un escalier glacial. L'orchestre est médiocre... mais on ne l'entend pas; il est dans la chambre voisine. Les rafraîchissements sont peu abondants, mais ils sont mauvais. Il n'y en a heureusement pas pour tout le monde. Les danseurs sont rares... mais ils sont vieux. Les danseuses ne sont pas jolies... mais elles sont mal mises. On ne s'est inquiété nullement de se procurer ce qui constitue un bal agréable, de beaux danseurs et de belles jeunes filles; car il ne s'agit point de donner une fête élégante, mais de réunir du monde par condescendance et par obligation : des supérieurs dont on dépend, ou des gens influents dont on a besoin; or les gens dont on a besoin sont toujours laids. Bref, le bal *forcé* est triste et singulièrement ennuyeux; mais il finit de bonne heure, ce qui est une belle compensation, et si le maître de la maison, en vous congédiant, a l'air de vous dire : « Je ne vous ai pas invité pour mon plaisir, » — vous, à votre tour, en le saluant, vous avez l'air de lui répondre : « Je ne suis pas venu pour m'amuser. »

Voilà une nomenclature de bals assez complète. De tous ces bals, nous n'en avons oublié qu'un seul, c'est celui auquel nous devons aller ce soir. Partons vite, il est déjà bien tard.

LETTRE VI

6 mars 1841.

Dernier degré de l'amabilité. — Réunion de célébrités chez madame de Lamartine. — Variétés de grands hommes. — Coquetterie entre deux maestri. — Un nouveau roman d'Eugène Sue. — Modes.

Si la France n'est point appelée à faire sa partie dans le grand concert européen (jargon parlementaire), en compensation, les Européens de toutes sortes sont généreusement appelés à faire leur partie dans l'immense et éternel concert parisien. Depuis huit jours, que de mélodies, que de symphonies, que de sons, que de chants, que d'accords, que d'accents! Ce sont de véritables torrents d'harmonie; torrents est le mot. Ah! que de musique, et, ce qu'il y a de plus affreux, quelle bonne et excellente musique! On n'en veut pas perdre une note, et voilà le malheur : on se laisse enivrer par elle, et l'on passe ses jours à écouter. Cela ne vaut rien du tout dans certains états. Prendre la mauvaise habitude d'écouter quand on a une profession de bavard, c'est très-dangereux; les avocats savent bien ce qu'ils font : ils n'écoutent jamais personne, et ce n'est point par indifférence, c'est pour ne pas perdre leur spécialité.

Or, vendredi dernier, nous étions bien tranquillement occupé à écrire notre feuilleton, lorsqu'on est venu nous rappeler qu'il y avait un superbe concert chez madame la comtesse Merlin. Certes, nous ne l'avions pas oublié; mais nous étions résigné au devoir, et nous avions courageusement renoncé à tous les plaisirs de la soirée. — Eh bien! vous ferez votre feuilleton demain, nous dit-on pour nous entraîner; vous ne vous piquez pas d'exactitude. — Si vrai-

ment, j'ai au contraire à l'exactitude les plus grandes prétentions. — Vous les dissimulez avec art. — Ne m'accusez pas. Lorsque j'ai l'air d'être en retard, c'est par respect pour quelque histoire attachante que je crains d'interrompre; c'est aussi par coquetterie. Croyez-vous donc qu'on aime à jeter son nom à la place de celui de M. de Balzac, par exemple, et quand c'est lui qu'on espère, pensez-vous qu'il soit très-agréable de se résigner à venir? Non, vraiment, nous ne croyons point ressembler à M. A..., cet homme d'un esprit si fin, si charmant, d'une conversation à la fois si piquante et si douce, dont une femme passionnée disait un jour : « Il est si aimable, si aimable, qu'on l'entend annoncer avec plaisir, même quand on en attend un autre. » Quel éloge! Nous n'avons pas l'ambition de le mériter.

Le premier concert de madame Merlin a été magnifique.

Le lendemain de ce concert, il y avait chez madame de Lamartine une réunion bien intéressante à laquelle pour rien au monde nous n'aurions voulu manquer, d'abord par curiosité, et puis aussi par orgueil. C'était ce que nous avons appelé *une soirée de célébrités*; or, plus on est obscur, et plus on tient à faire partie de ces réunions merveilleuses. Jamais collection de supériorités ne fut plus complète. Jugez-en plutôt :

Grand orateur,	M. Guizot.
Grand poëte,	M. Victor Hugo.
Grand tragique,	M. Duprez.
Grand capitaine,	M. le maréchal Soult.
Grand peintre,	M. Horace Vernet.
Grande cantatrice,	Madame Damoreau.
Grand industriel,	M. Cunin-Gridaine.
Grand administrateur,	M. le comte A. de Girardin.

Grand agriculteur,	M. de Lamartine.
Grand romancier,	M. de Balzac.
Grand sculpteur,	M. David.
Grand artiste,	M. Artot.
Grand savant,	M. Charles Dupin.
Grande victime,	M. Andryane.

Il y avait là aussi de grandes dames célèbres par leur esprit, leur instruction profonde, leur conversation brillante et gracieuse. On ne connaît point d'ouvrages littéraires signés de leurs noms; cependant quelques initiés bien informés assurent que ces dames écrivent comme elles parlent. Il y avait là enfin madame de Lamartine; elle a beau nous défendre aussi de parler d'elle, il nous est impossible de ne pas déclarer qu'elle était chez elle ce jour-là, de ne pas reconnaître, avec tout le monde, que c'est une femme supérieure, et l'une des plus spirituelles de notre temps et de notre pays.

Cette soirée, si intéressante, a été de plus fort animée. Duprez a chanté l'air de *la Dame blanche : Ah! quel plaisir d'être soldat!* d'une manière admirable et toute nouvelle. Il en fait une comédie entière. Quelle verve! quelle gaieté! quelle finesse! Pourquoi ne donnerait-on pas à Duprez un rôle bouffe? Il le jouerait à merveille, et cela le reposerait. Être au désespoir tous les deux jours, pendant cinq heures de suite, cela doit être très-fatigant. Le duo de *Guillaume Tell*, chanté délicieusement par Duprez et madame Damoreau, a excité des transports d'enthousiasme. « Rossini! Rossini! s'écriait-on, quand reviendra-t-il? Allons le chercher; il nous est impossible de vivre une année de plus sans lui. » Alors on a décidé, séance tenante, c'est-à-dire en plein enchantement, qu'une pétition allait être adressée au célèbre maestro pour le supplier de revenir à

Paris. Cette pétition est déjà couverte de signatures, et quelles signatures!

A propos de musique, nous voulons vous conter une histoire charmante. Voilà un début bien audacieux; mais l'histoire peut supporter ce commencement. La semaine dernière, il y avait chez M. Véron un dîner de *célébrités* (on ne mangeait pas les célébrités). Parmi les convives se trouvaient MM. Scribe, Auber et Halévy. Le dîner ne *fut pas froid et la conversation ne fut pas silencieuse.* On dîna bien et l'on causa beaucoup. Dans la soirée on parla de l'opéra que vient d'achever M. Auber, et l'on pria le brillant compositeur de vouloir bien jouer quelques airs de sa nouvelle partition. M. Auber se mit au piano et joua une marche très-belle que tout le monde applaudit, puis on causa d'autre chose.

Au bout de quelque temps, un des convives, s'approchant de M. Halévy, lui demande de jouer à son tour un morceau de son nouvel opéra; M. Halévy y consent de très-bonne grâce, il se met à son tour au piano; mais au lieu de jouer un air de lui, il répète, par un tour de mémoire incroyable, la belle marche que M. Auber venait de jouer une heure auparavant pour la première fois. « C'est merveilleux! s'écrie tout l'auditoire. — Il a retenu l'air, note pour note, sans y rien changer. — Si, reprend alors M. Auber, il a fait plusieurs changements très-heureux dont je profiterai. — Deux femmes n'auraient pas plus de coquetterie, entre elles surtout!

N'oubliez pas que c'est lundi prochain que doit avoir lieu, dans la salle de Herz, le concert de la Société des Amis de l'enfance. Le monde élégant s'y est donné rendez-vous, car il faut rendre justice à ce monde frivole, toutes ces belles institutions de charité et de morale sont fondées par lui.

On a tort de médire du bonheur et de la gaieté; cela rend si bon de s'amuser, et les cœurs tristes sont si cruels!

Un peu de littérature maintenant.

Le roman du jour, c'est *le Commandeur de Malte*, par M. Eugène Sue. Voilà un roman amusant; il y a dans ce drame étrange de l'intérêt, de l'effroi, du comique, du merveilleux à tous moments. Il y a un pigeon qui porte une lettre, et un aigle apprivoisé qui dévore la correspondance et le messager; puis un greffier que l'on mystifie de la manière la plus plaisante; puis une jeune fille nommée Stéphanette, dont la naïveté maligne est charmante : c'est la coquetterie de l'âge d'or; puis un jeune homme, né bon et généreux, dont, par une horrible vengeance, on a fait un méchant malgré lui, et qui veut mourir pour expier ses crimes involontaires. Ce portrait est fort beau et mériterait à lui seul d'être le sujet d'un livre. Ce roman, qui n'a d'autre défaut que d'être trop romanesque, obtient un grand succès de lecture, peut-être à cause de son défaut. — Et *Mathilde*, nous direz-vous? Le manuscrit est là tout prêt à être publié; et depuis un an M. Sue aura publié dix volumes, sans compter l'*Abrégé de l'Histoire de la marine de tous les peuples*, ouvrage fort remarquable qui vient de paraître; sans compter le drame de *Latréaumont* et la comédie de *la Prétendante*. Dix actes et dix volumes, oui, quatre volumes de *Jean Cavalier*, deux du *Colonel Surville* et d'*Hercule Hardi*; deux du *Commandeur de Malte* et deux des *Mémoires d'une jeune femme*, et cependant ce n'est point dans la retraite et le silence qu'il travaille. 'il y a une grande partie de chasse, l'auteur de *Létorière* y est invité, et il y va; s'il y a un grand dîner d'ambassadeur, l'auteur d'*Arthur* y est prié, et il y vient; si l'on donne le ballet nouveau à l'Opéra, et que les marins de la

Belle-Poule y assistent, l'auteur de *la Salamandre* s'y montre à son tour; on le voit partout, et cependant il travaille plus que personne. Comment fait-il pour trouver tant d'heures de solitude au milieu de cette vie mondaine? — Peut-être qu'il néglige ses amis. — Non vraiment, dès qu'il leur arrive un malheur, il accourt un des premiers.— Mais alors, quel est son secret? — Il supprime les ennuyeux. O lecteurs! et vous, madame, récapitulez vos souvenirs, et voyez combien de moments vous avez donnés aujourd'hui à des gens qui vous déplaisent et vous fatiguent, — la moitié de votre journée; c'est le temps d'écrire trois chapitres de roman.

Parlons un peu modes; il y a longtemps que nous n'avons traité ce sujet. Les merveilleuses se livrent depuis quelques semaines à des excès d'imagination effrayants. Ce sont des chaperons d'un folâtre inimaginable; des espèces de casquettes de *loutre* en gaze rose, garnies de fausses perles; des plaques de velours vert brodées en or, posées sur la tête d'une oreille à l'autre, qui ressemblent horriblement à des pantoufles trop étroites utilisées en coiffures; et puis des robes de deux ou trois couleurs : bleues avec revers jaunes; vertes avec des revers amarante et des agréments orange; grises avec des parements violets. Tout cela nous semble d'un goût fort douteux. Heureusement la province va vite s'emparer de cette nouveauté essentiellement économique : avec un vieux jupon de taffetas noir et une vieille jupe de satin rose, vous vous composez un costume andalous plein de caractère. C'est très-avantageux, c'est même trop avantageux.

On garnit les gants blancs avec de l'hermine, autre pensée économique et par conséquent très-coupable. Le tulle et les rubans sont si jolis! On ne porte jamais assez de ru-

bans. En fait d'élégance, ce qui dure le moins est ce qu'il y a de plus riche et de plus gracieux. Nous l'avons déjà dit bien des fois, les gants d'une femme trahissent tout son caractère. Un jour, on nous a offert de nous présenter à une femme dont les gants étaient garnis de roses pompons; nous avons répondu : — C'est inutile, jamais nous ne pourrions nous entendre. — Pourquoi? — Regardez ses gants.

Les bijoux à la mode ne sont pas jolis, mais ils sont très-amusants. Ce sont des animaux de toutes sortes : des singes, des renards, des chiens et des chats, des hiboux, des tortues, des lézards, des colimaçons et des chenilles.

Quant aux mouchoirs, ils sont tout à fait pittoresques : ce sont des tableaux brodés, des paysages de coton, des Claudes Lorrains faits à l'aiguille, avec des personnages animés. Chaque coin du mouchoir offre un sujet divers. Là c'est une jeune paysanne conduisant une génisse; là, une grosse fermière jetant de l'orge à des poules. Ce coin représente un âne et un garçon meunier gravissant le sentier du moulin. Cet autre coin nous montre un chasseur traversant une rivière, une rivière de points à-jour merveilleux. La broderie ne s'arrête devant aucune difficulté : elle construit des églises, des chemins de fer, des châteaux et même des forts détachés, ce qui est la dernière mode.

LETTRE VII

25 mars 1841.

A bas l'égalité! — Les hommes sont tous égaux!... Non. — Injustices de la nature réparées par la société. — Valeurs fictives créées pour rétablir l'équité. — Petit bossu grand d'Espagne. — Les bras et les bracelets. — Les cheveux et les diamants. — La parure plus belle, hélas! que la beauté.

Quoi! lui aussi! il a prononcé ce mot trompeur : ÉGALITÉ! lui aussi a daigné jeter à son siècle cette flatterie. Il a dit : « La gloire est la noblesse de l'égalité; » comme si la noblesse n'était autre chose que la consécration de la gloire; comme si la gloire pouvait admettre l'égalité; comme si l'égalité, avare, égoïste et jalouse, pouvait comprendre la gloire! Et c'est lui! lui, M. de Lamartine, qui vient à son tour bercer le monde de ce rêve étrange!

Ce rêve d'envieux qu'on nomme égalité.

Et il a pour complices, dans la propagation de cette riante chimère, tous les grands esprits de nos jours :

M. de Chateaubriand, qui fraternise avec les républicains, et que les républicains portent en triomphe au nom de l'égalité;

M. de Lamennais, qui prêche au peuple le droit du plus fort, afin que le peuple, découvrant qu'il est le plus fort, se révolte au nom de l'égalité;

George Sand, qui prouve que les menuisiers sont beaucoup plus beaux et plus spirituels que les jeunes seigneurs, et qui marie ses menuisiers à des marquises, toujours au nom de l'égalité.

Et ce sont précisément les êtres les plus injustement doués de la nature qui viennent parler d'égalité. Ce sont

ceux-là même qui ont reçu la plus forte, la plus noble part, qui viennent sans pitié contester le peu de valeur de ce qui reste aux autres. Ce sont enfin ces soi-disant précurseurs du règne de l'égalité qui vont, sans prévoyance, à jamais détruire la seule égalité raisonnable, imparfaite sans doute, mais réelle, que la société, après tant de siècles, était parvenue à fonder.

Car, il faut bien vous le dire, au risque de vous faire crier au paradoxe, c'est la société qui a inventé l'égalité.

Oui, c'est elle!... Ce n'est pas la nature, vous en conviendrez.

La nature, injuste, cruelle, marâtre, aux uns avait donné tout, — aux autres rien.

Elle n'avait que des favoris ou des victimes.

Ceux-ci étalaient pompeusement leur trésor, ceux-là cachaient honteusement leur misère.

Elle prodiguait ses dons au hasard; son caprice était sa seule loi.

Quelquefois ses dons les plus précieux, c'est-à-dire LA FORCE, L'INTELLIGENCE et LA BEAUTÉ, devenaient le patrimoine d'un seul mortel, et cet homme, à l'instant même reconnu pour maître par les autres hommes, s'emparait du pouvoir absolu, et de l'empire du monde, et de l'empire des cœurs. Aucun être vivant ne pouvait lutter contre lui. Comment n'aurait-il pas triomphé? Sa toute-puissance était une conséquence de sa supériorité naturelle; il était le plus redouté parce qu'il était le plus fort; il était le plus écouté parce qu'il était le plus intelligent; il était le plus aimé parce qu'il était le plus beau.

Souvent aussi, par une malice désespérante, la nature refusait ces trois dons à la fois à un malheureux paria qui se voyait condamné, par cette injustice, à une détresse, à

un abaissement éternels. Il devenait à l'heure même l'esclave de tous les autres hommes, la victime de tous les mauvais vouloirs. On le maltraitait parce qu'il était le plus faible, on le méprisait parce qu'il était le plus abject, on le repoussait parce qu'il était le plus laid. Pour lui, point de succès; pour lui, point de tendresse. Comment, hélas! le consoler? Que donner en compensation à celui que la nature implacable a privé de ses dons sublimes, la force, l'intelligence et la beauté?

Quels bienfaits, dites, quels bienfaits peuvent valoir jamais de tels trésors, promesses de gloire et de bonheur : car la force, c'est le courage; car l'intelligence, c'est la foi; car la beauté, c'est l'amour!

Ah! vous le pensez comme nous, ces dons-là sont inappréciables, rien ne saurait les remplacer, rien ne saurait consoler le misérable à qui la nature les a refusés.

Rien, n'est-ce pas? rien.

Et cependant la société, juste, compatissante, généreuse, a su trouver ce merveilleux secret! Dans son ingénieuse équité, elle a su imaginer des consolations pour une telle douleur, des dédommagements pour une telle misère, des réparations pour une telle injustice.

Elle a opposé des avantages fictifs à ces avantages réels si arbitrairement distribués; et elle est parvenue à dédommager par des dons imaginaires ceux à qui les dons naturels avaient manqué. C'est alors qu'elle a créé des valeurs artificielles, des vanités de prix, des bonheurs de convention, pour tenir lieu des qualités véritables trop rares, comme en affaires de banque on émet du papier-monnaie pour suppléer le numéraire insuffisant.

Ainsi, pour contre-balancer la force naturelle, elle a créé une force sociale : LA RICHESSE.

Ainsi, pour contre-balancer l'intelligence naturelle, elle a créé une intelligence sociale : L'ÉDUCATION, qui souvent détrône l'instinct.

Ainsi, pour contre-balancer la noblesse naturelle, la beauté, elle a créé une noblesse sociale : LA NAISSANCE.

Et elle a si bien fait, que les hommes ont tout de suite pris au sérieux ces puissances conventionnelles, et qu'ils ont fini par les regarder même comme très-supérieures à celles que la nature seule pouvait donner.

Et la lutte s'est établie entre toutes ces puissances rivales : force, richesse, intelligence, éducation, beauté, noblesse, se sont disputé les joies de ce monde, et la société s'est applaudie de son ouvrage. En imaginant cet heureux système, elle avait du moins remédié à bien des maux; certes, ce n'était point fonder une égalité absolue, mais c'était multiplier les chances de compensations dans le partage. Ce n'était pas établir un niveau universel, mais c'était maintenir un équilibre relatif; c'était constituer l'*échange*, organiser la *mutualité*, et la *mutualité* est le grand secret de toutes les combinaisons sociales. Si l'égalité absolue est une chimère, la mutualité seule est une réalité, parce que les philosophes ont beau le proclamer, les hommes ne sont pas tous égaux; ils sont tous frères, ce qui est très-différent

Mais revenons à cet admirable système des consolations ingénieuses. Dans sa prévoyante sollicitude, la société ne négligea aucun détail. A chaque bienfait, elle sut répondre par un bienfait équivalent; à chaque faveur, elle sut obvier par une *contre-faveur*. Elle alla même un peu trop loin. Elle donna tant à ceux qui n'avaient rien, que ceux qui avaient tout commencèrent à se plaindre. Les consolés étaient devenus les heureux.

Il y avait des hommes alertes et bien portants qui mar-

chaient d'un pas vif et si léger, que les autres hommes ne pouvaient les suivre et qu'ils arrivaient toujours les premiers, en prenant partout la meilleure place.

La société, pour contre-balancer cet avantage, imagina des véhicules très-compliqués qui servaient à transporter d'un lieu à un autre les asthmatiques et les boiteux, de sorte que tous ceux qui ne pouvaient marcher, s'habituant à voyager dans de bons carrosses, se consolèrent peu à peu d'être privés du plaisir de voyager à pied, et bientôt ils cessèrent de regretter cet avantage.

Il y avait des hommes d'une taille noble et fière, qui tout d'abord attiraient l'attention des femmes. Les autres hommes, qui étaient petits et chétifs, par elles n'étaient même pas regardés, et ils se sentaient, par cette indifférence, humiliés et contristés.

La société, toujours spirituellement charitable, eut pitié de ces pauvres gens si maltraités, elle voulut venir à leur secours; elle inventa pour eux les habits magnifiques, les coiffures chevaleresques, les uniformes guerriers, voire même les gants blancs et les souliers vernis, et elle chargea une jeune folle, appelée la Mode, de donner une signification à toutes ces parures dont elle affubla les malheureux qu'elle voulait consoler. Et il arriva que ces laiderons, ainsi fagottés, parurent charmants aux yeux des femmes, et qu'elles les préférèrent souvent à des hommes d'une beauté remarquable, dont la tournure était noble et fière, mais dont le chapeau était passé de mode et dont les habits étaient fanés.

Il y avait de même des femmes d'une merveilleuse beauté qui accaparaient tous les hommages et qui voyaient, pour elles, toutes les autres femmes abandonnées. C'étaient des brunes éclatantes dont les yeux brillaient comme des étoiles;

c'étaient des blondes gracieuses dont les cheveux ondoyaient comme des vagues d'or; c'étaient de folâtres jeunes filles qui riaient par coquetterie pour laisser voir leurs fraîches dents d'une blancheur éblouissante; et puis, auprès d'elles, c'étaient des femmes louches, chauves, édentées. Que faire pour consoler ces malheureuses créatures? Qu'imaginer pour contraindre les hommes à les admirer? Comment les rendre jamais belles, ces femmes à qui manquaient toutes les séductions de femme? Quel éclat leur donner, quel langage leur apprendre qui puisse remplacer jamais le regard et le sourire?

Oh! c'était une grande difficulté à vaincre, c'était un aride problème à résoudre. La société a dû chercher longtemps le moyen d'y parvenir; mais elle l'a trouvé enfin, et elle est sortie victorieuse de l'épreuve.

Elle est descendue au sein de la terre, et elle a arraché aux entrailles du monde un caillou qu'elle a choisi parce qu'il était le plus rare, le plus dur, le plus pénible à travailler, et après avoir poli ce caillou de sa main toute-puissante, elle l'a proclamé diamant.

Elle a plongé au fond de la mer, et du sein de l'Océan elle a rapporté une larme qu'elle a déclarée perle fine, et dont elle a consacré la valeur; et puis elle a composé de ces diamants des couronnes, de ces perles des bandeaux, et elle a dit : Les diadèmes sont plus beaux que les plus beaux cheveux; les diamants ont plus d'éclat que les plus beaux yeux; les perles valent mieux que les plus belles dents; et elle a crié aux femmes qui avaient le cou et les bras maigres : Voici des colliers et des bracelets; et elle a dit à celles qui avaient les épaules noires : Voici de blanches dentelles et des châles d'un très-grand prix; cachez-vous, parez-vous! avec cela vous pourrez séduire bien des cœurs,

avec cela vous pourrez l'emporter sur les femmes les plus parfaitement belles, avec cela vous serez plus que jolies, vous serez élégantes et fashionables. Courage donc, marchez la tête haute, ayez confiance, et vous verrez qu'on aime plus les femmes pour leur parure que pour leur beauté.

Quand la société eut ainsi forgé toutes ses armes, quand elle eut remédié à tous les inconvénients, vaincu toutes les difficultés, elle attendit de pied ferme ces créatures d'élite, ces êtres privilégiés de la nature, auxquels sa prudence avait suscité tant de rivaux, contre lesquels son génie avait élevé tant d'obstacles. Alors elle pouvait du moins lutter avec ces orgueilleux favoris, et s'opposer de toute sa force à leurs prétentions envahissantes. A celui qui avait reçu en partage force, intelligence et beauté, elle pouvait dire : Sois fier, tu possèdes des trésors réels; mais sois humble aussi, car il te manque tous les biens que je puis donner. La nature a trop fait pour toi, je ne te dois rien; elle t'a créé pour dominer et pour séduire, mais moi je te condamne à obéir, à travailler; elle t'a fait puissant et superbe, moi je te fais pauvre et obscur; elle te destinait à être partout au premier rang, moi je te destine au dernier. C'est à toi de reconquérir ta place par ton courage, si tu le veux; par ton génie, si tu le peux. Ah! tu n'avais point d'égaux : eh bien, je t'en ai donné, moi.

Et par contre, appelant à elle l'homme qui n'avait rien reçu de la nature, qui était né chétif, abject, hideux, le malheureux qui n'avait devant lui qu'un avenir de désespoir et de honte, la société pouvait lui dire : Sois humble, car la nature t'a maudit, mais sois fier aussi, car je t'ai comblé de tous les biens que ma puissance a su créer. La nature pour toi s'est montrée injuste, avare, cruelle; moi, je suis compatissante et prodigue; elle t'avait condamné à végéter

dans la misère et dans l'isolement, moi je t'ai fait renaître pour vivre dans l'abondance et dans la joie. Les femmes t'auraient fui comme un objet d'horreur et de dégoût; grâce à moi, les femmes vont rechercher ton amour comme une gloire, et leurs agaçantes coquetteries vont t'enivrer. Vois déjà cette tendre mère qui t'accueille d'un air si prévenant; mendiant hideux, elle t'aurait fait chasser de sa basse-cour, dans la crainte que ton aspect épouvantable ne fît accoucher de peur sa fille aînée. Eh bien, grâce à moi, elle te regarde avec bienveillance, et en te regardant, toi si laid, elle n'est agitée que d'une pensée, c'est d'obtenir ta préférence pour sa fille cadette, qu'elle veut te donner pour épouse; c'est de jeter dans tes bras difformes cet ange de beauté qu'elle instruit depuis longtemps à te plaire et à qui elle fait déjà comprendre que l'on pouvait t'aimer. C'est que moi je suis savante dans l'art des métamorphoses; la nature avait fait de toi un crétin monstrueux, — moi je t'ai fait un grand d'Espagne de première classe, je t'ai donné le rang et la fortune, et par ces seuls dons je t'ai restitué ta part d'orgueil, de bonheur et d'amour. Des égaux, tu n'en avais point; je t'ai donné des valets, des complaisants, des flatteurs; bien plus encore, des envieux!

Mais, direz-vous, tous les grands d'Espagne ne sont pas des crétins hideux, il y en a de fort beaux et de fort aimables; les hommes beaux et intelligents ne sont pas tous pauvres et obscurs, il y en a de très-opulents et de très-célèbres; les femmes riches ne sont pas toutes laides, il y en a de fort jolies qui réunissent tous les avantages, qui ont les longs cheveux et les brillants diadèmes, les beaux yeux et les diamants, les belles dents et les perles fines, les beaux bras et les bracelets, les blanches épaules et les dentelles. Il y a des gens merveilleusement dotés qui ont ac-

caparé tous les bienfaits de la nature et tous les dons de la société. Eh ! sans doute, c'est un malheur; mais la société n'est pas coupable de ce malheur. Il y avait aussi jadis des gens qui mettaient cinq numéros à la loterie, et dont les cinq numéros sortaient. C'était aussi une grande injustice que ce quine si heureusement gagné; mais jamais il n'est venu à l'idée de personne d'accuser la loterie de cette injustice.

Soit, c'est un malheur. — Non pás pour nous, vraiment; nous appelons cela un bonheur, nous autre, parce que nous sommes poëte, et que nous aimons l'harmonie, et que, loin de nous attrister, rien ne nous plaît autant que cet accord parfait d'un haut rang et d'une noble nature, que cette brûlante union de l'opulence et de la beauté; parce que nous avons reçu du ciel la plus humble mais aussi la plus douce des facultés, la plus fertile en jouissance, la faculté de l'admiration. Ah! cet heureux don aide à supporter bien des privations et des injustices! Cela rend indulgent pour les richesses d'autrui. Cela fait qu'on regarde avec calme ces superbes objets dont l'orgueil se pare, car on se console de ne pas les posséder en les admirant. — Mais pour ceux qui sont philosophes, pour les républicains, pour les libéraux, nous en convenons, c'est un grand malheur qu'il y ait au monde des gens si parfaitement heureux. Toutefois, ce qui doit faire supporter ce malheur, c'est qu'il est bien rare, c'est que le nombre de ces gens si heureux est bien petit. Aux plus favorisés il manque toujours quelque avantage. Celui-ci a la fortune et la beauté, sans la naissance. Celui-là, qui a l'esprit et la naissance, est fort laid; ce duc charmant n'a pas le sou, ce millionnaire n'a point d'esprit; c'est que sur trente millions d'habitants il n'y a peut-être pas dans tout le pays cent personnes favorisées si

complétement. C'est aussi que tels bonheurs, quand ils sont extrêmes, s'achètent par de tristes infirmités, par de terribles catastrophes. C'est enfin qu'ils ne peuvent durer.

Hélas! n'avez-vous pas remarqué naguère encore ce triste phénomène de la perfection puni fatalement? L'idéalité réalisée porte malheur! O philosophes et libéraux, rassurez-vous, il existe, pour vous aider dans votre œuvre de nivellement, une vieille envieuse plus implacable que la vieille opposition, plus radicale que la jeune république; une vieille jalouse, la mort, qui fait promptement justice de ce qui est trop parfait, trop pur, trop beau et trop aimé.

Rappelez-vous le sort de cette jeune princesse si belle, fille de France et femme de génie... morte à vingt ans!

Rappelez-vous le sort de ce jeune prince dont on nous vantait l'esprit et la beauté. C'était le petit-fils des Césars et l'enfant de Napoléon... mort à vingt ans!

O philosophes, philosophes! ayez pitié des beaux destins!

Et vous, poëtes sublimes, étoiles des peuples, phares du siècle, restez sur la montagne du haut de laquelle vous éclairez le monde, et ne descendez pas dans la plaine pour suivre la fausse voie que les sophistes ont tracée; apôtres de vérité, chantres divins, parlez toujours la langue sacrée, et n'empruntez pas ce mot menteur au vocabulaire de l'envie : l'égalité!... Ce mot-là est presque un blasphème dans votre bouche. L'égalité!... mais, dans un temps où chacun travaille pour acquérir et mériter, l'égalité, c'est l'injustice.

L'égalité, c'est l'utopie des indignes.

Et d'ailleurs, si cette égalité que vous promettez était établie, si les priviléges du rang et de la fortune étaient

supprimés, il ne resterait plus que ceux du génie, et votre part serait trop belle. Allons, soyez généreux, laissez vivoter ces vanités suprêmes, elles maintiennent l'équilibre; comme cela, du moins, il y a encore quelques personnages qui peuvent lutter avec vous. Il y a encore quelques millionnaires et quelques rois qui peuvent se croire vos égaux.

Et vous, madame, vous que la nature a comblée de ses dons les plus précieux, vous qu'elle a bercée avec tant d'amour, vous qu'elle a parée avec tant d'orgueil, vous sa création favorite, vous son chef-d'œuvre, vous sa plus charmante injustice, ne soyez pas ingrate envers votre sort. Ne disputez pas à ces pauvres riches, à ces humbles nobles, les minces trésors de la fortune, les fades couleurs du blason. Ne soyez point si cruelle pour cette petite marquise, et laissez-lui ses parures. A chacune ses diamants. Ceux que vous avez dans la tête ont plus de prix que ceux qui brillent sur son front. Laissez-la se promener tranquillement dans sa calèche; et ne semez point de tant d'erreurs, de tant de ronces et de tant de menuisiers, l'obscur chemin de sa vie. Quoi! vous avez reçu en partage le génie et la beauté, ces présents superbes dont Satan lui-même fut enivré, et vous vous préoccupez de ce qu'il y a sur la terre des femmes d'un rang plus ou moins élevé!... Mais, madame, vous ne comprenez donc pas votre gloire, vous ne sentez donc pas votre bonheur, vous ne savez donc pas que le jour où vous êtes née la société a été forcée de créer au moins vingt duchesses, cinquante marquises, cent comtesses et trois cents baronnes, pour dédommager un peu toutes ces pauvres femmes dont vous avez pris la part.

Ah! nous, nous n'avons reçu qu'une bien pâle étincelle

dans l'injuste partage de l'immortelle clarté; mais nous ne donnerions pas cette lueur, cette flamme tremblante, pour toutes les splendeurs de la plus brillante fortune et du plus haut rang. Nous n'avons obtenu au banquet de la renommée qu'une place bien modeste; mais nous ne trouvons pas que ce soit l'avoir payée trop cher que de l'avoir achetée par l'ironie des sots, par les ennuis de la pauvreté et par la rigueur du travail.

Et nous avons le courage ou plutôt l'orgueil de dire que nous ne rêvons point l'égalité.

Mais l'égalité devant la loi! criera-t-on. — Nous ne l'admettons pas plus qu'une autre. Eh! c'est vraiment devant la loi qu'il ne saurait y avoir d'égalité! Il n'y a devant la loi que des innocents et des coupables, que des possesseurs et des usurpateurs, que des honnêtes gens et des fripons, que des oppresseurs et des opprimés, que des assassins et des victimes, et nous ne pensons pas que ces gens-là puissent jamais se regarder entre eux comme des égaux.

Non, non, les hommes ne sont égaux ni dans la vie ni dans la mort. Ne parlez plus de ce prétendu niveau de la tombe, de ces six pieds de terre qui suffisent au mendiant comme au roi. Mensonge, toujours mensonge. La mort n'égalise rien : à sa dernière heure, l'homme qui a lâchement vécu n'est pas l'égal de celui qui a vécu noblement. A son dernier soupir, l'homme dont l'existence a été douce et belle n'est pas non plus l'égal de celui qui a souffert toujours. Les vertus sont des titres, les souffrances sont des droits. On ne s'améliore pas en vain, on ne souffre pas inutilement. Dieu est un maître équitable, qui récompense chacun selon ses œuvres, et surtout selon ses peines. Heureuse l'âme qui a l'intelligence de ses douleurs; pour elle

les larmes ont un langage qu'elle comprend, le désespoir a des promesses qu'elle écoute. Oh! qui de nous ne l'a senti, qu'en nous frappant Dieu s'engage, et qu'il est de certains chagrins, de certains tourments inouïs, insupportables, horribles, qui le compromettent avec nous pour l'éternité!

Non, ceux qui auront toujours ignoré ces affreuses peines ne seront pas, au jour du jugement dernier, les égaux de ceux qui les auront connues et dévorées.

LETTRE VIII

17 avril 1841.

Les Nabuchodonosor. — Les *sept petites chaises.* — Le concert turc.

Nous entendons dire chaque jour : il n'y a plus de préjugés... Maintenant que les préjugés sont abolis... C'était bon dans le temps où il y avait des préjugés, mais aujourd'hui...

Aujourd'hui il y en a plus que jamais; bien mieux, il y en a partout, et sur tout; des préjugés qui se croisent, des préjugés mutuels. Eh! comment voulez-vous que dans un pays de parvenus il n'y ait point de préjugés? Qu'est-ce donc que la soif de parvenir, si ce n'est le besoin d'atteindre un haut rang qui permette de mépriser tous ceux qu'on a connus dans sa jeunesse? Qu'est-ce que l'ambition, si ce n'est le préjugé des honneurs? Or, quand on a le préjugé des honneurs d'aujourd'hui, on devient, malgré soi, complice des orgueilleux qui ont le préjugé des honneurs d'autrefois. Rechercher ardemment ce qu'ils ont obtenu, c'est reconnaître leur valeur. N'ont-ils pas le droit de dire à celui-ci, par exemple : « Vous êtes fier d'être président;

eh bien! moi, je compte trois présidents parmi mes aïeux! » — A celui-là : « Vous êtes fier d'être ministre de Sa Majesté Louis-Philippe; eh bien! mon arrière-grand-père était ministre de Sa Majesté Louis XIV. » — A cet autre : « Vous ambitionnez l'honneur de représenter le roi-citoyen auprès du républicain Espartero; eh bien! mon grand-oncle a eu l'honneur de représenter, en 1528, le roi très-chrétien auprès de Sa Majesté Catholique, etc., etc., etc. » — Vous voyez donc bien que ce sont les parvenus qui entretiennent les préjugés.

D'ailleurs, comme ces nouveaux orgueilleux prennent toutes les places, ils réduisent les anciens orgueilleux à ne plus vivre que de leurs souvenirs. On les exclut du présent, ils se réfugient dans le passé; ils se consolent d'être, par leur fidélité même, privés de tous les emplois, en se rappelant les emplois glorieux exercés jadis par leurs ancêtres. Ils s'amusent à compter leurs quartiers; que voulez-vous? ils n'ont plus autre chose à faire; ils jouent à cela, en attendant une occupation plus sérieuse. C'est votre faute; c'est vous qui faites leur force, messieurs les parvenus; vous êtes friands de leurs vanités, vous leur donnez du prix; vous les exilez des affaires, ils se rassemblent pour se moquer de vos prétentions; leur orgueil s'accroît dans l'isolement, et le préjugé qu'ils nourrissent contre vous s'augmente du préjugé que vous affichez contre eux.

Quoi! il ne leur reste plus qu'un avantage, un seul, et vous voulez qu'ils l'abdiquent; ce serait de la folie; ils doivent y tenir d'autant plus que vous ne leur en laissez pas d'autres.

Et rien n'est plaisant comme d'entendre un projet de mariage se discuter aujourd'hui dans le grand monde.

Ce n'est pas dans la société, dans la famille, dans les relations du jeune homme, qu'on va chercher des rensei-

gnements; non, c'est à la bibliothèque : on va sournoisement consulter de vieux parchemins; et si là on découvre que le prétendu porte un nom trop jeune de deux ou trois cents ans, on le congédie sans pitié, malgré son esprit, malgré sa supériorité réelle, malgré son amour; et, sans scrupule, on lui préfère un rival plus heureux, qui est laid, malingre, à moitié crétin, tout à fait sourd, dont la personne est dégoûtante, mais dont le blason est irréprochable.

Une mère apprend que le noble époux qu'elle destine à sa fille chérie est doué, par exemple, de cette infirmité cruelle que guérissait le roi de France, et que ne guérit plus le roi des Français... Cela ne change rien à ses projets de mariage; qu'importe que son gendre ne soit pas d'une bonne santé, s'il est d'une bonne maison! Mais elle apprend que le prétendu, qu'elle croyait être de la grande maison des Nabuchodonosor de Normandie (nous choisissons ce nom bizarre exprès pour éviter toute allusion), est au contraire des petits Nabuchodonosor d'Auvergne; qu'il ne descend pas des *bons* Nabuchodonosor; qu'enfin lui-même est un *mauvais* Nabuchodonosor... Aussitôt elle retire sa parole : tout est rompu... Et n'allez pas croire que la jeune fille se désespère et qu'elle réclame contre cet arrêt fatal; non, non, elle-même connaît tout le prix des véritables Nabuchodonosor; elle ne voudrait pas s'exposer à une mésalliance; elle ne voudrait pas subir le sort de cette femme dont on nous contait hier l'histoire malheureuse : fille d'un grand nom qui voulait porter un grand nom, et qui, dans son choix, s'était trompée. — Elle est tombée sur un mauvais... mari?... — Bien pis, elle est tombée sur un mauvais... Nabuchodonosor. Trois mois après son mariage, elle découvre que son mari n'est pas de la grande famille dont

il porte le nom!... il n'est pas des bons Nabuchodonosor, il est des mauvais Nabuchodonosor. — Infortunée! je la plains! — Ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'elle est grosse, et que cette découverte gâte pour elle toutes les joies de la maternité. — Sans doute elle ne fera jamais que de mauvais Nabuchodonosor, et, comme madame de la Reynière, elle s'écriera : « Tant souffrir pour mettre au monde un vilain! »

Quand une jeune fille, noble et riche, veut, par hasard, épouser un jeune homme distingué appartenant à une famille noble, mais moins ancienne que la sienne, on crie à la démence : Une X...! épouser un Y...! c'est indigne!... Dans ce monde-là on ne comprend pas qu'une antique famille, depuis trois cents ans oubliée, s'allie à une famille nouvelle, depuis trois cents ans illustre. La vanité a des détails infinis. On observe cent variétés de l'espèce; on croit les connaître, pas du tout; on en découvre encore cent autres à étudier; on s'y perd. Le plus court est de rire de toutes en masse : c'est le seul moyen de simplifier la question.

Ce n'est pas tout. Quand chacun de son côté a bien fait valoir les droits de son rang, la gloire de son nom, il arrive quelqu'un qui vient vous prouver positivement, historiquement, qu'il n'y a plus de grandes familles. Quoi! les M..., branche cadette; les R..., famille éteinte depuis longtemps; les G..., il n'y en a plus? — Or, s'il n'y en a plus, à quoi bon se disputer pour en être?

Cela fait toujours croire à quelqu'un qu'on en est.

Et cela se passe aux mêmes heures, dans le même instant que les utopistes réformateurs modernes suppriment nom, titre, famille, propriété, etc., etc.

Le siècle est complaisant, il admet les idées de tout le

monde ; mais soyons de bonne foi, avouons-le : si ces idées ne se ressemblent point, elles s'assemblent; l'exagération des unes explique l'excès des autres, la démence de celles-ci devait nécessairement faire naître l'extravagance de celles-là.

Ces réflexions nous sont venues en écoutant les étranges conversations qui ont lieu depuis quinze jours, à propos des vingt mariages de la saison ; car c'est la saison des mariages. En vérité, nous ne savons pas pourquoi on ne porte plus de la poudre ; on ne parlait pas autrement sous une perruque poudrée : alors les pensées n'étaient pas plus sages, mais du moins la tête était parfumée.

N'oublions pas de vous conter une charmante niaiserie. Il y a huit jours, un de nos amis (ce n'est pas à lui que ce mot s'adresse), un de nos amis arrive chez nous en riant comme un fou. « Qu'avez-vous donc? — Je viens de rencontrer madame de ***. — Que vous a-t-elle dit de si plaisant? — Elle m'a demandé si j'allais ce matin aux *sept petites chaises*... — Qu'est-ce que ça veut dire? — Au *steeple-chase.* »

Ceci me rappelle une naïveté du même genre. Une femme disait dernièrement, en parlant de je ne sais quel concert : « J'étais enchantée, j'étais transportée au *quinzième siècle!* — Eh bien? — Elle voulait dire au septième ciel : le nombre sept est décidément malheureux. — Oui, mais j'aime mieux mes *sept petites chaises*, c'est plus gracieux, c'est plus anglais. Prononcez bien vite cela : *sept petites chaises* ; on dirait que vous avez passé votre vie en Angleterre.

L'autre soir, chez madame Merlin, Lablache a chanté une chanson italienne adorable. C'est un buveur ivre qui bâille en chantant, et fait en bâillant de merveilleuses roulades. Ce bâillement était si parfaitement bien imité, que

tout le monde, malgré soi, bâillait, mais bâillait en s'amusant, ce qui était une nouveauté fort piquante. A la dernière roulade bâillante, quelqu'un nous dit : « Voyez donc quelle sympathie! nous bâillons tous. — Oui, reprit M. de N... en bâillant, mais nous ne faisons pas la roulade.

La semaine passée, chez un célèbre orientaliste, il y a eu un concert turc. « Qu'entendez-vous par un concert turc? — C'est un concert qui se compose d'un Turc jouant à lui seul tous les instruments de son pays. D'abord, ce Turc a joué de la *guzla,* petite guitare à trois cordes dont le manche a deux mètres de long : c'est une sorte de pelle harmonieuse. On ne *pince* pas de cet instrument, on l'égratigne avec une baleine; les ritournelles durent une heure et demie, l'air ne dure que quatre ou cinq minutes. On croit avoir affaire à un exécutant; point, c'est un chanteur, mais un chanteur très en retard. Quand il commence à chanter, cela veut dire que le morceau est fini. L'air est proportionné à l'instrument; la ritournelle est proportionnée au manche. Après avoir grignoté de la guzla, le Turc a pris un gros violon en bois blanc, si lourd, qu'il était obligé de le poser sur ses genoux, et puis il a encore entrepris une éternelle ritournelle. Il obtenait de cet énorme alto de petits sons turcs fort bizarres; ce n'était point jouer du violon, mais jouer avec un violon. Tout le monde riait; plusieurs femmes se sont évanouies de rire. Ce Turc chantait très-doucement ; les Turcs ne comprennent point que l'on crie en chantant, les barbares!

LETTRE IX

26 avril 1841.

Fureur des Nabuchodonosor. — Complaisance des grands seigneurs. — Les bas bleus libres.— La chasse au lion. — Bal Th...— La dame aux *sept petites chaises.*

Il paraît que depuis huit jours les Nabuchodonosor sont furieux contre nous, les *mauvais*, comme vous le pensez bien. De nos plaisanteries, les bons Nabuchodonosor n'ont fait que rire; mais les autres se sont fâchés, et vraiment il y avait de quoi; les accuser d'être follement orgueilleux en leur prouvant qu'ils n'ont même pas le droit de l'être! c'était beaucoup pour une fois. Leur colère est naturelle, mais elle est maladroite aussi, et le monde s'amuse fort de leur dépit, qui est un aveu.

— Pourquoi donc M. de *** se fâche-t-il? Cette critique ne le regarde pas. — Si, vraiment. — N'est-il pas de l'ancienne famille de ***? — Il n'en est point. Son nom est un nom de terre : il s'appelle tout bonnement M. S.... — Vous m'en direz tant.

Et M. de X...? — Ah! lui, c'est autre chose, il n'a pas même le droit de se fâcher. — Pourquoi cela? — Parce qu'il n'est pas même un *mauvais* Nabuchodonosor. — Je croyais... — Je vous dis qu'il n'est rien du tout, ni bon, ni mauvais, ni Nabu, ni chodo, ni nosor, et que sa colère est une prétention très-ridicule.

Oh! depuis huit jours, nous avons appris à ce sujet bien des choses qui seraient très-plaisantes à raconter, car cela nous arrive souvent de ne comprendre que le lendemain ce que nous avons dit la veille. Nous avons tellement peur des allusions, que, pour les éviter, nous prenons des dé-

tours extrêmes qui nous mènent précisément à d'autres allusions plus dangereuses. Ce que nous craignons de dire, nous ne le disons pas; mais nous disons autre chose, et nous faisons de l'esprit sans le savoir. Nous déguisons si bien l'aventure de celui-ci, qu'elle se trouve être l'aventure de celui-là. Les critiques et les romanciers ont du malheur; ils ne peuvent peindre un ridicule sans faire un portrait, imaginer un roman sans révéler une histoire. Aussi pourquoi se piquent-ils de faire de la vérité? Les bouquets de Dorat et les bergers de Florian ne fâchaient personne. Faudra-t-il donc en revenir là? Non, il faut faire son métier en conscience, l'accepter franchement avec ses ennuis et avec ses périls. Notre rôle est de peindre les ridicules du jour, les vôtres aussi bien que les nôtres, dont nous rions souvent de très-bon cœur. Peignons-les donc sans nous préoccuper du danger de les trop bien peindre. Raconter les mœurs du temps, tel est notre devoir. Si nous parlons de vous, monsieur, et de vous, madame, c'est votre faute; pourquoi êtes-vous un trait de mœurs?

Eh, mon Dieu! nous n'y mettons point de malice, nous n'en voulons à personne; nous regardons et nous rions, voilà tout. Quand nous voyons, par exemple, des gens que l'orgueil seul fait vivre manquer d'orgueil, et s'en aller, pour quelques tristes fêtes, flatter le premier Américain venu; quand nous voyons de grandes dames et de grands seigneurs, c'est-à-dire des personnages qui font profession de dignité, supporter des impertinences que le plus humble solliciteur ne voudrait pas supporter, nous trouvons cela étrange, et nous le disons, nous en avons le droit. Trait de mœurs.

Quand nous voyons les ennemis de la royauté s'associer à la royauté pour étouffer la liberté; quand nous voyons les

lois de mort votées complaisamment par bonne grâce, nous trouvons que cela est étrange, et nous le disons, nous en avons le droit. Trait de mœurs.

Quand nous voyons des législateurs sévères se préoccuper si vivement du regret que pourraient éprouver quelques bas bleus de génie dans le cas où des maris récalcitrants voudraient les empêcher d'écrire et de mettre au grand jour leurs œuvres, au lieu de s'inquiéter du sort de tant de pauvres mères de famille qui, grâce à nos lois tyranniques, ne peuvent pas même sauver leur dot, le fruit de leur travail, le pain de leurs enfants, des mains d'un mari fripon, joueur ou frauduleusement infidèle, nous nous permettons de dire : Cela est une risible inconséquence. Et, certes, nous en avons bien le droit. Trait de mœurs.

Quand nous voyons des hommes d'esprit poursuivre d'une haine mesquine un grand talent et le combattre par des manœuvres indignes de *gentilshommes* de lettres, nous disons que cela est misérable, et nous en avons le droit. Trait de mœurs.

Quand nous voyons des anciens maîtres d'école, des épiciers retirés, s'arroger à eux seuls le droit de diriger les destinées du monde, nous trouvons cela fort plaisant, et nous le disons. Trait de mœurs.

Quand nous voyons des poëtes rêveurs comme l'auteur du *Chemin de traverse*, comme l'auteur de *Sous les Tilleuls*, comme l'auteur de *Fortunio*, et même comme l'auteur de *Madeleine*, condamnés à se faire journalistes critiques par la *bourgeoiseté* des goûts et par l'*impoésie* des temps, et forcés de s'occuper toute la journée de choses et de gens qui leur sont si parfaitement indifférents, nous trouvons que cela est triste, et que c'est un bien affreux... trait de mœurs.

Quand nous voyons les femmes les plus *collets montés* de Paris, celles qui, par dévotion, ne vont jamais au spectacle, se réunir dans un petit salon pour voir cette bouffonne parade qui a pour titre : *Passé minuit,* — parade déjà fort risquée, jouée à distance et par *Arnal,* sur un petit théâtre, mais qui doit sembler bien autrement intime représentée dans une chambre, et jouée par un M. de B..., de C... ou de L..., qu'il faut complimenter après le spectacle, — nous trouvons cela fort étrange, et vous le trouvez aussi; peut-être en doutez-vous? Rien n'est plus vrai, pourtant. *Passé minuit* a été joué, l'autre soir, dans le petit salon de M. W..., devant le parterre le plus scrupuleux, qui s'en est beaucoup amusé. Demandez plutôt à M. de Castellane; il sait bien cela, lui qui a eu le bon goût de refuser deux fois qu'on jouât cette pièce-là publiquement sur son théâtre. Trait de mœurs.

Quand nous voyons, dans nos fêtes les plus élégantes, cette tactique nouvelle, qu'on pourrait appeler la *chasse au lion;* quand nous voyons nos jeunes femmes traquer l'homme à la mode dans un bal comme un daim dans une forêt, le relancer de salons en salons, guetter son passage dans l'embrasure des portes, l'attirer du regard, le provoquer de la voix en répétant son nom, et, s'il passe sans les voir, entreprendre, en compagnie d'une amie, d'une confidente victime, un voyage plus que sentimental à sa poursuite, au lieu d'attendre patiemment et dignement qu'il daigne venir jusqu'à elles, nous trouvons cela très-peu modeste, mais très-humble, et nous le disons. Trait de mœurs.

Quand nous voyons enfin...

Quand aura-t-il tout vu?
Ah! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu?
Je ne dirai plus rien...

A propos d'allusions et de portraits, on s'obstine à reconnaître tous les personnages du dernier roman publié par *la Presse : Mathilde*. Toutes les bossues méchantes sont des *comtesses de Maran;* tous les parvenus fourbes et insolents sont des *Lugarto;* toutes les duchesses sensibles sont des *duchesses de Richeville;* toutes les jeunes filles romanesques et cupides sont des *Ursule*. Chacun de ces tristes portraits a une douzaine d'originaux; mais, chose singulière! dans le caractère de *Mathilde*, qui est charmant, et dans celui de *Rochegune*, qui est parfait, on n'a encore reconnu personne. Cependant, si tous les personnages de ce livre sont des portraits, comme le prétendent les éditeurs et les méchants, c'est-à-dire les intéressés, ces deux personnages-là sont des portraits aussi; leur ressemblance existe certainement; d'où vient donc qu'on ne l'a pas encore trouvée? Cela vient de ce qu'on ne l'a pas cherchée.

Les bals de printemps sont en grand nombre, mais peu nombreux; les femmes y affectent une simplicité pastorale. Uniforme : robe d'organdi blanche, guirlande de fleurs naturelles, poses moins naturelles, regards plus que francs, discours plus que naïfs. Les bals du colonel Thorn sont toujours d'une grande élégance et d'une grande fraîcheur; le chiffre des invités ne s'élève pas au-dessus de cent trois. La dernière fête a été encore troublée par les appréhensions du maître de la maison, dont la monomanie, vous le savez, est de se croire toujours poursuivi par des journalistes. Chaque fois qu'il entend annoncer M. d'Escars, malgré lui ses angoisses recommencent; il croit voir apparaître M. Karr. L'autre jour on a annoncé M. le prince d'Hénin, il a entendu M. Jules Janin; il a pâli. Un moment après, on a annoncé M. le comte Charles de Mornay; il a cru en-

tendre : M. le vicomte Charles de Launay; il s'est évanoui. A peine était-il revenu à lui, qu'on a annoncé M. de la Villegontier; cette fois il a entendu : M. Théophile Gautier; c'en était trop, il a eu une attaque de nerfs, il a fallu l'emporter. On espère que cette affection n'aura pas de suites dangereuses : c'est une maladie bien connue sous le nom d'*entérite folliculaire*.

Le mot de la dame *aux sept petites chaises* a tant de succès, que, de tous côtés, on nous apporte quelques naïvetés de sa façon. L'autre jour elle parlait politique, comme elle parle anglais. « Votre M. Thiers, disait-elle, je ne trouve pas du tout que ce soit un *nègre* en politique. » Elle racontait aussi, dernièrement, que sa voiture s'était cassée; elle ajoutait : « J'ai été obligée, pour rentrer chez moi, de prendre une *citadelle* » (comprenez *citadine*.) Elle disait encore à un de ses amis, qui allait et venait dans son salon, en cherchant son chapeau, sans doute : « Qu'est-ce que vous avez donc ce soir? vous avez l'air d'un *âne* en *plaine!* » Elle doit partir la semaine prochaine. Quel dommage! mais elle écrira!

LETTRE X

8 mai 1841.

Les plaisirs. — La haine des gens qui s'ennuient contre les gens qui s'amusent. — Le baptême du comte de Paris. — Un député indépendant.

Jamais à aucune époque de l'année, et du monde peut-être, Paris ne s'est amusé avec plus d'ardeur qu'il ne le fait en ce moment. On folâtre toute la journée au bois de Boulogne et aux Champs-Élysées; on minaude toute la soi-

rée au spectacle, à l'Opéra, dans les concerts publics et particuliers, et puis on sautille toute la nuit dans les bals charmants, plus ou moins intimes, qui durent jusqu'à huit heures du matin : c'est d'étiquette. Ceux qui ne vont que jusqu'à six heures sont des bals masqués; on n'en parle pas. Quelques maîtres de maison perfides, quand la fête se prolonge par trop, la terminent brusquement par un coup d'État : ils font ouvrir les fenêtres. Alors l'astre du jour, impitoyable et malveillant comme un journaliste, vient plonger dans la salle de bal ses rayons critiques. Il regarde avec un malin sourire tous ces visages démasqués, toutes ces gazes fanées, toutes ces fleurs flétries; et la troupe joyeuse, effrayée de sa propre image, s'enfuit. Une seule femme, élégante célèbre, reste jolie à cette heure fatale. On s'en étonne, on s'extasie. Le beau mérite! elle n'a pas encore vingt ans!

Ces petits bals sont en général divisés en deux périodes distinctes, qu'on pourrait appeler la période classique et la période romantique, si ces dénominations n'étaient point trop vieilles. Dans la première période, dans les premières heures du bal, les contredanses, assez confuses, s'animent, mais doucement; cela veut dire que les jeunes personnes sont en majorité dans la fête, et que les mères prudentes surveillent leurs innocents plaisirs, afin qu'ils persistent à être innocents.

Alors les merveilleuses cèdent la place aux jeunes filles; elles daignent valser, mais elles dansent peu. Plus tard, au contraire, quand les jeunes filles sont enlevées par leurs mères, quand la fête se trouve soulagée du poids énorme de la convenance suprême, c'est-à-dire du respect qu'inspire l'ignorance, la seconde période du bal est proclamée. Les favorites de la mode s'emparent du terrain. Les danses romantiques se dessinent, un aimable abandon succède à

une contrainte pénible; l'orchestre intelligent devient plus sonore; les conversations, moins bruyantes, deviennent plus intelligibles; les médisances s'arrêtent, c'est l'heure où chacun parle de soi; on ne fait plus d'esprit, c'est l'heure où il suffit d'être belle; et l'on profite de la confiance générale pour paraître avec tous ses avantages bien franchement. Ainsi, par exemple, les femmes qui ont de beaux bras ôtent leurs gants et dansent sans gants, ce qui nous paraît un peu bien intime. On proposait l'autre jour à une jeune femme assez moqueuse d'imiter cette mode nouvelle : « Je le veux bien, dit-elle avec malice, j'ôterai mes gants, mais c'est à une condition. — Laquelle? — C'est que toutes ces dames ôteront leur peigne. » Le trait était mordant, car presque tout le monde a de véritables mains, tandis que les fausses nattes sont très-communes, surtout sur le front des très-belles femmes, qui ont rarement de beaux cheveux.

Et vous pensez bien que, lorsque l'on danse sans gants, on danse aussi sans façon. On en arrive malgré soi à imiter les danses inimitables. Les prudes crient au scandale. Pour nous, nous regardons ce zèle exagéré comme un symptôme heureux qui annonce une réforme, depuis longtemps désirée, dans le système de la danse parisienne. En France, on procède en toute chose par excès. On ne se corrige d'une exagération que par l'exagération contraire; puis, après le premier coup de feu, on se calme, et l'on se montre convenable pendant quelque temps. Aux coiffures trop hautes ont succédé les coiffures trop basses; puis sont venues les coiffures ni trop hautes ni trop basses. Aux robes trop simples ont succédé les robes à huit volants, puis sont venues les robes raisonnablement élégantes. Aussi, nous l'espérons, à la danse morne, disgracieuse et niaise adoptée depuis quinze années, succèdera bientôt la danse

coquette, séduisante, mais digne et modeste, de nos mères. Cette danse grivoise qu'on essaye aujourd'hui n'est qu'une transition. Nous le répétons, dans ce beau pays des abus, les excès contraires sont les *transitions* naturelles. Oh! quel triomphe nous prédisons à la femme intrépide qui aurait le courage d'apprendre à danser! Puisque vous hasardez des poses étranges, pourquoi craignez-vous de risquer quelques jolis pas? Vous osez mal danser comme des grisettes, et vous n'osez pas bien danser en femme comme il faut. — On se moquerait de nous, dites-vous; nous serions ridicules. — Mais vous seriez charmantes, tandis que maintenant vous êtes... La phrase est mal construite, il ne faut point l'achever...

Ces fêtes qui se prolongent jusqu'au jour, ces soupers *déjeunatoires* font le sujet de toutes les conversations. Les femmes qui ont dépassé l'âge convenu des plaisirs ne pardonnent pas à celles qui dépassent l'heure convenable des fêtes; elles en parlent avec une aigreur incroyable. — Autrefois, disent-elles, on y mettait plus de mesure. — C'est vrai, répondait hier M. de B... à l'une d'elles; autrefois on dansait jusqu'à sept heures trois quarts, mais jusqu'à huit heures du matin, jamais. Chose étrange! à Paris, dans cette ville du plaisir, il est un crime qu'on ne vous pardonne pas: c'est de vous amuser. Les gens qui ont le tort de s'amuser sont des victimes vouées par la sottise à la médisance. On les poursuit de méchants propos, on leur prête toutes sortes d'aventures. S'il leur arrive un malheur, on s'en réjouit avec une affectation cruelle; on les accuse de tous leurs maux, comme si la ruine, la fièvre et la mort épargnaient les gens qui bâillent toute la journée! Pauvres esprits joyeux! on est bien injuste à leur égard. Ils valent pourtant mieux que les autres; et d'abord comme noblesse

d'âme, ils ont un grand avantage pour eux, c'est qu'ils n'envient jamais ceux qui s'ennuient. Cette fureur des êtres languissants contre les gens qui s'amusent nous paraît non seulement injuste, mais de plus très-impolitique. L'amusement est une des richesses de Paris. Pourquoi les étrangers viennent-ils de tous les pays habiter cette affreuse ville? Parce qu'on s'y amuse. Pourquoi gémissent-ils lorsqu'on leur ordonne de la quitter? Parce qu'ils s'y amusaient. Pourquoi la regrettent-ils en tous lieux et toujours? Parce qu'ailleurs ils ne s'amusent plus. C'est donc une faute, une immense faute que de vouloir étouffer imprudemment la joyeuseté parisienne : c'est ravir au trésor public son revenu le plus certain : c'est tout simplement un crime d'État. Rendre Paris séduisant, enchanteur, irrésistible, tel est, au contraire, le devoir de la société française dans l'intérêt du pays. La bienveillance patriotique devrait être acquise à ceux qui professent la gaieté nationale; bien loin de les condamner, il faudrait leur voter des récompenses; on pourrait même compléter l'idée et faire déporter dans une île déserte tous les ennuyeux comme nuisant à la prospérité du pays.

Amusez-vous donc, ô jeunes femmes! dansez, valsez, chantez, couronnez-vous de fleurs et soyez belles! On médit de vous, cela est vrai; mais on calomnie aussi les autres femmes qui ne dansent pas, qui ne chantent pas, qui ne s'amusent jamais et qui sont laides. Et le mal que l'on dit d'elles est plus fatal que celui que l'on dit de vous, parce qu'elles vivent dans l'ombre et que l'ombre rend tout probable; tandis que vous vivez dans la lumière, et la lumière justifie. Vous avez enfin pour vous consoler vos succès, et le succès est une arme qui vous venge des attaques de l'envie d'une bien terrible manière: en les expliquant.

L'événement de la semaine est le baptême du comte de Paris. La cérémonie était fort belle et très-bien ordonnée. Les parures des princesses étaient éblouissantes et du meilleur goût. Madame la duchesse d'Orléans portait une robe blanche; elle était coiffée avec des plumes blanches, et couverte de magnifiques diamants. La reine des Belges, la duchesse de Nemours et la princesse Clémentine portaient des robes bleues; elles étaient coiffées de plumes bleues et aussi couvertes de diamants; et le soleil éclairait toutes ces parures; c'était un effet merveilleux!

L'enfant avait une longue robe de crêpe lisse doublée de satin blanc. Il a une charmante figure. Pendant le service, il ne paraissait pas trop effrayé; mais quand monseigneur l'archevêque s'est approché de lui, il a pâli. Les enfants ont un instinct qui les avertit de ce qui est solennel. Un visage épouvantablement laid ne leur fera pas trop peur; mais une figure belle, calme, sérieuse, froide, leur inspirera une crainte invincible. La cérémonie a duré démesurément pour les spectateurs arrivés de bonne heure afin d'être bien placés. La chaleur était excessive. Une femme de nos amies, qui assistait à cette solennité, en est revenue malade. En écoutant ses récits, nous nous disions en nous-même : C'est un bien grand bonheur que d'être paresseux, car enfin, si nous n'étions point paresseux, nous irions voir toutes ces choses-là, et ça nous fatiguerait bien.

Avant et après la cérémonie, les amateurs d'antiquité allaient regarder les fonts baptismaux de Notre-Dame, monument historique très-précieux. Nous avons trouvé une ancienne définition de ce monument dans un ouvrage où nous découvrons chaque jour de nouveaux trésors historiques : cette définition est faite à propos du baptême des trois enfants d'Henri IV, qui eut lieu le 14 septembre 1606, à

Fontainebleau, où l'on avait été obligé de transporter tous les préparatifs de la cérémonie, à cause de la peste qui était alors à Paris.

« Les fonts qui servent pour le baptême de nos rois avaient » été apportés de la chapelle du château du bois de Vin- » cennes, où ils sont curieusement gardés : c'est un grand » bassin de cuivre rouge, couvert de plaques d'argent, avec » de petites figures artistement travaillées; le tout fort an- » tique, ayant été fait l'an huit cent nonante-sept (897). » Cette époque se rapporte à la fin du règne d'Eudes, fils de Robert le Fort, comte de Paris. (*Histoire du palais de Fontainebleau*, par M. Vatout.)

Le concert monstre n'était peut-être pas assez monstre : c'était un superbe coup d'œil et un beau bruit, mais plus doux qu'on ne l'espérait. On s'attendait à être assourdi, et point du tout, ce n'était que sons agréables. Chacun est revenu désappointé. Le mot *monstre* a perdu beaucoup de sa valeur.

Le feu d'artifice était mélancolique; il affectait une trop grande simplicité. On ne voyait rien, et l'on n'entendait que des coups de canon ; et le canon est une chose trop positive pour qu'on en abuse ainsi dans les effets artificiels. Le canon, c'est une langue sacrée; ne la rendez pas vulgaire. C'est une grande voix qui vous dit : Un prince vient de naître, un roi vient de mourir ; celui-là est banni, celui-ci est élu ; telle bataille est gagnée !... Respectez cette voix puissante, et ne la faites pas gronder inutilement aux heures folles du plaisir.

L'événement parlementaire de la semaine est le beau mot de M. Taschereau dans la séance de mardi dernier. Nous sommes heureux, convenez-en, d'avoir des ennemis qui disent de ces choses-là ! Avoir pour ennemis les enne-

mis de Dieu, comme cela grandit! Au reste, nous connaissions déjà toute la malveillance de l'éloquent député de Loches contre les hommes et les cérémonies de l'Église. Le jour des funérailles de l'Empereur, le farouche député s'était déjà déclaré hautement à ce sujet; il était dans l'église des Invalides, dans la travée des députés, devant une autre travée remplie de femmes. Là, nonchalamment étendu sur deux banquettes et la tête coiffée d'un chapeau indépendant, il assistait à la cérémonie et l'égayait de malins propos. « Quel est ce député qui garde son chapeau dans une église? demanda une femme placée près de lui. — C'est M. Taschereau... » Le roi arrive, M. le député garda son chapeau; l'office divin commença, M. le député garda son chapeau; le corps de l'Empereur fut apporté dans l'église; les vieux soldats s'agenouillaient, les vieux maréchaux essuyaient leurs yeux en se prosternant, les femmes tremblaient d'émotion, M. le député gardait son chapeau, et chacun était indigné, et l'on s'en allait en disant : Si cet homme garde son chapeau devant des femmes, devant le roi, devant l'Empereur, devant Dieu! devant qui donc l'ôte-t-il? — Quelle question! — devant ses électeurs.

LETTRE XI

17 mai 1841.

Les adieux. — Les projets d'été. — Le courses de Chantilly. — La mode des paris. — L'amour à la mode. — Projet de réforme gouvernementale.

Oserons-nous avouer que nous sommes aujourd'hui à Paris quand out le Paris élégant est depuis trois jours à Chantilly? Pourquoi pas? N'est-il pas convenu que nous

sommes d'une paresse incorrigible? et c'est élégant d'être paresseux.

Cette semaine presque toutes les fêtes ont été des adieux, chaque maîtresse de maison avait dit : Venez demain, venez après-demain, ce sera mon dernier mardi, mon dernier samedi. Ce qui rappelait ce fameux billet d'invitation d'un romancier célèbre : Le vicomte et la vicomtesse d'*** prient M. le marquis et madame la marquise de *** de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux le vendredi 22 mai 18**. *Ce sera leur dernier jour.* Pour cette année tous les derniers jours ont été superbes. Il y a encore beaucoup de monde à Paris, et les adieux ont été brillants, ce qui vaut mieux que d'être déchirants.

— Que faites-vous de votre été? c'est la question que chacun se fait en s'abordant; et l'on est étonné de la variété des réponses. Les uns disent : Je vais à Baden. Venez-y, Mmes M..., de B... y seront; il y aura plusieurs de vos amis. D'autres disent : Nous allons à Dieppe; venez, les bains de mer vous feront grand bien. — Mais je me porte à merveille. — Alors ils vous feront du mal; c'est égal, venez toujours, vous n'en prendrez pas. — Quelqu'un s'écrie : Moi, je vais à Spa; qu'est-ce qui veut venir avec moi? — Je veux bien, dit un plaisant, mais c'est à une condition, c'est que nous prendrons par Toulouse, où je dois aller voir ma sœur. — Soit, je vous accompagne jusqu'à Toulouse, mais alors au lieu d'aller à Spa, nous irons à Bagnères. — Comme vous tenez à vos projets! — Ah! le but du voyage m'est indifférent, pourvu que je ne sois pas à Paris au mois d'août, c'est tout ce que je demande. — Et vous, madame, ne viendrez-vous pas dans notre voisinage aux eaux de Néris? elles sont toujours très à la mode. Vous paraissez souffrante; ces eaux-là vous conviendront parfai-

tement. — Je ne crois pas à la puissance des eaux. — Ceci veut dire : c'est le chagrin qui me rend malade, et les eaux, même les plus ferrugineuses, ne guérissent pas les peines de cœur.

— Et vous, madame la duchesse, que ferez-vous? — Je m'en retourne aux champs, et je me réjouis de voir ma chère Touraine et de reprendre ma bonne vie de fermière. — Oh! je me défie des duchesses fermières. — Et vous avez bien tort. Une fois de retour au village, je me transforme complétement, je mets une grosse robe de laine et de grands sabots, et je cours les chemins comme une véritable paysanne. Vous me prendriez pour une gardeuse de dindons. — J'en doute, madame, et je crois qu'en fait de rusticité vous devez ressembler beaucoup à la princesse C***. Elle aussi a voulu se faire fermière quelque temps après la révolution pour rétablir sa fortune, que les événements politiques avaient endommagée. — Eh bien! que lui est-il donc arrivé? — Il lui est arrivé de dire le plus joli mot de princesse fermière qui se puisse imaginer. Sa sœur et son beau-frère étaient venus la voir; elle leur faisait, avec sa bonne grâce ordinaire, les honneurs de son château; elle leur expliquait tous les soins qu'elle faisait donner à sa basse-cour, une basse-cour modèle dont elle s'occupait elle-même. Voyez mes poules et mes poulets, disait-elle; comme ils sont beaux! Vous en mangerez à dîner. Quant à mes canards, je ne vous en donnerai point, je ne veux pas qu'on en serve sur ma table; je les laisse devenir des oies pour les vendre plus cher.

Le mot est charmant, on n'est pas plus princesse. M. de B***, à qui l'on racontait cette naïveté, et qui en riait comme un fou, disait : Nous rions, et cependant que de spéculations, que d'affaires, que de conspirations, que de

sentiments même, basés sur ce principe... d'une métamorphose impossible!

Quand on a bien parlé de ces projets pour l'été, on parle de l'Académie et du grand événement qui doit avoir lieu le 3 juin. — Et chacun se demande: Avez-vous des billets? Comment faire pour avoir des billets? Et l'on se confie les ruses que l'on se propose d'employer pour obtenir une place à cette mémorable séance.

— Il m'est venu une idée, dit quelqu'un. — Il faut vous en défier. — Pourquoi? — Parce qu'il est probable qu'elle sera venue à tout le monde. — Mais je vous trouve très-impertinent; j'ai la prétention d'avoir des idées tout à fait originales, et qui ne viennent pas à tout le monde. — Je le crois. Veuillez dire votre idée. — C'est d'écrire à Victor Hugo, lui-même. — Ah! je le savais bien que votre idée était mauvaise! vous êtes la soixante-septième personne de ma connaissance à qui cette heureuse inspiration soit venue!... — Vous m'étonnez; c'est pourtant bien hardi. — Très-hardi, mais il y a déjà soixante-sept personnes qui ont été plus hardies que vous, puisqu'elles ont écrit avant vous; d'ailleurs, l'idée ne valait rien. Un récipiendaire, quel qu'il soit, n'a jamais de billets à donner à des inconnus. Ceux qu'on lui réserve sont destinés de toute éternité à sa famille, à ses amis, à ses protecteurs, s'il en a eu; à ses obligés, s'il en a; à ses collaborateurs, quand c'est un auteur de second ordre; à ses séides, quand c'est un génie sectateur; à ses partisans, quand c'est un homme d'État. Et puis, à toutes ces femmes aimées, aimables et aimantes (les académiciens ont tous besoin de ces femmes-là), celles qu'il n'aime plus, celle qu'il aime; et puis celle qu'il pense déjà qu'il aimera... Tout cela c'est beaucoup; et pour satisfaire ce public si favorablement passionné et si légitimement

exigeant, le pauvre récipiendaire n'a que vingt billets! pas davantage. Rien que dans sa famille, Victor Hugo a déjà donné tous les siens; peut-être ne lui en reste-t-il pas un pour ses amis les plus dévoués.

— Vous avez raison, je renonce à lui écrire... Il me vient une autre idée... Si je m'adressais à M. de Salvandy?

— Cette idée est presque aussi bonne que la première. Mais vous ne devinez donc pas que la difficulté est la même? tout ce que je vous ai dit du récipiendaire peut s'appliquer au directeur qui le reçoit. Lui-même prononce un discours; lui aussi a une famille qui veut aller l'entendre; lui aussi a ses amis, ses camarades, ses femmes aimées, ses flatteurs et ses obligés qui veulent aller l'applaudir. Vous adresser à M. de Salvandy! vous n'y pensez pas, lui qui a été deux ans ministre, et qui, pendant son ministère, n'a oublié personne, qui s'est souvenu de ses plus modestes et de ses plus anciens amis, et qui a trouvé moyen de faire rendre justice à tous... Lui, je le parie, n'a déjà plus de billets, il remplirait toute la salle rien qu'avec ses obligés.

— Mais à qui donc faut-il s'adresser?

Au premier académicien, ou plutôt au premier *institutien* venu, à votre galant admirateur M. *** — Est-ce qu'il est de l'Institut? — Sans doute. — Je ne l'aurais jamais cru; il n'en a pas l'air; mais qu'a-t-il donc fait pour avoir mérité cet honneur? — Je n'en sais rien, demandez-le lui, il le sait peut-être. — Et vous dites qu'il a des billets? — Chaque membre de l'Institut a droit à trois billets. Or, il est probable que tous les savants et artistes célèbres ont déjà distribué les leurs. Adressez-vous à un académicien *qui n'en ait pas l'air*. Peut-être n'aura-t-on pas encore pensé à l'implorer pour cette grande solennité. — Bah! si obscur que soit un artiste, un savant, il y a toujours quelqu'un

qui le trouve célèbre, et déjà... — Quelqu'un, oui, mais trois personnes, c'est trop, et j'ai l'honneur de vous dire, madame, que l'on a jusqu'à trois billets à donner. Suivez mon conseil, vous n'avez pas d'autre chance.

Il nous vient à notre tour une idée. Il y a beaucoup de femmes qui lisent ce feuilleton, et qui ont envie d'aller à l'Académie le 3 juin; peut-être vont-elles, d'aprèsc et avis, écrire à messieurs tels et tels. — Ce serait plaisant! Malheur aux savants, artistes, académiciens, etc., etc., *obscurs*, qui recevront demain dans la journée une petite lettre parfumée!

Quand on a parlé de ses projets d'été, on parle de Chantilly, d'où l'on nous écrit :

« Samedi matin, 15 mai.

« Les courses d'hier ont été magnifiques, et par le choix » des chevaux et par le grand nombre des élégances de » Paris. Toutes nos beautés célèbres sont venues au rendez- » vous, *toutes*, dans l'extrême rigueur du mot, et, par mal- » heur, dans la lutte, les femmes du monde n'ont pas tou- » jours eu l'avantage; ce n'était pas toujours à leurs pieds » que nos jeunes gentlemen allaient brûler leur encens (de » la Havane). Pauvres femmes du monde! c'est bien la peine » de fumer avec tant de dévouement et de complaisance pour » qu'on vous laisse fumer seules! Aux rivalités sociales, les » rivalités politiques ont succédé; le soir, on a voulu opposer » au bal de la cour un bal d'*anti-cour;* on a élevé autel contre » autel, ou plutôt orchestre contre orchestre. Vous devinez » comme j'ai dû souffrir de ces puérilités. Je suis passionné » dans mes opinions, vous le savez; mais je ne comprends » pas que l'on commette sa haine dans de telles niaiseries, » que l'on compromettre une cause si grande, si sérieuse, » par des enfantillages indignes d'elle; que l'on affecte de

» garder un silence morose quand les jockeys d'un prince » d'Orléans arrivent les premiers au but, et que l'on ap- » plaudisse, au contraire, avec furie quand ceux de lord » Seymour sont vainqueurs. Je suis un bouillant légiti- » miste, c'est vrai; mais je ne sais pas ce que c'est que de » faire de la politique à propos de pouliches. »

Au récit de la fête générale succède le récit des fêtes particulières. Les chasseurs de profession critiquent la chasse. — C'est si pédant un chasseur! — Ils prétendent qu'elle est mal menée, que les chiens de très-belle race sont mal soignés et mal dressés. Et vraiment, c'est bien ce qu'il faut. La chasse n'est pas un plaisir de prince constitutionnel; les rois chasseurs sont passés de mode en France; ceux qui chassent trop bien on les renvoie chasser sur les terres étrangères. Les vieux libéraux ont fait tant de vieilles phrases sur les moissons du pauvre, ravagées par la meute insolente des princes, que le peuple a pris au sérieux ces prétendues dévastations; il s'est accoutumé à regarder la chasse comme un fléau, ce qui l'a empêché d'observer que ce fléau était un bienfait. Les paysans ne commencent à faire cette découverte que précisément depuis que ce fléau a cessé de *ravager* leurs campagnes; car ce fléau a pour avantage de changer pendant la saison des chasses en bruyantes capitales les plus minces villages; on y mène grand train, on y fait grand bruit, c'est un mouvement continuel de courriers, de chevaux de selle, de voitures de poste; les élégants voyageurs y arrivent de tous côtés; la plus petite chambre s'y paye un prix fou; la plus méchante omelette y vaut de l'or. On y donne des fêtes improvisées et l'on n'épargne rien dans ces fêtes-là; on y fait toutes sortes d'extravagances, et toutes les extravagances sont gé-

néreuses ; les étourdis savent si grandement réparer leurs maladresses; les vrais princes savent si noblement dévaster! Demandez plutôt aux fermiers des environs de Chantilly; comme ils regrettent amèrement ce que leur rapportait la vénerie de M. le duc de Bourbon! Le moindre dommage était payé cinq ou six fois sa valeur; beaucoup de cultivateurs *ensemençaient pour le dégât*, et quelquefois deux ou trois arpents de terre servant, par leur position, de *gaignage* habituel aux animaux, rapportaient plus qu'une ferme en Beauce. Ah! la chasse, la chasse, on a beau dire, ce fléau-là avait du bon. Et si les petites villes frontières l'osaient, elles adresseraient aux chambres de nombreuses pétitions pour obtenir d'être ravagées comme autrefois.

Mais quel prince pourrait s'avouer franchement chasseur aujourd'hui, et se permettre une meute royale? — Il n'en est point; une chétive meute constitutionnelle composée de chiens affamés et paresseux, bien ignorants de leur métier et n'ayant de prétentions qu'à l'indépendance, des chiens non plus vassaux, mais citoyens, voilà tout ce que l'on doit avoir, tout ce que l'on peut risquer pour le moment. Plus tard, et quand les fortifications seront élevées, patience, alors on sera plus à son aise et l'on pourra librement chasser toute espèce de bêtes, à commencer par les gens d'esprit.

La mode des paris fait chaque jour des progrès, les paris remplacent le jeu, la pelouse est devenue un tapis vert. Les poëtes n'oseront plus dire le tapis vert des prairies, ils se rejetteront sur le velours, le velours vert des prairies.

Mais ce qui est à la mode, ou plutôt ce qui redevient à la mode d'une manière charmante et surprenante, c'est... oserons-nous jamais déclarer cela? peut-être ferions-nous

mieux de n'en point parler, cela serait plus prudent... Oui, mais il ne s'agit point de prudence, il s'agit d'exactitude dans une peinture de mœurs ; et d'ailleurs nous n'avons rien de mal à dénoncer, des soupirs, des regards, de tendres pensées mystérieuses et discrètes, des rêves chéris, des espérances très-vagues et des bonheurs très-négatifs, cela est assez honnête, n'est-ce pas? Or donc, ce qui redevient à la mode, c'est tout simplement l'amour, le parfait amour d'autrefois; l'exclusif : niais, contemplatif, dupe et sublime! En un mot, cette année le *genre troubadour* est généralement adopté. Le genre dédaigneux de l'école *byronienne* a fait son temps. C'était fort commode de jouer le désenchantement, de s'établir en homme désillusionné, qui ne peut plus aimer, qui ne veut plus aimer, incapable de dévouement, de soins délicats et refusant même de plaire ; on s'étendait sur un canapé fort à son aise, on prenait un air ennuyé, blasé, fatigué, désolé, et l'on attendait qu'il vous tombât du ciel des consolations toutes rôties... C'était très-bien, mais ces don Juan paresseux, ces lazzaroni sentimentals ont fini par découvrir le côté fâcheux de leur condition et par remarquer ce phénomène psychologique, à savoir que pour consolatrices déterminées, il ne leur tombait jamais du ciel que des vieilles femmes, les jeunes ayant en général la ridicule manie d'attendre que l'on vienne les prier d'aimer. (Nous ne parlons pas des femmes élégantes qui veulent à tout prix captiver le héros du jour. Aphorisme : Une femme qui vise à être à la mode ne peut plus faire de la dignité; elle appartient à son rôle.) Cette remarque les a subitement éclairés, et ils ont aussitôt repris le genre chevaleresque et troubadour, qui jadis avait si bien réussi à nos pères. Et le beau temps des doux messages est revenu, et les longues pages respectueusement pas-

sionnées se griffonnent d'une main émue, et les bouquets significatifs, expressifs et interrogatifs se composent avec d'éloquentes fleurs; on chante des romances; on va aux Champs-Élysées pour rencontrer une femme; on va, le soir, au spectacle pour l'entrevoir un moment; on rentre pour penser à elle, et l'on se plaît à vivre de son souvenir... et les dévouements sans espoirs se dessinent dans un horizon sans bornes, et les sacrifices inutiles s'accomplissent dans un silence généreux; on aime pour rien, c'est-à-dire qu'on aime pour aimer, ce qui n'est pas peu de chose : c'est si difficile d'aimer!

Le projet de réforme gouvernementale médité par les communistes obtient, en général, peu de succès. La manière dont ces régénérateurs prétendent fonder à jamais nos libertés nous paraît ingénieuse et nouvelle.

Liberté de la presse : Le gouvernement se charge seul de la direction de l'esprit public. Un journal qui s'aviserait d'avoir une opinion à lui serait poursuivi à mort.

Liberté d'enseignement : Le gouvernement se charge seul de l'instruction des enfants. Un père qui voudrait élever son fils lui-même serait proclamé père dénaturé et puni de mort.

Liberté individuelle : A l'âge de cinq ans, tout citoyen sera arraché à sa famille par ordre du gouvernement, qui seul a le droit d'être paternel.

Liberté des cultes : Le clergé est aboli; toute religion est supprimée; vous n'êtes libre que de n'en pas avoir.

Liberté de l'industrie et du commerce : Il est défendu de s'enrichir.

Organisation du travail : Tous les citoyens sont admis à travailler, mais à condition qu'ils ne toucheront point de salaire. Le peuple travaillera pour lui-même à son pro-

fit : les tailleurs feront des habits, non pour les vendre, mais pour les porter; les chapeliers feront des chapeaux, mais seulement pour leur tête ; les cordonniers feront des souliers, mais seulement pour leurs pieds, etc., etc. L'exploitation de l'homme par l'homme étant une monstruosité désormais intolérable, cette maxime est d'une grande justesse; les pauvres ne sont pas faits pour servir les riches. Mais nous demandons qu'on ajoute à l'idée, et que la loi dise aussi : Les auteurs feront des ouvrages qu'ils liront eux-mêmes, les gens d'esprit n'étant pas faits pour amuser les imbéciles.

La Phalange nous reproche de nous moquer des *bas-bleus*, et, pour nous entraîner à plaindre les malheureuses femmes que leurs maris voudraient priver de la gloire d'écrire, *la Phalange* nous demande ce que nous dirions au tyran farouche qui voudrait nous empêcher de faire des feuilletons. Ce que nous lui dirions? Grand Dieu! nous le bénirions mille fois; nous l'appellerions libérateur, ce tyran farouche qui nous délivrerait d'un si grand supplice, et nous ferions tout de suite des vers en son honneur. — Et s'il ne veut pas que vous publiiez ces vers? — Eh bien! nous les jetterions au feu comme ceux que nous avons commencés il y a un an, il y a six mois, il y a huit jours. Vous croyez donc, vous autres, que les poëtes chantent pour vous? Ah! le public! le public, c'est un vieux fat qui s'imagine toujours qu'on ne pense qu'à lui.

LETTRE XII

30 mai 1841.

Une fête à Boulogne. — Le trait d'un homme d'esprit.

C'était le 26 mai 1841. Ayant achevé tous nos préparatifs de voyage, nous partîmes à huit heures trente-cinq minutes du soir. Nous traversâmes la capitale, que le gaz éclairait déjà de tous côtés, et nous n'aperçûmes rien sur notre passage qui dût nous faire présager les événements extraordinaires auxquels il nous était donné d'assister. Dans les rues, les fiacres de toutes formes et de tous âges circulaient librement. Dans les magasins, les commis étaient occupés à replier leurs étoffes que les mille caprices de la journée avaient impitoyablement chiffonnées. Sur les boulevards, les jeunes gens se promenaient le cigare à la bouche, la canne à la main. Dans les Champs-Élysées, les marchands de coco vendaient de la limonade, les limonadiers vendaient de la bière. Les aveugles chantaient *accompagnés* de leur chien, tout était dans l'ordre, et la vulgaire insignifiance de ces tableaux était loin de nous préparer à la singularité, à la *fantasticité* du spectacle qui nous attendait.

Nous nous dirigeâmes vers le bois de Boulogne, que nous traversâmes dans toute sa longueur, dont nous déplorâmes les ravages et où nous respirâmes la poussière embaumée du soir. Pendant tout ce trajet, nous n'aperçûmes aucun voyageur sur la route, nous en fûmes surpris. Nous ne pûmes nous expliquer ce phénomène, et nous nous crûmes transportés dans un désert; mais bientôt nous comprîmes que nous entrions dans le pays des chimères, nous pressentîmes que des choses étranges allaient se passer, et nous

nous promîmes d'apporter toute notre attention à les observer.

Une si grande solitude devait en effet nous surprendre. Nous allions à une fête à laquelle tout le monde élégant de Paris était convié, et sur le chemin qui menait à cette fête, pas une voiture, pas la moindre calèche, pas le plus léger cabriolet. Quels étaient donc ces invités qu'on ne pouvait ni voir ni suivre, et par quelle route ténébreuse, par quels souterrains inconnus devaient-ils arriver au rendez-vous du plaisir ? Ce mystère commençait à nous alarmer ; nos coursiers, effrayés comme nous, *semblaient se conformer à nos tristes pensées ;* ils hésitaient à nous traîner, ils étaient oppressés, ils respiraient avec peine, ils sentaient que le sable qu'ils foulaient était une terre de prodiges, ils refusaient de marcher : c'étaient des chevaux de remise, et, on le sait, les chevaux de cette espèce sont doués de prudence. S'ils n'ont pas de jambes, ils ont beaucoup d'instinct ; ils seraient incapables de fuir le danger, mais ils savent adroitement l'éviter en n'y courant pas.

Cependant, la curiosité dans notre esprit l'emporta sur la crainte.

Nous continuons notre route avec courage, nous livrant à nos rêveries. Tout à coup des sons harmonieux et lointains viennent nous bercer délicieusement. La brise plus fraîche et plus coquette nous apporte des parfums choisis. Nous entrons dans une sombre avenue, et à mesure que nous y pénétrons, les sons et les parfums deviennent plus distincts ; nous pouvons déjà les reconnaître et les nommer : voici une valse de Strauss : *la Belle Gabrielle ;* voici une douce odeur d'oranger... C'est un air d'Auber qu'on joue maintenant... Ah ! nous venons de passer devant un massif de roses... Dans ce riant séjour, rien n'est plus

qu'harmonie et parfum. On écoute, on respire, et l'on est si ravi d'écouter, de respirer, qu'on ne songe pas à regarder. On oublie ses yeux; la vue, la sublime vue semble un don inutile; on comprend la gaieté de ceux qui en sont privés, on ne les plaint plus; cette nuit mélodieuse et embaumée vaut bien le jour. Mais une clarté subite vous réveille; un météore inexplicable vous éblouit; et, saisi d'étonnement, immobile d'admiration, vous vous arrêtez devant une merveille dont la beauté ne saurait se dépeindre, devant un monument idéal, un château enchanté qu'on ose à peine définir par cette simple image :

Un palais de lumière habité par des fleurs.

Oui, les fleurs de toutes les sortes, de toutes les familles, de tous les pays, fleurs sauvages, fleurs perfectionnées, fleurs champêtres et fleurs parisiennes venues en foule, avaient envahi cette belle demeure et s'y étaient installées partout indiscrètement; il n'y avait plus ni meubles, ni tables, ni cheminées; ces choses utiles n'étaient plus que des *occasions* de fleurs. Dans l'angle de la salle de bal, ces envahissantes fleurs s'élevaient en pyramides, sous prétexte de cacher les immenses pieds des candélabres qui étaient fort beaux et qui n'avaient nullement besoin d'être cachés. Dans l'embrasure des fenêtres, ces mêmes fleurs insolentes s'étalaient dans de riches corbeilles, sous prétexte de faire point de vue, comme si l'aspect du jardin tout illuminé ne suffisait pas pour charmer les yeux. Derrière les canapés, toujours ces mêmes fleurs se dressaient sur leurs hautes tiges, avec la prétendue intention d'ombrager les causeurs, mais dans le fait pour écouter ce qu'on disait. Elles se pressaient dans l'âtre et s'étendaient tout le long du marbre des cheminées; elles en avaient chassé les vases de Chine et de Sèvres pour être plus libres, plus nombreuses, et pour

se mirer dans les glaces de plus près. De tous les guéridons elles avaient fait des *jardinières*, de tous les lambris elles avaient fait des espaliers; elles grimpaient sur les murs du salon, elles descendaient sur les marches des perrons; on ne pouvait faire un pas, on ne pouvait faire un geste sans rencontrer l'une d'elles. Enfin, sur la table du souper même, elles avaient trouvé moyen de se faire servir dans des plats énormes, pour nuire aux mets et aux fruits par leur éclat présomptueux et pour attirer seules l'attention des convives et les éloges de tous.

Enchanté, mais inquiet, nous osons pénétrer dans le premier salon. Là, de gracieux enfants étaient occupés à distribuer des bouquets. Toujours ces inévitables fleurs! Elles avaient envahi jusqu'aux jeux de l'enfance! Nous entrons dans la salle du bal... O surprise, l'orchestre est muet, la salle est vide, personne!... Point de quadrilles animés, point de légères danseuses, point de sérieux danseurs. Seulement quelques femmes assises à l'écart, et ne paraissant nullement étonnées de leur solitude. L'une d'elles s'avance vers nous, c'est l'aimable fée qui préside à la fête. Ses manières sont à la fois pleines d'élégance et de dignité; son charmant regard, son bienveillant sourire, d'abord nous rassurent; mais bientôt mille souvenirs historiques, mythologiques et poétiques, viennent nous épouvanter. L'amabilité des enchanteresses ne prouve rien, l'accueil le plus séduisant peut cacher des projets sinistres; Cléopâtre, Lucrèce Borgia, Alcine, Armide, Circé, Mélusine, étaient aussi des maîtresses de maison bien prévenantes... on sait dans quelles affreuses intentions! D'ailleurs, nous marchons de prodige en prodige, et tout ce qui est mystérieux est effrayant. Pour cacher notre trouble, nous allons nous asseoir au pied d'une des pyramides de fleurs. A peine sommes-

nous là que deux personnages fantastiques se dirigent de notre côté. L'un a pris les traits d'un ambassadeur célèbre que nous croyons reconnaître; l'autre a pris la forme d'un député de nos amis, sans doute afin de nous inspirer plus de confiance. Pendant que nous causons avec eux, un coup d'archet se fait entendre, nous tournons vivement la tête et nous voyons la salle remplie de monde. Les jeunes gens empressés entraînent leurs danseuses, et les quadrilles se dessinent au même instant. D'où venaient-ils ces jeunes danseurs? Par où étaient-elles entrées ces belles danseuses? Nous l'ignorions, et nous restions confondu; le prodige devenait de plus en plus inquiétant, nous ne comprenions rien à cette évocation soudaine, nous devinions seulement que c'était une apparition merveilleuse et qu'il fallait se hâter de la contempler. Alors, ouvrant de grands yeux, nous nous sommes mis à admirer ces charmantes sylphides dont la beauté nous rappelait d'autres gracieuses beautés que nous avions déjà vues autrefois dans les fêtes terrestres de la grande ville. Une déesse au front majestueux passa devant nous. Elle jetait autour d'elle des regards doux et tristes qui semblaient dire : vous m'enviez, mais croyez-moi, ce n'est pas très-amusant d'être si belle. Elle s'arrêta un moment près de la porte, et puis elle disparut. Une autre blonde déesse couronnée de bleuets, à la démarche légère, au teint de lis, semblait à son tour lui répondre : Je ne suis pas comme vous, ça m'amuse beaucoup d'être jolie. Et joyeuse elle dansait, puis à son tour elle disparut. Deux jeunes sœurs à la taille svelte, au fin sourire, aux regards expressifs et charmants, traversèrent la fête en se donnant le bras; elles étaient vêtues de longues robes blanches et coiffées avec des grappes de perles noires; elles tenaient à la main un bouquet de deuil, une touffe de roses

blanches entourées de pensées! Encore ces mêmes fleurs qui voulaient aussi servir de langage.

De belles jeunes filles, couronnées de roses, erraient dans la fête, escortées de jeunes femmes qu'elles appelaient leurs mères. Cela seul aurait suffi pour nous prouver que nous étions transporté dans un monde surnaturel. Une élégante nymphe aux cheveux noirs comme l'ébène, aux regards brillants comme du jais, attirait l'attention de chacun; sa parure était éclatante : sur sa tête, elle portait une guirlande de géranium ponceau; sa robe, à double tunique, était garnie d'une guirlande de géranium pareille à sa coiffure, et ces fleurs cueillies le matin, le soir n'étaient point fanées; autre phénomène qui devait encore nous épouvanter. Cette nymphe si jolie affectait de ressembler à madame la duchesse de D..., et c'était une idée heureuse.

L'orchestre a cessé de jouer, la contredanse est finie, et soudain le même effet qui nous avait déjà tant effrayé, se reproduit, toutes les danseuses s'évanouissent; n'allez pas croire qu'elles tombent évanouies comme cela se faisait si galamment autrefois, nous voulons dire qu'elles disparaissent; la salle reste encore presque vide. Cette fois, nous nous décidons à pénétrer cet inconcevable mystère, et nous quittons le bal à notre tour... et le spectacle le plus admirable enchante nos yeux... De magnifiques jardins habilement éclairés s'étendent devant nous. Des lampes de toutes couleurs rayonnent entre les arbres; chaque buisson jette une étincelle; chaque tige porte un flambeau. Des lueurs furtives avertissant vos pas, se cachent comme des vers luisants, dans les herbes, ou se suspendent comme des lucioles dans les rameaux, et ces lueurs font valoir la teinte sombre du feuillage, la verdure argentée des gazons. Dans les longues allées, à la fois brillantes et mystérieuses, on

voit errer toutes les jeunes danseuses de la fête, et nous comprenons alors pourquoi elles quittent si vite la salle de bal quand le quadrille et la valse sont terminés. Elles glissent entre les branches comme des ombres, mais des ombres joyeuses et richement parées; elles marchent sans bruit, un sable précieux protége le satin de leur chaussure; la rosée respecte leurs pas; la brise discrète n'ose effleurer leurs bras nus, leurs blanches épaules, leurs cheveux flottants. Pas un souffle dans l'air brûlant et parfumé. Pas une larme de la nuit sur les boutons entr'ouverts. L'atmosphère est si douce que l'on se croit protégé par d'invisibles abris. Enfin, l'on prendrait ces verts jardins pour d'immenses salons, pompeusement meublés, également chauffés, ou pour les gigantesques serres d'un colossal palais, si l'on n'apercevait pas dans l'azur du ciel la lune et les étoiles véritables qui elles-mêmes semblent n'être là que pour donner à cette fête prestigieuse ce qui lui manque : l'idée de la réalité.

Mais où vont-elles toutes ces jeunes nymphes?

Ah! voilà le secret, voilà donc le but de ces promenades *intermittentes!*... Au détour d'une allée, un chalet lumineux s'offre aux regards; il s'élève sur une colline *boisée* de rhododendrons; cette montagne lilas est d'un effet charmant. Un balcon sculpté règne autour des fenêtres du premier étage, un double escalier extérieur y conduit; au rez-de-chaussée se trouve un riche salon, c'est l'étable : de belles vaches noires et blanches y sont réunies; elles se lèvent poliment pour nous recevoir. Nous devinons tout de suite que ce sont des princesses enchantées et punies par cette cruelle métamorphose; on n'aurait pas ces égards, on ne déploierait pas ce luxe pour un bétail ordinaire. Près du salon est une élégante salle à manger où s'étale sur de grands buffets la vaisselle du Japon; c'est la laiterie. Là, on

vient boire du lait, à minuit, en robe de bal, en souliers blancs, ce qui est tout à fait champêtre, et puis on monte vite au premier étage, pour manger des fraises qu'on vient de cueillir et qui sont encore dans leurs paniers; et l'on s'assied sur le balcon... et l'on regarde autour de soi l'immense pelouse, les grands arbres, les buissons illuminés, les allées de feu qui se perdent dans le lointain, et les ombres charmantes qui passent, qui se croisent en échangeant de frais éclats de rire; et l'on saisit au passage quelques mots malins d'une conversation qui se promène; car ces êtres fantastiques empruntent souvent l'esprit des mortels célèbres, et l'on prête l'oreille à leurs discours; le bruit de leurs paroles harmonieuses se mêle aux sons du cor que l'orchestre champêtre, caché dans le bosquet, vous envoie, et aux sons de la flûte que l'orchestre mondain du salon vous jette en expirant; et, pénétré de la plus douce admiration, l'on se demande qui peut produire ces enchantements. Un envieux vous crie : C'est l'argent; mais vous lui répondez : Non, car tu es riche aussi, et tu n'imagines rien de semblable. Qu'est-ce donc? Le hasard, peut-être; oui, le hasard, qui fait qu'une même personne appartient à la fois à différents pays; aux pays les plus perfectionnés de ce monde, à l'Allemagne par la naissance, à l'Angleterre par l'éducation, à la France par l'habitude, et qu'elle se trouve avoir appris, par un rare bonheur d'élégance, la poésie des fêtes à Vienne, la passion intelligente des fleurs à Londres et la science du bon goût à Paris.

Nous avons vu, ou du moins nous avons cru voir, mercredi dernier, toutes ces merveilles. Sans doute vous nous direz : C'était un rêve. Nous le pensons comme vous, mais il est bien permis de raconter ses rêves quand ils sont si beaux.

Nous avions bien raison de dire que Victor Hugo était assailli par les quémandeurs de billets. L'autre jour, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, pendant un entr'acte, il a failli être étouffé; une vingtaine de solliciteurs se pressaient autour de lui. Que leur répondre? Une promesse à chacun, c'était impossible. Un homme d'esprit vint fort à propos le tirer d'embarras. J'ai peu l'honneur d'être connu de vous, monsieur, dit-il, mais j'espère que vous voudrez bien me permettre de vous faire un cadeau. — A moi, monsieur? — Une chose qui vous fera grand plaisir... — Laquelle, je vous prie? — Je veux vous offrir un billet pour le jour de votre réception à l'Académie. On m'en a promis un, et c'est à vous que je l'enverrai; car je vois bien que vous n'en aurez jamais assez!... M. Hugo s'empressa d'accepter cette proposition si aimable, et les importuns, comprenant leur indiscrétion, s'éloignèrent.

Le trait est charmant. Quel est l'homme d'esprit qui a fait cela? — C'est M. Nestor Roqueplan.

LETTRE XIII

6 juin 1841.

Académie française. — Réception de Victor Hugo.

Jamais, de mémoire d'académicien, on n'avait vu pareille affluence, jamais la foule n'avait été plus agitée, plus impatiente; jamais plus de coups de poings ne furent donnés par intérêt de littérature, et jamais coups de poings ne frappèrent de plus charmantes épaules; jamais, non, jamais, on n'avait compté tant de femmes et tant de jolies femmes

dans la docte enceinte; jamais on n'avait admiré tant de fleurs dans le vieux bocage.

Dès dix heures du matin la salle était pleine de monde; à dix heures un quart, les huissiers étaient déjà forcés d'être ingénieux, c'est-à-dire d'utiliser des recoins, d'improviser les tabourets microscopiques. Et depuis onze heures jusqu'à deux heures que la séance commença, les portes furent assiégées. Le bruit affreux se répandait qu'il n'y avait plus de places. Dans une espèce d'antichambre où dix personnes pouvaient à peine tenir à l'aise, la foule était entassée. De temps en temps une étroite porte s'ouvrait, un homme chauve apparaissait sur le seuil : « Quatre, seulement quatre, » disait-il; et quatre personnes choisies étaient admises à pénétrer dans un corridor sombre où elles disparaissaient en poussant de grands cris, car la foule, jalouse d'elles, se précipitait avec fureur sur leurs pas. Pour contenir son impatience, le monsieur chauve eut l'heureuse pensée de recourir à la force armée. Alors ce fut une mêlée épouvantable, alors il fut permis à l'observateur de remarquer toute la différence qui existe entre les coups de poings gantés de l'homme du monde et les coups de poings primitifs de l'homme de guerre. Ceux-ci ont une incontestable supériorité. Mais peu curieux, pour notre part, de faire cette comparaison, nous avons pris la fuite bravement, et nous sommes allé nous réfugier dans le vestibule. Nous perdions ainsi tous les droits que nous avait donnés une heure et demie d'attente inutile; mais comment deviner que dans le sein même de l'Académie on peut être en proie aux fureurs d'une soldatesque effrénée? — Ignorant, ne sais-tu pas que Minerve est Pallas? Regarde sur ton billet cette femme coiffée d'un casque, et résigne-toi à voir des évolutions militaires sous les voûtes de l'Institut. En effet, les

soldats se rangèrent en deux lignes, et ces mots retentirent dans la foule : Le prince et les princesses ! Et M. le duc et madame la duchesse d'Orléans, madame la duchesse de Nemours, madame la princesse Clémentine, passèrent devant nous pour se rendre dans la tribune réservée. Chacun tout bas se disait : C'est la première fois depuis dix ans qu'un prince du sang vient à l'Académie. C'est un présage favorable, et puis c'est une action très-courageuse. Est-ce que par hasard on voudrait sincèrement honorer les lettres au château? Est-ce que la manie des médiocrités aurait fait son temps? Est-ce que les hommes supérieurs auraient quelque chance de plaire? Cette apparition inattendue donnait beaucoup à réfléchir.

Après les princesses, passèrent MM. les membres de l'Institut, et la foule se pressa autour de la balustrade pour les voir et les reconnaître, et chaque femme inquiète appelait son académicien d'une voix déchirante : « Monsieur Dupaty, je n'ai pas de place. — Monsieur de Jouy, je suis là... — Monsieur de Salvandy, ayez pitié de nous! » Elle est bien belle, cette gracieuse jeune fille qui appelait M. de Salvandy... Mais ils passaient tous insensibles, ces illustres ingrats, et les âmes plaintives restaient enchaînées sur le bord. Parmi les exclus, on remarquait madame la comtesse M***, madame la baronne de Roth...., madame G**, la belle mademoiselle C... et sa mère, le duc de Val..., le comte V. ki....., et l'on était bien fier d'être repoussé et dédaigné en si brillante compagnie. Du reste, MM. les académiciens nous ont paru fort peu à leur avantage; excepté ceux que nous venons de nommer, M. Molé, M. Lebrun et le récipiendaire, ils étaient tous en frac et très-mal mis; ils avaient l'air de députés : le mot est dur, mais il est juste. Ce négligé parlementaire a été blâmé généralement.

Enfin, on nous a fait entrer dans la salle. Au premier moment nous nous sommes cru dans une académie de femmes. De la place où nous étions, au pied de la présidence, on ne voyait que des chapeaux de toutes couleurs, et dans ces chapeaux les plus jolies figures que l'on puisse imaginer. L'aspect élégant de cette assemblée nous remplit d'inquiétude; Victor Hugo avait bien voulu la veille nous lire son admirable discours; nous savions comme toutes les pensées en étaient graves et profondes, et nous craignions que de si graves pensées n'eussent quelque peine à pénétrer à travers les dentelles légères dans ces imaginations si jeunes, si fraîches et si joyeuses. A dix-huit ans toutes les femmes peuvent comprendre les rêves sublimes et passionnés du poëte; mais pour savourer l'amertume de ses souvenirs, pour apprécier la dédaigneuse patience de sa philosophie, pour partager l'indulgence désespérée de ses jugements, il faut avoir acquis, à force de larmes et de dégoût, cette tristesse savante que le monde nomme expérience et que nous appelons désanchantement.

Ce riant parterre d'abord nous avait épouvanté, mais bientôt son enthousiasme nous rassura complétement; l'exorde, qui est majestueux et superbe, fut applaudi avec transports. Vous connaissez ce beau discours, et vous devinez l'effet qu'il a dû produire : de l'admiration et de l'étonnement. Oh ! oui, un grand étonnement; on s'attendait à des récriminations mordantes, à des chants de victoire insultants, à une profession de foi audacieuse, à des souvenirs enfin qui voudraient dire : « Vous m'avez repoussé trois fois, et me voilà. Vous avez proscrit mes doctrines et elles triomphent; vous vous êtes joué de moi, et je viens à mon tour vous narguer, car vous êtes de pauvres écrivains sans style, et de petits poëtes sans idées; vou

exaltez Corneille, et vous prouvez par vos ouvrages que vous ne le comprenez pas; vous vantez Molière, et vous ne rappelez son génie que par vos ridicules de Trissotin. Vous défendez la pureté de la langue, et vous ne pouvez me critiquer moi-même sans faire dans vos phrases pâteuses vingt fautes de français contre moi, etc., etc. » Voilà ce que tout le monde croyait que le nouvel élu viendrait dire, plus éloquemment sans doute, mais avec non moins de cruauté.

Au lieu de cela, il a fait entendre des paroles dignes et calmes, pleines de douceur et de loyauté; de sa position littéraire comme chef d'école et sectateur... il n'a rien voulu dire; c'était rappeler l'opposition qu'on lui avait faite, c'était faire un reproche. De ses doctrines rénovatrices... il n'a point voulu parler : c'était proclamer leur victoire, humilier les vaincus. De toute profession artistique... il s'est abstenu; confesser des croyances nouvelles, c'était blesser les préjugés de ses confrères; c'était leur crier : « Je suis jeune, vous êtes vieux. Vous avez fait votre temps. » Mais, au contraire, ce qu'il a voulu, c'est leur dire : « Rassurez-vous, je n'ai point de colère dans le cœur, parce que je n'ai point de vanité dans l'esprit; je ne vous entretiendrai pas de nos querelles. Vos persécutions, je les oublie; vos calomnies, je saurai vous les faire oublier. De telles misères ne troublent point mes rêves; ce qui m'occupe, ce qui m'a toujours occupé, entendez-le, c'est la dignité de l'art, c'est l'indépendance de la pensée, c'est le triomphe de la vérité, c'est l'avenir de la civilisation, c'est la gloire de la France, c'est la grandeur de Dieu, ce sont toutes les nobles idées qui font vivre les nobles âmes; ô mes ennemis! connaissez-moi donc et rassurez-vous; un homme qui songe à de telles choses pendant qu'on l'insulte, d'avance a pardonné! »

Il se présentait ainsi au milieu de ses ennemis dépouillé volontairement de ses plus puissantes armes : c'est-à-dire le souvenir de leurs haines mesquines, le récit de leurs calomnies pitoyables, le portrait de leurs ridicules si précieux. Il venait là confiant parce qu'il était généreux, il ne regardait même pas à ses pieds, tant il était éloigné de soupçonner une embûche; et lui, le conquérant orgueilleux à qui les étudiants d'Allemagne élèvent des arcs de triomphe, lui dont la réputation est si grande dans la patrie même de Byron, qu'un monsieur indiscret naguère lui a dérobé son nom pour embrasser, grâce à cette ruse, toutes les jeunes et jolies Anglaises éprises de sa gloire; lui qui a des séides comme Mahomet, lui qui a ses vieux grognards et sa jeune garde comme Napoléon, lui qui est un des rois de la pensée, un des triumvirs du siècle... il s'avançait modestement, presque aussi pâle que sa femme, presque aussi ému que ses enfants, car il prenait au sérieux cette solennité littéraire; il croyait à l'Académie en songeant qu'il pouvait désormais siéger entre M. de Chateaubriand et M. de Lamartine, car il se sentait dans le pays glorieux des intelligences en voyant à ses côtés M. Soumet, en apercevant en face de lui M. Molé, M. Royer-Collard, M. Villemain, M. Guizot et M. Thiers.

Et comme il s'approchait avec une générosité de si bonne foi, une simplicité de si bon goût, on l'a reçu avec des épigrammes. On a cherché à démolir tout son discours mot à mot. On a répondu à tous les faits qu'il a cités sur M. Lemercier et qu'il tenait de sa veuve elle-même, par des récits contradictoires qui détruisaient tous ces faits; et chaque parole venait dire : « Vous croyez que l'auteur d'*Agamemnon* a eu telle intention à telle époque; il ne l'a jamais eue... Vous affirmez qu'il a fait telle action, il ne l'a jamais

faite. Vous prétendez qu'il a dit telle chose, il ne l'a jamais dite à personne. » Et passant à ses titres académiques, on lui disait : « Quand vous étiez au collége, vous avez trouvé en jouant de fort beaux vers, mais depuis vous n'avez rien trouvé de mieux. Vos travaux d'homme fait n'ont point dépassé vos jeux d'enfant. Vous reprochez à Népomucène Lemercier ses témérités; eh! monsieur, lui aussi se les reprochait, parce qu'elles avaient provoqué les vôtres. » Et ce fut ainsi tout le temps; et le public qui d'abord avait applaudi quelques passages éloquents et quelques mots spirituels, s'est révolté de tant de cruautés, et celui qui avait le triste courage de se faire l'exécuteur de ces hautes œuvres fut forcé par le mécontentement général de s'interrompre au milieu de ses injures et d'en ravaler la moitié. Ah! si nous voulions à notre tour répondre à cette réponse!... Mais silence, celui qui l'a prononcée est un de ceux que nous nous plaisons à louer; et quand ceux que l'on estime et qu'on aime s'oublient jusqu'à de telles injustices, il est permis de s'en indigner... jamais d'en rire.

Quant aux prétentions politiques des hommes littéraires, nous partageons l'opinion commune, même avec plus de générosité, car si nous défendons au poëte de se *prosifier* dans le tripotage des affaires, nous permettons à l'homme politique de s'idéaliser dans le culte des arts et de la littérature. Cependant il est des époques extraordinaires où les penseurs perdent leur droit de rêverie et d'oisiveté. Nous aussi nous disons au poëte : « Laisse voguer en paix la barque; laisse ramer les matelots; viens t'asseoir sur le pont, c'est ta place; écoute le murmure des vagues, regarde le ciel étoilé; admire, respire, pense, aime, chante et prie... voilà ta mission, voilà ton destin; accepte-le avec joie, il n'en est point de plus beau... » Mais quand la barque est

en péril, quand les matelots enivrés se querellant sur le choix du port, se battent au lieu de ramer; quand l'écueil menace, quand l'orage gronde, alors, alors nous crions au poëte : « Réveille-toi ! ton doux repos devient un crime; ne chante plus, ta voix est faite aussi pour commander : qu'elle résonne dans la tempête, qu'elle pénètre dans la révolte. Rejoins les matelots, va te mêler à leurs querelles pour les apaiser, à leurs travaux pour les encourager; saisis l'aviron, donne l'exemple, sauve la barque bien-aimée qui porte tous les biens de ton cœur, tous les trésors de ta gloire, ta mère et tes amours, ton pavillon et ta lyre. »

Oui, sans doute, quand les rois luttent entre eux pour des provinces, quand les peuples se disputent pour des ressentiments passagers, sans doute le poëte doit garder une superbe indifférence et dédaigner les vainqueurs; mais quand les nations en délire s'entr'égorgent dans les ténèbres pour des idées, quand le combat qui fait couler le sang est tout intellectuel, le poëte n'a plus le droit de s'abstenir; il faut qu'il apparaisse dans cette nuit fatale rayonnant de tous ses rayons; il faut qu'il fasse entendre au-dessus de ces clameurs insensées, comme une symphonie éclatante, tous ses accords; il faut qu'il verse sur ces blessures envenimées, comme un baume généreux, toute sa charité; il faut qu'il donne à ces périls tout son courage, à cette cause sacrée toute sa foi. Le pouvoir de dompter la démence est un des secrets de l'harmonie : les chants d'Orphée calmaient la rage des démons; la harpe de David endormait les fureurs de Saül. O peuples égarés, pauvres nations en démence; ne repoussez pas les poëtes, eux seuls peuvent vous guérir eux seuls peuvent vous délivrer des fléaux qui vous persécutent; il n'y a que les enfants de la montagne qui puissent démasquer l'hypocrisie de vos tyrans; il n'y a que les favoris

de la gloire qui puissent déjouer les intrigues de la vanité; il n'y a que les penseurs immortels qui puissent imposer silence aux éternels parleurs.

Et ce qui prouve que les poëtes sont destinés à calmer toutes les mauvaises passions, et qu'ils savent répondre à des défis injurieux par de superbes et généreuses paroles, ce sont les vers que M. de Lamartine vient d'adresser à un Allemand obscur appelé Becker, qui a osé envoyer et dédier à ce grand orateur et député français un tas de méchants vers, parmi lesquels se trouve cette insolente ballade qu'on appelait *la Marseillaise de l'Allemagne* dans les cabarets officiels de la Prusse rhénane :

LE RHIN ALLEMAND

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides.

» Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte, aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

» Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu.

» Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant, aussi longtemps que les hautes cathédrales se reflèteront dans son miroir.

» Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

» Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues. »

A ces bravades, M. de Lamartine répond avec un dédain

sublime par un noble chant qu'il appelle *la Marseillaise de la Paix,* et qui commence ainsi :

Roule, libre et superbe, entre tes larges rives,
Rhin! Nil de l'Occident[1] coupe des nations!
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
Emporte les défis et les ambitions!

Il ne tachera plus le cristal de ton onde
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain;
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main!
Les bombes et l'obus, arc-en-ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords.
L'enfant ne verra plus, du haut de tes murailles,
Flotter ces poitrails blonds qui perdent leurs entrailles,
Ni sortir des flots ces bras morts!

Comme ce début est grandiose et digne! quel beau démenti donné à ce monsieur, à ce *menherr* qui nous traite de *corbeaux avides!* L'autre soir nous étions plusieurs ouvriers en poésie réunis chez madame de G***, et nous nous disputions ces vers comme des confrères avides; soit, mais non pas comme des corbeaux. Et chacun vantait la strophe qu'il préférait. « Voilà *ma* strophe, disait M. Théophile Gautier. — Voilà la mienne, disait M. de Balzac. — Ces vers-là sont bien beaux, reprenait M. Mennechet, » et il lisait admirablement, comme vous savez :

Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu?
Des frontières au ciel voyons-nous quelques traces?
La voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu?
Nations! mot pompeux pour dire barbarie!
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas?
Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie;
La fraternité n'en a pas.

Roule libre et royal entre nous tous, ô fleuve!
Et ne t'informe pas, dans ton cours fécondant,
Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve,
Regardent sur tes bords l'aurore ou l'occident!

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,
Qui bornent l'héritage entre l'humanité;
Les bornes des esprits sont leurs seules frontières;
Le monde, en s'éclairant, s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où sa langue répand ses décrets obéis!
Chacun est du climat de son intelligence.
Je suis concitoyen de toute âme qui pense;
La vérité, c'est mon pays.

M. Alfred de Musset était assis dans un coin du salon... « Moi, dit-il, voilà les vers que j'aime le mieux; » et il récita par cœur cette strophe magnifique :

Amis, voyez là-bas! la terre est grande et plane!
L'Orient, délaissé, s'y déroule au soleil!
L'espace y lasse en vain la lente caravane,
La solitude y dort son immense sommeil!
Là, des peuples taris ont laissé leurs lits vides;
Là, d'empires poudreux les sillons sont couverts;
Là, comme un stylet d'or, l'ombre des Pyramides
Mesure l'heure morte à des sables livides
Sur le cadran nu des déserts!

Chacun s'écria : « C'est superbe! — J'aime bien aussi les derniers vers, dit madame de G***; » et prenant *la Revue des Deux-Mondes*, elle lut cette fin :

Roule libre à ces mers où va mourir l'Euphrate,
Des artères du globe enlace le réseau,
Rends l'herbe et la toison à cette glèbe ingrate,
Que l'homme soit un peuple et les fleuves une eau!

Débordement armé des nations trop pleines
Au souffle de l'aurore envolés les premiers,

Jetons les blonds essaims des familles humaines
Autour des nœuds du cèdre et du tronc des palmiers!
Allons comme Joseph, comme ses onze frères
Vers les limons du Nil que labourait Apis,
Trouvant de leurs sillons les moissons trop légères,
S'en allèrent jadis aux terres étrangères
Et revinrent courbés d'épis.

Roule libre et descends des Alpes étoilées
L'arbre pyramidal pour nous tailler nos mâts,
Et le chanvre et le lin de tes grasses vallées;
Tes sapins sont des ponts qui joignent les climats!

Allons-y, mais sans perdre un frère dans la marche,
Sans vendre à l'oppresseur un peuple gémissant,
Sans montrer au retour au dieu du patriarche,
Au lieu d'un fils qu'il aime, une robe de sang!
Rapportons-en le blé, l'or, la laine et la soie,
Avec la liberté, fruit qui germe en tout lieu!
Et tissons de repos, d'alliance et de joie,
L'étendard sympathique où le monde déploie
L'unité, ce blason de Dieu!...

Roule libre et grossis tes ondes printanières
Pour écumer d'ivresse autour de tes roseaux,
Et que les sept couleurs qui teignent nos bannières,
Arc-en-ciel de la paix, serpentent dans tes eaux!

Après avoir lu : « C'est très-beau, dit madame de G***, mais c'est trop généreux. J'aurais voulu qu'on dît des choses désagréables à ce monsieur. Nous autres femmes, nous n'entendons rien à vos beaux sentiments humanitaires; nous sommes en toutes choses orgueilleuses, vindicatives, passionnées, jalouses; c'est là notre seul mérite, nous ne saurions y renoncer. Pour ma part, je professe un égoïsme national féroce, j'en conviens, j'ai le préjugé de la patrie, et j'aurais aimé à répondre à cet Allemand des vers cruels.

— Moi aussi! s'écria Alfred de Musset.

— Faites-les donc vite, reprirent en chœur tous les assis-

tants. Venez sur la terrasse, nous allons vous enfermer dans le jardin; nous vous donnons un quart d'heure. » On ferma la porte du salon derrière lui, et le jeune poëte alla se promener dans le jardin. On lui avait donné tout ce qu'il lui fallait pour travailler, — du papier, des plumes et de l'encre. — Fi donc! on lui avait donné deux cigares. Au bout d'un quart d'heure, il frappa à la porte, on lui ouvrit : les cigares étaient consumés, les vers rimés; les voici :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux, marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où tomba-t-il alors ce dernier ossement?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles sûrement
Ont mieux gardé notre mémoire :
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant

Qu'il coule en paix votre Rhin allemand.
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

Ces vers si brillants et si heureusement improvisés furent applaudis avec enthousiasme. Ah! messieurs les buveurs de bière, vous nous décochez de mauvaises ballades! nous vous répondons par de véritables chants. Est-ce une déclaration de guerre? — Non, c'est une lutte poétique où la victoire nous reste en attendant.

LETTRE XIV

13 juin 1841.

La Presse et *le Courrier de Paris*. — Les fêtes champêtres. — Les bals du matin.

Notre dernier feuilleton a été regardé, par quelques personnes, comme une déclaration de guerre, guerre générale et détaillée; guerre à l'Allemagne et aux poëtes allemands, guerre aux députés, guerre aux académiciens, et de là on a conclu que *la Presse* avait changé de ligne, et qu'après avoir sagement combattu pour la paix du monde, elle venait d'adopter violemment un système de guerre universelle. O lecteurs! faudra-t-il tous les ans vous le redire : *la Presse* et *le Courrier de Paris* sont deux choses complétement distinctes et tout à fait indépendantes l'une de l'autre. *La Presse* n'est nullement responsable de ce que dit *le Courrier de Paris*, de même que *le Courrier de Paris* n'est nullement responsable de ce que publie *la Presse*.

L'un est un journal sérieux, l'autre est une gazette moqueuse, c'est-à-dire que leur caractère, leurs opinions, leur point de départ, leur but et leurs devoirs à tous deux sont différents.

Le journal est forcé d'être conséquent et raisonnable, la gazette n'est tenue qu'à être élégante, et c'est quelquefois très-élégant d'extravaguer. Mais revenons à notre définition.

La Presse, engagée par des convictions profondes, est soumise cependant à toutes les considérations de la politique, questions de convenances, questions d'opportunité, etc., etc. Il lui faut souvent cacher une partie de sa pensée sur telle et telle personne, il lui faut attendre jusqu'à demain pour dire telle ou telle vérité dangereuse à publier aujourd'hui, elle doit, enfin, ne voir jamais que l'avenir dans le présent.

Le Courrier de Paris, au contraire, est une sorte d'observateur insouciant que nulle considération relative n'enchaîne; il est absolu dans ses opinions comme tous les esprits indifférents. Qui ne désire rien n'accède à rien. Oh! c'est un terrible point de vue que l'indifférence!

Comme il n'appartient à aucun système, à aucun parti, à aucune école, il peut dire ce qu'il pense tout de suite et sur les événements et sur les personnes; il n'admet point de date pour la vérité, elle lui semble toujours opportune. Il va droit son chemin, regardant çà et là, et blâmant partout ce qui le choque. Quelquefois on l'arrête et on lui crie : « Prenez garde, l'action que vous critiquez a été faite par un très-grand personnage. — Tant pis, répond-il, c'est un détail qui ne me regarde pas. » Souvent on lui crie aussi : « Vous êtes fou, ce ridicule dont vous vous moquez si bien, c'est le vôtre. — Tant mieux, répond-il encore, il m'appartient doublement, comme propriétaire et comme obser-

vateur; j'ai donc deux fois le droit d'en rire. » Et il en rit.

La Presse, courageux défenseur de la monarchie, va au château une fois tous les trois ans. *Le Courrier de Paris* n'y va jamais.

La Presse, qui, en politique, professe la clémence, malgré la révoltante injustice de la Chambre des députés, recommande un grand respect pour ce troisième pouvoir de l'État; elle ne parle jamais de ce corps vénérable qu'avec la plus parfaite convenance.

Le Courrier de Paris, qui protesse *l'implacabilité*, ne voit aucune raison de pardonner jamais une lâcheté et une injustice; il parle de ces choses-là sans égard, et comme il trouve que c'est un très-grand malheur pour une nation noble, généreuse et digne, que d'être représentée par des hommes mal mis et mal élevés, chaque fois que l'occasion se rencontre de reprocher à MM. les représentants de la France l'inconvenance de leur costume et la vulgarité de leurs manières, il se fait un devoir d'en profiter.

Enfin, *la Presse* rêve la paix, parce que la paix c'est la prospérité du pays, le perfectionnement de l'agriculture, le développement de l'industrie et du commerce, la douceur des mœurs, l'intérêt de l'humanité; soit!

Le Courrier de Paris de temps en temps rêve la guerre, non comme politique, mais comme philosophe, non par attrait pour elle-même, mais par horreur de ce qui la remplace; quand on n'a point de guerre, savez-vous ce qu'on a? — On a des pestes, des fièvres jaunes et des choléra, ou bien des révolutions et des émeutes; or, puisque la loi de l'univers veut que les populations soient tous les vingt ans décimées, il pense que mourir pour mourir, il vaut encore mieux tomber glorieusement sur un champ de bataille, pleuré par ses concitoyens, que de *bleuir* sur un lit de dou-

leur, abandonné par ses amis, et que de se voir traîner à l'échafaud par des lâches. Non certes il n'aime pas la guerre; mais comme dans cet heureux monde nous n'avons le droit de choisir qu'entre des fléaux, il ose dire que de tous les fléaux la guerre est encore celui qu'il préfère.

Nous vous entendons d'ici vous écrier : « Comment se fait-il que *la Presse*, ce journal si conséquent dans ses idées, conserve un feuilleton si rebelle et qui peut dire le lendemain tout le contraire de ce qu'elle a déclaré la veille? Ah! c'est que la fatalité qui nous poursuit en toutes choses, veut que nos misérables commérages aient du succès; plus ils nous ennuient à écrire, plus on prétend qu'ils sont amusants à lire; plus ils sont niais, plus il semble qu'ils soient goûtés; nous avons composé avec conscience, c'est-à-dire avec prétention, de grands feuilletons qui ont plu à peu de personnes; mais les bavardages, les purs bavardages, cela séduit tous les lecteurs, et il ne faut pas beaucoup d'intelligence pour bavarder agréablement; mais il faut être placé de manière à être au courant de ce qui se dit dans tous les mondes, dans le monde politique, dans le monde artistique, dans le monde littéraire, dans le monde élégant, et la fatalité veut encore que nous possédions ce malheureux avantage. Bref, on nous reconnaît une spécialité, celle des niaiseries, et comme un journal qui se respecte ne saurait se priver d'une certaine dose de niaiserie, *la Presse* ne peut se passer de nous, et ne pouvoir se passer des gens, cela aide beaucoup à les supporter. — Ne pourrait-on pas au moins vous corriger? dira-t-on. — Comment cela? en nous menaçant de nous supprimer?... Trop charmante menace qui serait capable de nous encourager dans la rébellion! Plût au ciel qu'on ait un jour l'idée de nous punir en nous rendant la liberté! mais on

nous gardera, ne nous flattons point d'un vain espoir. Résignez-vous donc à nous subir encore; que voulez-vous! on n'est pas parfait. *La Presse* est un journal consciencieux rédigé avec le plus grand soin; ce maudit feuilleton est son seul défaut. Pardonnez-le-lui ce fatal *Courrier de Paris*, et surtout ne la rendez pas responsable des folies qu'il s'amuse à dire et des batailles qu'il lui plaît de livrer aux Chambres, à l'Académie, à l'Allemagne, et à bien d'autres contrées.

Depuis huit jours on est très-occupé à Paris : les enfants font leur première communion; les jeunes gens se marient, les députés font leurs paquets, c'est-à-dire les commissions de leurs commettants; les femmes dévouées font de la tisane, et ceux qui n'ont rien à faire font du feu. Par ce froid horrible, tout le monde est malade; on n'entend de tous côtés que gémissements. Hier, un de nos amis, vêtu d'un élégant costume d'été, protestait contre les rigueurs de ces nouveaux frimas. « Vous devez geler? lui disait-on. — Oui. — Eh bien! il faut vous couvrir davantage. — Non, je ne ferai pas cette concession, je ne céderai pas à un caprice de la saison, je ne serai pas lâche devant l'atmosphère. » Il parlait ainsi hier... Aujourd'hui il parlerait peut-être différemment si un superbe rhume ne lui avait ôté la voix. Faire du caractère, de l'énergie avec les humains, c'est très-bien; mais avec les éléments, le courage civil est perdu; vous avez beau résister aux tempêtes, elles ne vous en estiment pas davantage. Don Quichotte, qui en fait de courage était connaisseur, combattait les moulins à vent, mais le vent lui-même en personne... jamais.

Donnez donc des fêtes champêtres par cette agréable température! Heureusement que les plus magnifiques ont eu l'instinct de profiter des beaux jours. La semaine dernière

encore, nous étions dans de verts jardins, et nous voyions courir sur la prairie de charmantes jeunes filles parées de robes légères et couronnées de fleurs. Cette fête-là aussi était très-pittoresque et d'une originalité piquante; mais cette fois il n'y avait pas moyen de se faire illusion; on ne pouvait pas prendre ce bal fantastique pour un rêve, car il se passait en plein jour, à la clarté sincère et partant cruelle du lustre éternel vulgairement appelé soleil. On a beaucoup médit de ces bals du matin que l'on accuse d'être fort désavantageux à la beauté des femmes; mais nous qui prétendons avoir un haut sentiment de justice, nous les défendons, nous les glorifions comme une mesure équitable, destinée à réparer bien des erreurs et à rétablir bien des droits.

Les bals du matin sont le triomphe des beautés vaporeuses, des physionomies douces, des regards naïfs. Ce sont les mères de famille qui ont inventé les bals du matin. Le soir, les belles femmes coquettes et brillantes ont trop d'avantages sur les jeunes filles; il leur est permis de porter des parures de diamants, des flots de dentelles et des pots de rouge quelquefois; il leur est permis de dire mille folies, d'écouter mille propos moqueurs qui, animant leur imagination, donnent à leur teint plus d'éclat, à leurs regards plus de vivacité. Mais le matin, l'égalité se rétablit, c'est-à-dire que c'est l'injustice de la nature qui prévaut; il ne s'agit plus d'être richement parée, d'être une femme à la mode, d'être une femme d'esprit, il s'agit d'être blanche et rose, d'avoir cette limpidité du regard et cette fraîcheur du sourire que l'on ne possède qu'un moment, dans l'âge béni de l'ignorance, et qui veulent dire tant de choses, qui signifient : Quand j'ai pleuré, je n'avais point de chagrin; quand j'ai souri, ce n'était pas pour cacher mes

larmes; tout le monde m'aime, je ne me défie de personne, je crois au bonheur et je l'attends.

Vous pensez bien que les yeux ne disent pas longtemps ces douces choses; il faut donc se dépêcher de faire valoir le genre de beauté que donnent ces idées-là. Aussi les bals du matin ont-ils été nombreux cette année; on a remarqué qu'ils étaient beaucoup plus favorables aux projets de mariage que les bals du soir, ce qui prouve la justesse de nos observations.

La fête de l'autre jour offrait un coup d'œil admirable; elle s'étendait en amphithéâtre sur la montagne de Suresne, de la manière la plus coquette; c'était un mélange de luxe et de simplicité, de nature et d'art, de mœurs fashionables et de mœurs champêtres, tout à fait nouveau. Au pied de la montagne coulait la Seine; elle ondoyait sous les rayons du soleil comme un long ruban d'or et d'argent; au bord de l'eau s'étendait la grande route, couverte de voitures et de paysans curieux; au-dessus de la route s'élevait comme une immense terrasse, la grande allée du jardin; puis une vaste prairie montante parsemée de jets d'eau, puis une seconde terrasse où les invités étaient réunis, et sur laquelle on voyait flotter les écharpes de toutes couleurs, les robes d'organdi roses ou bleues, les robes de dentelles doublées de lilas ou de vert, les marabouts pleureurs, les plumes blanches; enfin, couronnant le tableau, au sommet de la colline, apparaissait le château, avec ses escaliers de marbre et son portique de fleurs. C'était superbe! Nous avions du soleil à cette époque-là, il y a huit jours!

Malgré la réalité de ce soleil, cette fête ne laissait pas que d'être fantastique. Bien des choses inconnues vinrent là aussi surprendre notre imagination. Nous nous promenions dans le jardin avec d'aimables personnes, lorsque

tout à coup nous aperçûmes, à travers un massif d'orangers, un énorme pâté qui venait à nous; ce pâté, porté par deux hommes, était destiné au banquet que l'on avait dressé sous une vaste tente, à quelques pas de nous. Rien n'était plus naturel que cette rencontre; cependant elle nous frappa. C'était la première fois que nous voyions un pâté errer dans un jardin. Cela nous rappelait l'histoire de *Riquet à la Houpe* et de cette princesse trop belle, puisqu'elle n'était que cela, qui allait rêver dans une forêt où elle était poursuivie par des visions de marmitons enchantés.

On nous conduisit au bord d'un petit lac. Vous allez voir des cygnes, nous dit-on; en effet, un cygne s'avança vers nous; mais, ô surprise!... il était noir. Poëtes, qu'allez-vous devenir? que ferez-vous de vos vieilles comparaisons, par tant de siècles consacrées? Que penserais-tu, orgueilleuse Léda, si l'on te disait que Jupiter était peut-être un nègre? Un cygne noir?... Patience!...

On nous mena dans la basse-cour : elle est superbe, ombragée de hauts arbres, tapissée de gazon anglais. Là, parmi les paons, et non loin d'un oiseau royal de toute beauté, il y avait un dindon blanc : c'était une compensation. Poëtes, désormais vous pourrez dire la blancheur du dindon, l'aile noire du cygne; c'est une manière de rajeunir vos images qui vous vaudra des succès. Il y avait bien longtemps qu'on disait l'aile blanche du cygne; cela ne faisait plus d'effet; l'heure de changer était venue.

Nous nous sommes assis quelques moments dans l'étable, sur d'élégants canapés. Voilà encore une chose étrange, des canapés dans une étable! — Et puis nous avons pris le chemin du chalet; car là aussi il y avait un chalet, mais un véritable chalet suisse qu'on avait fait venir de l'Oberland, et qu'habitaient deux jeunes villageoises; elles portaient le

charmant costume des filles des environs de Berne, le grand bonnet aux ailes de tulle noir, qui fait si bien valoir les cheveux blonds. Une personne qui était avec nous leur dit quelques mots en allemand. « Nous ne savons pas l'allemand, répondirent-elles d'un air timide. — D'où êtes vous donc? — Des Batignolles... » Nous sommes allé plusieurs fois en Suisse, nous avons visité le canton de Lucerne, le canton de Zurich, le canton des Grisons, mais nous n'avons jamais visité le canton des Batignolles. Nous le confessons, ce vingt-troisième canton de la république helvétique nous était complétement inconnu. En descendant du chalet, nous avons aperçu une aimable bergère, coiffée d'un modeste chapeau de paille, aux rubans flottants. Sur son cou un simple fichu de gaze était négligemment noué *à la paysanne,* et attaché par une agrafe d'émeraudes magnifiques montées en diamants. — C'était donc la *Bergère des Alpes?* — Non, mais une duchesse du Piémont. Comme nous étions occupés à admirer cette parure champêtre, la femme à laquelle nous donnions le bras s'écria tout à coup : « On me vole mon bouquet, » et, tournant vivement la tête, elle aperçut à ses côtés une biche qui dévorait toutes ses roses. Puis vinrent des faons joyeux, des daims et des gazelles qui se mirent à jouer dans le parc, au grand contentement des spectateurs.

Quand la nuit tomba, on rentra dans les appartements; le bal commença, et les métamorphoses subites nous jetèrent dans un profond étonnement : les robes du matin étaient devenues des robes du soir; les chapeaux avaient été remplacés par des guirlandes. Dans un salon voisin, le célèbre Édouard, venu de Paris, attendait les jeunes danseuses et réparait les avaries de leurs coiffures; on avait quitté celle-ci ayant de longs cheveux défrisés, on la re-

trouvait le front paré de bandeaux majestueux; on avait vu le matin celle-là sans cheveux, on la retrouvait maintenant avec des boucles superbes, et elles revenaient toutes avec des fleurs nouvelles. Rien n'était plus élégant. Alors on se mit à danser et à valser avec ardeur. On était si fatigué d'avoir marché toute la journée, il fallait bien se reposer un peu en sautillant.

A dix heures, une bombe éclate; c'était le signal du feu d'artifice. On le tirait sur la pelouse des jets d'eau, et ces gerbes d'eau, qui se terminaient en gerbes de feu, produisaient un effet nouveau; la pluie d'étincelles tricolores tombait de tous côtés sur le gazon. « Tenez, nous disait madame de V... en nous montrant ces étincelles aux couleurs nationales, voilà la seule chose que j'aime de la révolution de juillet. » Dans les arbres, on brûlait des feux du Bengale; cela était tout à fait joli et passablement diabolique; il y avait des bosquets jaune-soufre qui étaient fort bizarres, d'autres couleur groseille, d'autres gris de lin et prune de Monsieur. C'était un paysage d'une originalité très-remarquable; on a bien fait quelquefois des paysages de ce genre, mais c'était involontairement, et on les exposait au Salon.

Après le feu d'artifice, on a redansé, et cette belle fête, qui avait commencé à trois heures du soir, a fini à une heure du matin. Dix heures de plaisir!... Il faut s'amuser beaucoup, n'est-ce pas, pour s'amuser si longtemps?

LETTRE XV

29 juin 1841.

L'observation involontaire. — La femme à prétentions. — La femme inconnue. — La femme sensible. — La femme à la mode. — La femme rousse. — La femme exquise.

Le métier d'observateur, quand on le fait en conscience, acquiert un charme puissant. D'abord il semble pénible, surtout aux esprits rêveurs; car c'est un grand esclavage que l'observation; on est très-fort dans la dépendance de ceux qu'on regarde. Pour rêver, il suffit d'être seul, et l'on peut parcourir l'univers sans se fatiguer. Mais pour observer, il faut vivre au milieu du monde, il faut apprendre le langage des gens que l'on est destiné à peindre; observer, ce n'est pas tout, il faut comprendre aussi les impressions que l'on a observées, et c'est là ce qui devient attachant par la difficulté. Les premiers jours on étudie par devoir, avec indifférence; mais on fait une piquante découverte... et bientôt à l'indifférence succède la curiosité; enfin on pénètre un mystère, et la curiosité devient de l'intérêt. Alors tous les objets se transforment : les fleurs de ce vase, les plis de ce rideau, ce tableau et ce chevalet ne sont plus des ornements insignifiants de la demeure, ce sont des indices de goûts, de manies ou de prétentions; ce bonnet élégant, ce ruban coquet, ne sont plus seulement une parure, ce sont des symptômes d'attente, ce sont des aveux; ces meubles martelés, ces sonnettes cassées, ces livres déchirés, ces tabourets effondrés, ces marbres écornés, ne sont plus seulement les tristes débris d'un ex-mobilier, ce sont aussi des traits de caractère : tous ces infortunés sont morts d'une mort violente; on le voit, chacun d'eux vous dénonce

une colère habituelle. Or vous comprenez que la moindre visite devient amusante chez une personne dont la parure est indiscrète, et dans une maison dont le mobilier est accusateur; ce n'est plus madame une telle qu'on va voir, c'est un type qu'on va étudier, c'est un livre dont on va parcourir un chapitre, c'est quelquefois un roman dont on va lire la plus belle page, c'est souvent aussi une comédie qu'on va voir jouer; mais ce n'est plus du tout une visite; voilà pourquoi c'est si amusant.

N'allez pas croire cependant qu'on parte avec l'intention de tout observer ainsi froidement; on serait insupportable si l'on n'allait visiter les gens que pour les faire poser comme des modèles, et d'ailleurs on ne découvrirait rien du tout. On se trompe presque toujours quand on regarde exprès; on ne devine rien là où l'on est venu pour deviner. On apporte trop d'idées personnelles, trop de préventions étrangères; et l'on perd ce qui fait qu'on devine bien, c'est-à-dire la fraîcheur de la première impression. Non, pour recueillir de bonnes observations, il faut observer sans efforts et presque involontairement; par intinct, par routine; comme les peintres étudient la nature, malgré eux, sans y penser; il ne faut pas chercher les effets, il faut se fier à eux du soin de vous frapper eux-mêmes; et ce n'est que plus tard, quand on se rappelle ce qu'on a vu, que l'on peut entreprendre de l'expliquer; car dans la science observatrice, le souvenir est plus intelligent que le regard.

Depuis quelque temps nous avons fait bien des visites. Cherchons donc la vérité dans nos souvenirs.

Visite du matin, premier souvenir : La femme à prétentions prise au gîte... Elle vient de rentrer; elle descend de cheval à l'instant même; la pluie l'a forcée de revenir plus

tôt qu'elle ne le voulait. — Madame est à sa toilette; elle vous fait prier de l'attendre un moment dans le salon. — C'est là qu'il vous est facile d'étudier cette femme exceptionnelle : dans son beau salon, toutes ses vanités sont exposées au grand jour; c'est le musée de ses prétentions. Ce vaste salon tout d'abord vous révèle un des chagrins de celle qui l'habite; il est superbe, mais il a le tort d'être unique, ce qui est un grand tort pour un salon de notre époque; une femme élégante qui n'a pas de second salon est inévitablement une femme malheureuse; on sait cela. Mais quand on a le bonheur d'avoir encore son père, il faut se résigner à quelques privations; un parent de plus, c'est une chambre de moins. Toutefois, avec de l'intelligence, il est facile de faire d'une pièce immense un petit parloir artiste et sentimental; il suffit pour cela de l'encombrer, d'y entasser à l'envi fauteuils, canapés, chaises longues couvertes d'oreillers, tables à ouvrage, tables à écrire, *jardinières*, meubles de Boulle, paravents, surtout paravents, et l'on arrive à composer non pas précisément un boudoir mystérieux, mais une sorte de magasin intime où l'on peut causer de toutes choses confidentiellement. D'abord, chacune des fenêtres est *condamnée*, sans calembour, à exprimer une passion. Celle-ci est voilée d'un rideau vert; devant elle se trouvent une table à dessiner, un chevalet, une boîte à couleurs, agréables objets destinés à trahir un amour malheureux pour l'art de Zeuxis et d'Apelles. Celle-là est consacrée aux sciences; elle est obstruée par un immense bureau couvert de cahiers, de livres, de dictionnaires menaçants, de médailles et antiquailles, le tout arrangé dans le plus ingénieux désordre. Sur une feuille volante sont tracés au hasard quelques mots d'une écriture orientale quelconque; on les a griffonnés sans intention en essayant

sa plume, et avant de prendre sa leçon d'arabe, ou en attendant son maître de chinois ; car les langues de cette espèce sont celles qu'on aime le mieux avoir l'air d'apprendre ; elles ont un grand avantage, elles laissent supposer qu'on sait toutes les autres. Étudier l'italien, l'anglais, l'espagnol ou l'allemand, cela ne dit pas qu'on sache le chinois; mais étudier le chinois, c'est avouer qu'on sait au moins l'italien, l'anglais et l'allemand ; et d'ailleurs, quand il s'agit de faire semblant d'apprendre une langue, il n'en coûte pas plus de faire semblant d'apprendre le chinois. En fait de ruse, les ménagements et les économies sont des duperies.

La troisième fenêtre est un correctif de celle-ci ; elle est destinée au rôle gracieux, elle est chargée de rappeler les séductions de la femme, son adresse, sa délicatesse, sa coquetterie, son habileté aux travaux de Minerve, sa patience et son bon goût; tout cela s'exprime par un métier à broder orné (*orné* est le mot) d'une belle chaise en tapisserie commencée par mademoiselle *Gérard* ou mademoiselle d'*Hauterive*, et que certes la maîtreese de ce salon n'achèvera pas. Un panier à ouvrage dont le couvercle est toujours béant, des écheveaux de soie impitoyablement exposés à l'air et à la poussière, sont priés de dénoncer un travail récemment interrompu ; mais si vous soulevez le taffetas vert qui protége ce bouquet naissant, vous reconnaîtrez que ces belles fleurs sont intactes, et que celle qui menaçait d'éclore la première ne s'est pas encore épanouie depuis un an. Il n'y a que les femmes qui ne travaillent jamais qui laissent en leur absence *traîner* leur panier à ouvrage, leurs soies et leur tapisserie; les véritables ouvrières, avant de sortir, ont grand soin de serrer toutes ces choses, et cela se conçoit : comme elles tra-

vaillent, elles n'ont pas besoin de faire semblant de travailler.

Dans le milieu du salon, sous le lustre, se trouve un grand piano à queue. Cet instrument parfait d'Érard ou de Pleyel est destiné, non-seulement à encombrer le salon, mais encore à dévoiler ou plutôt à dénoter une violente passion pour la musique. Sur le pupitre, toujours dressé prétentieusement, s'étale un morceau impossible de Thalberg ou de Listz, les variations sur la *Prière de Moïse* ou le *Galop infernal;* puis çà et là sur le piano voltigent des airs de musique soi-disant étrangère, la romance de *la Juive,* paroles allemandes; les *boleros* de *la Muette de Portici,* paroles espagnoles; les chants écossais de *la Dame blanche,* paroles italiennes. Si vous ne vous croyez pas chez une excellente musicienne en voyant cela, vous n'êtes pas connaisseur, monsieur.

Toute la partie de l'appartement qui entoure la cheminée est consacrée à la littérature; on admire la bibliothèque choisie, les poëtes d'affection, les livres de piété. La cheminée représente l'Académie française; le reste du salon représente les autres classes de l'Institut : la classe des Beaux-Arts, des Inscriptions et Belles-Lettres, etc. C'est complet. Cette agréable retraite ne laisse rien à désirer, si ce n'est pourtant la maîtresse de la maison : elle se plaît un peu trop à vous faire attendre dans ce séjour flatteur qui raconte si bien tous ses talents. Enfin elle paraît. Sa première parole confirme une de ses prétentions de vous déjà connue; et cette première parole, qui est une impolitesse mitigée de pédanterie, vous met à la porte naïvement. Vous saluez avec grâce et vous dites : — La pluie a dérangé vos projets de promenade; j'en suis bien heureux... madame, mais je crains que vous n'en soyez doublement contrariée... — Moi! j'en suis enchantée, dit-elle d'un petit air espiègle.

Ce début vous semble assez aimable; mais elle continue : — C'est mon père qui m'avait forcée de sortir, ce qui me désolait. *Figurez-vous* que j'ai reçu ce matin, de Dresde, un roman nouveau du célèbre *Flibbertiggibbet-Hauzen* (ce nom demande à être prononcé très-vite, l'*h* est plus qu'aspirée, elle est exaspérée), et je me réjouissais de passer ma journée toute seule, à le lire, là sur mon canapé, bien tranquillement. Le congé est positif, vous profitez de cette impolitesse pour vous retirer : — Madame, dites-vous, je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir que vous espérez d'une si charmante lecture, je vous laisse tout entière au célèbre *Flibustiergilbergobsom*. Vous partez. Dans l'escalier, vous rencontrez un de vos amis; vous lui dites tout bas : — Je t'en préviens, tu vas trouver madame de *** occupée à lire un roman qui arrive de Dresde. — Ah! je parie bien que non, reprend l'insolent moqueur; elle ne me parle jamais allemand à moi, et pour cause. — Tu sais donc l'allemand? — Oui, mais j'ai l'oreille fausse, je ne danse pas en mesure; elle va me parler musique.

Second souvenir : La femme inconnue. — Madame la marquise de Cherville? — Elle est sortie. — Madame la comtesse Édouard de Cherville? — Elle vient de sortir aussi. Vous préparez vos deux cartes; mais on ajoute : — Madame la baronne de Vallange est chez elle. Vous voilà pris. Vous n'osez dire : Je ne me soucie pas du tout de voir celle-là; c'est une des filles de la maison, la dernière mariée, petite personne insignifiante s'il en fut jamais; mais enfin vous devez être poli pour elle, et vous vous résignez. Vous entrez dans l'antichambre; un vieux maître d'hôtel, à votre aspect, se lève et vient à vous. — Madame de Vallange? — Vous espérez encore qu'il va vous répondre que madame la

baronne n'est pas visible. Au lieu de cela, il vous regarde avec étonnement. — Mademoiselle Louise, dit-il; puis il reprend : — Madame la baronne est dans le salon. Et le brave homme, en redressant sa taille courbée, le sourire sur les lèvres, le regard joyeux, vous annonce à haute voix en ouvrant les deux battants de la porte du salon. Quelle bienveillance dans cet accueil du vieux serviteur! Comme il vous sait bon gré de venir visiter sa jeune maîtresse que tout le monde dédaigne parce qu'elle est naïve et timide, mais que, lui, préfère à toutes ses sœurs et belles-sœurs, parce qu'elle est douce et généreuse et qu'il l'a vue naître. Louise n'est pas dans le salon; elle est dans son cabinet de travail, à son piano; elle chante; vous vous arrêtez pour l'écouter. Sa voix éclatante et pure vous émeut; vous cherchez à deviner de qui est l'air qu'elle chante; mais c'est un air nouveau, d'une mélancolie ravissante, et que vous n'avez jamais entendu.

Après le premier couplet, vous ne pouvez vous empêcher de vous écrier : Quelle voix charmante! Louise aussitôt vient à vous; votre exclamation la fait rougir; ses traits sont animés; elle est si jolie, que d'abord vous ne la reconnaissez pas. — Madame, dites-moi, je vous prie, qui a fait la musique de cette romance; elle est admirable. — C'est... vous trouvez... C'est un jeune compositeur. — Son nom, madame, je vous en conjure. — Mais... je ne... le sais pas; c'est un amateur. — Louise rougit encore, car elle ment... Vous le voyez, et vous dites avec assurance : — Cette romance est de vous, madame, pourquoi n'en pas convenir, vous ne m'apprendrez rien; on m'a déjà dit que vous composiez des airs charmants. — Charmants? non; je m'amuse seulement à chercher des chants pour ma voix. Mais qui a pu vous dire?... — Mesdames vos sœurs. — Oh! mes sœurs!

c'est impossible, elles ne s'en doutent pas! je me cache d'elles. Ah! si elles savaient que je griffonne de la musique, elles m'appelleraient Corinne, elles se moqueraient de moi, elles diraient que je fais l'artiste; de grâce, ne leur en dites jamais rien. — A une condition, c'est que vous chanterez encore cet air si joli. — Louise, confiante et gracieuse, se remet au piano.

Alors vous la regardez, et elle vous paraît plus que belle. Vous découvrez qu'elle a des yeux charmants, un teint superbe, des dents d'une blancheur éblouissante; ses doigts, un peu maigres, sont parfaitement bien faits; ses ongles, transparents et roses, révèlent une noble nature; sa taille est élégante et gracieuse. En l'écoutant, vous vous demandez comment il se fait que depuis trois ans vous évitiez de lui parler; vous ne comprenez pas qu'il vous ait fallu tant de temps pour la trouver adorable. Cette petite Louise obscure et dédaignée est tout simplement la femme la plus séduisante que vous ayez jamais rencontrée; elle devine combien elle vous plaît, et par reconnaissance elle cherche encore à vous plaire; c'est la première fois qu'elle ose être aimable, cette pauvre enfant, et elle veut vous remercier du courage que vous lui donnez. Peu à peu elle vous explique tout ce qu'elle appelle *ses défauts;* bientôt vous avez le secret de son *malheureux* caractère : elle a peur de sa mère, elle a peur de ses quatre sœurs, elle *tremble* devant son beau-frère. Dans la maison, tout le monde se moque d'elle. Quand elle chante avec expression, sa mère lui dit qu'elle fait des *mines* et qu'elle a l'air d'une actrice; quand elle risque une robe à la mode nouvelle, son beau-frère lui dit qu'elle fait la *lionne,* et que c'est de très-mauvais goût; quand elle essaye de causer dans le salon et de rire avec quelques amis, ses quatre sœurs se regardent avec

étonnement, et l'une d'elles s'écrie : — Ah! Louise qui se lance!... Aussi elle ne chante jamais, elle ne porte que les vieilles robes de son trousseau, et elle ne parle à personne. — Je vous assure, monsieur, ajoute-t-elle avec un gracieux et malin sourire, qu'il est bien difficile de paraître aimable dans une nombreuse famille. — Vous répondez quelque chose de très-joli, et vous la quittez pour aller raconter par la ville comment vous avez découvert que cette pauvre petite baronne de Vallange, que l'on croit si maussade, est une des femmes les plus distinguées de Paris; ce qui est une grande faute : il faut garder pour soi de semblables découvertes. Tout Christophe Colomb doit redouter un Améric Vespuce.

Troisième souvenir : La femme à la mode. — Vous avez du bonheur ce jour-là; vous trouvez tout votre monde, et, par un hasard inappréciable, ces femmes élégantes si entourées sont seules chez elles, ce qui vous permet de provoquer leurs confidences adroitement. Vous voilà donc chez madame la vicomtesse de T... Oh! cette femme-là n'est point une beauté méconnue, c'est la reine de tous les salons, c'est l'astre de toutes les fêtes; on l'admire, on l'adore, on l'aime, on l'envie; elle est jeune, elle est riche, elle est libre sans être veuve, ce qui est le comble de la liberté. Son mari est un vieux fou qui l'a quittée pour une danseuse américaine et qui voyage éternellement sans s'arrêter, semblable au Juif errant, et l'épouse du Juif errant est certes la femme la plus libre. On vous dit que madame la vicomtesse est dans son jardin. Vous descendez les marches du perron et vous suivez doucement une mystérieuse allée. De loin, à travers les arbres, vous apercevez la belle Stéphanie; les plis de sa longue robe de taffetas lilas glacé à

reflet d'or ondoient sur le gazon; elle est assise près d'une table de bois rustique; un livre ouvert est devant elle, mais elle ne lit pas; ses coudes sont appuyés sur les pages du livre comme sur un coussin, et son visage est caché dans ses mains. — Madame... dites-vous. — Aussitôt elle relève la tête, et vous restez muet d'étonnement en voyant que son beau visage est baigné de larmes. Elle s'efforce de vous sourire et se hâte d'essuyer ses yeux. Mais ses larmes coulent trop abondamment pour pouvoir se sécher si vite; elle garde un moment le silence, et puis elle vous demande pardon de pleurer. Vous êtes troublé à votre tour; vous ne vous attendiez point à trouver cette charmante mondaine dans un si grand désespoir. — Avez-vous reçu quelque triste nouvelle? lui demandez-vous. — Non, dit-elle; quand je suis seule je pleure bien souvent sans sujet. N'y faites pas attention. — Vous, pleurer! vous dont l'existence est si brillante! — Brillante peut-être, mais pas heureuse. — Vous êtes si belle et si aimée! — Aimée d'amour, n'est-ce pas? Eh! croyez-vous donc que l'amour soit le bonheur pour une femme? L'amour, ce n'est qu'un moment dans la vie, un rêve, et quelquefois un rêve douloureux; les seules affections véritables pour une femme, ce sont les affections de famille; c'est une mère, ce sont des sœurs qui l'entourent de soins; c'est un mari qui la protége, ce sont des enfants qui la chérissent. Les femmes envient ma liberté, et moi je la maudis; cette liberté fait mon supplice : ce n'est pas de l'indépendance, c'est de l'isolement, c'est de l'abandon. Si vous saviez comme je m'ennuie d'être toujours seule dans cette maison, de n'y laisser personne quand je sors, de n'y retrouver personne quand je rentre, de n'entendre aucun bruit, de penser que cette porte ne peut s'ouvrir que pour une visite, de vivre toujours avec des

étrangers; car l'homme le plus aimé, le plus digne de l'être, pour une femme qui n'a pas le droit de l'aimer, n'est jamais qu'un étranger... Hélas! un mariage, un autre amour, peuvent en faire un ennemi... Ah! si vous saviez combien ma vie est triste et désenchantée, vous ne seriez plus étonné de me voir pleurer, et vous auriez pitié de moi.

En écoutant ces aveux, vous cherchez par quelles douces paroles vous pourrez consoler un si profond chagrin; mais vous ne trouvez rien à dire, et vous restez confondu. Heureusement la jeune femme, poursuivant son idée, reprend son mélancolique refrain : — Oui, continue-t-elle en soupirant, pour les femmes, il n'y a de bonheur que dans la vie de famille. Ce mot vous éclaire; vous ne pouvez vous empêcher de sourire, et vous vous écriez : — Ah! si madame de Vallange vous entendait, que dirait-elle? — Est-ce qu'elle dit quelque chose, cette petite niaise? reprend la belle Stéphanie d'un air dédaigneux. — Elle dit que la vie de famille est un enfer (vous exagérez pour mieux consoler); elle dit qu'en famille on ne peut pas être aimable; elle dit que sa mère la gronde quand elle chante bien, que si elle cause avec des jeunes gens, ses sœurs crient qu'elle se compromet et que sa réputation est perdue; elle dit que son mari la tyrannise, que son frère la persécute, qu'on lui défend d'être gaie, d'aller au spectacle et de s'amuser; qu'on la condamne à ne porter jamais que de vieilles robes et des vieux bonnets; qu'on exige enfin qu'elle paraisse laide et stupide pour cacher qu'elle est spirituelle et jolie. — Ah! monsieur, c'est une existence affreuse que celle-là! — Oui, madame, c'est ce qu'on appelle la vie de famille. — Je mourrais s'il me fallait supporter tous ces ennuyeux. — Eh bien, madame, songez un peu à cette pauvre jeune femme quand votre solitude vous paraîtra trop cruelle;

cette pensée vous consolera. — Ah! me voilà déjà consolée. Venez me parler d'elle souvent.

Quatrième souvenir : La femme sensible. — Madame ne reçoit pas. — En effet, on a mis de la paille sous ses fenêtres. — Elle est donc malade? — Madame est pis que malade, dit la portière; elle est au désespoir et au lit depuis deux jours. — Elle a perdu son père? — Non. — Son mari? — Non. — Son enfant? — Non, monsieur, elle a perdu cinq cent mille francs dans une faillite; elle en est inconsolable. — Et elle fait mettre de la paille sous ses fenêtres, parce qu'elle... — Ah! monsieur, ça se comprend, madame est obligée de supprimer sa voiture; elle ne peut plus entendre le bruit d'une voiture sans avoir des attaques de nerfs. On va vendre aussi la maison; je ne sais pas si le nouveau propriétaire nous gardera. — Rassurez-vous, brave portier; votre maîtresse ne vendra pas sa maison; elle retrouvera sa fortune d'une manière ou d'une autre; une femme qui fait mettre de la paille sous ses fenêtres le jour où elle se croit ruinée ne mourra jamais sur la paille. O Job! que pense de ce fumier vaniteux ton fumier sublime?

Cinquième souvenir : La femme rousse. — On vous annonce, vous entrez d'un air dégagé et vous tombez par terre en renversant une chaise et en brisant plusieurs jouets d'enfants : un petit porteur d'eau avec sa charrette et son cheval, un rémouleur avec ses petits couteaux, un mouton en carton qui bêle et vous accuse; par bonheur, l'étourdi possesseur de ces charmantes choses n'est pas là; il les a laissées sur le tapis, et certes vous n'êtes pas coupable de ne pas les avoir vues : il règne dans ce salon l'obscurité la plus complète. La maîtresse de la maison vous

dit bonjour, et sa voix vous guide vers elle à travers mille écueils sous la forme de fauteuils. Enfin votre main a touché le marbre de la cheminée; c'est un point d'appui; vous ne le perdrez pas; vous regardez autour de vous. — Nuit profonde. — Personne; vous ne distinguez que la maîtresse de la maison à cause de sa robe blanche. — Vous la croyez seule, et vous vous dites : Toutes les femmes sont solitaires aujourd'hui. Ne vous y fiez pas. — Eh bien, dit-elle, vous êtes allé hier au bal chez l'ambassadrisse de ***? — Oui, madame, j'y étais; il est arrivé une aventure bien désagréable à madame de Tillard. — Qu'est-ce qui m'est donc arrivé, monsieur? s'écrie au même instant une voix aiguë... O perplexité! Elle est là, madame de Tillard! — Et vous ne l'aviez pas vue, et vous ne la voyez même pas encore, parce que... parce que les jalousies sont fermées, les stores sont baissés, les rideaux sont croisés, parce que dans ce maudit salon il fait nuit et qu'on n'y voit pas la nuit; mais aussi pourquoi ces ténèbres, pourquoi madame de ***, qui est jeune et belle, s'environne-t-elle d'ombres comme une vieille coquette fanée? — Pour vous paraître toujours blonde. — Elle n'est donc pas blonde? — Non, elle est rousse. — Mais il y a des cheveux roux d'une teinte superbe que les peintres estiment beaucoup. — Les peintres, mais pas les coiffeurs! et vous savez bien qu'en fait de beauté ce ne sont pas les artistes qui donnent la mode, ce sont les couturières et les coiffeurs. — C'est vrai; mais que vais-je répondre à madame de Tillard? Une bêtise! c'est l'usage. On ne répare jamais une maladresse que par une bêtise, *et vice Versailles*, comme dit la *dame aux sept petites chaises*.

Sixième souvenir : La femme exquise. — Étourdi par

cette épreuve terrible, vous sentez le besoin de vous calmer; vous rentrez chez vous; vous dînez pour reprendre quelques forces, et le soir vous faites encore une ou deux visites avant d'aller au dernier concert de madame M***, ou bien au dernier *lundi* de madame de D. Vous arrivez à huit heures chez la femme exquise; vous montez un bel escalier de pierre couvert d'un tapis très-doux, un escalier *idéal*, non pas une sorte d'église vaste, humide, sonore comme l'escalier d'un palais, non pas une échelle tortueuse et maniérée comme l'escalier d'une *petite maison;* un escalier modèle, dans les proportions les plus confortables. Au moment où vous mettez le pied sur le palier, la porte de l'appartement s'ouvre; un valet de chambre *idéal* vient à vous : il est vêtu de noir, et il a parfaitement bonne façon; il n'a pas l'air ébouriffé d'un maître d'italien à gros favoris; il n'a pas l'air insolent d'un Frontin de comédie; il n'a pas l'air dégagé d'un prince polonais; il n'a pas non plus l'air officieux d'un domestique de place; il a l'air d'un valet de chambre de bonne maison. Vous traversez un joli salon arrangé d'une manière charmante. Dans ce salon il y a des tableaux, mais sur les murs; il n'y en a pas sur les chaises. Il y a aussi des porcelaines, mais raisonnablement; les étagères ne rivalisent point avec les magasins de Toy ni avec ceux de l'*Escalier de cristal*, et puis il n'y a que des objets de prix, rien qui sente le colifichet et le joujou. Ni *poussah* ni *magot monstrueux*, rien qui doive *impressionner* les femmes grosses. Vous entrez dans le grand salon, un salon *idéal*, vaste mais point immense, riche et point somptueux, un salon dans lequel on peut donner une fête et dans lequel on peut se tenir tous les jours; il n'affecte aucun souvenir historique, il ne vous parle d'aucun roi de France, ni de Louis XIII, ni de Louis XIV, ni de Louis XV.

C'est un salon d'aujourd'hui, fait pour être habité avec les mœurs et les gens d'aujourd'hui. Et cependant il n'est pas à la mode, les caprices du moment n'ont présidé en rien à sa disposition. On n'a choisi pour l'orner que des choses qui sont toujours belles, qui sont toujours commodes, qui sont toujours de bon goût. La maîtresse de la maison, assise sur son canapé, est entourée de plusieurs amis; c'est la maîtresse de la maison *idéale :* tout est parfait dans ses manières, point d'empressement affecté, point de dignité préméditée; sa politesse n'est ni flatteuse ni caressante; elle ne s'agite point, elle ne se récrie point; elle est calme sans être froide, bienveillante sans être doucereuse. Elle s'occupe de vous gracieusement, mais pas exclusivement; elle n'abandonne point pour vous les premiers venus, car s'occuper uniquement de celui qui arrive, c'est l'engager à s'en aller tout de suite, c'est lui faire sentir qu'il a dérangé une causerie intéressante qu'on a hâte de reprendre après son départ. Au contraire, elle vous initie à la conversation générale, et son influence est telle, que chacun de ses amis semble vouloir aussi l'aider à vous accueillir. Dans un coin du salon, auprès d'une table ronde, deux belles jeunes filles sont occupées à broder; elles sont aussi les sœurs *idéales,* elles se ressemblent, elles sont mises de même, elles ont le même regard, le même sourire, la même manière d'être aimables, la même manière d'être jolies. C'est l'attelage le plus parfait de la blonde déesse dont le char ailé était traîné par des jeunes filles. Qu'elles sont gracieuses, élégantes et distinguées! Elles ne parlent point, mais leur sourire intelligent dit qu'elles écoutent; elles ne font point valoir leur beauté par des poses artistiques et inspirées, mais leur rougeur, quand on les regarde, prouve qu'elles sentent qu'on les admire. Ce sont bien là les dignes

filles de la femme exquise; car le complément de la perfection de cette *femme comme il faut* par excellence, c'est l'éducation *idéale* qu'elle a su donner à ses enfants.

Septième souvenir : La femme politique. — C'est une des variétés de la femme exquise, ou plutôt c'est la femme exquise sans enfants, cherchant dans les passions de la pensée un intérêt à sa vie. Ce n'est peut-être pas précisément la politique qu'elle aime, ce sont les esprits supérieurs qui, au nom de la politique, se rassemblent chez elle. Elle n'a ni le goût de l'intrigue ni la vanité du crédit; mais elle rêve l'influence, parce que c'est ce qu'il y a de plus difficile à conquérir, et cependant ce qui coûte le moins de peine à posséder; il ne faut pour cela que du tact et de l'esprit, deux choses qui ne s'acquièrent ni ne se perdent. Influence, pouvoir mystérieux comme tous les pouvoirs, qui se compose d'expérience, de patience, d'instinct, de coquetterie et d'affection; chaîne invisible avec laquelle on lie les intérêts les plus contraires, les ambitions les plus hostiles; chaleur intellectuelle qui fait mûrir tous les projets; force irrésistible qui a tous les dehors de la faiblesse. Heureuse la femme qui te possède, et qui, te respectant comme un trésor du ciel, ne t'emploie jamais que dignement et pour de nobles intérêts!

La moralité de ce feuilleton, c'est qu'il n'y a rien de nouveau à Paris; nous n'avons rien à vous dire, si ce n'est un mot de la *dame aux sept petites chaises*. Vous savez comment elle parle anglais, vous savez comment elle parle métaphysique, comment elle parle politique, voici maintenant comment elle parle musique. Elle revenait un soir d'un concert d'amateurs. — Eh bien, lui demande-t-on, avez-vous entendu de bonne musique chez madame de P***? —

Non, vraiment, dit-elle d'un petit air dédaigneux, c'était fort mauvais; ils ont chanté un nocturne, puis encore un nocturne, et comme ils allaient commencer à chanter un troisième *octurne*, j'ai perdu patience et je me suis en allée.

Cette femme-là est charmante; on n'est pas plus aimable; elle est à la fois naïve et pédante, c'est la perfection.

LETTRE XVI

11 juillet 1841.

Jours de fêtes, jours de pluie. — Les parties de campagne.

Quelle affreuse semaine! quels orages! quels vents furieux! et tout cela pour une petite heure de soleil dans la matinée! des orages sans chaleur, c'est la perfection; voilà un joli été, c'est un jaloux sans amour; combinaison des plus agréables. Mais pourquoi ces tempêtes choisissent-elles toujours de préférence les dimanches, les jours de fête, les jours de repos? La nature, ces jours-là, devrait bien aussi se reposer un peu; pourquoi tant s'agiter et venir troubler d'une façon si cruelle tant d'innocents plaisirs? Dimanche c'était la fête de Meudon, la fête de Chaillot, la fête de Montmartre; des milliers de familles s'étaient mises en route pour aller chercher dans la campagne un souffle d'air pur, une goutte d'eau sincère, un parfum véritable, et voilà que le souffle pur s'est changé en une raffale épouvantable; voilà que la goutte d'eau s'est multipliée en déluge; voilà que le parfum délicieux s'est tourné en une odeur de soufre infernal; et cela tout à coup, en pleine promenade, en plein dîner

sur l'herbe, en plein bal; on n'a pas même eu le temps d'avoir peur; les cataractes du ciel ont été ouvertes et la terre a été submergée.

Et alors, oh! alors, c'était pitié de voir toutes ces pauvres danseuses courir éperdues à travers le bal pour chercher leurs atours dispersés! le moment du sauvetage fut horrible. — Venez donc, mademoiselle Ernestine, c'est par ici la salle à manger. — Mais j'ai laissé mon châle dans le jardin. — Mademoiselle Caroline, où courez-vous? — Mon chapeau! mon chapeau! il est là-bas sur un banc. — Ah! s'écrie une autre jeune fille avec anxiété, j'ai oublié mon sac dans le jardin. — Et moi! j'ai oublié mon ombrelle! — Ah! tant pis pour l'ombrelle. — C'est bien fait, dit une envieuse, ça lui apprendra à faire la dame avec une ombrelle. — Comment, Fanny fait ombrelle! reprend une autre non moins envieuse; quel genre!

Peut-être, mesdames, n'avez-vous jamais remarqué tout ce qu'il y a d'aristocratique dans une ombrelle. La troupe joyeuse est enfin à l'abri dans les vastes salons de l'établissement; elle patiente un moment; mais bientôt elle s'ennuie; de temps en temps une beauté folâtre s'approche de la fenêtre, et, après avoir regardé la pluie qui tombe par torrents, se met à fredonner cet air gracieux et mélancolique, accompagnement et consolation de tous les orages: Il pleut, il pleut, bergère, rentre tes blancs *moutons*, etc. Puis elle s'écrie: Est-ce qu'on ne danse pas? On lui répond: Il pleut, il pleut, bergère. — Il pleut; mais on pourrait bien danser dans le salon qui est de trois cents couverts. — Et les musiciens? — Ah! c'est vrai, les musiciens où sont-ils donc? — Ils sont là-bas dans le jardin, sous leur toit de chaume. — Ces pauvres musiciens, comme les voilà serrés les uns contre les autres! ils sont comme des pou-

lets sous un hangar. Mais qu'est-ce qu'ils ont donc à faire des signes comme ça? — On leur dit de venir, et ils ne veulent pas. — Pourquoi donc ? — Parce qu'ils ne veulent pas traverser le jardin par la pluie; ils ont peur pour leurs violons et leurs basses. — Tiens! voilà les garçons qui leur portent des parapluies! Ah! les voilà qui s'embarquent! — *Boum boum.* — Il pleut sur la basse! — *Climm, climm.* — Tiens, celui-là qui joue du violon avec le bec de son parapluie! Est-il maladroit! — Oh! le bon vieux qui saute sur la pointe des pieds! il a enveloppé son violon dans un mouchoir écossais! Il en a bien soin de son pauvre violon! il le presse sur son cœur comme un enfant! — Et celui-là qui ne porte rien et qui se promène comme un monsieur? — C'est le flageolet. Il a mis son instrument dans sa poche. — Les voilà tous rentrés!... En place! La contredanse va commencer! Et les bals champêtres deviennent des bals d'hiver, moins la fraîcheur; et l'épaisse fumée du tabac remplace la blanche vapeur des vallées, et les parfums enivrants de la bière remplacent la senteur sauvage des bois. Mais qu'importe! les cœurs ingénieux savent trouver la solitude dans la foule, et le mystère dans le bruit.

On s'amuse franchement jusqu'à l'heure fatale où il faut retourner au logis; alors on écoute avec effroi la pluie qui tombe, le vent qui siffle; on rêve un fiacre, on sait qu'à cette heure et par ce temps horrible le moindre véhicule est hors de prix; le plus simple *mylord* fait le *renchéri* dans toute la rigueur du mot; eh bien! on se décide aux plus grandes folies, on se promet de donner à cette orgueilleuse voiture le prix fabuleux qu'elle demandera; mais où est-elle? où la trouver? Nulle part; elle est anéantie. A Paris, pendant les grandes averses, les fiacres semblent engloutis; non seulement il n'y en a plus sur les

places, ce qui est tout simple, mais on n'en voit point passer dans les rues, on n'a pas même la chance de les implorer et d'être méprisé par eux ; que deviennent-ils ? où vont ceux qu'ils transportent ? pourquoi ne traversent-ils pas par la ville ? Cet étrange effet des orages parisiens n'a jamais pu être expliqué. Autre effet non moins cruel : dès qu'il pleut, toutes les portières viennent fermer la porte cochère de la maison ; pourquoi ? — Pour empêcher qu'il pleuve sous la voûte ? — Non, c'est pour empêcher les piétons infortunés de se réfugier auprès d'elles. Il n'est pas de cœur plus insensible que le cœur d'une portière, pas même celui d'une coquette.

L'orage de dimanche a été désastreux ; on en a parlé toute la semaine. Riches et pauvres, tous les Parisiens en ont souffert. Chacun s'abordait par ces mots : Où étiez-vous dimanche soir pendant l'orage ? Cette question pouvait être indiscrète, mais personne ne se la refusait. Et c'était de toute part des récits épouvantables. — Moi, dit l'un, j'étais sur la route de Saint-Cloud ; mon cheval s'est emporté au moment où je passais sur le pont, j'ai manqué sauter dans la rivière. — Moi, dit un autre, j'étais à Versailles, et jamais je n'ai rien vu de plus étrange que l'aspect des débarcadères. Chaque voyageur était un fleuve ; l'eau coulait de ses manches, de ses poches, des basques de son habit, des bords de son chapeau ; les femmes tordaient leurs châles comme un linge qu'on vient de savonner ; leurs chapeaux étaient tous d'une couleur inconnue ; leurs robes légères alourdies par la pluie dessinaient leur taille fatalement ; leurs mouchoirs blancs étaient bigarrés de toutes sortes de nuances ; il y avait du jaune des gants jaunes, du rose de la ceinture rose, du bleu de l'ombrelle verte, etc. ; c'était une palette d'un goût charmant. Pauvres femmes, elles

étaient parties le matin si jolies, leur parure était si fraîche, et elles avaient tant travaillé pour composer cette merveilleuse parure; celle-ci avait passé la nuit pour achever sa robe neuve, une belle robe de mousseline-laine à un fr. cinquante centimes l'aune; celle-là s'était privée tout l'hiver de lumière et de feu pour pouvoir acheter cette année un chapeau de paille, rêve de sa jeunesse; et c'était la première fois de sa vie qu'elle portait un chapeau; cette autre enfin a travaillé six mois sans relâche pour compléter la somme exorbitante avec laquelle il est permis de marchander une écharpe de soie; et tous ces beaux objets si chèrement obtenus ont été perdus en un jour, et il n'est rien resté qu'un débris sans valeur, que l'amer regret de s'être imposé tant de privations et tant de peine pour un plaisir si passager. Moquez-vous de notre sentimentalité tant qu'il vous plaira, mais nous n'en avouerons pas moins la grande tristesse que nous causent ces méchants orages des dimanches; nous ne sommes pas de ceux qui dédaignent les fêtes populaires, les plaisirs bourgeois; nous trouvons cela si simple et si juste que ceux qui travaillent le plus soient ceux qui s'amusent le mieux; et puis nous sommes encore un peu poëte, et rien ne nous semble plus poétique, plus respectable et plus charmant qu'une pauvre jeune fille qui travaille pour être jolie, et, chaque dimanche, nous prions le ciel qu'il daigne conserver, avec la pureté de son cœur, la fraîcheur de sa parure. N'oublions pas ce détail qui est plaisant: Dimanche dernier, il pleuvait si fort, et les gens qui marchaient dans les rues étaient si complétement mouillés, que tous les parapluies étaient fermés. On les portrit sous le bras avec un profond mépris. Fiez-vous donc aux apparences!

Partie de campagne savamment combinée par de

jeunes amateurs de chemins de fer. — Ils sont partis à six heures du matin; ils sont allés déjeuner à Corbeil; ils sont revenus à Paris. Vite ils sont repartis pour Versailles par le chemin de fer de la rive gauche; à Versailles ils ont déjeuné une seconde fois, plus sérieusement; après déjeuner, ils ont pris le chemin de fer de la rive droite jusqu'à Asnières; de là ils sont allés dîner à Saint-Germain, d'où ils sont revenus pour souper à Paris. Quatre repas, quatre chemins de fer, c'est très-bien, et environ quatre-vingt-dix kilomètres en quatre heures, c'est encore mieux.

Paris devient tout à fait désert; il n'y a qu'une manière agréable de l'habiter; c'est de n'y pas séjourner. En le quittant tous les matins pour n'y revenir que le soir, on y passe l'été avec assez de plaisir. C'est un moyen ingénieux d'être à la campagne sans avoir les ennuis de l'établissement et du déménagement.

LETTRE XVII

18 juillet 1841.

Paris le 15 juillet. — L'hiver est la saison de l'hypocrisie; l'été, c'est la saison des vérités.

C'est un phénomène des plus étranges que nous n'avions jamais remarqué. Avant-hier, pour la première fois de notre vie, nous avons été appelé à l'observer, et nous ne sommes pas encore revenu de notre étonnement. Paris au 15 juillet est un séjour fantastique s'il en fut jamais. Les gens qui habitent ce séjour sont des êtres sans nom, qui n'appartiennent à aucun pays, à aucune nation, à aucune classification; ce ne sont pas des Parisiens, ce ne sont pas des provinciaux, ce ne sont pas des étrangers; ils n'ont ni

l'élégance de ceux-ci ni l'originalité de ceux-là ; ce sont des figures qui n'ont aucune espèce d'expression, des tournures qui n'ont aucune espèce de caractère. Chose inexplicable, ces gens, qu'on n'a jamais vus à Paris, ne semblent pas du tout surpris de s'y trouver ; ils ne regardent rien, ils ne se regardent même pas entre eux, et cependant il est impossible de les apercevoir sans se récrier, et de les contempler sans rire. Leur figure ne ressemble en rien à celle des autres mortels ; ils ont des cheveux plantés tout de travers ; leur tête est un champ d'*épis* (style de coiffeur) ; leurs yeux, à demi fermés, sont sans regard et d'une couleur inconnue ; leur front n'existe pas ; leur nez est *ineffable* ; rien ne peut donner une idée de la forme de ces nez-là ; ils ne finissent jamais comme ils commencent ; ils n'appartiennent jamais au visage qu'ils embellissent ; ce sont des nez de rapport maladroitement attachés et malheureusement assortis. Leur bouche est indolente et lourde : on devine que ces lèvres-là n'ont jamais parlé ; leur menton est invisible ; toujours il est caché, quelle que soit sa condition. Le mari l'anéantit dans le nœud de sa cravate, la femme l'absorbe dans les brides de son chapeau. Leur teint varie du jaune-soufre au brun de la peau de Suède. Leur manière de marcher est fabuleuse : on dirait à chaque instant qu'ils vont tomber, et que le pas qu'ils essayent sera leur dernier pas. Cette façon de poser le pied a quelque chose de timide et de prétentieux qui tient à la fois du somnambule et du funambule. Quant à leur parure, elle est d'une originalité qui va jusqu'à l'insolence, et d'une indépendance qui va jusqu'à l'insurrection. Dans une saison ordinaire, on ne pourrait passer sur les boulevards impunément avec de pareils costumes. L'autre jour, nous avons vu un certain *chapeau-turban* feu et rose orné de

plumes rouges qui, sans aucun doute, aurait fait émeute un jour de printemps. Eh bien! il n'obtenait pas un sourire. C'est qu'il n'y avait là personne qui fût en état de le juger et de le comprendre. Les femmes qui le regardaient méritaient de le trouver joli, tant elles étaient elles-mêmes bizarrement accoutrées. Jamais nous n'avons rien rencontré de semblable. Quelles combinaisons! quelles alliances! quelles inventions! Quelle puissance d'imagination il a fallu pour composer toutes ces parures, et quelle supériorité de caractère il faut avoir pour les porter! Le mois de juillet seul enfante de tels prodiges. Les modes de l'été seules permettent de tels efforts. Que de vieux chiffons ont revu le jour, sous prétexte d'écharpes légères! Que de rideaux brochés ont retrouvé le droit de voltiger en prenant le doux nom de voiles! mais aussi, que de pauvres fauteuils ont vu leurs bras dépouillés de franges pour satisfaire à ce besoin de passementeries qui se fait si généralement sentir en ce moment chez toutes les couturières. Comme on reconnaît bien que c'est le soleil qui inspire les esprits; en fait de parure comme en toutes choses, on a bien plus d'idées l'été que l'hiver. Quand il fait froid, que peut-on inventer de coquet? rien; on se cache sous un manteau, c'est tout ce que l'on peut faire. Mais quand on croit qu'il fait chaud, on est poursuivi de mille rêves enchanteurs; on prépare de grands effets, on évoque toutes sortes de friperie; on taille, on coupe, on rassemble, on sépare mille objets, étonnés de se quitter ou de s'unir. Grâce à la mode des manches courtes, les plus vieilles robes sont les plus *parées*; grâce à la fantaisie des spencer, il n'est plus de douillette fanée qui n'ait encore un avenir. Le canezou est une belle fin pour une jupe d'organdi qui a eu des malheurs... Mourir autour d'une capote pour une pèlerine de tulle éraillé,

c'est bien mourir!... Oh! que les parures inspirées par les caprices de l'été sont ingénieuses et variées! Dans ces deux seuls jours de promenade nous avons remarqué ces trois choses étourdissantes :

Un spencer de gros de Naples lilas, garni de franges vertes, sur une robe de mousseline laine bleue garnie de franges noires; une écharpe écossaise faite avec des rubans de toutes nuances cousus ensemble; des guêtres de coutil sur des pantoufles en tapisserie.

Nous ne parlerons pas des bouquets fantastiques et menaçants aux fleurs nerveuses, au feuillage convulsif qui se voient sur toutes les têtes pendant la belle saison, plantes imaginaires qui viennent narguer les plantes véritables et qui composent ce qu'on appelle dans le commerce, *la flore de province*, ces étrangetés sont connues de vous; nous tenons seulement à constater le changement inouï qui s'est fait à Paris depuis quinze jours, afin que les étrangers qui s'y trouvent n'aillent pas s'imaginer de nous juger à jamais sur ce moment exceptionnel, nous voulons seulement protester contre cette population inconnue qui n'est point parisienne et qui compromet Paris. Nous devons dire aussi que les Parisiens eux-mêmes, en cette saison de rêveries champêtres, ont des manières fort singulières; les lois de l'étiquette sont complétement méprisées par les personnes les plus élégantes et les mieux élevées; les gens qui se rencontrent s'appellent de loin par leur nom, se racontent tout haut leurs affaires, rient aux éclats en plein trottoir et affectent une confiance et un abandon qu'ils rougiraient de risquer en hiver; ils font dans les rues et sur les boulevards un tapage qui fait s'arrêter les passants; ils ont l'air d'une troupe de voyageurs français qui débarquent dans une ville étrangère; la ville est à eux, ils n'y connaissent personne;

ils peuvent y faire mille folies anonymes; il n'y a là ni monsieur un tel, ni madame de B..., ni mademoiselle T..., ni la petite baronne de S..., pour leur dire qu'ils sont ridicules : Paris désert leur appartient. Celui-ci ose sortir en veste de chasse, coiffé d'une casquette; celui-là traverse plusieurs rues en robe de chambre pour aller savoir des nouvelles de son voisin; cet autre lit en gesticulant, une lettre qu'il vient de recevoir; ce dandy mange bravement de belles poires qu'il vient d'acheter, et cette merveilleuse marchande effrontément un melon qu'elle emporte. Et l'on marche négligemment, et l'on se tient courbé en deux, et l'on jette les yeux autour de soi au hasard et sans coquetterie, et cette négligence, et ce sans-façon veulent dire : Les personnes pour lesquelles je me contrains ne sont plus ici. Regardez cette belle femme qui n'a pas même eu le soin de boucler ses blonds cheveux : comme elle paraît languissante! comme son châle est mal mis! comme le ruban de son chapeau est mal attaché! Les lacets de ses brodequins sont dénoués; les boutons de ses gants sont défaits; tout dans sa personne semble dire : Il est parti depuis un mois, et je ne sais quand il reviendra. Voyez derrière elle ce jeune fat qui oublie d'avoir l'air fat, qui marche sans se dandiner, qui a négligé de mettre son chapeau de travers, qui a des gants noirs avec une cravate rose, et qui tient à la main un mouchoir déchiré; toute sa personne semble dire : Je n'ai plus besoin de me parer en séducteur et de me poser en jeune homme riche; je ne rencontrerai ce matin ni héritière ni veuve à marier; dans ce mois-ci il n'y a que des filles sans dot et des veuves sans douaire à Paris.

L'hiver est la saison de l'hypocrisie; mais l'été, nous l'avons déjà dit, c'est la saison des vérités, et ce serait une idée heureuse pour une personne méfiante, qui désirerait

connaître la sincérité d'un caractère, que de revenir ici après une courte absence, et d'y rester quelques jours incognito. Rien qu'à voir marcher les gens que l'on voudrait observer, on devinerait leur véritable pensée, on saurait jusqu'à quel point ils se métamorphosent pour vous plaire ; on verrait enfin comment ils sont loin de vous et loin de ceux qu'ils ont intérêt à captiver. Cette épreuve serait terrible... qui sait?... peut-être que non : dans ce pays, où les prétentions gâtent le naturel le plus gracieux, on n'est jamais plus aimable que lorsqu'on ne cherche pas à l'être ; peut-être que c'est au contraire la peine que l'on se donne pour séduire qui empêche d'être séduisant ; cela expliquerait le plaisant désespoir de ce spirituel infortuné, qui s'écriait un jour, en parlant de ses succès auprès des femmes : « Ah ! si la femme que j'aime pouvait me voir auprès de celles que je n'aime pas, comme elle me trouverait charmant. Je ne suis jamais aimable que quand je ne veux pas plaire; j'ai du malheur! »

Vers cinq ou six heures, Paris se réveille un peu, et quelques élégants daignent se montrer çà et là. Les personnes qui reviennent de la campagne, pendant la semaine, n'ont rien de champêtre dans leur conversation. — Qu'avez-vous fait ? — Nous avons joué au whist ; c'était bien la peine d'aller à la campagne pour ne goûter que ce plaisir-là. On parle aussi de quelques accidents arrivés sur les chemins de fer par l'imprudence des voyageurs. Dernièrement l'un d'eux s'obstinait à sortir sa tête et son bras hors du wagon : — Monsieur, lui dit un employé, prenez garde; le convoi de retour, en passant, peut vous heurter et vous broyer le bras ou la tête. — J'ai payé mes trente sous, dit le stoïque voyageur ; j'ai le droit de faire ce que je veux ; vous n'avez rien à me dire... Que voulez-vous qu'on fasse avec des voyageurs

spirituels comme ceux-là. S'il n'arrive pas plus d'accidents, c'est un miracle. Nous disions l'autre jour que notre éducation parlementaire n'était pas encore faite ; il nous semble que notre éducation industrielle est encore moins avancée. Que de temps et de malheurs ne faudrait-il pas avant de faire comprendre à ces orgueilleux indisciplinés que risquer sa vie par une imprudence stupide ce n'est pas du courage, et que se soumettre à un règlement intelligent et charitable ce n'est pas de la servilité! C'est un beau défaut que la sottise, parce qu'il est bien incurable et bien complet. Vous dites à un sot : Monsieur, faites attention, il y a un fossé dans ce chemin. Il prend un air digne et vous répond : Monsieur, je ne reçois d'avis de personne. —Va donc, mais n'oublie pas cette maxime : Celui qui a refusé des avis demande bientôt des secours. Ce pauvre pays est incorrigible. Ici tout le monde est fier d'être sot, et le sot le plus sot trouve encore un sot qui l'admire.

ANNÉE 1842

LETTRE PREMIÈRE

11 décembre 1842.

Après une année de silence. — Retour à Paris. — Étonnements.— Jargon parisien. — L'Égérie étrangère. — L'Académie française et le Vaudeville. — Orosmane sous-préfet. — La comédie et le couvent. — Réception de M. le chancelier Pasquier à l'Académie. — Le prix *Montrond.*

Nous arrivons... et nous demandons bien vite ce qu'il faut faire, ce qu'il faut voir, ce qu'il faut dire; car nous sommes dans la plus complète ignorance des intérêts parisiens. Et nous l'avouons, nous avons une peine extrême à nous remettre au courant des nouveautés du jour; d'abord par incapacité, et puis aussi par indifférence. Or, on apprend assez lentement ce qu'on n'a pas du tout envie de savoir. Nous faisons beaucoup de questions, c'est très-bien, c'est très-facile; mais nous ne pouvons pas obtenir de nous d'écouter une seule réponse; toutes ces idées-là sont si loin des nôtres! et, plus encore, lorsque par hasard nous parvenons à écouter ce qu'on veut bien nous dire, il se trouve que nous n'y comprenons rien.

C'est que la vie parisienne est une étude qui demande des années entières; c'est que, pour mener cette existence toute factice et tout exceptionnelle, il faut une facilité d'hypocrisie, une agilité de niaiserie, une routine de vanité, que l'habitude du monde peut seule donner, et que dans la retraite on a bientôt perdues; c'est que, pour com-

prendre l'élégant argot des salons, il faut l'avoir parlé la veille; c'est que, pour apprécier, pour saisir toutes ces nuances de prétentions, toutes ces variétés de ridicules, il faut les avoir suivies dans leurs changements et dans leurs progrès; c'est qu'il faut enfin, pour voir juste dans toutes ces choses artificielles, n'avoir pas le regard faussé par la contemplation de la nature, l'esprit corrompu par l'étude de la vérité!

Aussi, depuis notre retour, nos étranges étonnements nous ont-ils attiré de la part de nos amis bien des querelles. On nous accable d'injures, on nous traite de philosophe, de puritain, de sauvage, de paysan du Danube, d'Épiménide; à chaque question qui nous échappe, à chacune de nos observations, on se récrie : D'où sortez-vous? Quelles folles idées, on ne peut plus causer avec vous. Et ce sont à tout moment des discussions interminables. Le moindre mot suffit à ces querelles. L'autre soir, un jeune diplomate arrive un peu tard dans une réunion où on l'attendait; on se plaint, il s'excuse. Je viens de chez madame de X..., dit-il, je me suis oublié à écouter M. ***; il contait des nouvelles fort intéressantes qu'il venait de recevoir d'Orient.

— Ah! M. *** était ce soir chez madame de X...?

— Vous êtes charmant avec vos airs étonnés; il y était ce soir, comme il y était ce matin; il y va deux fois par jour.

— Je savais bien qu'il était de ses habitués, mais je pensais que sa position avait dû ralentir ses assiduités.

— Quelle folie! vous voulez donc qu'on se brouille avec tous ses amis dès qu'on arrive au pouvoir?

— Non; mais il me semble que lorsqu'on est appelé à l'honneur de diriger les affaires de son pays, on ne doit point affecter de si bien s'entendre avec les personnes qui,

à tort ou à raison, passent pour faire les affaires des autres pays, des pays rivaux.

— Vous n'aimez pas les femmes politiques?

— Je n'aime pas beaucoup les femmes qui discutent pendant des heures sur une loi d'impôt ou sur une question électorale; mais je pense qu'en politique les femmes intelligentes peuvent rendre de grands services, jouer souvent un rôle noble et généreux; elles peuvent, par leur influence, concilier bien des intérêts hostiles, calmer les ressentiments implacables, ranimer les courages mourants, et, mondaines sœurs de charité, panser toutes les blessures d'amour-propre. Je comprends à merveille qu'une femme, qui se trouve avoir parmi ses amis un homme d'État fort distingué, s'intéresse vivement à la politique de cet homme d'État; mais ce que je ne comprends pas, c'est un homme d'État qui s'intéresse à la politique d'une amie.

— Quelle subtilité!

— Oh! cette différence n'est pas insignifiante; et, je le répète, c'est une très-haute inconvenance pour un ministre français que d'afficher une Égérie étrangère.

— Allons, vous êtes intraitable, parlons d'autre chose. Êtes-vous allé au spectacle? Avez-vous vu *Arnal* depuis votre retour?

— Pas encore; mais ne devait-il pas entrer aux Variétés?

— Non; la loi l'a restitué à M. Ancelot.

— Et en quoi M. Ancelot a-t-il besoin d'Arnal?

— Puisqu'il est directeur du Vaudeville.

— M. Ancelot le poëte! l'académicien!... est directeur du Vaudeville! ce n'est pas possible.

— Pourquoi donc? il n'y a rien de mal à cela : vous êtes d'une pruderie...

— Comment! vous trouvez convenable qu'un membre

de l'Académie française se fasse débitant de lazzi, fermier de gaudrioles; vous trouvez tout simple que l'on soit en même temps directeur de l'Académie et directeur du Vaudeville, et qu'en sortant d'une répétition où l'on a réprimandé Arnal, on s'en vienne à l'Institut recevoir le chancelier de France!

— Ce n'est pas le directeur du Vaudeville qui reçoit M. le chancelier, c'est le directeur de l'Académie.

— Ah! voilà une subtilité!

— D'ailleurs, le Vaudeville est un théâtre national, et il ne peut que gagner à devenir plus littéraire, et déjà de fort jolies comédies...

— Vraiment! il ne manquait plus que cela, *académiser* le Vaudeville! ce serait un crime impardonnable, un crime de *lèse-hilarité,* que nous ne laisserons point commettre; que l'Académie s'abaisse jusqu'aux flons-flons, libre à elle; mais Arnal, le grand Arnal, saura se faire respecter.

— Décidément, aimable vicomte, vous êtes devenu insupportable.

Nous en étions là de notre querelle lorsqu'on annonça un auteur dramatique célèbre.

— J'arrive de l'Odéon, dit-il; savez-vous que l'Odéon est tout à fait à la mode?

— Eh bien, qu'avez-vous vu à l'Odéon?

— J'ai vu un ancien sous-préfet.

— Nous ne vous demandons pas qui vous y avez rencontré; nous vous demandons ce que vous y avez vu jouer.

— Je vous le dis; j'ai vu un ancien sous-préfet jouant Orosmane dans *Zaïre.*

— Quelle bonne plaisanterie!

— Ce n'est pas une plaisanterie; M. Hippolyte Bonnelier,

ancien sous-préfet de Compiègne, a débuté ce soir à l'Odéon.

— Vous confondez. Il y a plusieurs personnes de ce nom. Il y a d'abord le romancier, dont les ouvrages sont très-intéressants.

— Non... Le romancier, le sous-préfet, Orosmane, c'est le même...

— Et le ministre de l'intérieur laisse débuter sur un théâtre un de nos anciens magistrats? Vous avouerez, cette fois, que c'est d'une haute inconvenance!

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'inconvenant là dedans; un sous-préfet qui passe sultan, c'est très-flatteur pour l'administration. Et, d'ailleurs, comment empêcher cela?

— Il y a mille moyens. Un auteur ne se décide à débuter que lorsqu'il y est forcé par les circonstances. On n'apprend pas les vers d'Orosmane pour son plaisir; et lorsque les ministres se sont trompés au point de choisir pour sous-préfet un homme que tourmente une vocation théâtrale, ils se doivent de réparer cette erreur en la cachant à tout prix. Vous voulez faire respecter le pouvoir, faire honorer vos fonctionnaires publics, et vous laissez traîner sur les planches d'un théâtre un de leurs collègues; et vous donnez le droit à tous les administrés de vos départements de se figurer, chacun dans sa localité, son sous-préfet jouant un rôle de tragédie plus ou moins étrange. Oui, sans doute, je n'ai pas l'honneur de connaître M. le sous-préfet de Quimperlé; mais j'ai le droit de me le figurer à l'instant même en Mahomet; de voir le sous-préfet de Saint-Malo en Gengis-Kan, celui de Brives-la-Gaillarde en Achille, et plusieurs préfets en Agamemnon. Vous riez? mais tout cela est fort triste, et vous n'aurez jamais un pouvoir honorable et honoré dans un pays où le gouvernement lui-même donne l'exemple de toutes les anarchies, dans un pays où

les administrateurs n'ont pas l'instinct des convenances administratives, où les écrivains n'ont pas le besoin de la dignité littéraire; où les diplomates n'ont pas, dans ses plus délicats scrupules, le respect du sentiment national.

— Vous êtes un véritable puritain. Ce n'est pas sain d'habiter longtemps les rochers. Vous revenez avec des idées plus que bizarres. Croyez-moi, au lieu de nous disputer, allons de l'autre côté du salon causer avec ces charmantes jeunes personnes. Que mademoiselle de Z... est jolie!

— Oui, elle a des traits d'une grande beauté; mais pourquoi ces regards en coulisse, cette bouche mignarde et ces petits airs malins qu'elle prend en nous saluant?

Notre imperturbable antagoniste, sans nous répondre, s'approche de mademoiselle de Z..., qui compose aussitôt son maintien; elle baisse les yeux avec affectation, c'est une madone; elle les relève avec vivacité, c'est une sibylle. On ne lui dira pas ce qu'on disait un jour à madame *** : « Vous avez de très-beaux yeux, mais on voit que vous ne les avez jamais *travaillés.* » Mademoiselle de Z... a beaucoup travaillé ses yeux. Or, elle a quinze ans tout au plus. — Vous devez être bien heureuse, mademoiselle, lui dit notre ami, d'avoir quitté votre couvent, car on s'ennuie fort au couvent.

— Oh! non, *meussieur*, le nôtre n'était pas ennuyeux (avec un soupir fin et confidentiel), et, franchement, nous nous y plaisions beaucoup (avec une émotion comprimée), et sans le bonheur que j'éprouve à voir ici tous les jours ma bonne mère, je crois que plus d'une fois je regretterais (avec un soupir) nos compagnes (avec un surcroît de finesse) et, comme vous le dites, mon ennuyeux couvent.

— Mais que faisiez-vous donc de si agréable dans cette sévère retraite?

— Oh! ce n'était pas une retraite sévère; nous faisions de belles promenades, de la gymnastique, nous jouions la comédie...

Quelqu'un vient nous interrompre; nous nous éloignons en nous écriant : — Jouer la comédie au couvent!

— Eh bien, reprend notre ami, ce ne sont pas des sous-préfets. Allez-vous encore vous fâcher?

— Ah! maintenant les regards expressifs, les sourires significatifs de l'aimable ingénue nous sont expliqués. Des petites filles de quatorze ans qui jouent la comédie, qui s'étudient à grimacer leurs plus naïfs sentiments!... car pour s'excuser on vous répond : Elles jouent des rôles de petites filles; mieux vaudrait pour elles jouer des rôles de vieilles femmes, elles ne les comprendraient pas, du moins, et on ne leur apprendrait pas à exagérer leur gentillesse, à spéculer sur leur propre naïveté.

— Ah! vous me faites perdre patience avec vos éternelles élégies. Tout vous désole, vous scandalise; vous devriez, mon cher, vous en aller passer l'hiver en Bretagne, chez ma vieille tante : elle a quatre-vingt-dix ans, elle radote; vous vous entendrez à merveille avec elle. Elle a gardé tous les préjugés de son temps. Cet été, à propos des élections, elle s'étonnait des embarras et des craintes du gouvernement. Il y a un moyen bien simple, disait-elle, d'éviter les mauvais choix. C'est le gouvernement lui-même qui distribue les cartes d'entrée, n'est-ce pas? Eh bien, qu'il ne donne de cartes qu'aux bons électeurs; comme cela on sera sûr d'avoir toujours des élections excellentes. Quant à notre froideur avec l'Espagne, à nos différends avec le régent, voulez-vous savoir son avis? Elle rit aux éclats chaque fois qu'il en est question. — Parlez-moi de cela! s'écrie-t-elle en relevant ses lunettes en diadème sur son bonnet;

rien ne me paraît plus plaisant que cette querelle d'étiquette entre usurpateurs? Voilà où elle en est; et comme elle juge!

— Eh mais! de son point de vue ce n'est pas déjà si mal juger.

— Je vous le disais bien, que vous étiez tous deux faits pour vous entendre, car elle n'est pas de ce siècle, pas plus que vous.

Hélas! il est vrai, nous ne nous sentons plus en harmonie avec les idées du moment. Le monde paraît follement étrange quand on le revoit après une longue absence. Il a une tolérance d'exception pour ce qui est réellement mal, et une sévérité de fantaisie pour ce qui est parfaitement innocent, auxquelles on a peine à s'accoutumer. Il pardonne aux hommes d'État, aux gens graves, toutes sortes de légèretés dont les conséquences peuvent être fatales; puis, quand un romancier se hasarde à faire raser ses cheveux ou à les porter trop longs, quand un jeune merveilleux se montre à l'Opéra paré d'un gilet plus ou moins aurore; quand une femme à la mode se place à la galerie au lieu de se placer dans une loge, quand elle arrive au bal avec deux bouquets, quand elle met à midi un turban au lieu de le mettre le soir, il s'indigne; ce sont des cris furieux, des déchaînements implacables... Le monde ne s'alarme des légèretés que lorsqu'elles sont sans danger, et pour qu'il pardonne à l'étourderie, il faut qu'elle soit sans excuse.

Eh bien, toutes ces inconséquences nous ennuient à observer; ce rôle de vieux grondeur nous fatigue : on se lasse d'être toujours seul à remarquer des défauts dont chacun s'arrange. A toutes nos critiques, nos indignations, on ré-

pond : « Que voulez-vous? c'est là le monde! vous ne le changerez pas! — Sans doute; mais j'aimerais mieux ne pas le regarder. — Il faut le regarder pour le peindre. — J'aimerais mieux ne pas le peindre... Le fait est que nous ne le comprenons plus. Depuis un an, les aspects ont si complétement changé; les idées se sont tellement modifiées; les personnages se sont si étrangement métamorphosés, qu'on ne sait plus ce qu'il faut blâmer, ce qu'il faut louer; ce vague dans les jugements est un véritable supplice pour un esprit absolu. En littérature, en politique, tout nous paraît incertitude et mystère : d'un côté, nous voyons de grands esprits qui se plaisent à créer, selon l'expression d'un poëte illustre, une sorte de récitatif sublime, une prose majestueuse, ornée des mots les plus pompeux, des images les plus brillantes, qui font enfin des vers sans rimes; puis, d'un autre côté, des esprits non moins élevés, non moins délicats, qui s'amusent à versifier une prose modeste et sans cérémonie, qui choisissent les mots les plus ordinaires, les images les plus triviales, qui croisent enfin des rimes sans vers; et nous ne savons plus lequel des deux genres il faut imiter : la prose épique ou la poésie bourgeoise? En politique, et cela est plus grave, ce sont nos amis eux-mêmes que nous ne comprenons plus; c'est M. de Lamartine qui veut donner du bon sens et de la bonne foi à la gauche; c'est M. de Girardin qui veut donner des idées et du courage au centre. Ne pas comprendre ceux qu'on admire et qu'on aime, est-il rien de plus triste au monde! Oui... Il y a une chose plus triste que celle-là; il y a une chose plus désolante que cette étrange stupéfaction où nous jettent les inconséquences du jour, c'est le peu de temps qu'elle doit vivre. Dans un mois, avant un mois peut-être, nous serons accoutumé à toutes ces bizarreries qui nous

alarment tant aujourd'hui; ces dissonances ne blesseront plus nos oreilles, ces contrastes ne choqueront plus nos yeux, ce langage qui nous offense, sera devenu le nôtre; nous aurons adopté ces généreuses utopies, ces fausses idées, ces ridicules, ces manies; et lorsqu'un nouveau débarqué comme nous s'étonnera de toutes ces folles choses, comme nous nous en étonnons aujourd'hui, nous lui dirons à notre tour : « Que voulez-vous, c'est là le monde!... » Alors nous en serons arrivé à la première période de ce beau désespoir qu'on nomme philosophie : L'INDULGENCE!

—

Nous étions jeudi dernier à l'Académie française, où se trouvaient réunies dans une abondance merveilleuse les illustrations européennes. C'était une véritable solennité. Ambassadeurs, ministres, duchesses françaises, princesses russes, grandes dames de tous les pays, se pressaient sur les banquettes impartialement incommodes pour tous les rangs et à tous les rangs. Ce public d'élite était imposant. Il y avait là des femmes d'un haut mérite dont le salon influent a vu éclore plus d'un ministère, de ces femmes politiques comme nous permettons aux femmes d'être politiques, c'est-à-dire par affection; il y avait là des jeunes femmes d'une ravissante beauté. Il y avait là tous les *bas bleus* de notre temps; il y avait là aussi toutes les *bottes bleues*. Définition : On appelle ainsi les écrivains qui ne savent pas écrire, les hommes de lettres non lettrés, les grands hommes de petites coteries, les célébrités inconnues. Enfin, il y avait là tout ce qui fait le charme de la société, des élégances, des supériorités et des ridicules.

A chacune de ces cérémonies, le même divertissant ma-

nége nous a frappé. A peine les premiers mots du premier discours ont-ils retenti, que vous savez tout de suite à quoi vous en tenir sur les sentiments de toutes les femmes de l'assemblée, les sentiments académiques! entendons-nous. Celles qui sont venues pour le récipiendaire, leur parent ou leur ami, attentives, le regard fixé sur lui, l'écoutent avec le plus vif intérêt; celles qui sont venues pour l'académicien chargé de lui répondre affectent au contraire, pendant le commencement du discours, une indifférence étudiée. Elles regardent de tous côtés dans la salle; elles adressent de gracieux saluts çà et là, elles jouent avec leur flacon, elles ôtent et remettent leurs gants, toutes démarches qui veulent dire : Ce n'est pas *mon* académicien. Mais aussitôt le premier discours terminé, les voilà qui s'émeuvent; elles redressent la tête, elles s'avancent, elles lèvent les yeux au ciel, elles prennent une attitude inquiète et des airs importants qui veulent dire : Voilà mon académicien! pendant que de leur côté les autres femmes se croisent les bras, reprennent une attitude d'indifférence et des airs modestement satisfaits qui à leur tour veulent dire : Ce n'est plus mon académicien. Ce qui n'empêche ni les unes ni les autres d'admirer ce qui est admirable en l'académicien d'autrui.

Vous avez lu les discours prononcés dans cette séance; nous ne vous apprendrons pas à les apprécier. Nous vous dirons seulement ce qui nous a le plus charmé dans le discours de M. le baron Pasquier, c'est l'empressement avec lequel M. le président de la Chambre des pairs a saisi l'occasion de rendre hommage au dévouement de son prédécesseur pour la royauté déchue. Le juge politique semblait heureux de se dédommager de la sévérité de son devoir par la douceur de cet hommage; il semblait fier de déclarer à

la face du pays qu'autant il faut se montrer implacable pour l'esprit de parti lorsqu'il s'égare jusqu'au crime, jusqu'au mépris des lois et de l'humanité, autant il faut se montrer pour lui généreux et sympathique lorsqu'il ne se trahit que par ses plus nobles preuves : l'abnégation et la fidélité.

M. le baron Pasquier a lu son discours avec un goût parfait, appuyant sur les passages importants de son sujet, et ne faisant valoir qu'à demi les passages à effets personnels, à effets d'auteur. Point de déclamation, point d'emphase, aucun de ces moyens oratoires dont on abuse aujourd'hui. Ces moyens plaisent sans doute au vulgaire, qu'ils avertissent des beaux endroits; mais aux personnes intelligentes, qui n'ont pas besoin d'être averties, ils paraissent fatigants et offensants. Lire ce qu'on a écrit soi-même, ou lire l'ouvrage d'un autre, sont deux choses très-différentes. Nous n'aimons pas ces auteurs dont le débit officieux vous dit à tous moments : Écoutez ça, admirez ça, je suis particulièrement content de cette phrase, et qui déclament complaisamment leur prose, comme un professeur, dans un cours de littérature, déclame les citations qu'il fait apprécier, ou comme cet amateur qui, jouant le rôle d'Hippolyte, faisait valoir chacune des beautés du style, et, récitant ce fameux vers : *Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur*, semblait ajouter : tous monosyllabes.

Dans son remarquable discours, M. Mignet n'a pas assez rappelé, selon nous, le principal titre de M. le baron Pasquier au choix de l'Académie. Ce n'est pas parce qu'il est chancelier de France qu'il a été élu, ni parce que l'Académie française trouve qu'il est bon pour elle de se munir de chancelier. Elle s'en est privée plus d'une fois, et nous pensons qu'elle a eu raison de s'en priver : on peut être un

homme du plus grand mérite dans la magistrature, et n'être pas du tout littéraire. Si M. le baron Pasquier a été élu, c'est parce qu'il est un des hommes les plus spirituels de notre temps; parce que son esprit est un type, sa conversation un modèle, l'idéal du bon goût; et, quelle que soit la forme que l'esprit prenne pour se manifester, prose, vers, livres, drames, discours, conversation, l'esprit, cultivé à si haut degré et célèbre à si juste droit, sera toujours éminemment littéraire. C'est quelque chose que de représenter à l'Académie française l'esprit français, dans ce qu'il a de plus exquis, de plus étincelant; c'est quelque chose que d'être reconnu un des plus spirituels chez un peuple qui se proclame le plus spirituel de l'univers.

La nouvelle de ce jour-là, c'était le retour de M. de Rémusat. Vous savez pourquoi il arrive, disait-on; c'est pour renverser le ministère. Ce mot peint bien l'état de notre gouvernement. Singulier pays où les mécontents font tranquillement leurs paquets et montent en voiture pour s'en venir à Paris renverser les ministères!

A la sortie, nous avons rencontré M. Ancelot; nous devons lui rendre justice, il avait l'air très-digne et très-académicien; il donnait le bras à sa fille, qui nous a paru charmante.

Enfin, à cette séance, nous avons retrouvé un cousin de la dame aux *sept petites chaises;* vous souvient-il de cette aimable femme qui disait un *âne en plaine* pour une âme en peine, et *sept petites chaises* pour *steeple chase?* Il nous a conté un mot d'elle qui vaut tout ce qu'elle a dit. Elle recommandait un jeune homme à un père de famille qui cherchait un précepteur pour ses fils : — Vous pouvez lui confier vos enfants, disait-elle. C'est un brave jeune homme, d'une conduite exemplaire, irréprochable; et la preuve,

c'est que l'année dernière, à l'Académie, il a remporté le prix *Montrond*.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-on de tous côtés, qu'est-ce que le prix Montrond?

— Eh mais, c'est le prix de vertu! Comment, vous ne connaissez pas ce fameux prix que M. de Montrond a fondé, et que l'Académie donne tous les ans?

— Je ne savais pas, dit le jeune prince de B..., que M. de Montrond eût fondé un prix; mais ce que je sais, c'est que je voudrais bien le mériter.

— Taisez-vous donc! s'écria madame G..., si votre mère vous entendait!

La dame aux *sept petites chaises* vient passer l'hiver ici; cette nouvelle n'est pas de peu d'importance.

Allons, prenons courage, voilà que nous retrouvons cette agilité de niaiserie que nous regrettions tout à l'heure. Encore une huitaine de jours, et nous serons redevenu tout à fait Parisien.

LETTRE II

31 décembre 1842.

Prise de Noukaïva. — Plaisanterie imprévoyante. — L'Angleterre ne peut pas être généreuse. — Mot de M. de Montrond. — Phèdre, petite fille du soleil. — Étrennes. — Ce qu'on peut souhaiter à tout le monde.

Eh bien, non... non... nous ne pouvons pas encore nous y accoutumer... cette vie factice nous répugne; il faut plus de quinze jours pour se *refaire* Parisien. Nous avons beau nous raisonner et nous dire : Cela doit être ainsi... toutes ces menteries nous révoltent, ces grimaces nous semblent hideuses, ces inconséquences nous paraissent à la fois ab-

surdes et insolentes; mais rassurez-vous, nous ne serons aujourd'hui ni philosophe, ni observateur, ni critique; nous ajournerons notre colère pour lui laisser le temps de se modérer. D'ailleurs, nous sommes trop généreux pour abuser de nos avantages. Cela est bien facile, en vérité, de juger le monde lorsqu'on est si parfaitement indépendant de lui. Le grand mérite d'être implacable quand on ne redoute aucune grave blessure! La belle gloire de poursuivre toutes les folies lorsqu'on est soi-même si désespérément raisonnable!

Quoi! venir combattre les passions, les ambitions, les vanités, les misères du jour, et n'avoir soi-même aucun secret dans son cœur, aucune vanité dans ses rêves, aucune ambition dans son avenir! Se reconnaître indifférent à toute chose, et venir condamner ceux qui aiment, ceux qui souffrent, ceux qui désirent! Être armé et frapper sans pitié ceux qui sont désarmés! Oh! cela n'est pas noble, cela n'est pas digne de nous! N'apporter que ses ridicules, c'est un bel enjeu, sans doute, mais qui ne suffit pas lorsqu'on voit si clairement dans le jeu des autres, lorsqu'on a si peu à perdre et qu'on tient si peu à gagner. Oh! pour juger équitablement le monde, il ne faut pas lui être devenu par trop étranger; pour lui reprocher sans amertume ses erreurs, il faut les comprendre, et on ne les comprend réellement bien qu'en les partageant. Mettons-y donc de la délicatesse, laissons aux idées graves que nous avons nourries dans la solitude le temps de s'évaporer; laissons aux vanités contagieuses le temps de nous atteindre aussi; attendons, pour peindre le monde, qu'il nous paraisse moins laid, c'est-à-dire que nous commencions à lui ressembler.

Bref, nous ne vous dirons pas cette fois l'impression que Paris nous fait, nous vous dirons ce qui fait impression à Paris

Pendant huit jours on n'a parlé que de l'affaire Marcellange. Ce qui semble effrayant dans ce procès, et ce qui rendra épouvantables tous les procès à venir, c'est la façon dont les témoins à charge et à décharge ont été traités pendant ces débats. Les deux avocats ont fait preuve d'une intelligence admirable, d'un véritable talent, nous nous hâtons de le reconnaître; mais rien n'est plus dangereux que leur système de défense : grâce à cette facultative appréciation de la moralité des témoignages, le témoin se trouve passer à l'instant même à l'état d'accusé, comme le témoin des anciens duels passait à l'état de combattant. Ses affaires, ses habitudes, ses défauts, les malheurs de sa vie, les secrets de son ménage, sont dévoilés sans pitié dans l'intérêt de la cause; et puis on lui adresse mille injures. — Quels sont donc vos témoins? s'écrie le premier avocat, avec un mépris amer, une folle qui à telle époque a fait telle extravagance, un misérable joueur qui vendrait son âme pour dix écus, un espion imposteur qui se rappelle ce qu'il invente! — Et les vôtres donc! ils sont honorables! répond le second avocat, avec non moins d'ironie, ce sont des faussaires, de faux témoins, de faux dévots!

Le premier avocat reprend avec une finesse malicieuse : — Votre *ingénue* mademoiselle une telle allait bien souvent visiter l'accusé!

Le second avocat réplique avec une intention non moins perfide : — Votre vénérable pasteur dînait tous les jours à la table de la partie civile!

Ce qui veut dire : Cette pauvre fille est une aventurière; ce brave curé est un pique-assiette capable de mentir pour un dîner, etc., etc.; et c'est ainsi tout le temps : des outrages, des insinuations abominables à tous ceux qui ont déposé pour ou contre dans cette affaire. Ah! messieurs les

avocats, vous êtes de brillants orateurs; vous trouverez toujours des accusés, car votre éloquence est sublime. Mais, prenez-y garde! vos accusés ne trouveront peut-être pas toujours des témoins.

On s'est aussi fort occupé à Paris de la prise de possession des îles *Marquises*. Mais voyez un peu jusqu'où va la maladresse de nos hommes d'État! ils ont trouvé moyen de faire d'un événement heureux, d'une mesure habile, une mauvaise plaisanterie : de jeter du ridicule sur une entreprise qui a demandé de l'intelligence et du courage. Ce roi *Yotété*, qui franchement a fait preuve d'une grande faiblesse d'esprit, nous a rappelé cet aimable Toa-Ka-Magarow que l'infortuné *Claude Belissan* rencontra pour son malheur dans l'île Hatouhougou, précisément l'une des îles Marquises; ce puissant roi, qui avait la figure tatouée de rouge et de bleu, et qui portait par-dessus son uniforme de sauvage un vieil uniforme galonné. « Je ne parle pas, ajoute l'auteur, d'une croix de Saint-Louis, dont l'anneau passait par le cartilage du nez, cet ornement étant de mauvais goût. » Vraiment il y a beaucoup de rapport entre les idées de Yotété et celle de *Toa-Ka-Magarow*. Le véritable roi des îles Marquises ressemble, à s'y méprendre, au roi imaginaire que rencontra Claude Belissan. N'est-il pas étrange que ce récit sérieux d'un contre-amiral rappelle si complétement une des plus folles rêveries de M. Eugène Sue? Eh bien, dans le temps on a trouvé cette plaisanterie exagérée! Toa-Ka-Magarow n'était pas vraisemblable, disait-on. A cette époque on ne soupçonnait pas encore Yotété; mais nous devons rendre justice à M. Sue, il n'aurait jamais raconté cette histoire-là sérieusement. Il faut être gouvernement pour oser lancer de pareilles folies; que nos hommes d'État sont de tristes plaisants! Ils n'ont pas même la supé-

riorité du tact quand ils traitent avec des barbares! Appliquer la publicité à l'état sauvage! Quelle imprudence! Ah! les étourdis! Encore s'ils étaient jeunes!

Le malheureux sort des habitants de Barcelone et la noble conduite de notre consul excitent une grande sympathie dans le monde parisien. Nous partageons ces sentiments de pitié et d'admiration; mais nous ne comprenons pas cette grande fureur déployée contre l'Angleterre. « Bouleverser le monde pour des intérêts d'opium et de coton! s'écrient les philanthropes de journaux; quel égoisme! quelle indignité! Anathème sur l'Angleterre! » Eh! messieurs, soyez donc de bonne foi. Cet opium et ce coton, mais c'est son sang, c'est sa fortune, c'est son honneur, c'est sa vie. L'humanité! dites-vous. Est-ce que les puissances factices peuvent pratiquer la charité? Est-ce qu'il leur est possible de s'oublier un jour sans périr? L'Angleterre en politique ne peut pas faire du sentiment. Elle n'a pas le droit d'être libérale; on ne peut sans folie l'accuser de cruauté ou de perfidie, puisqu'elle ne peut jamais ni sacrifier ni promettre. L'Angleterre n'est pas une chose, c'est une idée; ce n'est pas un pays, c'est une combinaison, une combinaison admirable, mais qu'un chiffre déplacé peut détruire. Elle ne s'appuie pas sur un sol, mais elle vit sur un crédit; elle est dans la situation d'un banquier qui, malgré toute la bonté de son âme, ne pourrait se montrer ni complaisant ni généreux sans risquer sa fortune et son honneur. Que penseriez-vous d'un banquier qui, pour faire l'aimable, renoncerait à prendre sa commission, et dirait à ses clients : « Trop heureux d'escompter vos billets pour rien? » Vous diriez qu'il est fou et vous auriez raison. Car les banquiers sont comme les coquettes : du jour où ils deviennent sensibles, ils sont perdus. Eh bien, l'Angleterre est comme les ban-

quiers et les coquettes : le jour où elle serait sensible, elle serait perdue.

Il faut donc lui pardonner sa cruauté obligatoire, et ne pas demander à ses hommes d'État une abnégation qui serait un crime de haute trahison. Eh ! mon Dieu, croyez-vous qu'ils n'aimeraient pas aussi à être généreux ! La générosité est chose si douce, c'est une parure toujours, une vengeance quelquefois. Non, il ne faut pas reprocher à l'Angleterre ses rigueurs, il faut la plaindre d'être contrainte pour vivre à les exercer. Et puis il faut remercier la Providence qui nous a fait une patrie si naturellement belle et puissante, qu'elle peut être impunément confiante et généreuse. Elle, ce n'est pas une coquette ni un banquier, c'est une noble châtelaine qui possède de grands domaines et de nombreux vassaux, des forêts immenses, des fleuves superbes, des champs fertiles, des coteaux merveilleux; elle est riche, et sa fortune est bien à elle; elle n'aurait pas besoin de l'Océan pour vivre, et cependant elle a deux océans; elle ne fait qu'une seule et même nation, et cependant elle a deux peuples, elle a deux climats, elle a deux natures; elle a des chênes et des bruyères au nord; elle a des orangers et des aloès au midi; elle a de sages penseurs aux cheveux blonds, elle a de bouillants orateurs aux yeux noirs; elle est si riche qu'elle se laisse voler par ses intendants deux années de ses revenus et qu'il n'y paraît rien; elle est si riche qu'elle peut sans s'appauvrir se passer des fantaisies d'héroïsme et se donner le luxe des belles actions; elle est si profondément puissante qu'elle peut être capricieuse et oisive, et perdre un ou deux siècles de son temps à rêvasser sur des idées. Mais il ne faut pas que cette noble dame soit trop fière de son noble sort, et qu'elle devienne injuste envers les autres nations qui sont forcées

de travailler pour vivre et de faire parfois de fort vilains métiers; il ne faut pas qu'elle parle trop de sa grandeur d'âme et de sa sensibilité, car sa magnanimité n'est que de la force, sa facile générosité n'est que du bonheur.

A propos d'Angleterre et de haine anglaise, on nous contait un mot charmant de M. de Montrond. C'était à l'époque de la guerre entre la France et l'Angleterre. Il se trouvait seul de sa nation à un grand dîner chez un diplomate allemand, où se trouvait aussi un officier anglais... « Oh!... moi! disait celui-ci, je déteste la France et *toute* les Français *sans exceptione.* » Et, disant cela, il attachait sur M. de Montrond un regard lourdement significatif. « Eh bien, moi, je suis tout le contraire, reprit M. de Montrond; j'aime beaucoup l'Angleterre et les Anglais, mais je fais des exceptions. »

— Sans doute l'officier s'est fâché? — Non, il n'a compris que le surlendemain, et M. de Montrond était déjà parti.

On parle beaucoup de *Phèdre,* que mademoiselle Rachel jouera le mois prochain; et ce sont de grandes discussions sur la manière dont elle doit prendre le rôle. Il faut, disent les littérateurs classiques, que ce soit bien la *Phèdre* de Racine, celle que M. de Chateaubriand appelle l'épouse chrétienne; car sa douleur sublime, sa honte, ses remords, sont tout chrétiens. Là-dessus nous nous révoltons, et nous crions à notre tour : Ils sont païens. On nous répond : La *Phèdre* antique n'était pas si repentante; Euripide lui prête des sentiments moins délicats. La *Phèdre* du siècle de Louis XIV représente les idées de son temps; ses scrupules lui viennent de son père Racine. — O blasphème! ses scrupules lui viennent de son grand-père Apollon, le dieu jaloux, le dieu vengeur, le plus implacable des dieux! Ils lui viennent de ses grand'tantes, mesdemoiselles

les Muses, vieilles filles *collet monté* s'il en fut jamais, sottes *bas bleus* d'une pruderie insupportable, qui ne pouvaient pardonner à leur petite-nièce de s'être amourachée d'un mauvais chasseur dont l'éducation avait été si peu littéraire. Voilà pourquoi Phèdre devait avoir plus de remords que les simples femmes de son temps. La *Phèdre* de Racine est un mythe que vous n'avez pas encore compris : c'est la pythonisse amoureuse, c'est l'âme intelligente et divine, luttant contre l'instinct brutal; c'est le feu sacré d'Apollon luttant contre le feu profane de Vénus. Or, pour bien saisir ce rôle, selon nous, il faut être poétique, éminemment poétique, et ne point chercher dans ces vers lyriques des effets de prose et des inflexions de comédie; il faut que l'on se rappelle à chaque mot, à chaque soupir, à chaque regard, que Phèdre est la petite-fille d'Apollon.

En attendant *Phèdre*, on répète à force, au Théâtre-Français, le drame de M. Victor Hugo, *les Burgraves;* on annonce la première représentation pour le 15 janvier. — Déjà! — De si beaux vers s'apprennent si facilement! Les personnages de ce drame sont, dit-on, gigantesques, les beautés de l'ouvrage sont homériques; tels sont les mots qu'on emploie pour parler de cette nouveauté, et ces mots ne surprennent personne. Voilà qui est flatteur!

Le monde élégant est encore très-calme : point de bal, point de concert. Quelques raouts bien solennels à l'ambassade d'Autriche, à l'ambassade d'Angleterre; mais nulle fête joyeuse n'ose encore effacer de tristes souvenirs.

L'album à la mode est celui de Labarre. Que ses romances sont dramatiques! que ses chansonnettes sont spirituelles! En les écoutant dans un salon, on n'a qu'un regret, c'est de ne pas les entendre sur un théâtre. Pourquoi donc Labarre ne fait-il pas un opéra?

Les étrennes à la mode sont les bijoux sculptés. M. Froment-Meurice a refait un art de l'orfévrerie : ses épingles sont des statuettes charmantes que Pradier ne désavouerait pas; ses bracelets empruntent aux gracieuses fantaisies de la renaissance des formes inattendues et d'un caprice exquis. — Il réduit des bas-reliefs de Jean Goujon aux proportions d'une agrafe. La naïade d'argent ou d'or, au lieu de s'accouder sur une urne, s'appuie sur un rubis, sur un diamant. — M. Froment-Meurice, dont Victor Hugo a célébré le talent dans de délicieuses stances, et qu'il appelle le Michel-Ange du bijou, fait complétement oublier la richesse de la matière par la beauté du travail. Ses parures sont si artistement jolies, qu'on ose les accepter comme si elles n'étaient pas précieuses.

Le monde politique est assez inquiet; les ministres ne rêvent que coalition : M. de G... est allé voir M. de L... : coalition. M. de Salvandy a bu à la santé de M. Odilon Barrot : coalition. Madame de R... s'est réconciliée avec madame *** : coalition. Ces messieurs croient à cette parole du Prophète : Qui a triomphé par le glaive périra par le glaive! Un député, coryphée de la coalition, disait l'autre soir en parlant de M. de Lamartine : Lui! faire partie d'une coalition! jamais! ce serait démentir son noble caractère! — Le mot est naïf de votre part, monsieur; mais que veut-il dire?... Que vous avez démenti votre noble caractère; ou bien que vous n'aviez pas de noble caractère à démentir; choisissez.

Le monde enfantin est désolé. Deux jours et demi de congé au commencement de l'année! N'avoir que deux jours pour jouir de tant de fêtes et pas un seul pour se reposer, c'est bien triste. Renvoyer sans pitié au collége de pauvres enfants nourris pendant deux jours de bonbons et de coups

de fusil! C'est bien cruel. Car vous saurez que tous les écoliers iront voir dimanche *Beauharnais*, qu'ils ont demandé à grands cris. Ils ne dormiront pas après avoir vu et surtout après avoir entendu cet héroïque mélodrame; et le lendemain, encore tout étourdis du bruit des batailles, tout enivrés de l'odeur de la poudre, il leur faudra reprendre leurs travaux. Comme ils dormiront sur leur cahier! Ah! si nous avions du crédit, nous ne demanderions ni faveurs, ni places, ni pensions; nous demanderions que l'on donnât tous les ans aux écoliers quatre beaux jours de vacances pour bien commencer leur année. Nous dirions à M. le ministre de l'instruction publique ce que lui disait sa charmante petite fille quand il lui contait l'histoire de deux enfants qu'un tigre allait dévorer : « Oh! papa, fais vite une fée pour les sauver. » Nous lui dirions : Monsieur le ministre, faites vite une ordonnance-fée pour les sauver du plus effrayant des dangers, du plus fatal des présages : commencer l'année par un regret!

Maintenant il nous reste à former des vœux pour cette nouvelle année. Mais lesquels? Excepté la santé de ses parents et de ses amis, que peut-on raisonnablement désirer sans un doute et sans une crainte? Que de succès obtenus qui ont été funestes! Que de revers redoutés dont on s'est trouvé glorieux! Si le bien peut nuire, si le mal doit profiter, que demander au ciel? Quel imprudent oserait, par un souhait téméraire, se rendre responsable de sa destinée? Nos rêves à tous sont tellement insensés, que ce serait peut-être former un vœu de bonheur universel que de souhaiter à chacun de nous ce qu'il redoute; mais nous n'aurons pas cette force-là; nous nous bornerons à demander pour vous et pour nous ce qui convient à tous les âges, à tous les rangs, à tous les cœurs : des illusions et du courage.

ANNEE 1844

LETTRE PREMIÈRE

26 février 1844.

Le carnaval. — La Madeleine redevenue mondaine. — L'ambassadeur sortant des galères. — Grave erreur, un savant pris pour un ministre. — L'homme le plus spirituel de l'univers déguisé en serin. — L'amour qui a une rage de dents. — La leçon de *polka*.

Il faut pourtant bien vous raconter un jour le carnaval de l'année 1844.

Il a commencé d'une manière calme et digne, par des concerts. Les concerts sont les préludes naturels des plaisirs. Disons tout de suite que la plus belle de ces fêtes harmonieuses est celle qui a eu lieu chez madame la duchesse de Galliera Il y avait là tout ce qui compose un concert irréprochable : un auditoire intelligemment et scrupuleusement choisi, d'excellents chanteurs et d'excellents causeurs pour ceux qui n'aiment pas la musique; et puis enfin cette particularité importante sans laquelle il n'est point de fête parfaite; ce prétexte charmant qui sert à faire valoir toute chose, les riches parures, les tournures gracieuses, les démarches impériales, les robes à queue, les doubles tuniques, les triples volants; ce moyen ingénieux de désencombrement subit; ce thème inépuisable qui sert à commencer toutes les conversations; ce but général où se rejoignent toutes les coquetteries particulières; cet intérêt de la soirée qui donne à la fête l'attrait et le mouvement, cette re-

cherche d'élégance que nous nommerons le *pèlerinage*. Il n'est point de fête complète sans pèlerinage !

Or nous entendons par ce mot un voyage de curiosité fait à travers les vastes salons et les galeries en fleurs pour aller admirer un objet d'art merveilleux, relégué avec mystère ou plutôt conservé avec respect dans les appartements retirés de l'hôtel splendide ; sanctuaire inconnu où pour la première fois il est permis de pénétrer. Ce jour-là l'objet merveilleux qu'on allait admirer par caravane était *la Madeleine* de Canova. La belle pénitente, éclairée encore avec coquetterie, pleurait en silence dans l'oratoire sombre qui lui était consacré ; et toutes ces femmes parées de velours et de satin, de perles et de diamants, venaient rendre hommage à ce poétique modèle de douleur et d'humilité. Et l'on n'entendait que ces mots : — Avez-vous vu *la Madeleine* de Canova ? — Je viens de voir *la Madeleine* de Canova. — Venez donc voir *la Madeleine* de Canova. — Quoi ! vous n'avez pas vu *la Madeleine* de Canova ?... Un de nos amis s'est beaucoup moqué de nous à propos d'elle. — Eh bien, nous disait-il, vous venez de l'admirer, qu'en dites-vous ? — Mais, franchement, je ne l'avais pas vue depuis douze ans, et je l'ai trouvée bien changée. Cette réponse lui a paru fort ridicule.

N'est-ce pas que c'est une fête bien complète que celle-là où chez une femme séduisante et spirituelle, entourée des illustrations de tous les pays, on écoute la musique de Rossini en regardant le chef-d'œuvre de Canova ?

Après les concerts sont venues les fêtes de charité. Le majestueux hôtel Lambert, nouvellement acheté par la princesse Czartoriska, avait offert ses salons superbes au bal des Polonais ; là les sujets de pèlerinage ne manquent

pas; les caravanes étaient nombreuses; cette fête était admirable; elle a fort bien réussi. Un mot de critique : il n'y avait peut-être pas assez de Français. Eh! dira-t-on, le gouvernement fait beaucoup pour les étrangers réfugiés, témoin ce paysan bourguignon qui sollicitait, il y a quelques mois, de son sous-préfet, une place de réfugié espagnol. Le gouvernement fait beaucoup, sans doute, mais les largesses du gouvernement sont payées par les pauvres gens, tandis que les plaisirs de charité sont des impôts supportés par les riches; et si les riches donnaient davantage, les pauvres ne seraient peut-être pas obligés de donner du tout. Nous hasardons cette réflexion.

Ensuite sont venus les bals mondains périodiques. Celui du prince Tuffiakin est chaque année impatiemment attendu. Cette fête exceptionnelle où s'épanouissent les fleurs de tous les climats, les beautés de toutes les nations, est toujours fort brillante, et de plus fort amusante. Il est une demi-douzaine d'adorables mauvais sujets qu'on ne retrouve que là. Ils vivent depuis plusieurs années loin du monde, dans une retraite sinon modeste, du moins mystérieuse, et il ne faut rien moins que l'admirable collection de jolies femmes réunies chez le prince Tuffiakin pour attirer hors de leur tanière fleurie, de leur antre confortable, ces ex-lions redevenus ours à force de civilisation. Bizarre phénomène! les gens qui détestent le monde sont précisément ceux qui le rendent amusant; c'est peut-être parce qu'ils sont indépendants de lui, et que les esprits indépendants sont les seuls qui sachent être toujours aimables.

Le bal de madame la comtesse de Lariboissière est encore une solennité périodique pour laquelle on fait faire des robes neuves, on médite des effets de parure. Cette année on n'y voyait que diamants; les hommes eux-mêmes en portaient,

sous prétexte d'ordre quelconque. Il nous souvient d'avoir entendu ce jour-là un dialogue étrange. Nous causions avec le prince de Craon; vint à passer M. l'ambassadeur d'Espagne. Après quelques mots de politesse :

— Monsieur l'ambassadeur, dit le prince, combien de temps êtes-vous resté aux galères?

— Six ans, mon prince, répondit l'ambassadeur.

Alors, nous, de nous récrier : — Où était-ce donc?

— Aux *presidios* de Ceuta; j'y suis resté depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à trente et un ans.

— Les plus belles années de la vie!... Et qui vous y avait fait enfermer?

— Le roi Ferdinand VII.

— Et qui vous en a fait sortir?

— Le même roi.

— Et pourquoi vous y avait-il fait enfermer?

— Je ne l'ai jamais su.

— Et pourquoi vous en a-t-il fait sortir?

— Je l'ignore encore.

— Mais comment avez-vous pu supporter cette affreuse captivité?

— J'étais poëte.

— Comme vous parlez de tout cela doucement!

— Je suis philosophe.

La grande fête donnée aux Tuileries était un superbe combat à l'éventail et à l'épée; les amazones se sont conduites bravement. La cohue était épouvantable, mais le coup d'œil était magnifique. Ce n'est pas la faute du roi si sa cour est trop nombreuse, c'est la faute de notre temps; cela tient au progrès de l'égalité. On n'était admis qu'en habit *habillé* ou en uniforme. Ce jour-là aussi a eu lieu

un dialogue bizarre que l'on nous a rapporté. — Un étranger de *distinction*, s'adressant à son voisin, lui dit : — Pardon, monsieur, veuillez me permettre de vous adresser une simple question : Les hommes qui ont été ministres une fois ont-ils le droit de porter toujours leur habit de ministre?

— Non, monsieur. Qu'est-ce qui vous fait croire ça?

— C'est que, depuis une heure que je suis au bal, j'ai vu passer plus de soixante ministres.

— C'est beaucoup; nous n'en avons pas tant. Nous en avons ordinairement huit, quelquefois seize dans les moments de crise, les sortants et les rentrants; mais jamais plus. Quels personnages prenez-vous donc ici pour des ministres?

— Mais, par exemple, le personnage qui vient à vous.

— Ça! un ministre? Eh! c'est Buchon.

— Quoi! le célèbre Buchon, le savant?

— Oui, l'historien, le voyageur; enfin, Buchon.

— Voyez, il a un habit de ministre...

— Dites un habit de fantaisie. Le fait est que ces habits-là, justement parce qu'ils sont de fantaisie, sont beaucoup plus riches et beaucoup plus brodés que ceux de nos ministres et de vos ambassadeurs.

— Je vous remercie, monsieur. Dorénavant je tâcherai de ne plus confondre les ministres avec les fantaisies.

Peu à peu, le carnaval s'est animé, et l'heure des bals costumés est venue. Cette année, on a signalé une innovation : les dîners déguisés, les soupers déguisés, sans calembours, ce sont les convives qui étaient déguisés, et non les mets. Plusieurs de ces repas ont été fort joyeux,

Dans le monde artiste, le carnaval a été ce qu'il y est toujours, gaiement spirituel. On raconte un bal très-joli donné par Ciceri. Lui était en invalide, coiffé du petit chapeau historique. Il y avait là de charmants costumes portés par de charmantes femmes. Mademoiselle Plessis a eu les honneurs de la soirée : elle était admirablement belle, déguisée en écaillère... oh ! mais une écaillère de Greuse, parlant le doux langage de Marivaux. Les invités venus sans déguisement n'ont pu être admis dans le bal qu'en s'improvisant malades à la porte ; on leur présentait un bonnet de coton et une robe de chambre ; il fallait choisir entre une retraite forcée ou une indisposition subite ; et, comme on voulait s'amuser, tout le monde voulait être malade : c'était une épidémie. Cette grande sévérité dans les admissions nous rappelle une plaisanterie du même genre qui a eu beaucoup de succès il y a quelques années. Un des célèbres peintres de *Psyché*, venu au bal sans costume, avait été mis impitoyablement à la porte. D'abord il se désole ; puis une inspiration soudaine vient à son secours : il se précipite chez un épicier, achète une feuille de papier, se fait un immense bonnet d'âne, sur lequel il écrit ces mots : *Puni pour ne pas s'avoir déguisé*. Vous pensez bien que cette fois on le laissa entrer dans le bal et qu'il fut reçu à merveille.

Chez madame la comtesse Merlin, cinq personnes seulement avaient obtenu la permission de venir sans être costumées ; c'étaient des ambassadeurs, des hommes politiques. Il y avait donc beaucoup de dominos fort malins qui vous disaient de gracieuses folies : pour les hommes, les dominos bleu de ciel ; pour les femmes, les dominos roses, et quelques dominos noirs mystérieux. Madame Merlin avait un costume grec magnifique, cousu de pierreries ; madame

la marquise de la Gr..., un costume persan d'une sévère exactitude, qu'elle portait avec sa grâce tout orientale. Madame la comtesse Somaïloff avait un habit de chasse du temps de Louis XIV; son large chapeau de feutre avait bien de la peine à dépasser en ampleur les énormes touffes de ses beaux cheveux. Deux jeunes Anglaises représentaient l'une le Jour, l'autre la Nuit; l'Aurore brillante se trahissait sous de longs voiles blancs que ses rayons brodaient de paillettes d'or; la Nuit, silencieuse et triste, cherchait en vain à éteindre sous ses crêpes noirs ses mille étoiles d'argent.

Madame Thiers, qui était souffrante ce jour-là, n'avait mis qu'un domino blanc, mais d'une si merveilleuse élégance, que les plus grandes prétentions s'effaçaient devant cette savante simplicité.

Vers minuit, un bruit de fanfares s'est fait entendre. Le quadrille des chasseurs (siècle de Louis XIII) a fait son entrée dans le bal; ce quadrille a été fort admiré; c'était justice. On a fort apprécié aussi la parure d'un jeune homme déguisé en Amour. Description de cette parure : pour vêtement, une tunique d'azur; pour coiffure, une perruque poudrée et une couronne de roses; pour écharpe, une guirlande de roses; pour moustaches, deux roses pompon; pour tourments, une névralgie. — Vous mettez les tourments au nombre des parures? — J'en ai le droit; il est dit : L'Amour se pare de ses *tourments;* il les fait terriblement valoir, convenez-en. Donc cet Amour malheureux a passé tout le temps du bal à faire des grimaces pitoyables et à conter son martyre aux échos d'alentour. En voyant ses tortures, nous nous sommes rappelé les vers charmants que nous avions lus la veille dans le nouveau recueil de poésie publié par M. de Latouche, ses Adieux; nous vous engageons

à les lire bien vite. Voici comment le rêveur d'Aulnay définit l'amour :

> Ce besoin de souffrir que l'on appelle aimer.

C'est bien mal de se rappeler un vers si poétique à l'aspect d'un si plaisant Amour. Mais le carnaval ne respecte rien. Autre déguisement d'une invention plus nouvelle, d'un goût plus fin. Habit complet en taffetas serin, souliers de taffetas serin, chapeau de Janot de même en taffetas serin, orné, sur le sommet, de trois jolis petits serins empaillés, d'une physionomie maligne et piquante. Ce déguisement avait été imaginé par l'un des hommes les plus spirituels de l'univers. Voilà comme on est en France, on travaille quinze ans à se faire une réputation d'esprit... pour arriver à la fortune, à la gloire, au bonheur?... Non, pour avoir un jour le droit de se déguiser en serin.

On admirait encore à ce bal deux chefs de tribus indiennes, deux sauvages fort bien vêtus, mais assez mal mis. On vantait de tous côtés leur costume, qui était d'une extrême exactitude, disait-on. Nous voulons le croire; cependant il y avait là peu de juges : ce beau costume consistait, pour le fond, en petits chiffons de toile jaune tressés de plumes grises. Avec un vieux plumeau et des rubans de fil, on imiterait facilement le moelleux de ce précieux tissu de l'Inde. Quant aux ornements, les voici : des arêtes de poisson, des os de chien, des cornes de rhinocéros, des ongles de vautour, des becs d'aigle, des crocs de tigre, des mâchoires de requin, des sourires de crocodile, etc., etc. Eh bien, cela n'était pas très-joli; les moindres diamants font plus d'effet que toutes ces raretés-là. Vous comprenez que, dans un bal où flottent les robes de gaze, les falbalas de dentelles, des sauvages ornés d'arêtes,

de griffes et de crocs sont des voisins fort incommodes? Ceux-là entraînaient violemment tout le monde; et lorsqu'ils dansaient, ils emmenaient à chaque pas avec eux, et malgré eux, toujours trois ou quatre danseuses à la fois, ce qui ne laissait pas que de compliquer les *figures*. « Oh! les ennuyeux sauvages! s'écriait une jeune femme dont l'écharpe de gaze venait d'être égratignée par un bracelet de becs d'aigle... les ennuyeux sauvages!... » Puis, apercevant l'amiral de la Suze, qui venait d'ôter son masque : « Mon cher amiral, ajouta-t-elle d'un air câlin, vous qui avez tant voyagé, ne pourriez-vous pas leur indiquer une île déserte? » Ces sauvages étaient tatoués, comme il convient à tout bon et loyal sauvage. La figure de l'un était jaune d'or, chiné de rouge; celle de l'autre affectait une sorte de pékin rayé, vert, jaune et noir. C'était la seule jolie étoffe de leur costume.

A propos de tatouage, on raconte que les médecins du roi de Suède ont été bien étonnés l'autre jour, en saignant Sa Majesté, de trouver très-lisiblement écrits sur son bras auguste ces trois mots : « Liberté, égalité ou la mort! » Ils ne pouvaient revenir de leur surprise. Il y a si longtemps que Charles-Jean est roi, qu'on a oublié qu'il a commencé par n'être qu'un héros, et c'est un si bon roi qu'on ne peut pas se figurer qu'il ait été aussi jadis un bon républicain. Mais quelle chose étrange! un roi tatoué de liberté! Tout notre siècle est raconté dans ce rapprochement : « Liberté, égalité ou la mort! » C'est avec ces devises-là que de nos jours on arrive au trône.

Mais terminons notre récit :

A une heure du matin, une vive agitation se manifesta dans la fête... Mademoiselle Carlotta Grisi venait d'y paraître... On se rangea en cercle, on grimpa sur les fauteuils

dorés, sans égard pour leur damas respectable, et il se fit un grand silence, comme toutes les fois que quelqu'un s'apprête à danser. Mademoiselle Grisi, semblable en cela à mademoiselle Rachel, est beaucoup plus jolie dans un salon qu'au théâtre. Elle a dansé la tarentelle d'une manière charmante et au bruit d'applaudissements frénétiques.

Pour finir agréablement la soirée, on a dansé la polka; il faut vous dire que la danse à la mode, cet hiver, est la polka : c'est une sorte de *danse nationale* originaire de Bohême, où là même elle est prohibée; c'est la danse des paysans. Ici tout le monde veut l'apprendre, et Cellarius ne peut suffire au nombre toujours croissant de ses élèves. On raconte au sujet de la polka une histoire assez plaisante. La duchesse de B... a un fils de dix-neuf ans. Ce jeune homme, parfaitement bien élevé, a désiré savoir danser la polka pour compléter son éducation; on lui a conseillé de prendre pour maître le fameux Cellarius. Mais, dans la classe de ce professeur en l'art de Terpsychore, les prê tresses de cette muse vont aussi former des pas gracieux; c'est pourquoi ce digne professeur ne possède pas, comme ceux de l'université, toute la confiance des familles. Madame de B... entrevit avec effroi les dangers que pouvait courir son jeune fils; elle ne voulut point qu'il allât prendre des leçons de danse chez Cellarius, mais elle écrivit à Cellarius de venir chez elle avec tout ce qui était nécessaire pour la leçon. Le maître de danse arriva le lendemain, à l'heure indiquée. Il était suivi de deux fiacres contenant huit danseuses de l'Opéra. L'apparition fut terrible. Cependant madame de B... fit bonne contenance; voyant que le danger était inévitable, elle se résigna à le surveiller. Elle s'établit, comme à l'ordinaire, au coin de son feu, et se mit à tricoter paisiblement. La leçon de polka fut donnée

dans son salon, devant elle; son fils valsait tantôt avec une grande blonde; tantôt avec une petite brune, il passait et repassait sous les yeux de madame de B..., qui l'observait en silence; et tout se termina d'une façon très-convenable : il n'est point de situation que ne sanctifient la présence et le tricot d'une mère!

Sur le boulevard, le carnaval a été triste et laid. De pauvres enfants s'entassaient dans des calèches, ou s'en allaient barbotant dans une affreuse neige fondue, une espèce de sorbet noir qui glaçait leurs petits pieds, tout cela pour voir des masques qui ne passaient pas, et ils en demandaient en pleurant; pour les consoler, on leur désignait, dans les voitures et dans la foule, les premières figures grotesques que l'on remarquait, en leur disant : « Voilà un masque. » On montrait aux uns les parents des autres, *et vice versâ.* Il n'y avait de superbe que le bœuf gras : il était fleur de pêcher, c'est une belle couleur de victime.

Dans les salons sérieux et d'un aspect habituellement solennel, pour se dérider un peu et se prouver à soi-même que l'on était en carnaval, on faisait venir Levassor. Ses chansons drôlatiques sont singulièrement goûtées dans le monde élégant. Plus les lambris du salon sont dorés, plus les tentures sont riches, plus les diamants sont beaux, plus les douairières sont collet monté, plus les jeunes femmes sont prudes, plus les jeunes hommes sont pédants, et plus *Bibi à la grand'messe* et *Titi à l'Ambigu* sont écoutés avec transport. Il est à remarquer que les personnes très-dédaigneuses ne daignent jamais s'amuser que de choses indignes d'elles.

Chez les bas bleus, le carnaval a emprunté un caractère misanthropique et farouche qui n'était pas le moins plaisant. Dans une chambre meublée d'une façon bizarre, à la

clarté intermittente d'une lampe exténuée, des femmes parées de coiffures indescriptibles se confiaient d'une voix lamentable leurs alexandrins mutuels. O carnaval, rusé carnaval, comme tu sais bien rattraper ceux qui te fuient!

Nous ne voulons pas dire ce que le carnaval a été à la Chambre ni à l'Opéra. On appréciera les sentiments de convenance qui nous font garder le silence à ce sujet.

Nous vous raconterons samedi prochain le commencement du carême.

LETTRE II

9 mars 1844.

Coiffures à la mode. — Chapeaux de chiens savants. — Évanouissements politiques, dynastiques, lyriques et sympathiques. — Emballage et magnétisme. — Paris inondé.

Oh! nous en triompherons; il n'est pas dit que nous les laisserons en paix s'établir dans le pays de l'intelligence et du goût; en vain ils sont menaçants et superbes, nous abattrons leur orgueil; leur arrogance ne parlera pas plus haut que notre indignation : contre eux nous serons terrible, dussions-nous pour les détruire épuiser tout notre arsenal; nous les combattrons en vers et en prose, sournoisement et publiquement; nous les dénoncerons à l'opinion publique, et nous aussi nous crierons pour nous encourager : « La France entière nous écoute, l'Europe attentive nous contemple! » et comme nous aurons pour nous le droit, la pureté de nos intentions, la conscience de notre désintéressement, nous triompherons.

— Et de qui?... de vos ennemis?... Vous les avez tou-

jours dédaigneusement respectés; quelle idée vous prend aujourd'hui de les combattre?

— Nous, combattre nos ennemis?... Non, vraiment; nous aurions trop grand'peur de les vaincre, et ce serait dommage; jamais nous n'en trouverions de meilleurs. Ils possèdent toutes les qualités désirables; nous les aurions fait faire exprès, nous les aurions commandés pour nous, en donnant nous-même les dessins et les modèles, qu'on ne les aurait pas confectionnés plus à notre goût. Ils sont inconnus, par conséquent impuissants; ils sont sans esprit, par conséquent sans écho; ils sont grossiers, ce qui nous dispense de leur répondre; ils sont de mauvaise foi, ce qui leur ôte tout crédit; de plus, ils sont acharnés, ce qui les rend fort ennuyeux; car être acharné sans esprit, c'est rabâcher des bêtises. Or les écrivains ennuyeux ne sont jamais dangereux. Excellents ennemis!... Oh! non, nous ne voulons pas vous combattre! Ceux que nous voulons anéantir à tout prix, ce sont ces intrus qui usurpent dans le monde une place honorable, qui se pavanent dans nos salons avec une insolente fatuité; qui, par leur extravagance, compromettent, aux yeux des étrangers, l'intacte réputation de la France.

— Ah! vous voulez parler de nos ministres?

— Eh non! il ne s'agit pas de nos ministres, nous sommes pour eux à peu près comme la Chambre, qui les déteste et qui cependant les préfère; leurs avides rivaux les font paraître aimables; en fait de fidélité patriotique et de dignité nationale, les accusateurs sont tout aussi coupables que les accusés, et l'on est tenté de leur répéter cette belle parole de l'Évangile : « Que celui de vous qui se croit sans péché leur jette la première pierre. »

— Mais alors qui donc voulez-vous combattre et poursuivre?

— Ces horribles petits châpeaux qui sont à la mode depuis un mois... nous les attaquons hautement avec une indignation légitime. Vous riez... mais ce n'est point une haine insensée, une fureur puérile qui nous enflamme, c'est une inspiration prophétique, un instinct sacré. Le péril est grave; il s'agit d'une question d'économie politique des plus importantes : tout l'avenir de notre commerce y est intéressé... Oui, sans doute, malgré l'attitude mélancolique de nos ministres vis-à-vis de l'étranger, malgré la désinvolture de notre administration intérieure, la France a conservé encore une suprématie; elle règne encore sur le monde par son élégance et par son bon goût, et c'est un avantage qu'il faudrait au moins lui conserver. Eh bien, ces affreux petits chapeaux, ces coiffures grotesques de singes civilisés, ces assiettes à soupe en crêpe blanc ornées de plumes sans nom, ne tendent à rien moins qu'à lui faire perdre le sceptre de la mode, que depuis tant de siècles elle a glorieusement porté.

Que direz-vous, jeunes marquises italiennes aux yeux noirs, aux traits nobles et réguliers, au port majestueux, statues vivantes que les rayons du soleil ont dorées, que direz-vous en voyant ces affreux petits chapeaux sortir de la caisse parisienne si impatiemment attendue? Vous direz : « C'est une coiffure de poupée, je n'en veux pas. »

Et vous, rêveuses baronnes allemandes, aux blonds cheveux, aux yeux d'azur, au maintien naïf, au triste sourire, ballades vivantes nourries de marguerites et de vergiss-mein-nicht, que direz-vous en essayant cette coiffure risible? Vous direz : « Hélas! il faut avoir le cœur bien joyeux pour choisir une si folle parure; moi, je ne la porterai jamais. »

Et vous, belles princesses russes, aux bras de neige, au

port de reine, si coquettement altières, si dédaigneusement gracieuses, fleurs de serres chaudes, délicates et cependant toujours fraîches, camélias roses vêtus d'hermine, que direz-vous lorsqu'on vous présentera ces vilains toquets de chiens savants? Vous direz : « Qu'est-ce que cela ? on ne peut mettre ni un diadème de perles, ni une couronne de diamants, ni une tiare de rubis sur cet affreux joujou; on ne fait plus rien de bon à Paris. » Et toutes alors, Russes, Allemandes, Italiennes, feront venir leurs chapeaux... de Londres! Il ne nous manquait plus que cela!

Ces prétentieux petits chapeaux ont un goût singulier qui attesterait seul leurs coupables intentions. Vous croyez qu'ils choisissent de préférence les minois, les figures chiffonnées, dont la physionomie piquante et moqueuse serait au moins en harmonie avec leur attitude agaçante; point du tout, les insolents vont se percher de préférence sur les fronts soucieux, sur les têtes pensives; ils affectionnent les traits augustes, les regards imposants; un nez magistral les attire, une bouche rébarbative leur sourit, la vieillesse a pour eux des charmes. Minerve elle-même ne les effarouche point; et c'est alors un spectacle étrange que de voir dans nos salons, dans nos brillants concerts, assises sur des fauteuils posés symétriquement, toutes ces femmes graves, sérieuses, fières, écoutant un air de Lablache ou de Mario, silencieusement, avec des regards pleins de langueur, des poses pleines de dignité, et oubliant tout à fait qu'elles ont sur la tête une coiffure de chiens savants. D'abord en les regardant on rit, et puis on s'alarme; rien ne ressemble plus à de la démence que ce bizarre contraste : une grande figure triste sous une coiffure *folichonne*, c'est effrayant.

Autre mode du jour, plus amusante et moins dangereuse : les évanouissements. On s'évanouit beaucoup cette année!

Du temps de l'empire, on s'évanouissait volontiers pour un rien, pour un mot, pour un regard; puis, sous la restauration, tout à coup on a cessé de s'évanouir; voilà maintenant qu'on se révanouit. C'est une mode charmante et que nous ne combattrons pas; elle donne du mouvement et de l'intérêt à une fête; et puis, d'ailleurs, ces évanouissements sont variés; il y en a de plusieurs espèces : nous avons d'abord eu l'évanouissement politique. A Londres, à Belgrave-Square, deux jeunes femmes se sont évanouies au moment où on les a présentées à M. le duc de Bordeaux; c'était un hommage rendu à la majesté dans l'exil. Rien de plus digne et de plus convenable. L'évanouissement des belles visiteuses s'est terminé par des sanglots et par des larmes, et le jeune prince a eu grand'peine à les consoler du bonheur de le connaître. Ici l'on s'est fort étonné de cet effet produit; il était pourtant bien naturel : l'une de ces voyageuses est citoyenne d'une république américaine; l'autre est fille d'un agent de change parisien; elles devaient être fort troublées. Ce n'est pas une femme de la cour qui s'évanouira jamais à l'aspect d'un prince du sang.

Nous avons eu aussi l'évanouissement dynastique. La branche cadette n'a rien à envier à la branche aînée. L'autre soir, la femme d'un négociant nouvellement présentée aux Tuileries a éprouvé, à l'approche de la reine, une si forte émotion, qu'elle s'est évanouie. Par malheur, l'évanouissement avait pris la forme d'une indigestion, ce qui lui ôtait de son élégance. N'importe, cela n'en est pas moins flatteur. Que l'on nous dise à présent que la royauté n'a plus de prestige! Allez, allez, on aura beau faire, nous sommes et nous serons toujours un peuple éminemment monarchique.

Nous avons aussi l'évanouissement lyrique. Explication :

Un morceau de musique nouvellement exécuté produit un grand effet dans une savante assemblée. S'écrier : Bravo ! divin ! sublime ! c'est vulgaire; tout le monde a fait cela, et cela ne signifie rien. On attend le plus beau passage du morceau, et juste au moment où tout le monde s'extasie, on s'évanouit... Et cela veut dire : « Je suis une excellente musicienne, j'ai une voix superbe, un *la* de poitrine, je chanterai cet air-là dans huit jours... » Cela se comprend tout de suite. Et votre réputation est faite.

Nous avons enfin l'évanouissement sympathique ou romanesque; mais celui-là était facile à retrouver : on avait la tradition.

Mais tout le monde ne partage pas notre goût pour les évanouissements : les cantatrices, dont ils interrompent les points d'orgue ; les orateurs, dont ils suspendent les discours; les bavards, dont ils éteignent les bons mots; les maîtresses de maison, dont ils bouleversent les fêtes et quelquefois le mobilier, se plaignent avec amertume de ces innocentes comédies. Nous croyons leur rendre service en leur indiquant un moyen de faire cesser à l'instant même un évanouissement *infiniment trop prolongé.*

Madame de X... a dîné jeudi chez madame Z... Elle a fort bien dîné. En sortant de table, elle a jugé à propos de s'évanouir. Bien. On l'a transportée sur le lit de la maîtresse de la maison, où elle est restée immobile; on a coupé sa ceinture... on lui a fait respirer des sels... tout a été inutile... Madame de X... restait toujours sans mouvement sur ce lit élégant tout paré de soie et de dentelles. Un méchant prétendait que cet évanouissement n'était qu'un ingénieux moyen de faire la sieste; il offrait d'aller s'évanouir sur un canapé dans le salon voisin. La maîtresse de la maison commençait à s'ennuyer de s'occuper si longtemps de la même

personne; l'ennui la rendit malicieuse, et pour tendre un piége à la belle évanouie, elle hasarda ces simples mots : « Savez-vous ce qui la rend malade ?... Ses cheveux sont trop serrés, il faut les dénouer... » Ces paroles furent magiques : oubliant tout, et par un mouvement involontaire, l'évanouie porta vivement ses deux mains sur sa tète pour défendre ses deux fausses nattes contre toute agression révélatrice; et, feignant de revenir à elle : — Où suis-je? dit-elle d'une voix éteinte. — Chez moi, lui répondit son amie; mais votre voiture est arrivée, et dans cinq minutes vous serez chez vous. Moralité de cette histoire : l'évanouissement factice exige une chevelure sincère.

Vous serez bien étonnés quand nous vous dirons que ce qui est aussi fort à la mode en ce moment, ce sont les dominicains. Nous sommes fâché d'unir ces deux mots : *mode* et *dominicains*, indignés de se trouver ensemble; mais la vérité nous y force. Depuis quelque temps on se fait beaucoup dominicain; beaucoup n'est pas exact, car on ne l'est qu'un peu. Il faut plutôt dire : Beaucoup de gens se font un peu dominicains : il y a des demi-dominicains, des tiers de dominicain, des quarts de dominicain; il y en a même qui ne sont pas du tout dominicains, tant la dose est légère, un dix-millionième tout au plus. Or, cette manière de l'être n'empêche pas d'être autre chose : on est dominicain et maître de piano, dominicain et maître de dessin, dominicain et notaire, dominicain et homme du monde; on joint aux austérités de l'ordre les agréments de la vie parisienne; on se mortifie et on se divertit; on se repent et on recommence; on expie le matin les peccadilles que l'on espère bien commettre le soir. Le dominicain dissipé est une nouveauté de notre époque qui pourrait bien la caractériser. Aujourd'hui on est prude, mais on n'est pas

hypocrite; on déteste le mal, mais c'est quand on ne le fait pas. Bref, les dominicains abondent, on en voit partout; il y en avait deux l'autre soir au bal de la préfecture; il y en avait trois hier à l'Ambigu-Comique.

Est-ce que c'est bien respectueux de mêler ainsi les idées religieuses aux pensées mondaines? Est-ce que c'est aussi de bon goût pour une femme de parler toute la soirée dans un salon du sermon qu'elle a entendu le matin à l'église? — Je n'ai pas été contente de M. l'abbé de... — Moi, j'ai été enchanté de M. l'abbé de R... — Est-ce que vous aimez la manière de prêcher de l'abbé G...? — Non, je n'aime que les sermons de notre curé. — Est-ce vrai que M. l'abbé P... a tonné contre la valse *à deux temps?* — Oui, madame; il a dit qu'il ne comprenait pas qu'une mère fût assez imprudente pour permettre à sa fille cette indigne valse, qu'un mari fût assez imprudent pour la permettre à sa femme... Et l'on cause ainsi les épaules nues, l'éventail à la main, devant de jeunes hommes avec qui l'on a valsé il y a trois semaines cette même valse à deux temps, avec qui l'on compte bien valser encore après Pâques. Nous approuvons peu ces conversations de salon sur les sermons de la semaine; de toute manière, ce qu'on en dit est déplacé. Si le sermon était médiocre, la satire qu'on en fait est inconvenante; la critique littéraire doit s'arrêter devant les prédications religieuses et les respecter. Si le sermon était admirable, s'il a troublé votre cœur, s'il vous a montré le néant de la vie, s'il vous a fait comprendre la grandeur de Dieu, s'il vous a fait éprouver une émotion puissante, alors vous auriez dû rester chez vous pour y rêver en silence : les émotions religieuses ne se racontent pas. Voilà pourquoi nous aimons tant les vrais dévots, c'est qu'ils ne causent jamais de leurs prières.

Le magnétisme est encore et toujours de mode; lui aussi se plaît à s'unir aux occupations de la vie bourgeoise. Mesmer n'est point exclusif; il permet à ses disciples de mêler aux devoirs de son culte d'autres devoirs; on peut être, par exemple, magnétiseur et commissionnaire de roulage. C'est la position de M. Marcillet, que l'on se dispute en ce moment dans les intimes réunions du carême. M. Marcillet emballe et endort alternativement. Avant-hier, il a endormi un jeune sujet vraiment merveilleux, et qui a fait à toutes sortes de questions les réponses les plus surprenantes; puis M. Marcillet l'a envoyé en Amérique, ou en Chine, ou en Auvergne, nous ne savons plus où, et le jeune homme s'y est transporté de lui-même; il a dépeint fidèlement les lieux, et a raconté, avec les détails les plus circonstanciés, tout ce qui se passait dans ces divers pays. Eh mais!... une idée!... Si M. Marcillet appliquait à son premier métier les phénomènes de son second? S'il magnétisait ses paquets après l'emballage, il pourrait envoyer ses paquets somnambules en Amérique, en Chine, en Auvergne; il supprimerait ainsi les frais de port et de roulage, et sa fortune serait faite... Qu'il y pense!

Ce qui est à la mode plus que jamais, ce sont *les Mystères de Paris*. Chaque jour ils attirent la foule à la Porte-Saint-Martin, et chaque jour l'inimitable jeu de Frédérick, à la fois si violent et si profond, soulève dans l'auditoire frémissant des tempêtes d'admiration. Raucourt est excellent dans le rôle du maître d'*école;* son succès doit le consoler de ses regrets. Quand on lui a remis le manuscrit de ce rôle, un grand découragement s'est emparé de lui; il avait découvert une chose affreuse... Devinez quoi? C'est qu'on ne lui crèverait pas les yeux... — Je sais bien, disait-il, tout ce qu'on doit au talent de M. Frédérick, je com-

prends que les auteurs fassent beaucoup pour lui; mais enfin, dans le roman, ce n'est pas au notaire, c'est au maître d'*école* que le prince fait crever les yeux, et, je l'avoue, mes amis et moi nous avions compté là-dessus. O vanité des désirs humains! on ne peut pas même compter sur le supplice de ses rêves!

Du reste, Paris est admirable; l'inondation en fait une merveille. Figurez-vous la capitale de la France se mirant dans le lac de Genève. Quel dommage qu'une si belle chose soit un désastre! Toutes les caves sont submergées dans le faubourg Saint-Germain; à Bercy, les ouvriers vont en bateau boire chez les marchands de vins, qui les servent montés sur des échelles. Les rats, que l'eau a chassés des caves, se promènent par bataillons dans les rues, comme ces écoliers mécontents qui, dans Paris, à de certaines époques, se promènent contre le gouvernement. Ces rats protestent, on n'en saurait douter; tout porte à croire que c'est contre l'inondation. Cependant ils n'ont pas encore de petit drapeau qui exprime leur pensée et sur lequel on écrit : A bas ceci! à bas celui-là! A vrai dire, ces promenades malveillantes n'ont commencé que depuis hier, et l'on n'a pas encore eu le temps de s'entendre pour rédiger la protestation; et puis enfin les eaux diminuent; ils sont capables d'appeler cela une concession de la peur.

Nous recevons, à propos de notre dernier feuilleton, une réclamation de M. le baron Mergez, ancien aide de camp du général Bernadotte : « Les mots sanguinaires liberté, égalité » ou la mort, n'ont été employés, dit-il, qu'à l'époque de la » terreur. Bernadotte était alors général; or je demande à » tout militaire de l'ancienne et nouvelle armée s'il est » jamais arrivé que les colonels et les généraux se fissent » tatouer... » Cette observation nous paraît fort juste, et

nous nous hâtons de la publier. Un aide de camp de Bernadotte est un témoin digne de foi; mais la personne qui nous a raconté ce fait qu'on vient de nier est aussi digne de foi et toujours parfaitement bien informée. Que faire?... soumettre à nos lecteurs ces deux vérités en priant chacun de vouloir bien choisir celle des deux qu'il préfère. Nous ne chercherons pas à les influencer.

LETTRE III

23 mars 1844.

Les femmes à l'Académie. — Pourquoi pas? Parce que les Françaises ont plus d'esprit que les Français. — La loi salique. — Son origine. — On ne fait des lois contre les loups que dans les pays où il y a des loups. — On ne fait des lois contre l'ambition des femmes que dans les pays où l'ambition est la passion des femmes.

Depuis dix jours Paris est tout occupé des nouvelles élections de l'Académie; il nous faut donc bien vous parler de l'Académie; permettez-nous de vous soumettre quelques idées assez étranges qui nous sont venues à propos d'elle.

A chaque nouvelle candidature académique, les divers galants admirateurs de nos diverses femmes célèbres répètent en chœur et comme un refrain cette même charmante flatterie :

— Mais c'est vous, madame, c'est vous qui devriez vous mettre sur les rangs!...

Aussitôt un académicien quelconque se hâte de reprendre :

— Madame, je vous promets ma voix. Puis, après un gracieux ou affreux sourire, selon ses moyens, il ajoute :

— Sérieusement, pourquoi n'y aurait-il pas à l'Académie française deux fauteuils réservés pour des femmes; pour

madame Sand et pour madame une telle?... Dans chaque salon on dit un nom différent... Pourquoi les femmes d'un grand talent ne seraient-elles pas de l'Académie?... Pourquoi?... Nous allons vous le dire...

Parce que ce serait une anomalie, une inconséquence, une chose ridicule et contre vos mœurs. Nous vous demanderons à notre tour : Pourquoi donc les femmes auraient-elles un fauteuil dans un pays où elles ne peuvent avoir un trône? Pourquoi voulez-vous leur octroyer la plume, quand vous leur avez refusé le sceptre? Pourquoi, lorsqu'elles ne sont rien par leur naissance, seraient-elles quelque chose par leur génie? Pourquoi leur reconnaître un privilége quand on leur a dénié tous les droits? Une femme, en France, ne peut être duchesse ou comtesse qu'en épousant un duc ou un comte; eh bien, elle ne doit être académicienne qu'en épousant un académicien. Toute dignité personnelle est interdite aux femmes dans ce beau pays de la chevalerie ; elles ne doivent briller que de reflets; la loi salique les atteint partout, vous le savez bien; ne rêvez donc pas de les y soustraire : les exceptions sont dangereuses; elles détruisent l'harmonie, elles provoquent les espérances folles, elles retardent, pour les opprimés, l'heure bienfaisante, l'heure fortunée, l'heure de la résignation, cette grande force des victimes. Résignation! mot sublime qui signifie tant de choses : secret découvert, trésor trouvé, moyens ingénieux, ressources inespérées, rôle accepté, travail souterrain, trappes, échelles de soie, portes murées, glaces tournantes, lanternes sourdes, tapis muets, guerre intime, puissance voilée, foi profonde, orgueil ténébreux, modestie implacable, gracieuse haine, mépris doucereux, vengeance câline, ressentiment éternel; voilà ce

que signifie chez les femmes le mot résignation. Vous comprenez combien il est important pour elles d'être promptement et complétement résignées.

Du jour où une femme a prononcé ce mot terrible : « Que voulez-vous! il a bien fallu se résigner... » tremblez... si vous êtes son mari ou son tyran ; à dater de ce jour, décachetez sa correspondance, interrogez tous les tiroirs de sa commode, de son secrétaire, de sa table à ouvrage ; ne dormez plus que d'un œil, et refusez toute boisson acidulée.

O galants législateurs ! ne touchez pas à la loi salique, c'est une sage loi qu'il ne faut vouloir abroger dans aucun de ses articles. Bien loin de la maudire, les femmes doivent l'aimer pour ce qu'elle a de flatteur dans son humilité naïve. Ne vous êtes-vous jamais demandé comment il se faisait que le peuple de France, peuple de troubadours et de paladins, l'esclave de l'amour, le défenseur de la beauté, fût précisément le seul qui ait pensé à exclure à jamais les femmes de la succession au trône et à leur ravir toutes les dignités de la noblesse et de la littérature? Comment ce peuple adorateur des *dames* a-t-il pu imaginer un arrêt cruel contre les femmes? Peut-on concilier tant de courtoisie dans les mœurs avec tant de malveillance dans les lois? Quelle est donc la cause de cette contradiction inexprimable?

— L'envie.

— Les hommes sont envieux des femmes?

— Non... les Français sont envieux des Françaises, et ils on raison...

Un Italien a plus d'esprit qu'une Italienne.

Un Espagnol a plus d'esprit qu'une Espagnole.

Un Allemand a plus d'esprit qu'une Allemande.

Un Anglais a plus d'esprit qu'une Anglaise.

Un Russe a plus d esprit qu'une Russe.

Un Grec a plus d'esprit qu'une Grecque.

Mais une Française a plus d'esprit qu'un Français.

Hâtons-nous de dire que nous ne parlons pas des hommes d'esprit, des hommes supérieurs de France. D'abord, un homme d'un esprit complet est de tous les pays, ce qui ne l'empêche pas d'être plus particulièrement du sien; mais il n'est pas de génie sans universalité; ensuite, un homme d'esprit a toujours plus d'esprit qu'une femme d'esprit, par l'excellente raison qu'un homme supérieur, un homme de génie, dans la perfection de sa nature, réunit toutes les qualités de l'intelligence : les qualités de l'homme et les qualités de la femme, la force de l'un et la délicatesse de l'autre. Et la preuve qu'il possède toutes les qualités de la femme, c'est qu'il en a aussi tous les défauts : il est capricieux, nerveux, *impressionnable*, inquiet, susceptible, jaloux comme un enfant gâté; il est aussi doué de finesse et d'adresse, ce qui ne devrait pas être permis, quand on a déjà pour soi l'énergie et la ténacité. Le génie d'une femme (une brillante exception ne prouve rien) ne possède pas ce double avantage ; il n'a jamais ni les qualités ni les défauts masculins, alors même qu'il s'exerce le plus à les acquérir. L'énergie factice et fébrile qu'une femme donne à son talent par l'excitation est toujours stérile et passagère; après ces excès, ces attaques d'épilepsie intellectuelle, elle retombe dans le vague, plus faible et plus déroutée; car elle n'obtient jamais cette énergie d'emprunt qu'aux dépens de sa force naturelle, qui n'est point, comme celle de l'homme de génie, dans la violence des passions, dans la gravité des études, dans la vigueur des pensées, mais dans la profondeur des observations, dans l'exaltation des croyances, dans la sublimité des sentiments.

Comment, nous dira-t-on, avec de telles idées, excusez-

vous les femmes qui font des tragédies? Nous répondrons que si elles font des tragédies féminines, elles sont dans leur droit; qu'une femme, sans présomption ridicule, peut bien célébrer, dans un drame ou dans un poëme, l'action héroïque qu'une autre femme a eu le courage d'accomplir. Il y a même des héros qui, par leur faiblesse, ont mérité d'être illustrés par une femme : c'est leur châtiment. Sans doute l'Antoine de Rome vengeant César appartient au plus mâle génie; mais l'Antoine d'Égypte adorant Cléopâtre est une proie naturelle pour l'imagination d'une femme; elle doit laisser par respect le vainqueur de Philippes à Shakspeare; mais convenez-en, le fuyard d'Actium lui revient. Ainsi plus d'un événement dans l'histoire appartient à ce que nous appellerons l'art féminin; car il mérite d'être reconnu et défini. Croyez-vous, par exemple, qu'une œuvre littéraire qui serait parmi les créations de l'intelligence ce qu'est la femme parmi les êtres de la création divine ne serait tout simplement qu'une chose admirable? Eh bien, n'est-il pas permis d'essayer de la créer, et si l'on parvenait à former cette belle femme littéraire, ne vaudrait-elle pas à elle seule toute une bibliothèque de livres nains, difformes et masculins?

Nous mettons donc hors de cause les hommes d'esprit et les femmes d'esprit, et nous disons qu'en général les Françaises ont plus d'esprit que les Français. De là vient que, depuis la conquête des Gaules par les Francs, la guerre est déclarée entre les hommes et les femmes de notre belle patrie.

Tout Français déteste la femme qu'il aime.

Toute Française considère l'être adoré comme son plus mortel ennemi; inquiète et soupçonneuse, elle est toujours auprès de lui comme l'Arabe dans le désert; il se repose un moment sur le sable, mais en gardant à ses côtés un

fusil armé pour la défense, un cheval sellé pour la fuite.

Entre un Français et une Française, l'amour n'est qu'une hostilité déguisée, un moyen commode d'espionnage certain; c'est la lutte harmonieuse de deux tyrans jaloux l'un de l'autre, c'est l'accord perfide de deux conquérants rivaux qui rêvent chacun la victoire et la domination personnelle. Et la preuve que cet amour est de la haine, c'est la joie que ses tendres ennemis éprouvent en découvrant dans l'objet chéri quelque affreux défaut, quelque bon vice incorrigible; des cœurs aimants s'affligeraient de cette triste découverte, eux s'en félicitent... « Je la tiens, dit l'un. — Il ne m'échappera pas, » dit l'autre. Mais, à parler franchement, celui des deux qui doit le plus se réjouir, c'est le Français; son autorité est toujours la plus menacée. Aussi comme il redoute les femmes qu'il risque d'estimer ou d'admirer! Il vient à elles, mais par vanité, et il leur fait payer cher l'hommage forcé qu'il leur rend.

Un Français n'aime beaucoup que la femme qu'il méprise un peu. Les femmes d'un monde fantastique sont celles qu'il préfère; comme elles sont dans sa dépendance par la misère de leur condition, il ne s'aperçoit pas qu'il est dans la leur par la pauvreté de son caractère, et il daigne leur obéir parce qu'il ne leur reconnaît pas le droit de lui commander. Ce sont les seules femmes à qui il pardonne d'avoir plus d'esprit que lui.

Car en France, excepté les *bas bleus*, toutes les femmes ont de l'esprit.

Les Français qui ont de l'esprit en ont beaucoup; mais il y a beaucoup de Français qui n'ont pas même un peu d'esprit.

Sur cent hommes, vous en trouvez deux spirituels; sur

cent femmes, vous en trouverez une bête. Voilà la proportion.

Examinez l'intérieur d'une maison, interrogez le portier. « Monsieur est-il sorti? — Je l'ignore. — Madame est-elle rentrée? — Je ne pourrais pas bien vous le dire. — Y a-t-il encore du monde chez madame? — Je ne sais pas. » Le portier (une brillante exception ne prouve rien) ne vous fera jamais d'autre réponse; il est abruti par la fumée de son poêle et de sa pipe; il ne voit rien, n'entend rien... Mais interrogez un peu la portière; elle vous répondra sans hésiter : « Monsieur est chez lui, madame est rentrée; » et, s'il est onze heures et demie du soir et qu'il n'y ait pas de voiture à la porte, elle vous dira toujours qu'il n'y a plus personne chez madame; ce qui veut dire : Voilà encore des visiteurs qui nous feront veiller jusqu'à deux heures, je vais les renvoyer. Toute portière est un Argus, ou, pour parler un langage moins mythologique et plus à la mode, toute portière est une *Anastasie Pipelet*, tout portier est un *Alfred*.

Regardez maintenant la femme de charge : c'est une maîtresse femme qui mène tout.

Admirez la femme de chambre : c'est une fée laborieuse, adroite, qui fait tout.

Voyez l'apprentie femme de chambre... c'est une fine mouche, qui, sans avoir encore rien appris, sait tout.

Maintenant, regardez les hommes qui composent le personnel de cette maison : il y en a douze; excepté l'intendant, qui est un industriel; le maître d'hôtel, qui est un poëte; le cuisinier, qui est un architecte; et le cocher, qui est un naturaliste, et qui du moins a acquis un peu d'intelligence dans le commerce... non dans la société des chevaux, tous les hommes de cette maison sont de grands paresseux qui ne savent que boire, manger et dormir. Ainsi,

sur quatre femmes, quatre personnes intelligentes; sur douze hommes, quatre spirituels, huit nuls.

Entrez dans un magasin : il y a douze commis; quatre sont intelligents et ont très-bonne façon; huit sont de véritables *Chalamels*. (Voir les *Mystères de Paris*.) Dans ce magasin, il n'y a qu'une femme; ses manières sont pleines de tact et de dignité; toutes ses paroles sont convenables, et quelquefois elle répare en un moment et d'un mot les inqualifiables sottises que les huit *Chalamels* viennent de débiter à l'envi.

Consultez les autorités et les amateurs... A l'Opéra, parmi les figurantes, combien de bêtes? Ils vous diront : Il y en a trois tout au plus. Et parmi les figurants?... Un soupir sera leur réponse.

Dans un régiment, on compte trois mille soldats; dans le nombre, deux cents sont, nous en conviendrons, spirituels comme des soldats français; ce mot dit tout; il n'y a que trois cantinières, qui ont plus d'esprit à elles trois que tout le régiment.

Il n'est qu'une seule condition dans l'état social de notre pays où il se trouve que les hommes ont autant d'esprit que les femmes : chez les laboureurs. Cela s'explique facilement : les rudes travaux de la campagne éteignant l'imagination des femmes, l'égalité s'établit.

Rien n'est plus rare en France qu'une femme tout à fait sotte. Depuis quinze ans et plus que nous allons dans le monde en observateur, étudiant malgré nous, comme types, comme modèles, comme exceptions, comme preuves, les individus qui vivent sous nos yeux, nous n'avons encore rencontré qu'une seule femme complétement bête, d'une bêtise stupide, *anatide*... Mais il faut être juste et tout dire, cette femme a un frère qui est plus bête qu'elle.

Or, par ce mot, un *homme bête*, nous n'entendons pas un monsieur plus ou moins bien élevé, qui, dans un salon, pendant une heure, vient dire des balourdises ; ce bavard-là peut être un homme d'esprit fort remarquable en affaires, en industrie, en politique, et voire même en littérature; le jargon du monde est un langage de convention à l'usage des gens médiocres, et que les gens supérieurs ne parlent pas toujours avec facilité. Nous appelons un homme bête un monsieur qui, sérieusement, lourdement, longuement, vient vous raconter ses projets : d'abord ses projets sont absurdes; ils trahissent une complète ignorance des intérêts du jour, des besoins et des préjugés du pays. Ensuite il énumère ses chances de succès : chimères les plus folles, nées des raisonnements les plus faux; il prévoit les objections et les obstacles, et développe avec inspiration ses moyens de les combattre victorieusement; c'est alors qu'il fait défiler sous vos yeux des troupeaux d'arguments stupides; c'est alors qu'il répand autour de lui, comme une lave sombre des torrents de bêtises noires; c'est alors qu'il égrène, avec une profusion merveilleuse, pour vous éblouir, des chapelets d'erreurs... Et ce n'est rien encore : sa stupidité rayonnante éclate tout entière dans son plan de vengeance contre son ennemi... Il est beau, ce plan de vengeance! il est admirablement bien combiné, et il réussira certainement... à faire parvenir sa victime aux emplois qu'on sollicite pour elle deux ans plutôt qu'on n'aurait osé l'espérer.

Pour une personne qui a de la gaieté dans le caractère, et que les bonnes *charges* divertissent, rien ne vaut, pas même une comédie de Molière, rien ne vaut la conversation d'un homme bête qui admire... Machiavel.

Jamais une femme n'atteindra ce degré de bêtise su-

prême. Il faut, pour y parvenir, une force que les femmes n'ont point. En cela, comme en tout, les hommes leur seront toujours supérieurs.

Aussi, quand nous disons que les Françaises ont plus d'esprit que les Français, ne prétendons-nous pas donner l'avantage aux unes sur les autres; nous voulons seulement dire qu'en France il y a plus de femmes spirituelles que d'hommes spirituels : c'est une question de nombre. Mais cela suffit pour expliquer l'immense influence des femmes dans ce pays, ou elles ont si peu d'autorité, où elles ne sont rien, et où tout se fait par elles et pour elles. Il n'existe pas un homme à Paris, en province, qui n'agisse par la volonté d'une femme, ou fatalement ou à son insu. Presque tous les actes de nos hommes politiques répondent à des noms de femmes. A Paris, tous les gens importants sont menés par une intrigante de leur société; en province, l'influence est légitime. Nous avons habité pendant six mois une petite ville de la Touraine : là, tous les maris étaient menés par leurs femmes, excepté un, un seul, qui était mené par la femme d'un autre.

Après tout, ce que nous disons là n'est pas à la louange des Françaises; elles n'ont à un si haut degré les passions de l'esprit que parce qu'elles n'ont pas les autres; si elles avaient plus de sentiments, elles auraient moins d'idées; si elles avaient plus d'amour, elles auraient moins d'ambition; mais ce sont d'étranges personnes; les Françaises ont une imagination dévorante et une nature froide, une vanité folle et un cœur plein de bon sens.

L'ambition, c'est toute leur vie; avoir de l'importance, c'est tout leur rêve. L'amour n'est pour elles qu'un succès; être aimée, c'est seulement prouver que l'on est aimable.

L'unique passion qu'elles puissent ressentir et comprendre ; c'est la passion de la maternité, parce que l'amour maternel est une ambition sainte, un orgueil sacré.

Ce qu il y a de plus rare en France, après une femme bête, c'est une femme généreuse. Il n'y a point d'exemple d'une riche héritière qui ait choisi un jeune mari parce qu'il était séduisant et beau ; celle-ci a voulu être ambassadrice, celle-là a voulu être duchesse.

Quand la femme d'un vieux maréchal goutteux vient à mourir, toutes les jeunes filles qui ont de belles dots en s'éveillant pensent à lui... Madame la maréchale !... pour une âme tendre, ce mot est doux.

Les Français sont généreux et capables de nobles folies ; ils ont une bonté de cœur admirable. Les Françaises n'ont pas le cœur aussi bon, mais elles font beaucoup de bien et rendent de grands services pour constater leur influence et conserver leur clientèle.

Plus une Française est jeune, plus elle est ambitieuse et intéressée.

Une Française sincère n'a pas une pensée généreuse avant trente ans ; à cet âge, elle s'interroge, elle se demande si elle ne s'est pas trompée de route, si les douces affections ne valent pas mieux que les hautes positions ; elle a un éclair de sensibilité, elle entrevoit, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, les vanités de la vanité ; elle consent à faire une expérience de cœur, elle se hasarde, elle se risque à aimer : mais cet essai n'est pas de longue durée, bientôt elle retombe dans la vérité de son caractère, elle revient à sa nature, et, après s'être faite la tendre protectrice de quelque jeune inconnu, elle se fait la gouvernante de quelque vieillard en crédit, pour retrouver plus promptement son importance perdue ; elle expie enfin par

des années de raison et d'orgueil une heure folle d'amour.

Mais là aussi il y a des exceptions... Sans doute, il y a d'abord les femmes qui, ayant de l'importance par elles-mêmes, n'ont pas besoin, pour en obtenir, de sacrifier leurs affections; mais on ne peut pas savoir si elles auraient été généreuses dans la nullité, ni ce qu'elles auraient fait pour acquérir de l'importance si elles n'en avaient pas eu déjà par leur position ou par leur talent.

Certes, il a fallu aux femmes une bien grande habileté pour arriver à cette influence, malgré tant d'obstacles, malgré ces lois faites contre elles, malgré les craintes soupçonneuses des hommes, si jaloux de leur autorité. Elles ne sont parvenues à prendre cet empire qu'à force de duplicité et d'innocente hypocrisie; elles se sont *résignées;* elles ont accepté avec douceur le rôle modeste qu'on leur imposait pour déguiser leurs prétentions au rôle important qu'elles voulaient jouer; elles ont voilé leur supériorité réelle sous une futilité volontaire, exagérée, insupportable, et elles ont ainsi rassuré leurs tyrans, ou plutôt leurs rivaux, qui, les voyant si folles et si légères dans leurs plaisirs, ne se sont pas aperçus qu'elles étaient plus que jamais ambitieuses et profondes dans leurs desseins.

Elles ont dansé pour cacher qu'elles pensaient; elles ont déraisonné pour cacher qu'elles devinaient; il y en a même qui ont fait semblant d'aimer pour cacher qu'elles jugeaient, elles ont volé le sceptre et l'ont caché sous des chiffons, et, comme elles étaient bien soumises, on les a laissées régner.

Ce fut un travail merveilleux et tant soit peu diabolique; mais un vieux philosophe de nos amis prétendait que toute Française était plus ou moins douée d'une certaine dose d'infernalité. Elle n'a pas, ajoutait-il, précisément fait ni signé de pacte avec Satan; oh! non, une Française ne se

compromettrait jamais jusqu'à lui laisser de son écriture; mais il s'occupe d'elle, et elle est en coquetterie avec lui. Sans le bien traiter elle l'écoute, et s'il n'en conçoit pas de fatuité, ce qu'un homme ferait à sa place, c'est que la fatuité est une espérance, et que Satan habite un royaume où, le Dante l'a dit, on n'espère plus!

Voilà comment les Françaises sont parvenues à détruire les effets de la loi salique. Ce résultat était glorieux; il y a quelques années, les bas bleus ont failli tout perdre. Les insensés!... ils s'étaient révoltés, ils avaient proclamé la femme libre; ils avaient demandé des droits, de l'air et de l'encre pour tous! Et les femmes ne dansaient plus!... et leur influence de jour en jour s'effaçait.

Heureusement la polka vient de les sauver; les Françaises reprennent leur futilité; elles vont retrouver leur empire.

Certes, cela doit paraître absurde d'éventer ainsi un complot quand on s'intéresse à sa réussite. Publier dans un journal très-répandu un moyen de ruse dont la force est dans le mystère, c'est imprudent; avertir le gibier de la place où l'on va poser le piége, c'est maladroit. Cette recommandation-là ne se trouve dans aucun manuel des chasseurs... Eh bien, les Français sont de si... bons enfants, qu'une telle imprudence est sans aucun danger. En lisant ces lignes, ils vont hausser les épaules, jeter les hauts cris, faire de grands éclats de rire, et ils n'y verront que du feu, c'est-à-dire un paradoxe plus ou moins extravagant.

Mais les Françaises! les Françaises! elles comprendront l'origine de la loi salique et le secret de la neutraliser, sans paraître jamais l'enfreindre. Quant aux femmes célèbres, elles vous diront qu'elles ne rêvent nullement les dignités académiques; l'art pour elles n'est pas une profession, mais

une religion ; leur talent n'est pas un trésor qu'elles exploitent, comme les hommes, par intérêt et par orgueil, c'est un don du ciel qu'elles cultivent avec amour et respect. Gardez pour vous le docte fauteuil, messieurs; aux femmes modestement *résignées*, le trépied suffit.

FIN DU TROISIEME VOLUME

TABLE

1840

SUITE Pages

1841

1842

1844

F. AUREAU. — Imprimerie de LAGNY

